LA MAISON[1]

PREMIÈRE PARTIE

I. — LE ROYAUME

— Où vas-tu?

— A la maison.

Ainsi répondent les petits garçons et les petites filles qu'on rencontre sur les chemins, sortant de l'école ou revenant des champs. Ils ont des yeux clairs et luisans comme l'herbe après la pluie, et leur parole, s'ils ne sont pas effarouchés, pousse toute droite, à la manière des plantes qui disposent de l'espace et ne sont pas gênées dans leur croissance.

— Où vas-tu?

Ils ne disent pas : « Nous rentrons chez nous. » Et pas davantage : « Nous allons à notre maison. » Ils disent : « *la maison.* » Quelquefois, c'est une mauvaise bicoque à moitié par terre. Mais tout de même, c'est la maison. Il n'y en a qu'une au monde. Plus tard, il y en aura d'autres, et encore n'est-ce pas bien sûr.

Et même de jeunes hommes et de jeunes femmes, et des personnes d'âge, et des gens mariés, s'il vous plaît, se servent encore de cette expression. *A la maison*, on faisait comme-ci; *à la maison*, il y avait cela. On croit qu'ils désignent leur propre foyer. Pas du tout : ils parlent de la maison de leur enfance, de la maison de leurs père et mère qu'ils n'ont pas toujours su

(1) *Copyright by* Plon 1912.

garder ou dont ils ont changé les habitudes, et c'est tout comme, mais qui est immuable dans leur souvenir. Vous voyez bien qu'il n'y en a pas deux...

J'étais alors un collégien, oh! rien qu'un débutant de collège, sept ou huit ans peut-être, sept ou huit ans, je crois. Et je disais : *la maison*, comme on dit, au lieu de la France : la patrie. Cependant je n'ignorais pas qu'on lui donnait d'autres noms qui pouvaient retentir avec un son plus riche aux oreilles d'un enfant. Une nourrice italienne, engagée pour le dernier-né, l'appelait : *il palazzio*, en arrondissant la bouche sur le second *a* pour susurrer ensuite avec une douceur mourante la dernière syllabe. Le fermier qui apportait la cense, ou seulement un acompte, ou seulement quelque volaille pour inviter le maître à être patient, prononçait : *le château*, avec plusieurs accens circonflexes. Une dame, venue en visite, et qui était de Paris, — on reconnaissait bien qu'elle était de Paris au face-à-main dont elle se servait, — avait solennellement proclamé : *votre hôtel*. Et pendant la crise que je raconterai, quand on suspendit à la grille un écriteau déshonorant, on pouvait lire sur l'inscription : *Villa à vendre*. Villa, hôtel, château, palais, comme tous ces termes majestueux, malgré leur prestige, sont incolores! A quoi bon emberlificoter la vérité? La maison, cela suffit. La maison, cela dit tout.

Elle vit toujours : elle en a une longue habitude. Vous n'auriez pas de peine à la trouver : dans tout le pays on l'appelle la maison Rambert, parce que notre famille l'a toujours habitée. Et même on l'a réparée avec soin, avec trop de soin, de la cave au grenier, rajustée et rafistolée, recrépie et revernie à l'intérieur et à l'extérieur. Sans doute on ne peut pas les laisser éternellement s'effriter et leur vétusté ne se revêt de poésie que pour les visiteurs de passage. Le train ordinaire des jours a ses exigences. Mais on ne tient guère à la jeunesse de sa maison, pas plus, en somme, qu'on ne tient à celle de ses parens. Jeunes, ils sont moins à nous, ils sont encore à eux-mêmes, ils ont droit à une existence particulière, tandis que, plus tard, notre vie est leur vie, et c'est tout ce que nous demandons, car nous ne sommes pas difficiles.

Avant qu'on ne l'eût restaurée, je l'ai montrée à une dame, — à une dame de Paris, comme celle du face-à-main. Il est

probable, il est vraisemblable, il est certain que je la lui avais excessivement vantée. Ni les accens circonflexes du fermier, ni l'éclat et la douceur mourante de la nourrice italienne n'avaient dû manquer à ma description. Elle pouvait s'attendre à Versailles ou tout au moins à Chantilly. Or, quand je la conduisis, dûment stylée, exaltée et mise au point, devant l'immeuble incomparable, elle osa me demander sur un ton de surprise : « Est-ce bien ça? » Je compris son désappointement. Je l'ai raccompagnée avec politesse jusqu'à sa voiture, — même dans la colère, on a des égards pour les femmes, — mais je ne l'ai pas revue depuis lors, je n'ai jamais supporté de la revoir. On n'est pas d'accord avec les étrangers sur les lieux et sur les choses de son enfance. Il y a des différences de dimensions. Leurs yeux ne savent pas regarder, et il faut les plaindre. A la place de *la maison*, ils n'aperçoivent, eux, qu'une maison. Comment, donc, pourrait-on s'entendre?

Vous arrivez devant un portail de fer entre deux colonnes carrées de pierre dure. C'est un portail peint à neuf, en trois parties, que des battans fixés au sol retiennent pour ne laisser jouer que la porte du milieu. On n'ouvre les trois que dans les grandes occasions, pour les landaus et les limousines. Autrefois, c'était pour les chars de foin. Autrefois, d'ailleurs, il n'y avait qu'à pousser un peu, et l'on entrait comme on voulait. La serrure ne fonctionnait pas. Toutes sortes de gens imprévus pénétraient dans la cour, et ces intrusions m'étaient fort désagréables. Les enfans sont des propriétaires intransigeans.

— Qu'est-ce que ça fait? me disait mon grand-père.

Mon grand-père avait horreur des clôtures.

Les colonnes de pierre étaient recouvertes de mousse, tandis qu'on les a revêtues de plantes grimpantes, disposées comme des draperies. On a taillé les arbres dont les branches trop rapprochées avaient l'air de bénir le toit ou de frapper aux vitres des fenêtres. On ne devine jamais la puissance des arbres; les quelques mètres qu'on leur accorde, ils les ont bientôt mis à l'ombre, et peu à peu ils se rapprochent, comme des amis qui ont acquis le droit d'entrer. Aujourd'hui qu'on les a écartés, momentanément, le soleil caresse les murailles, et pour l'hygiène, c'est meilleur. L'humidité est malsaine, surtout à l'automne. Mais voilà qui ne se comprend plus : de mon temps, — je veux dire du temps que j'étais petit, — il y avait un cadran

solaire qui se découpait en carré sur le mur. En haut se pouvait lire cette inscription, déjà ternie et à demi effacée, dont je refusais de pénétrer le secret : *me lux, vos umbra*. Mon père me l'avait traduite et je me hâtai d'en oublier le sens, pour lui garder la force de ses mystérieuses syllabes. Au-dessous, la tige de fer dont la mince projection devait le long du jour marquer l'heure, et tout autour des noms de villes inconnues, Londres, Boston, Pékin, etc., destinés à indiquer les différentes heures du monde, comme si le monde entier n'était qu'une dépendance de la maison qui lui dictait les lois du temps. Or un tilleul, par inadvertance, avait rendu inutile le travail de la lumière. On a élagué le tilleul, mais par une erreur regrettable on a fait disparaître le cadran solaire sous une couche de badigeon en recrépissant la façade. O fâcheuse restauration ! Mais n'en suis-je pas responsable et ne l'ai-je pas ordonnée ? Quand on est grand, on accomplit des choses sacrilèges. On les fait sans penser à mal. J'aurai dit, négligemment sans doute : « Ce pauvre cadran ne sert plus à rien. » C'était avant la taille des arbres. On a tort de laisser tomber sa pensée, car elle se ramasse. Un maçon qui m'avait entendu crut m'obliger avec son pinceau, et quand je voulus l'arrêter dans son zèle, il était trop tard. Et puis ces changemens, que je me contrains à énumérer, je vous le confesse, ne m'affectent guère. Ne me croyez pas insensible pour cela. Je ne vois pas la maison telle qu'elle est. On la barbouillerait du haut en bas que je ne m'en apercevrais point. Je continue à la voir telle qu'elle fut de mon temps, — du temps, vous savez bien, que j'étais petit, — je l'ai dans les yeux pour le restant de mes jours.

De bonnes vieilles lézardes qui ressemblaient à des sourires et non pas à des rides, ont été bouchées hermétiquement. Un corps de bâtiment a été ajouté pour la commodité de l'aménagement intérieur. Et, comme les tuiles tombaient, on les a remplacées par des ardoises. Je ne dis pas de mal des ardoises. Il en est d'un gris presque mauve pareil au plumage des tourterelles, et sous le soleil elles miroitent. Mais les toits d'ardoise sont plats et monotones, uniformes et indifférens, tandis que les tuiles inégales, arrondies, bossuées, ont l'air de bouger, de remuer, de s'étirer comme de bonnes tortues de jardin qui soupirent après le beau temps, ou font le gros dos pour protester contre le vent et la pluie. Leurs teintes vont du rouge au noir,

en passant, avec lenteur ou brusquerie, par tous les bruns dégradés. Et si l'on a des yeux pour voir, on peut, rien qu'à leur patine, deviner l'âge de la maison.

Mais cet âge est inscrit avec précision sur la plaque noircie de la grande cheminée à auvent qui est la gloire de la cuisine. Dès que j'avais su épeler mes lettres et mes chiffres, mon père m'avait donné à lire la date dont je comprenais bien qu'il tirait de l'orgueil, tandis que mon grand-père ricanait de la petite cérémonie et murmurait par derrière, à mi-voix pour ne pas trop attirer l'attention et assez distinctement pour que je l'entendisse néanmoins : « Laissez donc cet enfant tranquille ! » Est-ce 1610 ou 1670, on ne peut pas trancher la difficulté avec certitude. Il faudrait convoquer toutes nos académies locales. Le trait qui rejoint la barre est trop horizontal pour un 1, et ne l'est pas assez pour un 7.

— Ça n'a aucune importance, m'expliqua mon grand-père à qui j'en référai.

Cependant je ne doutai plus que ce fût 1610, lorsque mon manuel d'histoire m'apprit que cette année-là fut assassiné Henri IV. Mon imagination exigeait la rencontre d'un événement historique. « *Le Roi sortit du Louvre en carrosse. Il était au fond de sa voiture, dont les panneaux se trouvaient ouverts. Un embarras de deux charrettes à l'entrée de la rue de la Ferronnerie, qui était fort étroite, força le carrosse royal de s'arrêter. Au même moment, un homme de trente-deux ans, de physionomie sinistre, de grande taille et de forte corpulence, barbe rouge et cheveux noirs, François Ravaillac, met un pied sur une borne, l'autre sur l'un des rayons de la roue, et frappe le Roi de deux coups de couteau dont le second coupe la veine pulmonaire. Henri s'écria : « Je suis blessé, » et expira presque à l'instant.* » J'ai retenu mot pour mot le récit du manuel que je n'ai pas retrouvé. Le terrible portrait qu'il trace du meurtrier a sans doute aidé ma mémoire. Et je pouvais mesurer l'importance des dates à ce trait significatif que la figure du coquin accusait infailliblement trente-deux ans. Trente-deux, et non pas trente et un, ni trente-trois. La rapidité du drame n'empêchait point de noter ce détail avec exactitude. Et quand l'historien ajoutait qu'en hâte on ramenait au Louvre le Roi tout percé du poignard de Ravaillac, je me représentais le cortège à la porte de la maison. La maison, c'était notre Louvre.

La cuisine était peut-être, était sûrement la plus belle pièce, la plus vaste, la plus confortable, la plus honorable : on aurait pu y donner des banquets et des bals. C'était la mode autrefois et je ne suis pas de ceux qui la blâment, croyez-le, bien que j'aie osé transformer cette cuisine en un hall dallé de marbre blanc et noir, bien encadré de panneaux boisés, bien éclairé par une baie vitrée qui occupe tout le côté du couchant. Je continue d'y chercher des marmites et des casseroles, surtout la broche qu'on tournait, et d'y humer le fumet des ragoûts et des rôtis. Là gouvernait alors Mariette la cuisinière. Son pouvoir était absolu. Meubles et gens, tout tremblait sous son despotisme. L'espace, heureusement, permettait d'échapper à sa surveillance. Il y avait des coins d'ombre où l'on parvenait tant bien que mal à se dissimuler, et notamment sous l'auvent de la cheminée. Cette cheminée avait été mise à la retraite comme un vieux serviteur, je ne savais pas pourquoi ; mais je devine que c'était pour des raisons d'économie. Elle eût consommé des forêts. On pouvait s'installer commodément à son abri et s'asseoir sur des chenets de pierre qui étaient scellés. En levant la tête, on voyait le jour tout en haut. Quand la nuit vient plus vite en automne, je me penchais pour apercevoir une étoile. Et même, un soir que je passais à contre-cœur dans la cuisine déserte et obscure, je fus effrayé par un carré blanc qui gisait, comme un drap bien déplié, juste sous l'auvent. C'était la défroque d'un fantôme : ils la rejettent peut-être ainsi au moment de s'évanouir et la laissent comme un témoignage indéniable de leur visite. La lune jouait au-dessus du toit.

Plus les allées et venues étaient nombreuses, plus Mariette se réjouissait. La langue lui démangeait dans la solitude. En temps ordinaire, le facteur, le fermier, les ouvriers du jardin se succédaient à intervalles réguliers. Ils buvaient du vin rouge, sans jamais omettre d'observer les rites. On lève le coude et l'on dit : « A votre santé ; » après quoi, il est permis de vider un verre ; mais si l'on veut en ingurgiter un autre, même sans désemparer, il faut répéter la formule. Aucun d'eux n'hésitait à la répéter. J'ai bu quelquefois en leur compagnie, et sans doute dans le même verre.

Des villages on descendait aussi pour chercher mon père quand le cas était grave. Mon père qui était médecin ne reculait pas devant le dérangement. J'entends encore sa phrase d'accueil,

à la fois miséricordieuse et décidée, quand il traversait l'empire de Mariette et le trouvait occupé :

— Qu'est-ce qui ne va pas, mon ami?

Mariette dévisageait les nouveaux venus d'un coup d'œil hostile et perspicace qui démasquait les simulateurs et glaçait les malheureux dont la présence importune coïncidait avec l'heure sacrée des repas. J'ai assisté à bien des déballages de misères paysannes : elles ne s'avouent que peu à peu et gardent la pudeur des plaintes, comme si la maladie était une honte. Mais je ne comprenais pas cette réserve où je ne voyais qu'une difficulté de parole.

Octobre qui est la saison des vendanges marquait le triomphe de la cuisinière. C'étaient alors les entrées et sorties continuelles des vignerons qui occupaient le pressoir et qu'il fallait nourrir à grand renfort de choux et de jambon, de bœuf bouilli et de pommes de terre dont le mélange répandait une buée chaude et savoureuse. Nous profitions de cette agitation, mes frères et sœurs et moi, pour nous établir sur les chenets, les poches pleines de noix que le vent avait secouées là-bas sur le chemin de la ferme, ou que nous avions abattues avec des gaules sans permission. Un caillou nous servait de marteau pour les écraser sur la pierre. Si la coque verte leur était restée, il en jaillissait un jus qui tachait les mains et les habits et dont les meilleurs savons ne parvenaient pas à chasser les signes révélateurs. Mais le fruit bien pelé, bien blanc, pareil à un poulet à la broche pour dîner de poupée, craquait sous la dent délicieusement. Ou bien nous faisions *brisoler* des châtaignes, sournoisement, sur un coin du fourneau. Et nous goûtions le plaisir d'avoir chaud par tout le corps, après avoir subi au dehors, en traînant nos pieds dans les feuilles sèches, les bises d'automne qui dans mon pays sont âpres et rudes.

Plus d'une fois aussi, j'ai suivi avec curiosité les mouvemens de Mariette quand elle étouffait la volaille. Sa dextérité, comme son indifférence, était extrême. Tel le bourreau le plus exercé, elle décapitait les canards qui continuaient de courir sans leur tête, ce qui me frappait d'admiration. Un jour, elle me demanda de maintenir pendant l'opération un de ces volatiles récalcitrans. Comme je refusais mon concours d'une voix indignée, elle me dit avec la brusquerie qui lui était familière :

— Eh! faites le dégoûté : vous en mangez bien!

Je ne vais pas vous conduire à travers toute la maison. Ce serait trop long, car elle a deux étages, dont le second est beaucoup moins âgé que le premier, plus un grenier et la tour. La tour, au sommet de l'escalier en colimaçon, commande les quatre horizons de ses quatre fenêtres. Cette vue multipliée, trop étendue à mon gré, ne m'intéressait pas beaucoup. Les enfans détestent ce qui se perd, ce qui ne sert pas, les nuages, les panoramas. Les jours de gros temps, on entendait de là le vent qui menait un vacarme infernal : on l'aurait cru en vie, et qu'il insultait les murailles avant de les jeter à bas. L'escalier n'était pas trop clair ; à la tombée de la nuit on y prenait peur facilement et, à cause des marches qui s'amincissaient en s'encastrant dans la colonne de support, on risquait, si l'on allait vite, de se *carabosser*. Carabosser est un verbe que tante Dine avait inventé pour les chutes violentes, obtenues par précipitation et d'où l'on se relevait meurtri, éclopé et enflé : il doit venir de la mauvaise fée Carabosse. Quant au grenier, nul de nous n'y aurait pénétré sans compagnie. Une seule lucarne lui accordait avec parcimonie une lumière insuffisante, de sorte que les tas de bois, les fascines et tous les objets au rancart qui peu à peu venaient y prolonger indéfiniment leur existence inutile, prenaient des aspects bizarres d'instrumens de torture ou de personnages menaçans. En outre, les rats s'y livraient des batailles rangées, et des pièces qui étaient au-dessous on aurait cru assister à des courses organisées, avec sauts d'obstacles. De temps à autre on y mettait le chat, un superbe angora fainéant, gourmand et peu guerrier, qui sans doute craignait pour sa fourrure et miaulait de frayeur jusqu'à ce que tante Dine qui en avait soin le délivrât de sa corvée militaire, ce qui ne tardait jamais.

Le salon, dont les volets, d'habitude, étaient fermés et qu'on n'ouvrait que pour les jours de réception ou de cérémonie, nous était formellement interdit, et de même le cabinet de mon père, encombré de livres, d'appareils et de fioles où l'on ne s'aventurait qu'au cours d'explorations rapides, où je voyais entrer toutes sortes de tristes figures qui, pour la plupart, se détendaient à la sortie. Mais, en revanche, on nous abandonnait la salle à manger. Elle fut le théâtre de scènes tumultueuses, et, plus d'une fois, les chaises durent être rempaillées ou leur dossier remplacé. Nous envahissions en désordre la chambre de ma mère qui était

très grande, et disposée de telle sorte, au centre de l'appartement, que tous les bruits y venaient. Ainsi, ma mère, doucement et sans même qu'on le sût, veillait sur la maison; il ne s'y passait rien qu'elle n'en fût aussitôt avertie. Et même, dans notre avidité de conquête, nous nous emparions de la salle de musique, petit salon octogone, d'une sonorité merveilleuse, qui donnait sur un balcon orienté au Sud. Les soirs d'été, les veillées se faisaient là, à cause du balcon.

Il me reste à parler du jardin. Mais si j'en parle honnêtement, vous croirez, comme la dame de Paris, qu'il s'agit de l'un de ces vastes domaines qui entourent les châteaux historiques. Je n'arrive plus à comprendre, quand je m'y promène, comment il a pu me paraître si grand, et dès que je n'y suis plus, il reprend dans mon souvenir sa véritable importance. C'est peut-être qu'il était alors si mal entretenu qu'on avait l'impression de s'y perdre. Sauf le potager, dont les plates-bandes s'alignaient en bon ordre, tout y poussait à l'aventure. Dans le verger, où les poires et les pêches que palpaient nos doigts insinuans ne parvenaient pas à mûrir avant d'être cueillies, montait une herbe drue et haute, aussi haute que moi, ma parole! Et je songeais tout de suite aux forêts vierges que traversaient *les enfans du capitaine Grant*. Une roseraie, chef-d'œuvre d'un aïeul ami des fleurs, s'épanouissait dans un coin lorsque bon lui semblait, et sans le secours des tailles ni des arrosoirs. Ma mère, quand elle avait des loisirs, bien rarement, lui donnait ses soins, mais il aurait fallu un homme de l'art. Les allées étaient envahies par la mauvaise herbe, et il fallait les chercher pour les trouver. En revanche, d'autres qui n'avaient pas été tracées surgissaient au milieu des pelouses.

Je néglige une vigne qui aboutissait aux bâtimens de ferme, et dont nous n'étions occupés que pour la soulager de ses raisins, et je viens enfin au plus beau fouillis de buissons, de ronces, d'orties, de toutes plantes sauvages, qui nous appartenait en propre. Là nous étions les maîtres et seigneurs souverains. Il n'y avait plus, avant le mur d'enceinte, qu'une châtaigneraie qui n'était que la prolongation de notre territoire réservé. Quand je dis : une châtaigneraie, c'est quatre ou cinq châtaigniers. Mais un seul fait déjà une grande ombre. Il y en avait un dont les racines avaient descellé un pan de muraille. Par cette brèche ouverte, dont je ne m'approchais

pas sans inquiétude, je m'imaginais que des voleurs pénétraient.

Il est vrai que j'étais armé. Mon père m'avait raconté l'*Iliade* et l'*Odyssée*, la *Chanson de Roland* et diverses autres épopées d'où je sortais bouillant, impétueux et héroïque. J'étais tour à tour Roland furieux ou le magnanime Hector. Avec une épée de bois je livrais aux Grecs ou aux Sarrasins, que figuraient les buissons, des combats meurtriers dont pâtissaient quelquefois de paisibles choux et d'inoffensives betteraves que je taillais en pièces.

Mes armes m'étaient fournies par un des singuliers ouvriers qu'on employait au jardin ou à la vigne. Il y en avait jusqu'à trois qui travaillaient isolément, chacun dans son coin, avec des attributions spéciales, mais avec une besogne indéterminée. On évitait de les réunir, car ils se détestaient. Où les avait-on recrutés ? Leur choix provenait sans doute de la mémorable incurie de mon grand-père qui laissait tout le monde tranquille, et la terre pareillement, ou de la bonté de ma mère bien capable d'avoir repêché ces tristes débris. Le premier en date, le plus ancien dans mon souvenir, mon armurier par surcroît, s'appelait Tem Bossette. Nom et prénom étaient, je pense, des surnoms. L'origine n'en est pas malaisée à découvrir. Tem devait venir d'Anthelme qui est un saint vénéré dans ma province. Quand au sobriquet de Bossette, j'ai cru longtemps que c'était une allusion indélicate à la voûte qu'il portait sur le dos à force de se pencher sur sa pioche. Mais j'ai trouvé une étymologie plus conforme à sa paresse et à son caractère, et je la soumets humblement à MM. les philologues qui sauront lui consacrer, selon leur habitude, plusieurs volumes in-folio. Chez nous, la bosse a plus d'un sens : elle désigne notamment la futaille où l'on dépose la vendange pour la ramener commodément des vignobles, et je vois encore l'effarement peint sur le visage d'un ami à qui je faisais les honneurs de ma ville natale et qui lisait une affiche, une simple petite affiche composée de ces quelques mots : *A vendre une bosse ovale*. « Heureux pays, me dit-il, où les bossus font commerce de leur appendice ! » Et il se crut malin en ajoutant : « Mais trouvent-ils acquéreurs ? » Je lui expliquai sa méprise. Or notre Tem était un ivrogne célèbre. Notre cave surtout le savait. *Bossette, petite bosse :* lui aussi devait contenir la vendange. Et même, à la fin de sa vie, aurait-on pu supprimer le diminutif.

Il me fabriquait des sabres avec les échalas de la vigne. En récompense, je lui portais des bouteilles supplémentaires que j'obtenais de tante Dine, plus spécialement chargée de l'office, en lui représentant la splendeur de mon armement. On se plaignait bien de temps à autre que les ceps fussent dépourvus de tuteurs. Les sarmens sans attaches se résignaient à ramper. Ils pompaient toute l'humidité du sol. Mais grand-père indifférent ne blâmait personne, et veuillez compter tous les échalas qui étaient indispensables à mon équipage. Il m'en fallait pour mes panoplies, et il m'en fallait pour mes écuries. Le nombre de mes chevaux attestait ma magnificence. Avec un bâton entre les jambes, j'acquérais une étonnante vélocité, et pour chaque bataille je changeais de monture.

Tem Bossette eût été grand, s'il se fût tenu droit, mais il était gros à n'en pas douter et sa tête ronde ressemblait assez à une courge. « Grosse tête à rare esprit, » disait de lui, en pinçant les lèvres, Mimi Pachoux qui était jardinier, pépiniériste, lampiste, fumiste, serrurier, menuisier, réparateur d'horloges et de faïences, frotteur de parquets, scieur de bois, commissionnaire et je ne sais quoi encore. Ah ! si ! Quand la saison était mauvaise, il portait les morts en terre. Se présentait-il une difficulté, avait-on besoin d'un aide : — Appelez Mimi ! proclamait mon grand-père. Et l'on appelait Mimi, ce qui demandait plusieurs heures, car on ne le trouvait jamais, de sorte que, lorsqu'il arrivait enfin, le travail était fait, mais on lui en attribuait le mérite : — Ce Mimi, pas plus tôt venu, tout s'arrange ! — Représentez-vous un petit bout d'homme mince, maigre, net, prompt, vif et, par surcroît, invisible. Invisible, c'est comme je vous l'affirme, à moins que vous ne préfériez lui accorder le don d'ubiquité. Il entamait le matin plusieurs journées, à six heures chez l'un et quelquefois en avance, — oh ! ce Mimi, quel zèle ! — à six heures cinq chez l'autre, et avant le quart chez un troisième, s'annonçait bruyamment au premier, courait chez le second, volait chez le dernier, se glissait en tapinois, sortait en secret, rentrait en catimini, répondait ici, expliquait là, réclamait ailleurs, apparaissait, disparaissait, reparaissait, commençait en hâte, continuait précipitamment, n'achevait rien, et le soir touchait sa paie de trois côtés à la fois. Mon grand-père rapportait que plusieurs personnes de ses relations voyaient leur double. Mon père disait que c'était une maladie bien connue et

qu'il suffisait de boire. J'essayai, mais je vis tout bouger. C'était Tem Bossette qui buvait, mais notre Mimi Pachoux voyait son triple.

Quant au dernier ouvrier de notre équipe, il ne fallait pas le perdre de vue une minute parce qu'il voulait absolument se pendre. Il avait fait plusieurs tentatives qui avaient échoué. On se relayait pour sa surveillance. Mariette lui refusait la moindre ficelle, même s'il en avait le plus pressant besoin, et on l'utilisait spécialement dans les espaces découverts. Les premiers temps, on l'appelait Dante, car son nom était Béatrix. Son surnom lui venait du spirituel archiviste départemental. Avec sa figure longue et malchanceuse, il brûlait d'aller aux Enfers, et sans cesse on lui coupait la corde. Peu à peu il fut le Pendu et on ne le désigna plus autrement. Très peu de gens consentaient à l'employer, à cause de la police qu'il exigeait pour éviter une catastrophe. Ma mère fut sa providence. On lui confiait les gros travaux, mais il les abandonnait généreusement à tante Dine qui était fort active et capable de remuer jusqu'aux tonneaux, ce qu'il considérait avec admiration, les bras ballans et la bouche ouverte. Cette bouche ne contenait que deux dents qui, par un hasard merveilleux, se juxtaposaient avec exactitude, de sorte que lorsqu'elles s'appuyaient l'une à l'autre dans ce désert, on pouvait croire que c'était la même qui unissait les deux mâchoires.

Vous comprenez maintenant à quel point notre jardin était inculte. L'aurais-je mieux aimé couvert de fleurs et de fruits que dans cet état lamentable où il me semblait immense, profond et mystérieux ?

Cher vieux jardin aux herbes folles, toujours un peu humide à cause de l'ombre excessive des branches abandonnées à leurs caprices, où j'ai tant joué et tant inventé de jeux, où j'ai connu la gloire des combats, la curiosité des explorations, l'orgueil des conquêtes, l'ivresse de la liberté, sans omettre l'amitié des arbres et la saveur des fruits cueillis en cachette, vous êtes aujourd'hui méconnaissable. Ratissé, peigné, taillé, arrosé, du sable fin dans les allées, un gazon ras autour des corbeilles, ne pensez pas avec vos beautés nouvelles m'éblouir...

Quand je m'y promène c'est à l'aventure. J'écrase les plates-bandes, je piétine les pelouses, je menace les fleurs jusqu'à ce que le nouveau jardinier qui a remplacé à lui seul, et trop bien,

Tem Bossette, Mimi Pachoux et le Pendu, me crie d'une voix altérée par l'émotion :

— Faites donc attention, monsieur !

Il faut l'excuser. Il ne sait pas que je rends visite à mon jardin d'autrefois.

Mais pour compléter ce portrait de la maison, il manque... oh ! presque rien ! Presque rien et presque tout, une ombre et un pas.

Le pas de mon père, personne ne s'y est jamais trompé. Rapide, égal, sonore, il ne pouvait se confondre avec nul autre. Dès qu'on l'entendait retentir, tout changeait comme par enchantement. Tem Bossette enfonçait sa pioche avec une vigueur insoupçonnée ; Mimi Pachoux qu'on avait cessé de voir surgissait comme un diable d'une boîte ; le Pendu se mesurait avec un fût important ; Mariette activait son feu, nous rentrions dans le rang et grand-père, je ne sais pourquoi, s'en allait. Y avait-il une question à trancher, un ennui à supporter, une menace à craindre ? quand on avait annoncé : *Il est là*, c'était fini, toute inquiétude se dissipait aussitôt, chacun respirait comme après une victoire. Tante Dine surtout avait une manière de proclamer : *Il est là !* qui eût mis en fuite l'agresseur le plus résolu. Cela signifiait : *Attendez donc : vous allez voir ce qui va se passer. Ce ne sera pas long ! En un instant, justice sera rendue !* Avertis de cette présence, nous nous sentions une force invincible. C'était une impression de sécurité, de protection, de paix armée. Et c'était aussi une impression de commandement. Chacun occupait son poste. Mais grand-père n'aimait ni à commander, ni à être commandé.

L'ombre, c'est derrière le volet à demi clos de sa fenêtre, celle de ma mère qui n'a pas tout son monde rassemblé autour d'elle. Elle attend mon père, ou notre retour du collège. Quelqu'un est absent. Elle craint pour lui. Ou bien le temps est orageux, elle interroge le ciel pour savoir s'il faut allumer la chandelle bénite. Une autre paix émanait d'elle, une paix, comment dirais-je ? qui s'étendait au delà des choses de la vie, qu'on recevait en dedans, qui calmait les nerfs et les cœurs, une paix de prière et d'amour. Cette ombre, que je guettais chaque fois que je rentrais, que je guette encore quand même je sais bien qu'elle n'est plus là, qu'elle est ailleurs, c'était l'âme de la maison qui transparaissait comme la pensée sur un visage.

Au delà de la maison il y avait la ville, en contre-bas comme il convient, et plus loin un grand lac et des montagnes, et plus loin encore, sans doute, le reste du monde. Ce n'étaient que des annexes.

II. — LA DYNASTIE

En ce temps-là régnait mon grand-père.

Avant lui une longue suite d'ancêtres avait dû exercer le pouvoir, à en juger par les portraits qu'on avait rassemblés au salon. De ces portraits la plupart avaient beaucoup noirci, de sorte que, si l'on ne laissait pas la lumière pénétrer à flots, il devenait assez difficile de deviner le contenu des cadres. L'un des plus abîmés était celui qui m'étonnait le plus. On ne voyait guère que le visage et la main, un visage et une main de femme : or on m'avait appris son rôle important aux armées, et je me demandais comment un homme si jeune et si joli avait tant pu se battre. La dame à la rose me retenait aussi : j'avais beau tourner autour d'elle, je recevais de tous les côtés sa fleur et son sourire. Je passe sur d'autres bustes plus rébarbatifs, engoncés dans de hauts cols et des foulards comme on en voit aux gens enrhumés, et j'arrive aux deux tableaux qui occupaient la place d'honneur à droite et à gauche de la cheminée : l'un portait l'habit bleu à galon d'argent, le gilet écarlate, la culotte blanche et le tricorne noir des gardes-françaises, l'autre le bonnet à poil et la capote bleue à boutons dorés et passepoils rouges aux manches et au col de grenadier de la vieille garde. Le soldat du Roi et le soldat de l'Empereur se faisaient pendant. Tous deux avaient bien servi la France, à en croire leurs décorations. Mon père, avec orgueil, m'avait raconté leurs exploits et révélé leur grade. Je ne les regardais pas sans une certaine crainte respectueuse. Ils n'étaient pas beaux, ayant plus d'os que de chair, et des traits taillés à la diable. Mais je n'aurais pas osé les déclarer vilains. Leurs yeux se fixaient sur moi lourdement et m'inspiraient de la gêne. Ils me reprochaient de n'avoir pas encore remporté de victoires extraordinaires comme le grenadier à la Moskowa, ou tout au moins subi d'héroïques défaites comme le garde-française à Malplaquet. Longtemps, je n'ai su que ces deux noms de batailles. Et je rougissais des sabres de bois de Tem Bossette et des écha-

las que j'enfourchais. Je comprenais que mes chevauchées héroïques dans le jardin, ce n'était pas sérieux, ce n'était pas vrai. Ces deux portraits redoutables tantôt m'exaltaient d'orgueil et tantôt m'accablaient de leur importance. Un jour que je les considérais sans plaisir, mon grand-père s'approcha de moi et me jeta négligemment avec son petit rire sec et sa moue la plus impertinente :

— Peuh! ce n'est que de la mauvaise peinture.

Il est dangereux d'apprendre trop tôt l'esthétique aux enfans. Je me réjouis que ce fût de la mauvaise peinture. Du coup, le soldat du Roi avec son tricorne et le soldat de l'Empire sous son bonnet à poil perdirent tout prestige. Leur biographie ne me fut plus de rien. J'étais libéré de cette servitude à quoi oblige l'admiration. Je reprenais l'avantage sur ce passé qui était mal peint, et je pouvais mesurer avec insolence la galerie des ancêtres.

Un jour, il fut question de les exiler au galetas. Grand-père désirait les remplacer par des gravures. « Elles sont du XVIIIe siècle, » expliquait-il pour mieux convaincre. Il formula sa proposition avec simplicité et politesse, comme la chose la plus naturelle du monde. Mais tante Dine poussa des cris indignés, et mon père déploya cette calme autorité qui brisait toute résistance. Grand-père n'insista pas ; il n'insistait jamais. Cependant je le comprenais, puisque c'était de la mauvaise peinture.

Le gouvernement de mon grand-père était irrégulier et indifférent. Autant dire qu'il n'y en avait pas. Quand je lus dans mon manuel d'histoire, ou dans celui de mes frères aînés, le chapitre consacré aux rois fainéans, je pensais immédiatement à mon grand-père. Il ne tenait point du tout à ses prérogatives. Cependant il s'appelait Auguste. Je le savais parce que ma grand'tante Bernardine, celle que nous désignions sous le nom de tante Dine, et qui était sa sœur, l'appelait ainsi, le plus rarement possible, car son prénom l'agaçait.

— Oui, déclara-t-il un jour, on m'a appelé Auguste, je ne sais fichtre pas pourquoi. C'est encore un coup des ancêtres. On vous colle pour le restant de vos jours une étiquette ridicule.

Bien que de taille moyenne, il donnait au premier abord une impression de grandeur, à cause de sa belle tête dont il ne tirait point vanité et qu'il portait avec nonchalance. Son nez fin se busquait légèrement. Ses cheveux blancs, qu'il n'eût jamais fait

tailler sans les brusques interventions de tante Dine, bouclaient un peu, et sans cesse il plongeait les mains dans sa longue barbe annelée, pareille à celle de l'empereur Charlemagne sur les images, par crainte des grains de tabac qu'elle pouvait recéer, car il fumait et prisait. De plus près cette impression de prophète s'atténuait, se volatilisait. Il regardait trop souvent à terre, ou levait sur vous des yeux vagues qui ne consentaient pas à vous voir. On sentait qu'on n'existait pas pour lui, et rien n'est plus vexant. Il ne se souciait de rien ni de personne. Ses vêtemens lui tenaient au corps par la grâce de Dieu et de tante Dine. Que leur coupe fût bonne ou mauvaise, il n'en a jamais rien su. Volontiers, il eût attendu, pour en changer, qu'ils le quittassent les premiers. Leur usure le mettait à l'aise. Il a toujours ignoré, je pense, l'usage des bretelles, et celui des cravates lui paraissait une concession misérable à la mode. Il détestait tout ce qui le gênait et se serait accommodé pour la journée entière d'une robe de chambre verte et d'un bonnet grec en velours noir dont il se trouvait bien et qu'il lui arriva d'apporter au déjeuner de midi. Quand nous le voyions apparaître dans cet accoutrement, mes frères et moi, nous étouffions nos rires qu'un regard de mon père suspendait, mais ce regard même contenait un blâme pour la fameuse robe de chambre.

On avait beaucoup de peine à obtenir son exactitude aux repas.

— Eh! déclarait-il avec bonhomie, on mange quand on a faim. Cette réglementation est absurde.

— Cependant, objectait mon père qui, visiblement, n'était pas content et qui essayait de parler avec douceur, — mais de la douceur de mon père se dégageait encore de l'autorité, — il faut de l'ordre dans une maison.

— L'ordre, l'ordre, oh! oh!

Il fallait entendre ces *oh! oh!* discrets, sourds, lancés à la cantonade, qui atteignaient toute la régularité établie et qu'accompagnait un petit rire sec. Ce petit rire plaçait immédiatement grand-père au-dessus de ses interlocuteurs. Je n'ai rien rencontré, dans les expressions humaines, de plus inquiétant, de plus moqueur, de plus ironique que ce petit rire. Il vous donnait aussitôt l'idée que vous étiez une bête. Il me faisait l'effet de ces sécateurs bien tranchans avec lesquels on élague les rosiers : ric, rac, les fleurs tombent ; ric, rac, il n'y a plus

rien. Or grand-père en faisait l'injure, — involontaire sans doute, — à tout le monde.

Sa présidence à table était honorifique et non effective. Non seulement il ne dirigeait pas la conversation, mais il ne la suivait que par hasard ou quand ça lui chantait. Du reste, il ne s'occupait de rien. Se promenait-il dans le jardin, poussait-il jusqu'à la vigne, Tem, Mimi et le Pendu réunis ne parvenaient pas à obtenir de lui une indication. Il esquissait un geste vague qui signifiait : — Laissez-moi en repos. Le trio n'insistait pas outre mesure, car ce silence le favorisait, et les choses n'en marchaient pas mieux.

Une autre supériorité qu'il avait, outre son rire, c'était son violon. Ne figurait-il pas dans la galerie des portraits, tout jeune et tout frisé, avec une guitare dans les mains ?

— De ma vie je n'ai pincé de cette affreuse machine, protesta-t-il un jour. Mais un Italien de passage a éprouvé le besoin de me barbouiller.

— Tu étais si joli ! proclama tante Dine. L'artiste fut enthousiasmé.

— Oh ! l'artiste !

Il passait de longues heures dans sa chambre à jouer de son instrument, mais demeurait plus longtemps encore à l'examiner amoureusement, à le palper, à tendre ou à détendre les cordes, à les frotter avec la colophane. Ainsi les faucheurs dans les champs passent plus de temps à affûter leurs faux qu'à faucher ; ils peuvent taper dessus avec un caillou indéfiniment.

Quand il jouait, il exigeait qu'on s'en allât. Il jouait pour lui seul, et un peu toujours les mêmes airs, car je l'écoutais de la porte, assez souvent, et plus tard j'ai reconnu dans le *Freischütz* et dans *Euryanthe*, dans *la Flûte enchantée* et *le Mariage de Figaro*, des passages qu'il affectionnait. Les rythmes clairs de Mozart prenaient la forme de cette joie de respirer que l'on goûte sans le savoir dans l'enfance, comme une eau limpide se soumet aux contours d'un vase ; mais Weber me donnait le désir imprécis de choses que je ne pouvais définir : j'étais au cœur d'une forêt dont les allées se perdaient. C'était une heureuse initiation. Cependant tous les morceaux n'avaient pas ce mérite. Comment l'aurais-je su ? Tout est bon à une sensibilité qui s'élance. Je ne puis aujourd'hui encore entendre l'ouverture de *Poète et Paysan* sans être secoué d'émotion. Un soir, à

Lucerne, au bord du lac, le plus banal des orchestres dans le plus banal des hôtels préluda à cette ouverture. Autour de moi les convives en smoking et en robe décolletée continuaient de causer et de rire, comme s'ils ne s'apercevaient de rien, comme s'ils étaient sourds. Alors je sentis que j'étais seul, et mon cœur se fondit, et je crus que j'allais pleurer. L'orchestre ne jouait pas pour le public, il ne s'adressait qu'à moi. Ce n'était plus l'art médiocre du compositeur autrichien, c'était le souvenir de mon entrée enfantine dans l'empire mystérieux des sons et des rêves, dans la forêt dont les allées se perdent.

A la même époque, le chant d'un de mes camarades, au collège, acheva de me bouleverser. Ce fut à une cérémonie de première communion. Je n'étais pas encore admis à la table sainte, et j'avais tout le loisir de l'écouter. Il chanta cette mélodie de Gounod : *Le ciel a visité la terre*, et c'était vrai que le ciel me visitait, m'envahissait, m'emportait. Tout mon être vibrant faisait partie de ce chant. La voix montait, montait, et bien sûr elle allait se briser. Elle n'était pas assez forte pour résister à des notes aussi puissantes et qui remplissaient toute la chapelle. Elle était pareille à ces jets d'eau si minces que le vent les coupe et qu'on ne les voit plus retomber. Elle s'est brisée en effet à l'âge de l'adolescence ; la mort a pris mon camarade à seize ans.

Il y avait aussi une boîte à musique que mon père m'avait apportée de Milan où il avait été appelé en consultation. Quand la vis se déclanchait, il en sortait de frêles notes fêlées, voilées, un peu tremblantes, et une petite danseuse tournait sur le couvercle. Elle posait gravement et en cadence ses pieds pointus, comme si elle accomplissait un acte sacré. Cela composait un spectacle doux et triste. Combien je fus désenchanté, plus tard, quand je constatai la frivolité des danseuses au bal où je cherchais cette tendre douceur et cette chère tristesse !

Les rois fainéans, dans mon abrégé d'histoire, étaient accompagnés des maires du palais qui, de simples officiers d'abord chargés du gouvernement intérieur, devinrent premiers ministres et les maîtres mêmes de leurs maîtres. Au collège, on nous citait avec éloge Pépin d'Héristal et Pépin le Bref qui fut le père de Charlemagne. Grand-père n'étant pas un roi très sérieux, je m'attendais à ce que mon père s'emparât du pouvoir. Mais pourquoi témoignait-il tant de respect à grand-père au lieu de le

déposséder ? L'histoire m'enseignait une attitude différente. Grand-père, c'était, pour les fermiers, ouvriers et gens de service, *Monsieur* tout court, ou *Monsieur Rambert*, et père, c'était *Monsieur Michel*. Il ne serait venu à l'idée de personne d'appeler Monsieur, de consulter Monsieur, de demander un ordre à Monsieur. C'est Monsieur qui aurait protesté : — Qu'est-ce que vous me voulez encore ? Laissez-moi tranquille. Je n'ai pas le temps (je n'ai jamais su pourquoi il n'avait pas le temps). Adressez-vous à Monsieur Michel... Lui-même, ainsi, donnait l'exemple. J'en avais conclu, comme tout le monde, qu'il n'était bon à rien. Et de temps en temps, sans qu'on sût pourquoi, ne réclamait-il pas contre l'oubli où on le mettait des affaires du palais, je veux dire de la maison ? Tandis que, dès qu'il s'agissait d'une détermination grave, d'un ordre important, on entendait de tous côtés ce cri de ralliement : — Où est monsieur Michel ? appelez monsieur Michel.

J'ai parlé du pas de mon père. Il y avait aussi sa voix. Elle sonnait, secouait, ragaillardissait. Il ne l'élevait jamais et il savait que c'était inutile. Elle ouvrait les portes, pénétrait jusqu'aux chambres les plus retirées, et en même temps versait aux cœurs une force nouvelle comme en donne un bon verre de vin rouge, à ce que prétendent les gens qui s'y entendent. Quand il arrivait en retard pour le dîner à cause de tous les cliens qui se pendaient après lui, on n'avait pas besoin d'agiter la cloche. De l'antichambre il proclamait comme un édit :

— A table !

Et les habitans dispersés se rassemblaient en hâte.

— Quelle voix ! protestait grand-père qui sursautait.

Je ne puis lire des phrases comme celles-ci qui reviennent, plus ou moins, dans tous les manuels d'histoire, sauf dans ceux d'aujourd'hui où les batailles sont escamotées comme si elles se gagnaient toutes seules : — *A la voix de leur chef, les soldats s'élancèrent à l'assaut... A la voix de leur général, les troupes se reformèrent...* sans entendre cette voix de mon père dont toute la maison vibrait. Tem Bossette qui en avait une peur effroyable l'entendait du fond de la vigne. Le pas annonçait la présence, mais la voix ordonnait. Cependant les ouvriers ne dépendaient pas de mon père; mais pour eux, pour tous, il était le chef. Tout, chez lui, contribuait à donner cette impression : la taille,

le visage aux traits droits, barré d'une moustache drue et courte, les yeux perçans dont on ne supportait pas volontiers le regard. De sa personne, se dégageait une sorte de fascination. Tante Dine, qui avait le sens populaire, l'exprimait rien qu'en disant : — *Mon neveu*. Elle en éclatait d'orgueil. Le grenadier du salon ne devait pas arrondir autrement la bouche pour parler de l'Empereur. A cette fascination je n'avais pas échappé, et même dans ma révolte, plus tard, je ne cessai pas de lui rendre un culte secret.

Ne croyez pas qu'il fût sévère avec nous. Il ne tirait sur la bride que si nous prenions une fausse direction. Seulement, je n'ai jamais rencontré chez personne une telle aptitude à commander. Malgré sa profession absorbante, il trouvait le temps de s'occuper de nos études et de nos jeux, et même il les élargissait par les récits d'épopée qu'il nous faisait avec un art accompli. Ma mémoire les a dès lors retenus pour toujours. On voyait bien qu'il honorait les portraits de famille. Il nous transmettait oralement le passé des ancêtres, mais je ne pouvais oublier que ce n'était que de la mauvaise peinture. Quand nous nous sentions observés par lui, nous devinions qu'il y avait dans cet enveloppement de notre faiblesse par sa force autre chose que de la tendresse et peut-être de la fierté; mais quoi? Sans doute il observait sur nous les signes de notre avenir. Son amour de la durée ne se contentait pas de l'ancienneté de sa race, il voulait suivre celle-ci jusque dans l'obscur travail du temps et consolider son destin. Notre bonheur même lui était moins cher que la soumission de notre volonté à la tâche commune. Ce que contient le regard paternel, l'enfant en saisit le mystère, non la vérité.

Il nous enseigna tout petits le respect de ce qu'il appelait déjà notre vocation. Nous en comprîmes dès lors l'importance. Ma sœur Mélanie, qui était l'aînée de tous, mes frères Bernard et Étienne avaient de très bonne heure annoncé leur choix qui était l'armée pour Bernard, et les missions pour les deux autres. Il ne songeait pas à les contrarier, bien qu'il dût renoncer peut-être à d'autres vues qu'il avait sur eux. La rieuse Louise se marierait; ce n'était pas pressé. Quant à Nicole et Jacques, ils étaient tout de même trop minuscules pour qu'on s'occupât de leur avenir.

— Et toi? m'avait demandé mon père.

Comme je n'avais rien trouvé à répondre, il avait exprimé tout haut son désir :

— Tu nous resteras.

Ainsi était-il admis que je resterais pour garder la maison. Ce rôle que j'estimais peu reluisant ne m'emballait pas, tandis que les autres étaient parés de la poésie du départ. Je ne confirmais ni n'infirmais l'opinion qu'on se faisait de mon sort. Mais j'éprouvais une folle envie de me soustraire à ces arrangemens, à ce pouvoir qui me dominait. De sournois désirs de rébellion germaient en moi contre cela même que j'aimais. Ils lèveraient plus tard, sous une influence imprévue.

Je devrais maintenant parler de la reine. N'est-ce pas son tour ?... En vérité, je ne le puis et il ne faut pas me le demander. L'ombre que je cherche, en rentrant, derrière la fenêtre, et dont notre absence suffisait à provoquer l'inquiétude... oui, je consens encore à l'évoquer ainsi. C'est bien elle, mais lointaine et cachée. Si je veux m'approcher, je ne trouve plus mes mots.

Avez-vous remarqué, aux beaux jours d'été, la buée bleue qui flotte sur les pentes ? Elle permet de mieux fixer les claires beautés de la terre. Si je pouvais poser ce voile transparent sur le visage maternel, il me semble que j'oserais mieux dire sa suavité, et la limpidité des yeux qui ne pouvaient croire au mal. Quelle force inconnue recélait donc cette douceur ? Mon grand-père, qui se gardait de toute influence rien que par son petit rire si vexant, et qui, même devant son fils, ne perdait pas ce moyen de défense, l'abandonnait devant ma mère. Et mon père, dont l'autorité semblait inébranlable et infaillible, se tournait vers elle comme s'il lui reconnaissait une puissance mystérieuse.

Cette puissance, je le sais maintenant, c'était Dieu qui habitait en elle, soit qu'elle fût allée le chercher à la première messe avant que personne fût réveillé, soit qu'elle lui offrît ses travaux quotidiens dans la maison...

Mes frères et sœurs et moi, nous composions le peuple. Dans tout royaume il faut un peuple. Il est vrai que, dans la plupart des maisons d'aujourd'hui, on cherche où le peuple a passé. Le roi et la reine, tristes comme des saules-pleureurs, se regardent vieillir avec ennui. Ils n'ont rien à gouverner et ils n'emporteront pas leur couronne. Chez nous, le peuple était nombreux et bruyant. Si vous savez compter, vous n'ignorez déjà plus

que nous étions sept, de Mélanie qui me devançait de sept ans jusqu'à Jacques le dernier qui me suivait à six ans de distance.

Tout ce bataillon, avant d'être conduit à la manœuvre, recevait une première inspection de tante Dine, qui était préposée aux revues de détail.

Elle était d'une activité que les années ne ralentissaient pas, et que les servantes, sauf Mariette, exploitaient sans vergogne : toujours allant et venant, de la cave au galetas, par les escaliers, car elle oubliait la moitié des travaux qu'elle comptait entreprendre, ou suspendait brusquement ceux qu'elle avait entrepris, commençant un nettoyage, l'abandonnant pour chasser la poussière d'un meuble, menant la guerre contre les toiles d'araignées au moyen d'une tête de loup, sorte de brosse fixée au bout d'une perche, ou bondissant sur l'un de nous qui avait crié. Elle nous a bercés, lavés, habillés, pouponnés, pomponnés, gardés, amusés, occupés, soignés, caressés, tous les sept, et même un huitième qui est mort sans que je l'aie connu.

Encore conviendrait-il d'ajouter à ce chiffre imposant mon grand-père à qui elle épargnait tout souci. Il n'était pas exigeant : pourvu qu'il eût immédiatement sous la main ce qu'il désirait, il ne réclamait rien à personne. Et il fallait respecter le désordre de sa chambre qu'il entretenait scrupuleusement, prétendant qu'on ne retrouve pas ce qui est rangé. Il se laissait dorloter avec négligence, et n'y prêtait pas d'attention, sauf quand on l'agaçait par quelque exagération de soins.

Pour notre éducation et notre instruction, pour la direction morale, tante Dine se mettait, malgré la différence d'âge, à la dévotion de ma mère, à qui elle témoignait un attachement, une admiration sans bornes. Jusque dans la vieillesse, elle n'accepta que des fonctions subalternes. Quand elle avait déclaré : — Valentine veut ceci. Valentine a dit cela (Valentine, c'était ma mère), — il n'y avait pas à discuter. Elle obéissait à la lettre sans même chercher à pénétrer l'esprit. Aucune de ses pensées ne lui restait pour elle-même ; elle les distribuait aux autres sans exception. A la gronderie elle n'entendait rien et baissait la tête quand nous recevions une réprimande, en manière de protestation contre la dureté du pouvoir. Non seulement elle ne nous dénonçait pas, mais elle trouvait à nos pires fautes des excuses inattendues, et si merveilleuses qu'elles

désarmaient quelquefois, rien que par l'étonnement qu'elles provoquaient.

— Cet enfant a pris des poires.

— C'était pour soulager l'arbre qui ne pouvait plus les porter.

— Cet enfant mange salement. Il a mis les mains dans son assiette d'épinards.

— C'est dans la joie de voir de la verdure.

Nos études ne l'intéressaient pas. Mais elle avait cette culture de l'âme qui communique à l'esprit sa fleur de délicatesse. On en savait toujours assez, si l'on était honnête et bon catholique. Et même elle estimait qu'on remplissait de trop bonne heure notre cervelle, et d'un tas de sciences inutiles. L'histoire des païens ne lui disait rien qui vaille, et pour l'arithmétique, elle n'avait jamais su compter. En revanche, notre santé, notre propreté, notre gaîté étaient son affaire. Elle chantait pour nous endormir, elle chantait pour nous distraire, elle chantait pour nous faire marcher. Ses chansons tintinnabulent dans mes souvenirs. Il y avait une berceuse où nous devenions tour à tour général, cardinal, empereur et dont le refrain était destiné à nous inspirer de la patience pour un avenir si satisfaisant :

En attendant, sur mes genoux,
Beau chérubin, endormez-vous.

Mais le beau chérubin ne se pressait pas de s'endormir.

Il y avait aussi le *Nid charmant* que de *méchans petits lutins à la mine éveillée* voulaient détruire et qu'il fallait respecter, car

C'est l'espoir du printemps,
C'est l'amour d'une mère.

Ou bien c'était Silvio Pellico prisonnier qui d'une voix perçante réclamait sa brise d'Italie. Un de mes premiers jeux fut l'évasion de Silvio Pellico, mais je ne savais pas qui c'était. Mes chansons préférées étaient peut-être l'*Étang* et *Venise*. Je les nomme ainsi, faute d'en savoir davantage. L'*Étang* racontait un effroyable drame de noyade :

Petits enfans, n'approchez pas,
Quand vous courez par la vallée,
Du grand étang qu'on voit là-bas,
Qu'on voit là-bas sous la feuillée.

Écoutez ce qu'il arriva
D'un enfant blond qui s'esquiva
Des bras de sa mé-é-é-é-re.

L'enfant blond poursuivait une libellule, et la *demoiselle aux ailes d'or* l'entraînait dans l'eau froide. Ça lui apprenait à s'esquiver des bras maternels. Quant à *Venise*, j'en ai retenu pareillement les premiers vers, y compris leur faute de français :

Si Dieu favorise
Ma noble entreprise,
J'irai-z-à Venise
Couler d'heureux jours.

Est-ce la magie de ce nom de ville inconnue, ou la mélancolie de la ritournelle : je n'imaginais pas dès lors de plus beau voyage que de s'en aller dans cette Venise dont on m'avait montré les gondoles au stéréoscope. J'ai longtemps hésité, crainte d'une déconvenue, à réaliser ce projet qui me venait d'une si lointaine musique, une de ces musiques que nous continuons d'entendre en nous bien après les jours d'enfance. Faut-il que ce soit l'une des plus sûres gardiennes du foyer qui, par l'effet d'une simple romance chantée pour nous calmer, soit la première à nous enflammer la cervelle ? Et quand, plus tard, j'ai vu enfin la cité aux rues mouvantes et aux palais roses, je l'ai abordée avec respect, me souvenant que cette visite représentait une *noble entreprise*, comme si, déjà, la puissance de son charme était contenue tout entière par avance dans la naïve berceuse de tante Dine.

De ses innombrables chansons, quelques-unes, je le crois, étaient de son invention. Certain *Père Grégoire*, notamment, mi-parlé, mi-chanté, ne saurait figurer dans aucun recueil : c'est déjà de la prose rythmée, et cela se déclame sur un ton de mélopée qui éclate brusquement aux finales. Toute une petite comédie de la vanité y tient en quelques phrases. Jugez plutôt, car je vais essayer de citer de mémoire :

Le Père Grégoire est sorti de chez lui ce matin. Jusque-là rien

que de naturel : le père Grégoire va se promener, c'est son droit, mais attendez le détail qui caractérisera cette sortie : *Un beau bouquet de coquelicots à son chapeau.* Il faut enfler la voix sur les coquelicots. Cette fleur des champs devient un symbole de faste et d'ostentation. Eh ! eh ! le père Grégoire n'est plus l'honnête homme qui va respirer l'air de la campagne, c'est un vieux beau qui fait fantaisie : il parade, il piaffe, il caracole, il entend qu'on le regarde et qu'on l'admire. Mais vous serez puni, père Grégoire : un mauvais destin vous guette ! *Chemin faisant, son chien se prit de querelle avec le mien.* On donne cette nouvelle simplement. Elle semble au premier abord de mince importance. Fâcheuse affaire cependant : une bataille de chiens dans une petite ville, — comment ! vous ne le savez pas ? vous n'avez donc jamais vécu en province ? — une bataille de chiens présente une gravité exceptionnelle. Les maîtres interviennent, ils prennent parti, et le vaincu jure que ça ne se passera pas de la sorte. Des familles se sont brouillées pour une bataille de chiens. Quelle est l'origine de la haine des Capulets et des Montaigus ? peut-être une bataille de chiens. Et précisément notre père Grégoire veut intervenir : son chien a le dessous, il est roulé dans la poussière comme une quenelle dans la farine. *Le père Grégoire, voulant les séparer, tomba le nez dans le crottin.* Il s'est précipité, la canne haute, son pied a glissé, et le voilà par terre, en triste posture, surtout le nez, car il n'a pas eu de chance dans l'emplacement de sa chute. Ici, il convient de prendre un ton lamentable, l'apostrophe qui suit doit revêtir une ampleur de désolation infinie : *Pauvre père Grégoire !* Un point de suspension. On le plaint, sa mésaventure est grande. Mais la plainte devient tout à coup ironique, et c'est l'orgueil qu'elle vise : *voilà son bouquet de coquelicots bien loin de son chapeau.* Les insignes de sa vanité sont souillés. Il peut rentrer chez lui se laver et se brosser. Il ne rapportera pas les coquelicots. Sans les coquelicots, rien ne lui serait arrivé.

J'attribue le *Père Grégoire* à tante Dine à cause de la fertilité de son imagination qui chaque jour lui fournissait de nouveaux contes pour notre enchantement. Les grandes personnes ne sont pas volontiers de plain-pied avec les enfans. Elles veulent trop se baisser. Tante Dine trouvait d'instinct ce qui nous convenait. Ses histoires nous tenaient haletans. Quand je cherche à les arracher au passé pour m'en faire honneur, elles s'enfuient avec

des sourires : — Non, non, me disent-elles (car je les approche de tout près, mais nous sommes de chaque côté d'un grand trou qui est profond, s'il n'est pas bien large, et qui est la fosse commune de toutes les années écoulées), — à quoi bon? tu ne saurais pas te servir de nous. Regarde : nous avons pris la couleur du temps; comment la décrirais-tu?

Lorsque grand-père nous surprenait assis en rond autour de notre conteuse, il secouait la tête en signe de désapprobation.

— Balivernes, murmurait-il, balivernes! On doit la vérité aux enfans.

Nous demandions à tante Dine ce que c'étaient que des balivernes.

— C'est, nous expliquait-elle par manière de vengeance, quand on joue du violon.

Entre ses chants et le violon de grand-père, c'était quelquefois un vacarme assourdissant.

Tante Dine possédait une autre faculté merveilleuse : celle de créer des mots. Je vous ai cité *carabosser,* mais elle en inventait par centaines, et si bien adaptés aux choses qu'on les comprenait aussitôt. Je ne puis davantage les transcrire. Transcrits, ils perdent leur valeur. Ou bien je ne sais pas les orthographier : la langue parlée n'est pas la langue écrite, et cette langue imagée avait la verdeur et la saveur populaires. Tante Dine employait aussi des mots rares, — où diable les avait-elle découverts? car elle lisait peu, — qui étaient singuliers et sonores tout comme s'ils lui appartenaient en propre, et que, plus tard, un peu surpris et bien amusé, j'ai relevés dans le dictionnaire où je ne les eusse pas cherchés. Ainsi, pour abaisser ma superbe, elle me qualifia un jour d'*hospodar*, et, un autre, de *premier moutardier du pape*. J'ignorais que les hospodars étaient des tyrans de Valachie, et que c'est avoir une haute opinion de soi-même que de se croire le premier moutardier du pape. Mais ces titres inconnus dont elle m'affublait me représentaient un gros homme habillé de rouge, qui commandait avec de grands cris, et je ne voulais pas lui être comparé.

Laissez-moi, chère grand'tante Bernardine, vous apostropher à la façon du pauvre père Grégoire. Si mon enfance fait dans mon souvenir un grand tintamarre, comme si elle était montée sur une de ces mules toutes harnachées de grelots qui ne sauraient marcher sans musique et qui, de loin, donnent l'impres-

sion d'un important convoi, je le dois à vos histoires et à vos chansons. La voici qui s'avance joyeusement et bruyamment dès que ma pensée l'appelle, c'est-à-dire tous les jours. A cause d'elle je ne pourrai jamais me plaindre du sort. Je l'entends avant de la voir, mais quand elle surgit au détour du chemin qui vient à moi du passé, elle porte dans ses bras toutes les fleurs du printemps. Vous méritez bien que je vous en offre un bouquet, et même un bouquet de coquelicots, pour toutes vos romances qui s'ajoutaient à vos soins et à vos prières. Car vous priiez tout fort, sur l'escalier comme à l'église, et même quand vous brandissiez la tête de loup. Le silence vous était désagréable. C'est pourquoi, chère tante Dine, je le romps ce soir et vous parle...

Tante Dine menait une garde sérieuse autour de la maison. Pour s'en approcher, il fallait montrer patte blanche. Elle désignait sous le nom de *ils* les ennemis invisibles qui étaient censés nous investir. Longtemps ces *ils* mystérieux nous effrayèrent. Nous les cherchions autour de nous dès qu'elle en parlait. A force de ne pas les rencontrer, nous finîmes par en rire, sans savoir que ce rire nous désarmait et que plus tard nous devions les retrouver en chair et en os. Sa partialité ne fut jamais en défaut. Dès que la famille était en cause, elle en exigeait des louanges immédiates, sans quoi elle se rebiffait, prête au combat. Quelqu'un ayant hasardé un blâme anodin se vit toiser de pied en cap et, pour masquer sa défaite, voulut manier l'ironie.

— J'oubliais, déclara-t-il, que votre maison, c'est l'arche sainte.

— Et la vôtre, l'arche de Noé, répliqua-t-elle du tac au tac, sachant que son interlocuteur recevait toute sorte de gens hétéroclites.

On pétrissait alors le pain à l'office, dans un pétrin quasi séculaire, avant de le porter au four banal. Tante Dine, qui aimait les gros ouvrages, surveillait cette opération et même, volontiers, y mettait les mains. Un jour que j'y assistais, au moment où la servante allait mélanger la farine, l'eau et le levain, ma tante la secoua avec vivacité.

— A quoi pensez-vous, ma fille?

— A pétrir, mademoiselle.

— Vous oubliez le signe de la croix.

Car, dans les bonnes maisons, on n'omettait pas le signe de

la croix sur la farine blanche qui va se changer en pain. A table, mon père, avant d'entamer la miche, ne manquait point de tracer une croix avec deux entailles du couteau. Quand c'était grand-père qui remplissait l'office de panetier, j'avais bien remarqué qu'il n'en faisait rien.

Ce fut l'un de mes premiers étonnemens. Dès le début de la vie, je compris l'importance des dissentimens religieux.

Grand-père jouait de son violon quand il lui plaisait. Mais lui-même n'aimait pas à être dérangé. Nous en fîmes l'expérience. Ma sœur Mélanie et mon frère Étienne, qui de leur première communion conservaient une piété ardente et même un peu agressive, avaient édifié une petite chapelle dans une armoire de ce salon octogone que nous appelions la salle de musique parce que, jadis, on y donnait des concerts et qu'on y avait laissé un vieux piano à queue encore bon au service. Étienne et Mélanie, c'était décidé, lorsqu'ils seraient grands, évangéliseraient les sauvages, comme Bernard l'aîné serait officier et reprendrait l'Alsace et la Lorraine, et Louise la cadette, toujours généreuse, épouserait un fabricant de champagne, afin que nous puissions boire librement de ce vin doré et vivant où nous n'avions jamais fait que tremper nos lèvres les jours de fêtes de famille. Ainsi, l'avenir s'organisait à merveille, sauf mon sort personnel qui demeurait incertain. Mélanie tenait son nom de la petite bergère dauphinoise, qui jouissait alors d'une vogue considérable : on parlait à mots couverts du secret de la Salette. Quelquefois je lui demandais si elle ne redoutait pas d'être mangée par les anthropophages dont ma géographie illustrée m'avait révélé l'existence. Loin de ralentir son zèle, cette affreuse perspective ne réussissait qu'à l'exalter. Étienne n'aspirait pas moins violemment au martyre, bien qu'une mésaventure lui fût arrivée au collège : ses camarades, admirant sa dévotion, avaient compté qu'il accomplirait un miracle le jour de sa première communion et, le miracle n'ayant pas eu lieu, ils l'en avaient un peu méprisé.

Je n'ai jamais su quelle sorte de vêpres ou de complies nous disions devant l'armoire. Les cérémonies consistaient en cantiques vociférés en chœur. J'étais, malgré mon jeune âge, convié à ces manifestations. Ce jour-là, nous déployions précisément une énergie de catéchumènes. Mélanie surtout lançait éperdument ses notes sur le diapason le plus élevé. Sa piété

était en raison du bruit qu'elle faisait. La salle de musique était malheureusement proche la chambre de grand-père. Tout à coup, au beau milieu de notre ferveur, la porte s'ouvrit et grand-père apparut. Il ne s'occupait jamais de nous, mais, quand nous entrions par hasard dans son rayon visuel, il nous traitait avec bienveillance. Or il semblait fort irrité : sa robe de chambre dégrafée, son bonnet grec rejeté en arrière, sa barbe en désordre lui donnaient un aspect terrible qui contrastait avec ses manières habituelles. D'une voix aigre, il nous interpella :

— Il n'y a pas moyen de reposer tranquillement dans cette maison! Fermez-moi cette armoire, et tout de suite!

Nous avions troublé sa sieste, et son égalité d'humeur s'en ressentait. Aussitôt nous fermâmes l'armoire. Et nous connûmes d'avance l'horreur des décrets et des lois d'exception. La dévotion de Mélanie et d'Étienne en fut augmentée, comme il arrive en temps de persécution, mais la mienne, moins vive ou moins ancienne, je crains qu'elle ne fût attiédie.

Elle subit peu après une autre atteinte. La Fête-Dieu se célébrait dans notre ville avec une pompe et un éclat incomparables. On venait de loin pour y assister. Qui nous rendra de si magnifiques, de si imposans, de si nobles spectacles ? On les a remplacés par des réunions de gymnastes ou de sociétés de secours mutuels. Je plains les enfans d'aujourd'hui qui n'ont jamais eu l'occasion de sentir, parmi les acclamations populaires et dans l'émotion générale, la présence de Dieu.

La rivalité des reposoirs divisait les quartiers ; chacun luttait pour sa bonne renommée. On les composait avec de la mousse et des fleurs que l'on disposait en forme de croix de lys, d'hortensias, de géraniums ou de violettes, ou bien l'on combinait ingénieusement d'autres dessins pieux plus compliqués. Pour eux l'on dépouillait impitoyablement les jardins et les bois. Le plus beau était élevé sur une terrasse, plantée de vieux arbres, qui dominait le lac.

Le matin, toutes les fenêtres guettaient le jour, imploraient le ciel pour obtenir un temps favorable. Les rues étaient bordées de sapins et de mélèzes que les paysans, la veille ou l'avant-veille, apportaient de la montagne dans leurs chars à bœufs. Des rubans, jetés d'un bord à l'autre comme des câbles légers au-dessus d'un fleuve, supportaient des couronnes, de sorte que l'on circulait sous des centaines d'arcs de triomphe

improvisés. Et de-ci, de-là, pour mieux orner sa façade, on installait, sur une table recouverte d'une nappe immaculée, des images, des vases, des statues avec un luminaire, et l'on disposait des corbeilles de roses pour ravitailler le bataillon des anges. Dans les plus pauvres ruelles, de bonnes femmes étalaient au dehors tout ce qu'elles avaient de précieux et jusqu'à des daguerréotypes de parens ou des bonnets bien festonnés, afin de mieux honorer le passage du Saint-Sacrement. Ainsi la ville entière se parait comme une jeune mariée pour la cérémonie nuptiale.

Devant l'église on se rassemblait, les confréries en costumes avec leurs bannières, les fanfares dont les cuivres frottés avec soin reluisaient, les enfans des écoles, celles des filles et celles des garçons dont les plus petits agitaient des oriflammes, et la population massée derrière ces compagnies officielles qui étaient rangées en bon ordre. Alors sur le parvis s'avançait avec lenteur le cortège sacré, tandis que sonnaient toutes les cloches à la volée : anges aux ailes de papier d'argent, qui puisaient dans un petit panier suspendu à leur cou les pétales de fleurs dont ils jonchaient le parcours ; sacristains et clercs aux soutanes rouges, brandissant à bout de bras les encensoirs d'où montaient la fumée bleue et l'odeur poivrée ; prêtres en surplis, chanoines en rochet d'hermine, et enfin, sous le dais couleur d'or pâle ou de froment mûr, surmonté aux quatre angles d'aigrettes de plumes blanches, et escorté par quatre notables en habit noir qui tenaient ses cordons, Monseigneur enveloppé dans une chasuble d'or et tenant sur sa poitrine le grand ostensoir d'or.

C'était un instant solennel, et pourtant il y en avait un autre plus impressionnant. Après avoir parcouru toute la ville, la procession défilait pour une dernière bénédiction sur cette place qui forme terrasse au-dessus du lac et que soutiennent les murs d'un ancien château fort. Il était près de midi. Les rayons du soleil, tombant d'aplomb sur l'eau du lac, s'en servaient comme d'un miroir pour doubler leur lumière. Ils exaltaient toutes les couleurs, et principalement les ors où ils allumaient des étincelles. Autour du reposoir s'étaient groupés les différens corps, étendards déployés. Les soldats qui les encadraient, — en ce temps-là, pour la dernière fois, la troupe participait à la pompe religieuse, — se rassemblèrent, et l'on entendit commander : *Genou terre* ! A ce commandement, tout le monde s'agenouilla,

les officiers saluèrent de leurs épées nues et les clairons sonnèrent aux champs. Bien des vieilles femmes pleuraient de bonheur en se prosternant, n'ayant plus besoin de rien voir pour connaître que Dieu était là. Cependant l'évêque, monté sur un escabeau, retira l'ostensoir de sa niche fleurie et, l'élevant en l'air, il traça au-dessus des fidèles le signe de la croix.

Le frisson qui m'agita à cette minute avait secoué toute la foule. C'était un de ces frissons collectifs qui révèlent à un peuple sa foi commune.

Quand je rentrai dans mon uniforme de collégien, j'étais encore tout vibrant. Ma mère m'attendait. Elle comprit ce que je venais d'éprouver, et je vis ses yeux se remplir de larmes, tandis qu'elle m'embrassait avec orgueil. Elle-même, se sacrifiant, n'avait pas suivi la cérémonie, parce qu'il fallait garder la maison et la préparer pour les invités que nous devions recevoir ce jour-là. Mais elle était allée s'agenouiller devant le portail, cachée par les sapins, quand la procession avait passé. A travers les branches je l'avais bien vue. Elle avait joint, pour un court moment, la part de Marie à celle de Marthe.

A son tour, mon père revint. Il avait chaud, il était fatigué, car on lui avait fait l'honneur de lui offrir un des cordons du dais, et, bien qu'il fût chauve, il était resté découvert au risque d'une insolation.

— Chère femme! dit-il simplement.

Et il serra ma mère sur son cœur. Jamais, devant moi, il n'avait montré sa tendresse, et c'est pourquoi j'en ai gardé mémoire. Lui aussi, un grand enthousiasme l'animait.

Puis ce fut grand-père, tout souriant et pimpant, sa redingote boutonnée de travers et son chapeau noir un peu de côté, mais, à part ces détails, d'une correction de tenue presque irréprochable.

— Eh bien! lui demanda ma mère avec une douceur triomphante, cette fois vous y avez assisté?

Il parait que, les autres années, il s'en allait et ne reparaissait que le soir. Je comprenais à mille nuances que sur le terrain religieux il n'y avait pas, chez moi, une entente absolue et que d'ordinaire on évitait ce sujet de discussion. Mon grand-père ne put retenir son petit rire impertinent que d'habitude il épargnait à ma mère :

— Superbe, superbe! On se serait cru à la fête du soleil. Les païens n'auraient pas fait mieux.

Le visage de ma mère s'empourpra. Elle se pencha vers moi et m'envoya au dehors sous un prétexte de commission. Au moment de sortir, j'entendis la voix nette de mon père :

— Je vous en prie, ne plaisantez pas sur ce sujet-là devant les enfans.

Et l'ironique voix répondit :

— Mais je ne plaisante pas.

Dans la rue, le reposoir le plus voisin gisait déjà comme une carcasse de feu d'artifice. Il n'en restait que les échafaudages. En hâte on avait remisé la croix de fleurs, la mousse, les candélabres, par crainte de la pluie, car le ciel se couvrait brusquement, et aussi pour s'en aller dîner. Mon enthousiasme était pareillement tombé sous une parole de doute.

A la fête de l'Épiphanie, chacun doit imiter les gestes du roi d'occasion que la fève a désigné. S'il boit, on crie : « Le Roi boit! » et l'on se précipite sur son verre. Et si le Roi se met à rire, tout le monde rit aux éclats. Un Roi ne doit-il pas savoir quand il faut rire et quand il faut garder son sérieux ?

III. — LES ENNEMIS

Ce soir-là, c'était un samedi...

Je ne saurais fixer la date exacte, mais ce ne pouvait être qu'un samedi, puisque je rencontrai devant le portail, en rentrant, Oui-oui qui hochait la tête et la Zize Million qui vérifiait sur sa paume ouverte le chiffre de sa rente.

Le samedi était le jour des pauvres. D'habitude nous regardions, à l'abri d'une vitre, leur défilé, car tante Dine, qui tenait pour la différence des classes, nous mettait prudemment à l'écart de leur vermineux contact. La Zize ou la Louise était une folle à qui l'on versait régulièrement chaque semaine un modeste subside de cinquante centimes qu'elle appelait sa rente. Sa folie ne diminuait pas ses exigences : une nouvelle servante, mal informée, lui ayant fait grief en ne lui octroyant que deux sous, reçut dans la figure cette monnaie insuffisante. La tête lui avait tourné en attendant un gros lot. Elle ne parlait que de millions, et le nom lui en était resté.

Quant à Oui-oui, il devait ce sobriquet à son chef branlant dont il soutenait le poids assez mal et qui remuait sans cesse de haut en bas à la façon de ces animaux articulés qui sont l'ornement des bazars et dont un marchand astucieux vante le mouvement pour en augmenter le prix. Nous avions encouru sa colère, ma sœur Mélanie et moi, dans une circonstance mémorable. Mélanie ayant lu dans l'Évangile qu'un verre d'eau donné à un pauvre nous serait rendu au centuple, s'avisa d'en offrir un à Oui-oui. Elle voulut même, dans sa bonté, que je participasse à son aumône. Je portais la carafe, prêt à proposer une seconde tournée. Mais il considéra notre présent comme une injure. Grand-père, quand il connut cette malheureuse tentative, acheva notre déroute :

— Offrir de l'eau à cet ivrogne qui, plutôt que d'en toucher, préfère ne pas se laver !

Et devant nous, il tendit à Oui-oui un verre de vin rouge qui fut englouti d'un seul trait, puis un second, puis un troisième. Toute la bouteille y passa. Grand-père, s'il recevait cent fois son offrande, serait copieusement abreuvé dans le royaume céleste.

Grand-père, quand il croisait des mendians au moment de sa promenade quotidienne, réclamait qu'on leur distribuât du pain, et non pas de l'argent.

— L'argent est immoral, déclarait-il. Partageons nos miches avec ces braves gens.

Je ne comprenais pas pourquoi l'argent était immoral. Cependant on retrouvait émietté, devant la grille, au pied des colonnes de pierre, tout le pain qu'on avait donné et que les pauvres avaient méprisé.

Ce devait être un samedi de juin. Il faisait grand jour encore, bien qu'il fût plus de sept heures du soir, quand je rentrai à la maison, et au bord du jardin s'élevait une motte de foin que Tem Bossette avait dû faucher, en prenant son temps. A peine marmonnai-je un : *Bonjour Oui-oui, bonjour la Zize,* sans même attendre la réponse. Je ne refermai pas le portail qu'ils avaient laissé ouvert, et je me glissai dans le corridor qui conduisait à la cuisine, car je m'étais attardé, au retour du collège, à jouer avec des camarades dans un petit chemin qu'on appelait *Derrière les murs,* parce qu'il longeait des propriétés fermées comme des forteresses. Je ne blâmais pas cette farouche façon de se clore,

bien que j'eusse préféré des barrières ou des haies qui permettent de satisfaire la curiosité et n'arrêtent pas brusquement le regard; mais grand-père, quand il passait par là, ne cachait pas son dégoût :

— La terre est à tout le monde, et on la ligotte comme si elle voulait se sauver!

Il en parlait comme d'une personne vivante. Hors de chez nous, j'aurais bien admis que rien ne fût clos.

Derrière les murs, nous organisions de grandes parties de billes, au beau milieu de la route, sûrs de n'être pas dérangés. Si quelque char s'y engageait, le conducteur, arrêté par nos protestations, attendait patiemment que nous eussions fini, et parfois même s'intéressait aux péripéties du jeu, après quoi, il continuait son chemin. Personne, alors, n'était pressé. Aujourd'hui, c'est le boulevard de la Constitution, et il faut s'y garer des automobiles. Je ne sais où s'en vont jouer les petits enfans d'aujourd'hui.

Ma hâte ne provenait pas de la crainte d'être grondé pour mon retard. J'étais sûr qu'on n'y songerait même point. Mais rien qu'en approchant de la grille, j'avais retrouvé l'inquiétude particulière qui habitait alors la maison, comme une invitée cérémonieuse dont la présence inspire de la gêne à tout le monde. Les drames domestiques s'annoncent longtemps à l'avance, par des signes comparables à ceux de l'orage : une atmosphère pénible, presque irrespirable, des pluies de larmes intermittentes, le murmure lointain des récriminations et des plaintes. Or il y avait de l'électricité dans l'air. Ma mère, qui ne manquait pas d'allumer la chandelle bénite dès que le tonnerre commençait de rouler, multipliait ses prières, et je voyais bien qu'elle avait du souci, car ses yeux clairs ne savaient rien dissimuler. Tante Dine promenait dans les corridors ou sur les marches de l'escalier une fébrile ardeur guerrière. La colère qui l'échauffait lui communiquait des forces invincibles dont le Pendu s'émerveillait et dont pâtirent des araignées qui pouvaient se croire hors d'atteinte et que délogea sans pitié la tête de loup vengeresse. Elle adressait des menaces à des ennemis invisibles. Ah! les misérables, ils connaîtraient à qui ils avaient affaire! Les *Ils* recevaient d'avance de vigoureuses râclées. Mon père même, d'habitude maître de lui, se montrait absorbé. A table, il lui fallait rejeter la tête en arrière pour chasser les

préoccupations qui le suivaient. Et plus d'une fois je l'aperçus qui s'entretenait à voix basse avec ma mère, en lui donnant lecture de papiers bleus dont je ne comprenais pas les termes. On attendait un événement considérable, peut-être un bulletin de victoire ou quelque malheur, comme il arrive dans un pays quand les armées sont à la frontière.

Seul, au milieu de ces conciliabules secrets, de ces angoisses visibles, mon grand-père gardait la plus parfaite indifférence. Évidemment l'événement qui se préparait ne le concernait pas. Il jouait du violon, il fumait sa pipe, il consultait son baromètre, il inspectait le ciel, il prédisait le temps comme s'il ne pouvait y avoir de nouvelles plus importantes, et il allait se promener. Rien ne changeait, rien ne pouvait changer que les nuages sur le soleil. Quant aux choses de la terre, elles étaient dénuées de gravité. Une fois mon père tenta de lui demander avis ou de lui représenter le péril d'une situation que je ne pouvais guère soupçonner. Son discours fut suppliant, émouvant, pathétique, et plein d'un respect qui ne réussissait pas à en diminuer l'autorité. Étendu sur le plancher. je n'en perdais rien au lieu de lire mon livre de classe. Mais je ne retenais que des mots qui peu à peu me remplissaient d'épouvante : *Gestion irrégulière*, *responsabilité*, *hypothèque*, *condamnation*, *ruine totale*, *vente aux enchères*. Enfin je reçus cette affreuse conclusion comme un coup de canne sur la tête :

— Alors il nous faudra quitter la maison ?

Quitter la maison ! Grand-père, — je le vois encore, — leva un peu le bras d'un geste fatigué, comme s'il écartait une mouche, le laissa retomber le long de son corps et répliqua avec une grande douceur qui, tout d'abord, me trompa sur ses intentions :

— Oh ! moi, qu'on habite cette maison ou une autre, ça m'est complètement égal.

Puis, s'accompagnant de son éternel petit rire, il ajouta :

— Eh ! eh ! quand on est locataire, on réclame des réparations. Chez soi, on n'en fait jamais.

Ce fut à ce moment que mon père m'aperçut. Ses yeux étaient si terribles que j'eus peur et fus pris de la chair de poule. Il se contenta de me dire sans hausser la voix :

— Va-t'en d'ici, mon petit. Ce n'est pas ta place.

Je me sauvai, stupéfait de cette mansuétude qui contrastait

si étrangement avec son regard. Maintenant j'y trouve un témoignage du prodigieux empire qu'il exerçait sur lui-même. Je m'élançai au jardin, emportant, comme une bombe sous le bras, cette déclaration formidable : *Qu'on habite cette maison ou une autre*... L'idée ne m'était jamais venue, ne me serait jamais venue qu'on pût habiter une autre maison. J'avais l'impression d'avoir assisté à un sacrilège, et en même temps ce sacrilège s'acclimatait dans mon cerveau, parce qu'il n'avait pas eu de sanction immédiate et qu'il s'était accompli sans aucune solennité, comme un acte quelconque, comme un acte de rien du tout. Était-il possible qu'une telle phrase eût été prononcée à la cantonade, négligemment et du bout des lèvres ? Pour la première fois, mes notions de la vie étaient bouleversées. Je fis part de mon désarroi à Tem Bosssette, qui ruminait appuyé sur sa pioche. Il me prêta une oreille complaisante, mais en profita pour me confier cette histoire personnelle :

— J'avais un fils à l'hôpital. Quand j'ai vu qu'il allait mourir, je l'ai plié dans une couverture et je suis parti avec mon paquet. Il a passé chez nous.

Je ne saisissais pas l'actualité de son récit qu'il me débita fièrement, comme s'il rappelait un trait d'héroïsme. Puis, il condescendit à des explications :

— C'est votre procès qui les travaille.

Notre procès ? Nous avions un procès ? Je ne savais pas ce que c'était, et bien que j'eusse vergogne de mon ignorance, j'interrogeai le vigneron :

— Qu'est-ce que c'est, un procès ?

Il se gratta le nez, sans doute pour chercher une définition :

— C'est une affaire de justice. On gagne, on perd au petit bonheur. Mais pour celui qui perd, c'est très embêtant. A cause des huissiers qui entrent chez vous comme dans un moulin.

Les huissiers entreraient chez nous comme dans un moulin ! Aussitôt je les imaginai sous la forme d'insectes géans, d'énormes courtilières qui pénétraient dans le jardin par la brèche du châtaignier et s'avançaient en rangs serrés pour investir la maison. J'avais une peur spéciale des courtilières qui ont un corps long et gluant et deux antennes sur la tête, et qui jouissent dans le monde agricole d'une réputation détestable : on leur attribue toute sorte de méfaits, elles ravagent des plates-bandes entières. J'en avais vu, précisément, qui fran-

chissaient la brèche et devant leur invasion les armes fabriquées par Tem Bossette n'avaient pas suffi à me rassurer : j'avais tourné bride, si je puis dire, sur mon échalas.

— C'est la faute à Monsieur, acheva l'ouvrier qui en avait lourd sur le cœur. Qu'est-ce que vous voulez? Il se fiche de tout, et quand on se fiche de tout, ça n'arrange pas les choses. Heureusement il y a Monsieur Michel.

Ainsi, d'un côté il y avait les courtilières, et mon père de l'autre. Un combat terrible allait se livrer dont la maison serait l'enjeu. Et pendant la bataille, grand-père, indifférent, regarderait en l'air, selon son habitude, pour savoir d'où venait le vent. Jusqu'alors, je pensais qu'il ne jouait aucun rôle, à la façon des rois fainéans, mais voilà qu'il provoquait des catastrophes. D'un mot il fermait les chapelles, supprimait les portraits des ancêtres, et surtout ça lui était parfaitement égal d'habiter une maison ou une autre. Pourquoi pas une de ces roulottes bourrées de bohémiens bronzés comme j'en avais vu passer devant la grille, à la grande peur de tante Dine qui nous faisait précipitamment rentrer en recommandant de boucher toutes les issues et de surveiller les légumes et les fruits?

Je revenais tout endolori de cette conversation quand je me heurtai à tante Dine dont le Pendu quêtait l'assistance pour quelque besogne ardue qui réclamait du nerf et du muscle.

— Le procès ? lui criai-je pour me soulager.

Elle s'arrêta net dans sa marche :

— Qui t'a parlé ?

— Tem Bossette.

— Il faudra renvoyer cet individu. Béatrix et Pachoux suffiront.

Elle ne se comptait pas elle-même. Seule elle distribuait à Béatrix son véritable nom. Comprit-elle à mon accent ou à ma figure le drame intérieur que je traversais ? Elle me secoua en riant :

— Mon petit, quand ton père est là, il n'y a jamais rien à craindre, entends-tu ?

Et je fus immédiatement consolé.

Déjà elle emboîtait le pas de l'ouvrier, avec, dans la main, un peloton de ficelle rouge que Mariette, sans doute, avait refusé de confier à celui-ci. En s'éloignant, elle agitait la tête avec

orgueil comme un cheval qui encense, et je l'entendais qui *gongonnait* (encore un de ses mots) :

— Ah ! bien, par exemple, il ne manquerait plus que ça !

... Par quels signes, ce samedi soir, fus-je averti que le combat était livré et qu'on en attendait le résultat ? Dans la cuisine, Mariette n'était pas à son fourneau. Elle discutait violemment avec Philomène, la femme de chambre, qui portait la soupière au risque d'en répandre le contenu, et avec mon vieil ami Tem, plus rouge encore que de coutume, qui s'efforçait de rassurer l'office en prophétisant :

— Mais non, mais non, ça ira. D'abord, moi, je ne veux pas quitter le jardin.

Dès qu'on m'aperçut, le silence se fit et, reprenant bientôt son sang-froid, Mariette me gourmanda :

— Vous êtes en retard, monsieur François. Le second coup de cloche est sonné. Vous serez grondé.

Et se tournant vers Philomène :

— Pourquoi restes-tu là, plantée comme un poteau ?

Nous fûmes ainsi dispersés. Je comptais bien rencontrer, dans le vestibule qui précédait la salle à manger, tante Dine qui arrivait toujours à table la dernière, parce qu'elle découvrait, le long de l'escalier, trente-six opérations à commencer ou terminer qui l'obligeaient à remonter et redescendre indéfiniment. Ma tactique réussit. Afin d'éviter la gêne d'un interrogatoire, je pris l'offensive :

— Et le procès ?

— Tais-toi : on attend la nouvelle.

— Quelle nouvelle ?

— C'est aujourd'hui qu'on le juge à la Cour.

Elle avait prononcé : la Cour, avec une inconsciente pompe. Et je pensais à la cour de l'empereur Charlemagne que célébrait mon manuel d'histoire. Un grand personnage, un roi avec une couronne d'or sur la tête, et revêtu d'une chasuble d'or comme monseigneur l'évêque à la procession, s'occupait de notre affaire. C'était impressionnant, mais flatteur.

Je gagnai rapidement ma place, dans l'ombre de tante Dine, m'efforçant de prendre un air naturel. Mes frères et mes sœurs, par esprit de solidarité, évitèrent de signaler mon arrivée, de sorte que je pus avaler ma soupe sans être remarqué. D'ordi-

naire, ma mère venait à la salle à manger avant nous, pour servir le potage. La loquacité de Philomène avait empêché cette opération préliminaire, et j'en bénéficiai. Mes parens, d'ailleurs, ne prêtaient pas la moindre attention à ma personne : j'en pouvais conclure qu'il se passait quelque chose. Je mis les bouchées doubles et, mon assiette vide, je jetai sur l'assistance un regard circulaire.

A la place d'honneur le roi régnant, mon grand-père, se penchait sur la nappe, afin de ne pas laisser tomber de la soupe sur sa barbe, et cette précaution l'absorbait visiblement tout entier. Je n'apprendrais rien de lui, et pas davantage de mon père qui, de l'un des angles, commandait la table et dont le regard me fit baisser les yeux, car j'y lus distinctement la connaissance de ma faute. Après avoir interrogé l'un ou l'autre de nous sur l'emploi de sa journée, il s'efforça de donner à la conversation un tour général. Mais il parlait presque seul. Son calme, sa bonne humeur même achevèrent de me rendre la confiance que deux ou trois cuillerées bien chaudes avaient déjà commencé de me communiquer. Tante Dine, qui ne pouvait rester inactive pendant les intervalles du service, s'occupait à l'avance à battre la salade dont elle conservait la spécialité, bien qu'il eût été souvent question de lui retirer cet office à cause du vinaigre qu'elle répandait sans ménagement. Tout en fatiguant les feuilles vertes, elle baragouinait de vagues exorcismes contre les mauvais sorts. Ma sœur Louise taquinait Étienne, — le petit curé, — qui était distrait et à qui on aurait pu repasser indéfiniment le même plat. Cependant Bernard et Mélanie, les deux aînés, levaient souvent les yeux dans la même direction que je suivis. Ils regardaient ma mère, et ma mère regardait mon père. De lui, à cette heure, semblait dépendre notre sécurité.

On avait allumé la suspension, mais il ne faisait pas encore nuit au dehors. Seulement, les arbres paraissaient se rapprocher, épaissir leurs branches, verser une ombre plus profonde. Par les fenêtres ouvertes le jardin nous envoyait, pêle-mêle, de l'air frais, une odeur de fleurs et des phalènes qui, attirées par la lumière, s'en venaient tourner dans l'abat-jour de la lampe. Je m'intéressais à leur course, par instans, plus attentivement qu'à l'expression trop déconcertante des visages.

Le repas touchait à son terme et déjà l'on servait le dessert.

J'avais fini par croire qu'il n'arriverait rien du tout. Soudain Mariette se précipita dans la salle à manger, tenant à la main un télégramme. Elle n'avait pas pris la peine de le poser sur un plateau, elle ne l'avait pas remis à la femme de chambre qui était chargée de la table. Tel qu'elle l'avait reçu du facteur elle l'apportait en personne. Elle aussi, flairait quelque nouvelle d'importance et voulait sans délai en être instruite.

— C'est pour M. Rambert, dit-elle.

Elle dépassa la place de mon grand-père et traversa la pièce dans toute sa longueur comme si elle accomplissait son devoir en allant tendre le papier bleu à mon père, qui était du côté des croisées. Mon père le reçut, mais il le tendit au destinataire véritable.

— Le voulez-vous ?

— Oh ! non, merci, refusa grand-père avec son petit rire. Ouvre-le toi-même.

Néanmoins il jeta un coup d'œil rapide et vif, que je surpris, sur le télégramme. Son petit rire me rappela instantanément une crécelle qu'on m'avait retirée parce qu'elle importunait tout le monde. Ce fut le dernier bruit. Il se fit un silence presque solennel, si complet que j'entendais la déchirure du papier. Comment mon père pouvait-il l'ouvrir avec si peu d'impatience ? Je m'imaginais l'ouvrant à sa place : crr... crr... ça y était. Tous nos regards convergeaient sur le travail prudent de ces deux mains, sauf ceux de grand-père qui, tout aussi paisiblement, débarrassait de sa croûte un morceau de fromage et se complaisait dans cette tâche mesquine. Mon père sentit notre anxiété et voulut sans doute la secouer à tout hasard ; au lieu de lire, il releva les yeux sur nous :

— Continuez de manger, dit-il. Ce n'est pas votre affaire.

Et se tournant vers la cuisinière, qui était restée penchée derrière le dossier de sa chaise en point d'interrogation :

— Vous pouvez aller, Mariette, je vous remercie.

Elle s'en fut vexée, sans rien savoir, mais envoya bien vite Philomène qui ne devait pas en apprendre davantage.

Mon père lut enfin. Autant il s'était montré lent dans les préliminaires, autant il fut bref dans sa lecture. Il dut absorber le texte d'un trait. Déjà il mettait le télégramme dans sa poche sans un mot, sans même un jeu des muscles. Puis il fit des

yeux le tour de la table, et sous son regard nous replongeâmes le nez dans notre assiette :

— Allons, allons! les enfans! déclara-t-il presque gaîment. Le jour dure encore. Dépêchez-vous d'avaler votre dessert, et vous irez jouer au jardin.

Il avait parlé de son ton habituel qui ragaillardissait et commandait ensemble. C'était si simple que ma mère, un instant, en fut toute réchauffée et illuminée. Je le constatai en relevant la tête, mais ce ne fut qu'un instant fugitif, comme ce retour de la lumière sur les cimes après le coucher du soleil. Tout de suite la brume recouvrit le visage maternel, et même je surpris dans ses yeux deux larmes qu'elle ne laissa pas tomber. Elle avait compris. Je compris après elle et par elle. La mystérieuse Cour avait jugé contre nous. Le procès, le terrible procès était perdu. Nous étions tous consternés sans connaître au juste pourquoi, mais nous avions senti passer sur nous le vent de la défaite. Mon père, cependant, ne manifestait aucune gêne, aucune tristesse, et mon grand-père, après son gruyère, trempait un biscuit dans son vin, ce qu'il aimait particulièrement à cause de ses dents qui étaient mauvaises. Il semblait n'avoir prêté aucune attention à cette histoire de télégramme. L'assurance de l'un me stupéfiait autant que le détachement de l'autre. Ils atteignaient au même calme par des voies différentes. Quant à tante Dine, elle mordait avec rage dans une pêche qui n'était pas mûre.

Nous quittâmes la table pour gagner le jardin que la nuit envahissait. Je tentai de demeurer en arrière, mais je fus entraîné par ma sœur Mélanie; elle devinait que mes parens désiraient causer hors de notre présence. Je ne pouvais prendre goût à aucun jeu et je fis bientôt bande à part. Mon imagination bondissait sur un monceau de ruines. *Ils* nous chassaient de la maison, comme l'ange avait expulsé Adam et Ève du paradis terrestre. *Ils* entraient chez nous comme dans un moulin. *Ils* se partageaient nos trésors, comme avaient fait les Grecs avec les dépouilles des Troyens. Qui, *ils?* Les *Ils* de tante Dine; je n'en savais pas davantage. Et dans cette catastrophe une parole me revenait, incompréhensible, effroyable et cependant obsédante : *Qu'on habite cette maison ou une autre, qu'est-ce que ça peut bien faire?* Ce propos de mon grand-père me révoltait et en même temps me stupéfiait, m'atti-

rait presque par son audace. Il me donnait une sorte de vertige. Comment acceptait-on d'abandonner sa maison, sans la défendre jusqu'à la limite de ses forces? Intérieurement je criais aux armes. Et pour réaliser ce qui se passait en moi, je saisis une des épées fabriquées par Tem Bossette, j'enfourchai mon échalas favori et, malgré la brusque venue des ténèbres qui éteignaient les dernières lueurs crépusculaires et que je redoutais beaucoup, je montai au galop jusqu'au sommet du jardin, jusqu'au bois de châtaigniers, jusqu'à la brèche. L'ombre de la nuit était déjà entrée par là, et après elle toutes les ombres. Elles rampaient, elles grimpaient aux arbres, elles se traînaient par les chemins, elles remplissaient les bosquets. Il y en avait une armée. C'étaient les courtilières, les courtilières géantes, c'étaient les ennemis de la maison. J'essayai bien de distribuer à droite et à gauche de grands coups d'estoc. Mais je ne rencontrais rien, et c'était pire. Alors, désespérément, je me sauvai. J'étais un vaincu.

Ce fut un soulagement pour moi d'entendre, en me rapprochant, la voix de ma mère qui appelait :

— François! François!

Cet appel me sauva l'honneur; mon retour précipité cessait d'être une fuite.

Ma chambre à coucher, dont les vastes proportions m'inquiétaient, mais que je partageais heureusement avec Étienne et Bernard, était voisine de la chambre maternelle. Je fus longtemps avant de m'endormir. Par la porte de communication, j'apercevais une raie de lumière. Cette lumière dut briller très tard, et j'entendais le son alterné de deux voix assourdies volontairement, celle de mon père et celle de ma mère. Le sort de la famille se débattait à côté de moi, avec calme.

IV. — LE TRAITÉ

Quand on est enfant, on s'imagine que les événemens vont se précipiter les uns sur les autres comme les deux camps opposés dans une partie de barres. Le lendemain, je m'attendais à des péripéties extraordinaires qui se traduiraient en premier lieu par un congé. Sûrement on ne travaillait pas lorsque la maison était menacée. Je fus étonné d'être réveillé à l'heure accoutumée, alors que je pensais rattraper le retard de mon

sommeil, et conduit au collège très régulièrement. Étienne, distrait et d'ailleurs occupé de ses prières, n'avait rien remarqué. Mais Bernard, l'aîné, me parut manquer de son entrain habituel ; sans doute il me jugea trop petit pour me faire part de sa tristesse. Et nous n'échangeâmes en chemin aucune confidence tous les trois.

Ce silence était le commencement de l'oubli. Je me remis promptement de l'alerte de la veille, et bientôt, puisque nous continuions d'habiter la maison, je crus à une retraite inopinée de nos ennemis.

— *Ils* n'oseront pas, avait déclaré tante Dine.

Cependant, à quelques jours de là, je me trouvai dans la chambre de ma mère quand elle reçut la visite de sa couturière, une demoiselle entre deux âges, avec des cheveux d'acajou comme je n'en avais jamais vu à personne. Ma mère s'excusa de la déranger pour peu de chose, seulement une réparation et non pas la commande d'une robe neuve.

— Quand on a sept enfans, ajouta-t-elle gentiment, il faut être raisonnable. Et puis, je ne suis plus assez jeune.

— Madame est toujours jeune et belle, protesta l'artiste.

Dans mon coin j'estimais cette protestation déplacée. Ni l'âge, ni la figure de ma mère n'appartenaient à cette dame aux cheveux d'acajou, mais bien et dûment à moi et à mes frères et sœurs. Qu'elle fût jolie ou laide, jeune ou vieille, cela ne concernait que nous.

— Alors, conclut ma mère, voici une toilette que vous pourriez facilement arranger un peu ; vous êtes si adroite !

— Madame l'a déjà beaucoup portée.

— Justement, on s'y attache.

Cette fois, je donnai raison à la couturière, qui prit un air pincé pour accepter cet ouvrage indigne d'elle. Incontestablement la robe dont il s'agissait avait été beaucoup portée.

Pour le moment, je n'opérai aucun rapprochement entre cet épisode et notre drame de famille. Ma mère serait toujours assez belle, et les toilettes n'y changeraient rien. Mais les conciliabules entre elle et mon père reprenaient comme avant le télégramme de malheur. Ces conciliabules se tenaient généralement dans le salon octogone où l'on ne pénétrait qu'en traversant notre chambre à coucher. Il était fort isolé, et l'on pouvait être sûr de n'y pas être dérangé. Nous n'y entrions plus

guère que pour nos leçons de musique, depuis que la chapelle de l'armoire avait été désaffectée.

Là j'avais perdu ma foi au miracle de Noël. Il est vrai que le rire sec de mon grand-père, toutes les fois qu'il était question de la descente du petit Jésus, m'avait préparé à l'incrédulité. Le matin de ce jour de fête que tous les enfans appellent et attendent, nous trouvions dans cette pièce un sapin dont les branches pendaient sous le poids des jouets et qu'illuminaient des bougies bleues et roses. Au pied de l'arbre un enfant de cire reposait sur la paille et tendait vers nous ses petits bras. L'âne et le bœuf n'étaient pas oubliés, mais l'enfant était plus gros qu'eux. Ce manque de proportions les remettait à leur rang subalterne. Je supposais, sans en approfondir le mystère, que ce sapin poussait tout seul, pendant la nuit, avec ses fruits étranges qui suffisaient à détourner ma curiosité. Or, un soir du 24 décembre, comme la curiosité me tenait éveillé, je vis passer mon père et ma mère. Ils marchaient sur la pointe des pieds : seulement, dans les vieilles maisons, il y a toujours des planches qui crient et trahissent la présence. Il leur arrive même de crier quand personne ne passe, comme si elles supportaient des pas invisibles, les pas de tous les morts qui les ont foulées. Mes parens étaient chargés de toute sorte de paquets. Je compris dès lors leur collaboration avec le petit Jésus.

Maintenant, de nouveau, je crois au miracle, bien qu'il soit descendu, comme Jésus lui-même, du ciel sur la terre. C'était un miracle d'amour.

Comment faisaient mon père et ma mère pour réaliser à la fois les rêves de nos sept imaginations exaltées, et distribuer à chacun de nous les objets de paradis qu'il avait désirés? Comment, surtout, ont-ils fait pour ne rien diminuer de la générosité divine qu'ils représentaient, pendant la période douloureuse que nous devions connaître? Je ne cesse pas de m'émerveiller quand je vois, le jour de Noël, dans les quartiers pauvres, les enfans courir les mains pleines. Ce sont des joujoux de quatre sous : ils portent en eux la vertu du miracle.

Des conciliabules secrets de la salle de musique, malgré la sonorité merveilleuse du lieu, je n'entendais rien. Ni l'un ni l'autre des deux interlocuteurs ne haussait la voix; ils semblaient toujours d'accord. Cependant je devinais qu'ils parlaient du procès. Quelque chose de grave se tramait dans l'ombre. On

se préparait à repousser l'ennemi. Et je me demandais pourquoi cet ennemi ne se montrait pas.

Un matin, — un jeudi matin, — comme nous rentrions, mes frères et moi, pour le déjeuner de midi, quelle ne fut pas notre stupéfaction, notre horreur, en apercevant, sur une des colonnes de pierre où s'encastrait la grille du portail, un écriteau énorme où nous pouvions lire cette inscription scandaleuse :

VILLA A VENDRE

Nous nous regardâmes, également indignés.

— C'est un affront, déclara Bernard qui avait déjà le sens de l'honneur militaire.

— Mais non, c'est une erreur, assura Étienne dont l'étonnement était sans bornes.

D'esprit abstrait et distrait, et même un peu mystique, il n'avait pas exercé une minute sa réflexion sur les faits terre à terre que nous avions pu observer, Bernard et moi, et dont une crainte sacrée nous avait préparés à cette nouvelle catastrophe.

On nous eût soufflétés tous les trois que nous n'eussions pas ressenti plus de honte. Bernard, plus hardi, tenta d'arracher l'affiche, mais elle était solidement fixée et résista. Nous nous précipitâmes, comme une troupe de renfort, dans la maison assiégée que je m'attendais à trouver pleine de courtilières. La première personne que nous rencontrâmes fut tante Dine qui gesticulait et parlait toute seule. A peine avions-nous ouvert la bouche qu'elle comprit notre émotion, et sa fureur aussitôt dépassa de beaucoup la nôtre :

— Oui, *ils* veulent tout nous prendre. *Ils* prétendent s'emparer de notre propriété. J'aurais dû mourir plutôt que de voir ça.

Le mot : *propriété* prenait sur ses lèvres une grandeur solennelle. Ainsi donc, *ils* avaient passé la brèche ; en rangs serrés *ils* avançaient. Hors cette constatation, il ne fallait pas attendre de tante Dine des explications plus claires.

HENRY BORDEAUX.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

ENTRE LES DEUX MONDES [1]

PREMIÈRE PARTIE

I

Un à un, les petits vapeurs qui, depuis deux heures, bourdonnaient autour du *Cordova*, s'éloignèrent, et le *Cordova* resta quelque temps seul, arrêté sur ses ancres, dans cet admirable après-midi de printemps, au milieu de la baie de Rio de Janeiro. Monté sur le pont de commandement, où le chevalier Federico Mombello, capitaine du paquebot, nous avait invités ma femme et moi, à venir donner le dernier adieu à la ville, je regardais une fois encore, en attendant que le navire se mît en route, la chaîne azurée et lumineuse des monts Tinguà, de la Estrella et des Orgãos, qui ferment la baie au Nord; l'abrupte couronne de pointes, d'aiguilles, d'obélisques, de crêtes, de dents qui la surmontent; la radieuse guirlande des grands nuages blancs et gonflés qui, ce jour-là, étaient accrochés à ses flancs. Je regardais, et je songeais que, d'ici à quelques minutes, se fermerait pour toujours, dans le livre de ma vie, un de ces épisodes qui ne se répètent plus. Adieu pour toujours, Amérique deux fois visitée dans ses deux hémisphères monde immense où j'étais entré avec une curiosité si ardente, que j'avais parcouru avec tant de fougue, où j'avais vu et entrevu tant de choses ignorées, où j'avais cueilli les prémices d'un triomphe dont nul autre n'avait joui avant moi, où j'avais

(1) *Copyright by* G. Ferrero, 1912.

monté un échelon sur l'échelle de la fortune! A l'heure du départ, ces cent montagnes énormes, ces mille cimes semblaient se dépouiller de leur matière, n'avoir plus de poids, s'évaporer en nuages bleus au contact des nuages blancs; et tous ensemble, nuages blancs et nuages bleus, se confondaient en une splendeur immense qui emplissait l'espace, comme si, après m'avoir montré tant de magnificences de la nature et des hommes, l'Amérique voulait resplendir encore une fois à mes yeux, — extrême magnificence, — en cette céleste muraille de vapeurs et de lumière. J'éprouvais donc, je ne sais si je dois dire une douce tristesse ou une joie mélancolique, mêlée d'un vague effroi. Je savais bien qu'il me serait possible de refaire aussi souvent qu'il me plairait le voyage d'Amérique; mais je savais également qu'il ne me serait plus possible de refaire jamais le premier voyage qui prenait fin en ce moment-là. Une minute irrévocable allait passer sur ma tête.

Très lentement, à gauche, sur le flanc droit du navire, le rivage où s'élève Rio commença de se mouvoir. Il était cinq heures précises. Adieu, adieu pour toujours, ô première et unique Amérique que je ne reverrai jamais plus! Et je me tournai vers l'avant. Une immense conque glauque, presque toute ensoleillée encore, s'ouvrait en face de moi. Nous traversions lentement la dernière partie de la baie, ce gigantesque vestibule ouvert sur l'Océan, ce lac bleu, clos à l'Est et à l'Ouest par deux parois de montagnes d'un vert sombre et comme revêtues d'une épaisse toison de broussailles, à fleur de terre. Émus par l'irrévocable fuite des instans suprêmes, nous promenâmes nos regards sur cette vaste conque, désireux d'en récapituler encore une fois les beautés : du côté du levant, au pied de la verte paroi des montagnes, les dernières maisons de Nichteroy cachée dans une anse, et la divine plage d'Icarahy, où nous avions passé un après-midi si délicieux avec Graça Aranha, sous la pluie des parfums que le vent nous apportait des forêts voisines; les îles qu'on voyait apparaître de toutes parts, puis disparaître l'une après l'autre, plantées d'arbres, un peu semblables à d'immenses buissons qui nageraient, ou aux cimes encore visibles d'une gigantesque forêt submergée; du côté du couchant, la verte paroi montueuse et le Corcovado qui, posé au centre, splendidement vert, dressant dans le soleil sa pointe aiguë, taillée à pic et escarpée comme un précipice,

dominait Rio; et enfin Rio lui-même, à la base : Rio, la ville enguirlandée de palmiers et des restes d'une forêt millénaire; la ville qui plonge ses pieds dans la mer et qui repose sa tête sur la montagne, parmi les bois; la dernière des grandes métropoles américaines que j'avais visitées sur les rivages de l'Atlantique. Partout, en bas comme en haut, de la plage au sommet de la colline, à droite et à gauche, des maisons isolées ou réunies en groupes se faisaient voir, se dérobaient, se montraient de nouveau entre de sombres bouquets de grands arbres ou sous des palmiers très élevés, dont les panaches surmontaient de toutes parts le paysage. Cela me fit repenser à New-York, à la ville infernale qui, exaspérée par l'impossibilité de s'étendre, accumule avec fureur d'énormes constructions, comme pour escalader les nuages; à l'opulente Buenos-Aires, si commodément assise et comme au repos dans la plaine infinie où elle peut répandre au ras du sol ses maisons romaines à un seul étage, juxtaposées, innombrables, formant à perte de vue des rues droites, de sorte qu'elle ressemble à une Pompéi vivante et sans enceinte. Combien différait de l'une et de l'autre cette troisième métropole que je voyais, du *Cordova*, s'éparpiller sur le rivage de la mer et sur la colline : cette cité qui, prenant ses aises, s'installe nonchalamment dans l'immense forêt du rivage, et qui en utilise les parties les plus magnifiques pour se faire un éventail contre l'excessive ardeur du soleil, et qui entrelace les fondations de ses propres édifices aux racines séculaires des arbres, et qui, périodiquement, se nettoie comme eux par les célestes ablutions des pluies torrentielles, et qui respire avec eux les vents de la montagne et de l'Océan; — la seule, peut-être, de toutes les villes de la terre qui ne fuie pas, comme dans l'épouvante d'une tentation d'inceste, les caresses de la mère Nature.

Cependant le *Cordova* accélérait les tours de ses hélices vers l'entrée de la baie, dont la passe fait vis-à-vis aux grandes montagnes du fond. Comme l'éclat du jour commençait à se voiler, ces montagnes reprenaient peu à peu du poids et du volume, en s'assombrissant. Tout à coup apparut vers la gauche, blanc sur le bord de la mer bleue et sur la colline verdoyante, le beau palais de Monroë, avec sa coupole à l'abri de laquelle j'avais parlé de Rome; nous le vîmes de face; puis il s'éloigna à droite. Des montagnes d'une étrangeté horrible se rapprochaient de nous : le Pão de Açucar, ce monstrueux monolithe qui, placé en senti-

nelle près de Santa Cruz, a le corps vert et la tête noire et chauve; au delà du Pão de Açucar, le mont Gávia qui, avec ses cimes bossues, ressemble au dos d'un gigantesque dromadaire. Déjà noyé à demi dans l'ombre, Rio disparaissait peu à peu, comme en raccourci. Adieu, adieu pour toujours, unique ville de la terre où, dans les rues, on sente la forêt et où l'on en jouisse; adieu, longues extases des silences verdoyans et immobiles qui, l'après-midi, flottent sur ses rues désertes, et secrets murmures que se chuchotent entre elles, dans le crépuscule, les cimes des arbres, à la hauteur des toits; adieu, tumulte des messages qui, de temps à autre, envoyés par la montagne et par la mer, secouent jour et nuit les troncs des arbres et les fenêtres; adieu, folies d'amour épandues dans les odeurs qui, le matin, envahissent les maisons; adieu, ombres méditatives qui à chaque heure du jour s'offrent au passant pressé; adieu, trouble ardeur et colère menaçante des cyclones qui s'approchent; adieu, fraîcheur satisfaite et jeunesse renaissante de la ville-forêt, après les averses torrentielles! Et de nouveau à cette minute, j'éprouvai le sentiment vague, obscur, pénible et délicieux tout ensemble, d'une parfaite idylle de toutes les voluptés, d'une idylle encore inconnue de l'homme, que quelqu'un — je ne sais qui, — devrait — comment dirai-je? — soit goûter, soit imaginer, soit mettre en musique, soit écrire en vers ou en prose, là, dans ce coin survivant de la merveilleuse Amérique apparue aux premiers explorateurs, dans ce reste presque intact de la plus ancienne nature, non refaite encore par l'homme : une enivrante idylle de la nature et de l'humanité, des sens et de l'imagination, de l'amour et de l'intelligence; idée, ou aspiration, ou fantaisie qui, germée péniblement, irritait depuis plusieurs semaines mon esprit et ne réussissait pas à s'épanouir!

Mais le *Cordova* était maintenant dans la passe. Au pied de l'énorme et formidable muraille du Pão de Açucar, il semblait petit comme un insecte. Déjà on voyait l'Océan, prêt à nous charger sur ses puissantes épaules pour nous conduire à notre destin. Mais entre l'Océan et nous s'interposaient de nouveaux monstres, dans une effroyable mêlée : des îles, des îlots, des écueils tapis comme des bêtes pour garder la porte. Nous passâmes entre les uns et les autres; et je portai de nouveau mes regards vers l'arrière, voulant contempler l'Amérique jusqu'à la dernière

minute. Et voilà que, peu à peu, à mesure que le navire s'éloignait, je voyais émerger sur l'eau des croupes, des crinières, des cornes, des mufles, des corps de bêtes : quelque chose comme les informes ébauches d'une colossale et confuse création, grossièrement essayée dans la rude matière dont sont faits les montagnes, les îles et les écueils. Le Pão de Açucar s'était retourné et nous regardait maintenant avec la face prodigieusement difforme du « Grand Géant de Pierre » entrevu par les premiers navigateurs; et, à sa droite et à sa gauche s'étendait une longue muraille de roches, sombre dans le nimbe d'or dont l'entourait le soleil, croulante, escarpée, hérissée de pointes aiguës, déchirée de rudes saillies, fendue çà et là, depuis le haut jusqu'en bas, par d'énormes crevasses où l'Océan écumait : une muraille de granit fourmillant d'animaux antédiluviens, de créatures fantastiques, de monstres tantôt accroupis en groupes de deux, de trois, de quatre, tantôt séparés les uns des autres par la mer.

Mais le navire filait de plus en plus vite; le soleil déclinait; les rochers, les îles, les monstres se confondaient, se raplatissaient dans la muraille noire et lisse, enveloppée d'une lumineuse brume d'or à travers laquelle on avait peine à discerner la passe de la baie. Nous étions arrivés à la minute irrévocable. Je me tournai encore une fois, pour regarder vers l'avant. Dans le fond, l'Océan était comme embu d'une rouge clarté crépusculaire, et le navire cheminait vers cette clarté avec toute la force de ses hélices, mais sans hâte, à une allure égale et cadencée, soulevant de temps à autre sa proue, tel un cheval qui secoue sa tête, agacé par le mors. Une fois encore le navire avait retrouvé la voie libre sur l'immense plaine des eaux et courait résolument à son but lointain. La minute irrévocable entre toutes venait de fuir. De tant de choses vues, vécues, jouies, de l'Amérique, en un mot, il ne nous restait plus qu'une pâle image, — le souvenir!

II

— C'est la plus belle ville du monde, le modèle de la ville de l'avenir, l'*Urbs* du XXe siècle...

Ainsi s'exprimait, une heure après, au dîner, dans une conversation animée, l'avocat Arnaldo Alverighi; et il parlait, non

pas, comme on aurait pu le croire, de Paris ou de Rome, mais de New-York.

La salle à manger du *Cordova* avait trois rangs de tables : dans le milieu, une table longue et étroite, au haut bout de laquelle s'asseyait le capitaine; cinq tables plus petites, sur la droite, et cinq tables sur la gauche, à chacune desquelles cinq personnes pouvaient prendre place. A la table du milieu, où le capitaine m'avait assigné la seconde place à sa gauche, — la première était celle de ma femme, restée sur le pont, — j'avais retrouvé, ce soir-là, plusieurs amis du Brésil et de l'Argentine. A la droite du capitaine, c'est-à-dire à la première place, était M. José-Mario Guimarães, amiral brésilien d'environ soixante-cinq ans, que son gouvernement envoyait en Europe acheter des navires et des canons; à la troisième place (la seconde était vide), un diplomate lettré, aussi brésilien, mais qui portait un beau nom florentin de marque ancienne, très répandu au Brésil, Cavalcanti; à côté de Calvacanti, l'ingénieur Emilio Rosetti; et enfin, du même côté que moi, à la quatrième place (la troisième était celle de notre fils Léo, déjà couché), l'avocat Arnaldo Alverighi. Rosetti, qui rentrait en Italie, était pour moi un vieux et très cher ami de Milan. J'avais connu Alverighi à Rosario, Guimarães et Cavalcanti à Rio. J'avais donc pu, après les premiers complimens, présenter Rosetti et Alverighi, qui venaient de Buenos-Aires, aux deux Brésiliens qui s'étaient embarqués avec moi à Rio. Ce n'était qu'une banale politesse; mais bientôt il en résulta que tous les quatre, — et même tous les cinq, puisque le capitaine se mit de la partie, — commencèrent à me questionner sur mon voyage. Je m'y attendais, je l'avoue. Nous avions donc un peu causé du Brésil, de l'Uruguay, de l'Argentine; puis nous avions passé dans l'autre hémisphère, et alors tous m'avaient interrogé avec une curiosité croissante. Avais-je vu ces fabuleuses richesses du Nord? ces villes démesurées? cet indescriptible vertige de travail? ces Titans, ces Démons du commerce, de la banque, de l'industrie? De fil en aiguille, nous en étions arrivés à parler de New-York. Cavalcanti, l'amiral et Rosetti, qui l'avaient visitée, s'étaient mis d'abord à plaisanter sur son architecture; mais Alverighi s'était chargé de la défendre. Une vive discussion s'était engagée; et finalement Alverighi, sur un ton quasi provocant, avait proclamé que New-York était la plus belle des villes modernes!

« Nous y voici ! pensai-je. Qui sait quelle dispute infernale va déchaîner ce diable d'avocat ! » Moi qui connaissais son admiration sans bornes pour l'Amérique, je ne doutai pas une seconde qu'il eût parlé sérieusement et je ne bronchai point. Mais il n'en fut pas ainsi des autres. Rosetti se tourna vers moi avec un sourire ; l'amiral dévisagea Alverighi, comme s'il voulait s'assurer, par un examen attentif, que l'avocat avait l'intention de plaisanter ; le capitaine, se penchant vers moi, me dit à voix basse : « Ne vous semble-t-il pas qu'il va un peu trop loin ? » Mais, en somme, aucun d'eux n'était sûr que l'avocat entendît, soit se moquer de ses commensaux, soit exprimer une conviction ; et personne ne souffla mot. D'ailleurs, Alverighi ne les laissa pas longtemps dans le doute.

— Un Européen, reprit-il, est incapable de comprendre New-York, et moins encore son architecture. New-York est l'intestin de l'Amérique ; elle digère les immondices de toute la terre, les rebuts du monde entier, et avec ces déchets elle élabore un sang très pur dont elle nourrit un continent...

Entré dans cet intestin par la bouche de la métaphore, il en serait sorti Dieu sait par quelle voie, si, juste à cet endroit, un soudain éclair de beauté et d'élégance féminine n'eût ébloui notre salle à manger, convenable, mais simple, où les femmes étaient habillées avec beaucoup de modestie. Souple, mince, pas trop grande, tenant droite une tête mignonne sous une admirable couronne de cheveux châtains, une jeune dame venait d'entrer, vêtue d'une superbe robe de soie bleue, les épaules couvertes d'un grand voile bleu qui enveloppait aussi ses bras nus et dont les extrémités voltigeaient sur ses hanches. Le maître d'hôtel s'empressa d'accourir et la conduisit à la place restée vide, entre l'amiral et Cavalcanti, tandis qu'à toutes les tables hommes et femmes, interrompant le repas et la conversation, se tournaient pour l'admirer. L'amiral et Cavalcanti se levèrent, la saluèrent avec une familiarité respectueuse, et la firent asseoir. D'un geste aisé et gracieux, elle rejeta son voile en arrière, découvrit ses belles épaules nues, ornées d'un merveilleux fil de perles ; puis, le buste et la tête dressés, les coudes appuyés aux bras de son fauteuil, en attendant qu'on la servît, elle salua d'un léger signe de la tête et d'un gentil sourire chacun de nous, au fur et à mesure que l'amiral, après avoir murmuré son nom que je n'entendais pas bien, nous présentait à elle. C'était

une femme qui paraissait avoir environ trente-cinq ans, au visage délicat, ovale et rose, aux yeux vifs, dorés, rians, qu'abritaient de fins sourcils noirs, au petit nez effilé et à la petite bouche rouge comme un œillet. Enfin, lorsque la présentation fut terminée, elle se mit à prendre le potage qu'on venait de lui servir, avec la hâte d'une personne qui arrive affamée au milieu d'un repas.

Pendant quelques minutes, le dîner s'était trouvé comme suspendu. Mais bientôt les domestiques apportèrent un nouveau service ; les couteaux et les fourchettes recommencèrent à tinter sur les assiettes; les yeux et les discours, un instant dévoyés, retournèrent à leurs objets habituels. A notre table, ce ne fut pas Alverighi, un peu intimidé par la belle inconnue, ce fut l'amiral qui renoua la conversation. Jusqu'alors nous avions fait usage de la langue italienne, que les deux Brésiliens parlaient à merveille. Mais, cette fois, l'amiral s'exprima en français, d'un air de malice et avec un sourire d'intelligence :

— Savez-vous, madame, de quoi nous nous entretenions? De New-York. Et M. Alverighi nous démontrait que New-York est la plus belle ville du monde.

— New-York ? s'écria la dame, après un premier moment de stupeur. New-York ?

Et elle eut un sonore éclat de rire. Je regardai Alverighi, du coin de l'œil. Il s'assombrissait. Mais l'amiral continua de faire l'ingénu.

— Donc, vous qui avez habité New-York pendant plusieurs années, vous n'êtes pas de cet avis ?

— Mais, amiral, protesta-t-elle en remontant son voile sur son cou, vous savez bien que j'ai horreur de tout ce qui manque d'harmonie et de proportion.

Alverighi saisit au vol ce propos.

— Certainement, dit-il, New-York est la Babel de l'architecture. Vous y trouvez l'Asie et l'Europe, le paganisme et le christianisme, trente siècles décomposés dans leurs élémens et recomposés selon le caprice d'un génie fantasque, ironique, délirant, sublime. Et moi, c'est précisément pour cela que j'adore New-York. L'harmonie et la proportion sont l'esthétique des civilisations décrépites. La vie, elle, est âpre, raboteuse, inégale, violente comme New-York. L'Européen perd la tête dans cette nébuleuse en feu ; et cela est naturel, puisqu'il arrive d'un monde

éteint. Il se demande avec effarement : « Où suis-je ? en Grèce ? à Paris ? à Nuremberg ? à Bagdad ? au commencement du xxe siècle ? à l'époque des Normands ? sous le règne des Pharaons ? dans une cité réelle ? ou dans une cité astrale, construite sur la planète Mars par des êtres conformés autrement que nous, plus intelligens et plus puissans ? »

Trop occupée sans doute à surveiller le décolletage de sa robe, la dame ne répondit pas. Ce fut Cavalcanti qui répondit pour elle. Que l'avocat parlât sérieusement, personne n'en pouvait plus douter ; mais ce n'était pas une raison suffisante pour faire qu'aucun de ses auditeurs n'eût la velléité de tourner sa thèse en plaisanterie. Et en effet il me sembla que Cavalcanti voulait taquiner par d'insidieuses questions l'enthousiasme paradoxal de son interlocuteur.

— Ainsi, pour vous, dit-il, l'harmonie et la proportion sont l'esthétique des peuples décrépits. Que pensez-vous donc de la tragédie grecque ?

— Elle est bonne pour les théâtres de marionnettes, déclara brusquement Alverighi, sans une seconde d'hésitation.

— Ah ! s'écria Cavalcanti, du ton d'un homme qui a reçu un coup en pleine poitrine.

Et il se tut. Mais, quelques instans après :

— Et que pensez-vous de la sculpture grecque ? ajouta-t-il.

— La sculpture grecque ! répondit Alverighi en criant presque et en s'échauffant soudain. Parbleu, voilà une belle affaire ! Il suffit de visiter un musée et de n'être pas professeur d'archéologie pour comprendre que la sculpture grecque est un art sensuel, qui a fleuri à une époque où une belle femme et un bel homme étaient rares comme le merle blanc.

— Et moi qui croyais au contraire, objecta la dame, que les Grecs n'avaient sous les yeux que de très beaux corps, et que leur goût s'était ainsi formé !

— S'il y avait eu abondance de belles femmes en chair et en os, répliqua l'avocat, les Grecs n'en auraient pas fabriqué un si grand nombre de marbre. Je dis, au surplus, que c'est un art sensuel...

Et ici, peut-être par égard pour la dame, ou afin de pouvoir s'exprimer plus facilement, il continua en italien.

— Oui, je sais. A certains momens, des professeurs, des archéologues, des philosophes tudesques se sentent pris d'une

folle envie d'admirer ces nudités appétissantes. Mais comment faire, puisqu'ils sont au service d'une très dévote majesté luthérienne? Eh bien! voici la façon dont ils s'y prennent. Ils découvrent que ces belles jambes, ces belles hanches, toute cette grâce que vous savez, c'est l'expression de l'idée! Et alors, même de pays où les gens savaient autrefois, fît-il nuit noire, distinguer de l'absolu une femme nue, tout le monde vient voir ces statues afin d'exalter son âme dans l'Idéal, tandis qu'il serait beaucoup plus naturel d'éprouver à leur aspect...

Et il s'interrompit soudain, en riant et en haussant les épaules. Tous les assistans sourirent, même la dame, lorsque l'amiral lui eut résumé tout bas, en français, ce singulier discours. Mais il était facile de comprendre qu'en eux tous grandissait la surprise produite par les premiers propos de l'avocat, et que chacun se demandait maintenant qui pouvait bien être cet original et s'il convenait de discuter sérieusement avec lui ou de se moquer de ses paradoxes. Moi seul, qui le connaissais, je n'étais ni surpris ni offensé; et, tout en prêtant l'oreille à ses discours, j'appliquais mon esprit à résoudre un autre problème. Quelle était cette dame inconnue qui, vis-à-vis de moi, continuait à savourer copieusement chaque mets, en couvrant et en découvrant tour à tour ses belles épaules, en intervenant de temps à autre dans la conversation, et en soulignant chacune de ses phrases par un gai sourire de sa petite bouche et de ses yeux clairs? Elle portait un costume très riche, avait au cou des perles magnifiques, et elle voyageait seule, ou du moins elle paraissait voyager seule; mais, à coup sûr, ce n'était pas une actrice. Elle semblait connaître bien l'amiral, qui la traitait avec une familiarité presque paternelle, mais d'ailleurs sans que cela pût éveiller le moindre soupçon : car cette familiarité était ouverte et convenait à l'âge de l'un et de l'autre. Il était donc probable que la dame s'était embarquée à Rio. Mais alors comment se faisait-il qu'elle eût longtemps habité New-York, ainsi que l'avait dit l'amiral? En outre, d'après son accent et ses manières, je l'aurais crue Française. Quelle était donc cette femme? Je ruminais en vain ces questions, tandis que la discussion recommençait entre les deux convives. Cavalcanti s'obstinait à taquiner l'avocat.

— Passons, s'il vous plaît, à l'époque moderne. Que pense de Paris l'esthétique des peuples non décrépits?

Nous attendions tous une hérésie nouvelle. Mais non. Alverighi comprit-il que Cavalcanti l'asticotait, pour le pousser de paradoxe en paradoxe, jusqu'aux dernières conséquences? Ou s'effraya-t-il lui-même de ce qu'il avait affirmé déjà et de ce qu'il devrait affirmer encore pour rester conséquent avec lui-même? Ce qui est certain, c'est qu'il s'arrêta net, se déroba par un écart imprévu.

— De grâce, reprit-il, changeant tout à coup de ton et de physionomie, et devenu moitié badin, moitié narquois, voulez-vous donc que nous entamions une dissertation d'esthétique?

— Et quel mal y aurait-il? demanda l'amiral.

— Aucun mal pour un professeur européen, répondit Alverighi, en prenant un air contrit et désolé. Mais, moi, je ne suis qu'un pauvre propriétaire argentin, et j'ai tant d'occupation! Deux *estancias* dans la province de Buenos-Aires et trois *chacras* dans celle de Santa-Fé, à arrondir; cent mille hectares dans la province de Mendoza, à irriguer; au Paraguay, un territoire grand comme une province italienne, dont il faut que je fasse quelque chose : au pis aller, le revendre le double du prix coûtant... Et, par-dessus le marché, trois millions de dettes à payer! Je dis bien : trois millions!

Et il reprit un air allègre.

— Pour un Américain, trois millions de dettes sont une chose qui met la joie au cœur. Il est beau qu'un homme puisse se dire : « Moi, moi seul, en tant d'années, j'ai fait trois millions de dettes et je les ai payés; je les ai faits et je les ai payés en accroissant d'autant la richesse du monde! » Cela, messieurs, c'est la véritable esthétique de l'époque où nous vivons.

— C'est seulement l'art de s'enrichir, objecta sèchement Cavalcanti. Ce n'est pas la science du beau.

Sur quoi Alverighi se tut, une seconde, en regardant son interlocuteur. Puis, avec lenteur, toujours souriant, sur un ton ambigu où il y avait du sérieux et du comique :

— Vous y croyez donc, vous, à la science du beau et du laid?

— Certes. La philosophie allemande...

— Et moi aussi, du reste! interrompit l'autre à la façon de quelqu'un qui se décide et qui prend son élan. Moi aussi, j'y crois, mais à ma propre esthétique, à celle que j'ai inventée, à une esthétique brevetée, infaillible, qui se résume en une règle unique: le beau, c'est ce qui me plaît; le laid, c'est ce qui me

déplaît. Or, comme New-York me plaît, j'affirme qu'elle est la plus belle ville du monde, et je vous défie tous de me prouver le contraire. Au nom de quelle autorité le feriez-vous ? Au nom de quelle doctrine ou de quel dogme ? Par la force de quel principe ? Si l'un de vous en a envie, qu'il s'y essaie, qu'il entre en lice. Aujourd'hui, le premier venu a conquis la liberté de vilipender les rois et de reviser les comptes du bon Dieu. Je voudrais voir que quelqu'un me contestât, à moi, la liberté de proclamer beau ce qui me plaît, sans la permission de la Faculté. Allons donc !

Moi comme tous les autres, j'avais, en ce moment-là, les yeux fixés sur Alverighi, sur cette petite face dont le front descendait tout droit sous des cheveux coupés en brosse, bruns et épais, dont les yeux, vifs et gros, étaient à fleur de tête, dont les pommettes rouges faisaient saillie sur le collier très noir d'une petite barbe à deux pointes, bien peignée, et qui, par en haut, rejoignait les cheveux. Non, non ! Pour moi qui le connaissais assez bien, il n'y avait aucun doute : sur ce visage énergique, pointu, allumé, décidé, railleur, qui me rappelait les personnages des peintures étrusques, je lisais qu'il parlait sincèrement, qu'il exprimait une conviction profonde, quoique étrange. Mais je lisais aussi sur le visage des autres un sentiment manifeste : ils allaient se persuadant qu'Alverighi divaguait ou qu'il se moquait, encore que nul d'entre eux n'en fût absolument certain, pas même Cavalcanti. Cela était si vrai que, au lieu de répondre du tac au tac, le diplomate chercha un détour et dit avec quelque hésitation :

— Il est vrai que, si l'harmonie et la proportion ne pouvaient plaire que par une sénile perversion du goût, on aurait de la peine à convaincre New-York de laideur. Mais cette affirmation me semble un peu hardie... Peut-être suis-je décrépit moi-même... Je crois, moi, que, non pas vous seulement, madame, mais tous les hommes sont naturellement enclins à admirer ce qui est harmonieux, équilibré, proportionné, et à haïr ce qui est lourd, asymétrique, disparate.

— Vous croyez cela ? Vraiment, vraiment vous croyez cela ? s'écria Alverighi, ironique.

— Certes. Il est possible que chez beaucoup d'hommes cet instinct soit oblitéré ou perverti ; mais il existe.

Alverighi allait répondre ; mais la dame qui, attentive à

rajuster avec sa main gauche les bagues de sa main droite, semblait n'avoir pas entendu les dernières paroles, interrompit la discussion.

— J'aurais grande envie, dit-elle à l'avocat, de savoir ce que vous pensez de Paris. M. Cavalcanti vous l'avait demandé.

— C'est une ville archéologique, le cimetière de la civilisation européenne.

— Paris ? s'écria la dame. Paris ?

— Oui, Paris.

— Je comprends ! fit la dame après un instant de silence. C'est qu'à Paris on n'a pas encore eu l'idée d'établir les cafés-concerts dans des mosquées arabes et les salles à manger dans des cathédrales gothiques.

— Eh bien ! à Paris on a eu tort.

— Si Paris est un cimetière, New-York est un blasphème. Seuls des barbares pouvaient commettre une telle profanation de nos architectures religieuses.

— Mais vous, repartit Alverighi, vous êtes-vous jamais sentie offensée, en Europe, quand vous déjeuniez sous le toit d'une fausse pagode, par exemple au *Pavillon chinois* du Bois de Boulogne ? Non, sans doute. Et pourtant cela ne devrait-il pas être considéré aussi comme une profanation ? Vous m'objecterez que l'architecture chinoise nous est étrangère : dans la pagode nous ne sentons pas le temple. Mais c'est là un argument que l'Américain peut s'approprier. Il lui est impossible de sentir certaines architectures religieuses de l'Europe ; pour lui, ces styles sont *res nullius*, et il a droit de les séculariser, si le cœur lui en dit...

— Mais la Chine n'a pas découvert, peuplé et civilisé l'Europe, tandis que l'Europe a fait cela pour l'Amérique ! prononça une voix nouvelle et rude.

C'était le docteur Montanari, commissaire du gouvernement pour l'émigration, qui, survenu au milieu du repas, prenait place à côté de Rosetti. Alverighi se tourna vers lui, et, avec sa promptitude et son assurance habituelles :

— Les souvenirs historiques, je m'en moque ! déclara-t-il.

— Vous, oui ! répliqua l'autre, durement. Mais nous, non ! Les Américains trouvent commode de jeter à la mer le fardeau de gratitude qu'ils doivent à l'Europe.

La discussion s'échauffait ; on sentait la dispute prochaine,

comme on sent l'orage prochain, en été. Puisque le dîner était fini, le capitaine se leva. La dame et l'amiral, après avoir échangé un regard, se levèrent à leur tour ; et, l'un après l'autre, tous ceux qui restaient sortirent.

III

J'allai voir les miens ; je fis un tour sur le pont ; j'entrai au fumoir, bien décidé à demander des renseignemens sur la dame inconnue. J'y trouvai, assis à une table, le docteur Montanari, Cavalcanti et Rosetti, ce dernier avec un cigare Cavour à la bouche et un paquet de cartes dans la main, s'apprêtant à faire des « patiences. » Mais, ce soir-là, Alverighi avait éclipsé la dame elle-même, et c'était de lui qu'on s'entretenait.

— Voilà quatre jours qu'il crache des sentences, grommelait le docteur. Depuis que nous sommes partis de Buenos-Aires, il n'a fait que cela. Et toujours ses millions à la bouche. De la folie ! S'il continue ainsi, je mangerai dans ma cabine.

— Et pourquoi ? répondait doucement Cavalcanti, avec un sourire. Moi, au contraire, je le trouve curieux. Vous le connaissez, n'est-ce pas, Ferrero ?

Que Cavalcanti sourît et que Montanari s'emportât de cette manière, ce ne fut point, pour moi qui les connaissais l'un et l'autre, un sujet d'étonnement. Malgré son beau nom toscan, Cavalcanti était né d'une famille appauvrie, quoique ancienne et distinguée, dans ce que l'on pourrait appeler l'Inde du Brésil, dans une province septentrionale située presque sous l'Équateur, et il était un de ces esprits aristocratiques et méditatifs qui trouvent leur bonheur à contempler plutôt qu'à agir. Une sensibilité très fine et une intuition extraordinaire s'unissaient chez lui à une inertie contemplative et à une horreur profonde, mais d'ailleurs contenue, de l'activité désordonnée propre aux races insatiables qui ont créé dans les climats tempérés la civilisation moderne. Le mélange de ces qualités diverses avait fait de lui un esprit à tendances poétiques et philosophiques, exempt d'envie et d'orgueil, simple et bienveillant, infiniment curieux de toutes choses, mais peu combatif, lent à agir, inclinant fort à la mysticité. Et tel il était resté, après être descendu de sa lointaine province équatoriale à Rio de Janeiro. Disciple, en littérature, du grand Machado de Assis, et, en diplomatie, du

baron de Rio Branco, l'illustre ministre des Affaires étrangères de la Confédération, il avait pu, comme son ami Graça Aranha, se faire rapidement et aisément une place dans le monde. A trente-huit ans, en effet, après avoir traversé plusieurs fois l'Atlantique pour des missions diverses, il se rendait en Italie comme premier secrétaire de la légation du Brésil près le Quirinal, et il était le plus célèbre de tous les jeunes auteurs brésiliens pour son fameux roman de *la Terre promise*. Par conséquent, nul n'était mieux en état que lui d'éprouver cette éclectique égalité d'âme qui caractérise la culture américaine et qui avait fait sur moi une si vive impression, surtout au Brésil. Combien de fois, à Rio, dans la gigantesque librairie Garnier, sise au coin de la rue Ouvidor et de l'Avenue Centrale, dans cet immense estuaire par où débouche sur le Brésil, avec ses bras principaux et ses ruisselets secondaires, le fleuve de la culture mondiale, combien de fois j'avais admiré cet universel éclectisme de la culture brésilienne, lorsque, entre quatre et cinq heures de l'après-midi, je bavardais avec José Verissimo, avec João Ribeiro, avec Araripe, avec Olivpira de Lima, avec Machado de Assis, avec Graça Aranha, avec Souza Bandeira, avec toute l'Académie brésilienne, dans cette immense salle d'une hauteur de quatre étages, au pied des rayons dont les plus élevés touchaient le toit, parmi les énormes piles des livres arrivés par les derniers paquebots d'Europe, au milieu des paniers qui, pleins de volumes, descendaient des balcons disposés en étages le long des murs ! Romanciers, poètes, critiques, historiens, ils admiraient tout à la fois les créations de la pensée humaine qui, selon nous, sont les plus différentes et les plus opposées : les classiques et les romantiques, la littérature grecque et la littérature russe, Platon et Nietzsche, Sophocle et Ibsen. Éclectique et impartial comme tous ses amis de l'Académie, Cavalcanti n'était pas un homme que les hérésies d'Alverighi, avec leurs exagérations de forme et de pensée, pussent, sinon pour quelques instans, exciter à la bataille ; mais elles réveillaient sa curiosité, son désir d'observer de près cet individu si bizarre et si original, afin de le comprendre et aussi d'en sourire un peu, comme il avait déjà fait à plusieurs reprises, très légèrement, avec une ironie sans amertume, qui n'excluait ni la douceur ni la charité.

Montanari, lui, était un tout autre homme. Je l'avais connu à l'aller. Romagnol de Faenza, si j'ai bonne mémoire, et médecin

militaire, il était patriote et monarchique comme, en Romagne, les gens d'âge, — car, là-bas aussi, les jeunes gens se modernisent, — sont monarchistes ou républicains, patriotes ou internationalistes, c'est-à-dire avec une fureur de gibelins et de guelfes ressuscités. Mais en outre, et précisément pour cela, il était dégoûté de l'univers entier. Il souffrait, comme d'un mal personnel, de la décadence progressive que subit la monarchie à notre époque ; il ne voyait qu'un monstrueux égarement des esprits et presque un crime collectif de haute trahison dans ce formidable déplacement de masses humaines qui se produit, chaque année, entre l'Europe et l'Amérique. Et sur les vices, sur l'ignorance, sur les misères, sur l'incessant va-et-vient de cette plèbe innombrable, il parlait avec une âpreté qui faisait que bien des personnes le jugeaient impitoyable, tandis que, pour d'autres, cette attitude hautaine, raide, soldatesque, cette façon de regarder les gens droit dans les yeux, ce sourire sardonique qui plissait ses joues maigres, rasées, rentrantes sous la saillie des pommettes, ce dédaigneux silence par lequel il se contentait souvent de répondre aux argumens d'autrui, paraissaient être la continuelle provocation d'un insolent orgueil. Mais on avait tort : car cette âme n'était ni dure ni superbe; elle était seulement aigrie par l'indifférence avec laquelle notre époque laisse se couvrir de poussière et se piquer des vers ce qui avait été pour nos aïeux les images sacrées de l'autorité sur la terre et dans le ciel. Aussi haïssait-il l'Amérique, et, pour épancher la bile que lui donnait spécialement le Nouveau Monde, il pestait contre le monde entier : contre l'Italie, que pourtant il aimait par-dessus tout; contre l'Europe, à laquelle, par mépris de l'Amérique, il accordait néanmoins, une certaine considération ; contre ces masses qu'il accompagnait dans leurs pérégrinations de l'un à l'autre continent, et pour le bien desquelles, — en les maudissant, en criant, en grognant à chaque minute ses trois mots favoris : *cose da pazzi !* — il ne laissait pas de faire tout ce qu'il pouvait.

Qu'un tel homme eût pris en grippe Alverighi, c'était naturel. Mais lorsque, m'empressant de répondre à l'invitation de Cavalcanti, j'entrai dans la conversation, je n'en pris pas moins parti pour l'avocat.

— Oui, dis-je, je le connais. C'est un Italien, un Mantouan, qui a fait en quelques années une grande fortune dans l'Argentine.

— Conscience large! interrompit vivement Montanari.

— Pas de jugemens précipités, docteur! repartis-je. Je vous disais donc que je l'ai connu à Rosario, où il a été notre cicérone pendant trois jours. Mais aucun de vous ne devinerait la carrière à laquelle ses parens l'avaient destiné, en Italie. Ils voulaient faire de lui un philosophe! Son père, professeur dans un collège, était un homme intelligent, cultivé, auteur de plusieurs ouvrages historiques qui ne sont pas sans mérite, mais pauvre et chargé d'enfans. A vingt-deux ans, le fils prit son doctorat dans une université du Nord, je ne sais plus laquelle, avec une thèse sur Descartes et Spinoza; et, trois mois après, il s'embarquait pour Buenos-Aires. Comment lui vint une idée si baroque? D'après ce qu'il m'a raconté, il aurait fortement subi l'influence d'un de ses professeurs, vieux philosophe qui admirait beaucoup l'Amérique, sans toutefois la connaître autrement que sur la carte. A force de chanter le même refrain, à force de répéter au jeune homme qu'il avait trop de talent pour faire le métier de professeur en Italie, ce savant peu sage avait réussi à convaincre le nouveau docteur d'aller semer la vieille culture de l'Europe sur les terres vierges du Nouveau Monde. Ce qu'il advint, dans les premiers temps, de ce philosophe débarqué à Buenos-Aires avec quelques milliers de francs en poche, je ne m'arrête pas à vous le raconter.

— Il est malheureusement trop vrai, soupira Rosetti, qu'une culture de luxe n'est pas un capital avec lequel on puisse tenter fortune en Amérique. Les Européens ne veulent pas le comprendre...

— Mais, poursuivis-je, Alverighi était un homme. A l'heure du péril, il comprit qu'aujourd'hui, dans les grandes tempêtes de la vie, l'ancre de salut, c'est... le vêtement. Dante et Galilée eux-mêmes ne trouveraient personne qui les aidât, s'ils étaient réduits à porter un col sale et une paire de chaussures éculées. Il fit donc tous les métiers, pour sauver les bases physiques et métaphysiques de sa personnalité morale : redingote, pardessus et chaussures. Il mangea du pain sec, but l'eau claire des fontaines; mais en public, il se montra toujours habillé avec élégance. Il réussit à dissimuler sa pénurie, et c'est pourquoi on lui vint en aide. L'Argentin est généreux. Peu à peu, Alverighi se procura des amitiés et des protections; il obtint d'enseigner l'italien dans un collège de la capitale; il écrivit dans les riches journaux espagnols; il se refit étudiant en droit, et, aux cours de l'Uni-

versité, il entra en relation avec des jeunes gens de familles distinguées; pour la seconde fois il fut reçu docteur, après de brillans examens, et il arriva très vite à conquérir la réputation d'habile avocat. Il s'établit à Rosario, et, comme tout le monde en Argentine, dès qu'il eut un peu d'argent, il se lança dans les spéculations foncières. Mais, hélas! le démon de l'Amérique ne s'est que trop emparé de ce fils du pauvre professeur italien. Il possède déjà plusieurs millions, et il veut les doubler; ensuite il voudra les tripler, les quadrupler, aussi longtemps qu'il lui restera un souffle de vie. Peut-être dort-il quatre ou cinq heures sur vingt-quatre. Il plaide autant d'affaires, à lui seul, que quatre autres avocats ensemble; il achète, vend, rachète, hypothèque des terres dans toutes les parties de l'Argentine et au Paraguay; quoiqu'il ait une femme et deux enfans, il n'a pas de famille; il pourrait se construire un palais, et il n'a pas de foyer. C'est le nomade moderne campé dans les wagons-lits et dans les hôtels. Et pourtant, pourtant... Allez dans sa cabine, et vous y trouverez quantité de livres : les dernières nouveautés italiennes, anglaises, françaises, de la littérature, de l'histoire, de la politique, de la philosophie. Dès qu'il a été en possession d'une certaine aisance, il s'est efforcé de renouer le fil de ses études interrompues, dans la mesure du possible, naturellement. Mais il n'a jamais cessé de lire, n'importe où, en chemin de fer, à l'hôtel, dans ses rares momens de liberté, au galop, parfois feuilletant et devinant plutôt que lisant...

— A l'américaine! fit plaisamment observer Cavalcanti.

— A l'américaine, si vous voulez, répondis-je. Quoique, à présent, en Europe aussi... Et non seulement il lit, mais encore il pense, un peu à la façon d'un bateau qui fait route par la tempête, poussé de vague en vague, ballotté, secoué. Sa tête est comme une grande cuve où les réminiscences des études faites en Italie, les lambeaux des lectures précipitées, les fragmens de ce qu'il voit, entrevoit, rencontre, heurte et brise dans la furie de sa course à travers le monde, bouillonnent pêle-mêle avec ses espérances, ses ambitions et ses intérêts, produisant par leur amalgame une sorte de philosophie curieuse, pleine d'idées absurdes, extravagantes, puériles, originales, extraordinaires, et qui est comme une vendange en fermentation : elle se gonfle et se dégonfle, mais s'agite continuellement. Il faut le voir chez lui, entre deux voyages, entre un procès criminel

et un procès civil, entre un achat et une vente de terrains, lorsqu'il va dans les clubs de Rosario, et que, là, il monte en chaire, et qu'il pérore, disserte, cherche à discuter sans y réussir : car ces braves marchands de grain l'écoutent certes avec patience, mais ils se rendent avant même de combattre; et, s'ils ne le considèrent pas comme un fou, c'est seulement parce que... Il a de la chance d'avoir des *estancias* qui font contrepoids à sa philosophie! Non, non, croyez-moi : c'est un homme qui a du génie à sa manière, mais qui a du génie ; oui, un génie redevenu sauvage dans la Pampa.

Il y eut un silence. Rosetti continuait à fumer, sans prononcer un mot. Cavalcanti aussi se tut quelques instans, pensif. Puis, à demi-voix, comme s'il exprimait tout haut une réflexion intérieure :

— Au nom de quelle autorité? de quelle doctrine? Par la force de quel principe pourrons-nous démontrer que New-York est laide à un homme qui affirme qu'il la trouve belle?... Il n'y a pas à dire : M. Alverighi a mis l'esthétique, et nous qui la défendons, les épaules contre le mur. *Hic Rhodus, hic salta.* C'est un défi en règle...

Une idée soudaine me traversa l'esprit, et j'interrompis Cavalcanti.

— Essayez donc, lui dis-je, de répondre demain. Cela fera naître une discussion, et ce sera un agréable passe-temps. Vous verrez qu'il abonde en idées ingénieuses : il a tant lu, tant étudié!

Mais Cavalcanti fit un geste d'épouvante. Voulais-je convertir le *Cordova* en une Académie philosophique?

— Et pourquoi non? repris-je. Du reste, si vous n'y songez pas, il se chargera, lui, d'y songer. Il doit avoir une telle envie de se délier un peu la langue! Le pauvre garçon! A Rosario, il est une sorte de Socrate désœuvré, réduit à faire des monologues.

Nous bavardâmes encore sur ce projet d'engager une discussion philosophique, jusqu'à ce que Rosetti, qui n'avait pas ouvert la bouche, se leva en souriant.

— Somme toute, conclut-il, qu'avons-nous à faire sur ce navire? Absolument rien. Nous pouvons donc nous permettre d'y faire un peu de philosophie.

Et, comme il était tard, nous nous séparâmes.

IV

Le jour suivant, lorsque je sortis de ma cabine, vers dix heures, je rencontrai sur le pont des embarcations Alverighi, qui me demanda avec un certain émoi :

— Est-il vrai que cette belle dame soit la femme d'un riche banquier de New-York ?

Je lui répondis que je n'en savais rien, mais que, d'habitude, les femmes des banquiers américains ne voyageaient pas sur des bateaux aussi modestes que le nôtre. Alors Alverighi m'expliqua qu'un joaillier qui était à bord, un certain Levi, de Venise, avait estimé cinquante mille francs, au bas mot, le collier que cette dame portait la veille au soir.

Un quart d'heure plus tard, le maître d'hôtel m'arrêta dans le vestibule de la salle à manger, et, avec un sourire qu'illuminait un légitime orgueil, il me dit :

— Savez-vous que cette dame est la femme de l'un des plus riches Américains du Nord ?

Ces propos réveillèrent ma curiosité. Mais je cherchai en vain les deux personnes qui probablement auraient pu la satisfaire : Cavalcanti et l'amiral. Ni l'un ni l'autre n'était encore sorti sur le pont. Ce fut seulement au déjeuner que, profitant de l'absence de la dame, je priai l'amiral de me donner quelques renseignemens. J'appris alors que cette richissime Américaine était réellement une Française, fille d'un banquier de Paris, nommé Blum ; qu'elle avait épousé Frédéric Feldmann, l'un des directeurs de la puissante banque Lœventhal et Cie, de New-York ; que, depuis trois ans, elle demeurait à Rio, où son mari était à la tête du *South American Syndicate*, grosse entreprise de chemins de fer, de banques et de mines qui avait son siège à New-York. Et je compris enfin qui elle était, au moins approximativement : car, à New-York, j'avais connu son mari. Ensuite on causa de sa beauté, de sa toilette, de ses perles; si bien que, moi aussi, pendant ces discours, j'avais oublié la discussion du soir précédent. Mais tout à coup, au moment où nous nous disposions à quitter la table, Alverighi interpella Cavalcanti à brûle-pourpoint, et lui demanda s'il aimait *Hamlet*. Puis, lorsque Cavalcanti lui eut répondu qu'il admirait beaucoup cette pièce :

— Eh bien! continua l'autre, voulez-vous que je vous

montre, clair comme deux et deux font quatre, qu'*Hamlet* est un drame de théâtre forain?

Nous nous regardâmes les uns les autres, nous disant sans paroles : « Voilà qu'il recommence! » Et Cavalcanti consentit, par un geste résigné qui signifiait : « Si cela vous fait plaisir... » Quant à moi, je compris tout de suite qu'Alverighi voulait rallumer la discussion de la veille; mais sa façon d'y parvenir ne laissait pas d'être un peu mystérieuse. Pourquoi s'en prenait-il à *Hamlet?* Je le lui demandai, mais je ne pus tirer de lui aucune explication.

— Vous verrez, vous verrez, ce soir, se contenta-t-il de dire. Mais vous, monsieur Cavalcanti, il faut que vous me promettiez de me répondre.

Nous convînmes que la discussion sur *Hamlet* aurait lieu dans le salon du haut. D'ailleurs une discussion sur *Hamlet*, même sans qu'on en connût l'objet, n'était-elle pas un passe-temps? Et les journées sont si lentes, si vides, au milieu de l'Atlantique!

Le déjeuner était fini, et la sieste, repos nécessaire à ceux qui voyagent dans les mers des tropiques, — ce jour-là, à midi, nous avions atteint 23°53′ de latitude australe, 39°49′ de longitude occidentale, — nous dispersa dans nos cabines. Je ne ressortis de la mienne qu'entre quatre et cinq heures, pour monter sur le pont où je trouvai Mme Feldmann qui lisait, étendue sur une chaise longue. En me voyant approcher, elle déposa son livre sur ses genoux, leva la tête et sourit. Mais, au premier coup d'œil, je faillis ne pas la reconnaître! Elle était pâle, semblait vieillie et fanée; sa bouche, si fraîche le soir précédent, était comme encadrée par deux petites rides qui descendaient vers le menton. Obéissant machinalement à une impulsion irréfléchie, je lui demandai si elle était indisposée, sur quoi :

— J'ai donc une mine affreuse, aujourd'hui? fit-elle avec un malicieux sourire.

Je compris la gaffe que j'avais commise; j'essayai de la réparer par quelques complimens; j'ajoutai que, d'habitude, la mer n'était pas favorable aux dames.

— Moi? répliqua-t-elle. Je ne me trouve jamais si bien qu'à bord d'un transatlantique. J'étais faite, moi, pour courir les mers!

Je m'assis sur le banc voisin. Nous commençâmes à causer

un peu au hasard comme il arrive en pareil cas : du temps, de la navigation, du paquebot.

— C'est la première fois que je voyage sur un navire si petit et si lent, me dit-elle avec aisance et avec tact, ainsi qu'il convenait pour m'avertir que sa situation dans le monde était supérieure à celle de ses compagnons de voyage, mais sans paraître trop ennuyée de cet abaissement momentané. On n'y est pas mal, d'ailleurs : les domestiques sont bien stylés et ont du zèle ; la cuisine est bonne...

Ensuite, nous parlâmes de mon voyage dans l'Amérique du Sud ; puis l'entretien revint par un biais à la conversation de la veille.

— Que de sottises a dites ce monsieur ! prononça-t-elle d'un ton résolu. Comment s'appelle-t-il ?... Tout juste les mêmes idées que, pendant vingt-deux ans, j'ai entendu ressasser par mon mari !

Que cette dame avouât étourdiment vingt-deux ans de mariage, cela était bien fait pour étonner n'importe qui ; mais, cette fois, je ne bronchai point. Je fis seulement observer que, d'ordinaire, ceux qui tenaient de semblables discours étaient des Européens enrichis, et non des Américains.

— Mais, répondit-elle, mon mari est Européen comme moi : il est né à Varsovie.

Et elle me demanda si je l'avais connu à New-York. Je lui répondis qu'en effet je l'avais vu à un banquet, comme tant d'autres grands financiers de cette ville : Schiff, qui avait pris part au déjeuner de City Club ; Isaac Seligmann et Jacques Speyer, qui avaient assisté au dîner de la Columbia-University.

La dame me regarda en face avec des yeux rians, et elle me dit :

— Ils sont drôles, n'est-ce pas, les Américains ? A un dîner, ils font une salade de savans et de banquiers, avec une désinvolture !...

Et elle se mit à rire. Je protestai que je n'étais point partisan du divorce entre l'argent et la culture ; que, par suite, je ne voyais aucun mal à cette salade ; et que... Mais elle fit une jolie grimace d'impatience et protesta que les banquiers et les financiers étaient les gens les plus ennuyeux et les plus sots qu'elle connût. Cette fois encore, je ne bronchai point ; mais ma surprise croissait. Elle, fille et femme de banquiers, mépriser ainsi sa propre race !

— Je vous entends, répondis-je. Vous appartenez à cette école d'Européens qui considèrent les Américains comme des barbares; et votre mari appartient à cette autre école qui les admire comme le sur-peuple.

Et je pris résolument la défense de l'Amérique. Je dis qu'à New-York, à Washington, à Philadelphie, à Boston, j'avais connu une aristocratie vraiment digne d'être ainsi nommée, non par les titres, mais par les vertus, par l'éducation, par la simplicité élégante, par l'amour de la culture et par la ferveur des aspirations désintéressées. J'ajoutai que, si j'avais eu à noter dans ce milieu quelque défaut, ç'aurait été peut-être l'excessive ardeur de ces aspirations qui souvent me paraissaient s'égarer dans le chimérique, une sorte de raideur timide dans les idées, une déférence trop respectueuse pour la culture européenne, dont ces gens admirent avec ingénuité même les impostures et les simonies, nombreuses, hélas! Et je conclus que, soit effet du protestantisme radical, ou de la philosophie du XVIIIe siècle, ou de quelque autre cause inconnue, l'Amérique, à certains égards, m'avait semblé un pays assez mystique, plus mystique que l'Europe, en tout cas.

J'attendais des objections et des protestations. Mais au contraire, tranquillement, comme si elle venait d'entendre une chose qu'elle avait toujours pensée et comme si elle avait complètement oublié ce qu'elle avait dit quelques minutes auparavant, elle approuva :

— Vous avez raison, dit-elle. Il y a, en Amérique, des hommes délicieux. Les femmes m'y plaisent moins... J'ai là-bas quelques amis dont je ne saurais trouver l'équivalent parmi ceux que j'ai en Europe.

— Alors, repris-je, de quoi vous plaignez-vous et pourquoi malmenez-vous ainsi les Américains? Que vous ont-ils fait?

La dame se tut, un instant, et me regarda, songeuse; puis, tirant de dessous son livre un ouvrage de crochet et recommençant à travailler :

— Ils ne m'ont fait aucun mal, déclara-t-elle. Et même c'est en Amérique que j'ai passé les années les plus heureuses de ma vie.

— A quel âge y êtes-vous venue? demandai-je insidieusement.

— Lorsque je me suis mariée, répondit-elle avec promptitude, mais sans préciser par un nombre cette vague indication de temps. Je serais vraiment ingrate, si je me plaignais de l'Amé-

rique et des Américains. Et le fait est que je ne m'en plains pas...

— Un peu, pourtant, objectai-je.

— Parce que je remarque certains défauts chez les Américains? Mais nous en avons tous. Vous ne prétendez pas, vous non plus, j'imagine, que les Américains soient parfaits.

— Il me semblait que vous les aviez traités de barbares, en propres termes! N'est-ce pas là un défaut... comment dirai-je... un peu grave?...

Elle redressa le buste et me regarda droit dans les yeux, en pliant ses beaux bras au-dessus de sa tête comme les anses d'une amphore, pour rajuster avec ses doigts fins les peignes qui maintenaient la couronne de ses cheveux.

— Quant à être des barbares, ils le sont bien certainement, déclara-t-elle sur le ton le plus affirmatif et le plus naturel, à la façon de quelqu'un qui exprime une vérité évidente. N'avez-vous pas vu comme ils gâtent ce qu'ils ont de plus beau?

Et elle se tut, occupée à soumettre le dernier de ses peignes, qui résistait à la pression de ses jolis doigts.

— Par exemple? demandai-je.

— Par exemple, le *Metropolitan*, répondit-elle en reprenant son ouvrage. C'est un beau théâtre; les spectacles y sont magnifiques; la plus exigeante des femmes peut y passer la soirée comme dans les plus célèbres théâtres de l'Europe. Mais voilà : tout à coup, il faut se jeter sur le dos, en grande hâte, fourrures et pelisse, relever sa traîne à poignée, dégringoler en courant des couloirs étroits et des escaliers raides; et l'on tombe brusquement de cette élégance dans la trivialité de Broadway, et l'on cherche péniblement, sur des trottoirs sales, au milieu des cochers et des chauffeurs qui vocifèrent, sa propre voiture. Quelle horrible chose! Cela m'offensait presque dans ma pudeur!

Je lui fis observer alors que, si l'on n'avait pas construit encore à New-York un théâtre monumental, ce n'était pas une raison suffisante pour traiter de barbare un peuple qui avait accompli tant de grandes choses sur un continent si démesuré.

— Mais, repartit-elle, toute l'Amérique ressemble à une représentation du *Metropolitan*, y compris cette architecture de New-York dont nous parlions hier. Partout un désordre de Babel; jamais une nuance; toujours, entre une chose et une autre, des transitions brusques, soudaines, heurtées, qui font sursauter.

Ils ne sentent donc pas ce que c'est qu'une note fausse, ces Américains ?

« Elle est bizarre, pensai-je en mon for intérieur, mais elle n'est pas sotte. Et elle a un tempérament artistique. » Je lui rappelai en plaisantant les discours de la veille.

— Hier, dis-je, vous avez entendu, madame, la parole des temps nouveaux. Le chaos américain est le miroir de la jeunesse du monde...

Elle resta silencieuse, une seconde ; puis, avec une force où il y avait comme de l'acharnement :

— J'ai rencontré dans ma vie peu d'hommes qui m'aient été aussi antipathiques que ce monsieur. Comment s'appelle-t-il ? Qui est-il ?... Antipathique à vous aussi, j'espère. Quel rustre achevé ! Avez-vous remarqué la façon dont il s'habille ?

Et elle eut un bruyant éclat de rire. Je confessai que je n'avais pas pris garde au costume de l'avocat, mais que, d'habitude, il me semblait vêtu avec élégance.

— Mais vous n'avez donc pas vu, hier soir ? insista-t-elle. Il était habillé contre toutes les règles : un *tait* noir et un gilet gris irréprochables ; et puis... et puis, un pantalon bleu !

De nouveau elle se mit à rire. Je haussai les épaules.

— Prenez garde, madame, repartis-je en plaisantant, qu'un jour il ne vous demande au nom de quelle autorité vous voulez l'empêcher d'assortir le noir, le gris et le bleu. D'ailleurs, si cela vous ennuie de l'entendre, je vous plains : car il parlera encore, et beaucoup. Hier, il a démoli Paris, la tragédie grecque et la sculpture grecque ; ce soir, ce sera le tour de Shakspeare.

Et je lui fis part de ce qui avait été convenu au déjeuner. Étonnée, elle aussi, elle me demanda d'abord pourquoi Alverighi voulait prendre *Hamlet* pour cible, et comment cette idée lui était venue. Quand je lui eus répondu que je n'en savais rien :

— Ainsi donc, conclut-elle, c'est un Américain qui défendra l'art de l'Europe contre un Européen ? N'importe : je veux assister à cette discussion. Au pis aller, ce sera pour moi une leçon d'italien : j'ai un peu négligé votre langue.

Après quelques autres propos, je la saluai, retournai sur le bord opposé du navire ; et là j'aperçus, presque couché sur une chaise longue comme sur un lit, Alverighi occupé à lire attentivement un livre qu'il appuyait contre sa poitrine et qu'il tenait ouvert d'une seule main, entre le pouce et les quatre doigts.

Par terre, à droite et à gauche, plusieurs livres gisaient pêle-mêle. Je m'arrêtai près de lui, un instant; je vis qu'il lisait *Hamlet* dans le texte anglais, et qu'il avait à sa portée, sur le plancher, la traduction de Rusconi.

— Vous vous préparez pour ce soir? lui dis-je.

Et j'examinai les livres jetés à terre. C'était *Patria lontana*, d'Enrico Corradini, le *Libro di versi* d'Olindo Malagodi, l'*Évolution créatrice* de Bergson, les *Vues d'Amérique* de Paul Adam. Au surplus, je remarquai que ces livres étaient défraîchis, comme si on les eût beaucoup maniés; mais pourtant aucun d'eux n'avait toutes ses pages coupées.

Le soir, lorsque Mme Feldmann qui, selon son habitude, était en retard, entra dans la salle à manger, serrée et moulée des pieds à la poitrine dans une robe noire d'où émergeaient, nues, des épaules parfaites et un cou d'une blancheur éblouissante, toute la salle, oubliant dîner et conversations, se retourna pour la regarder, mais avec une curiosité et avec des regards qui n'étaient plus ceux de la veille. On ne se demandait plus : « Qui est cette femme? » mais on murmurait avec une allégresse admirative : « Enfin la voici. » Les domestiques, à trois ou quatre, l'entouraient de soins, sans la perdre de vue un instant; tous les convives, même Alverighi, lui parlaient sur un ton d'empressement obséquieux; et elle, comme la veille, écoutait, répondait, souriait, tournait de l'un à l'autre ses beaux yeux d'or, tantôt grands ouverts, tantôt mi-clos. De nouveau elle était rajeunie; les petites rides s'étaient effacées aux coins de sa bouche, la pâleur et la lassitude avaient disparu de son visage. Naturellement, on s'entretint de la discussion prochaine. La dame et moi, nous demandâmes à Cavalcanti :

— Êtes-vous prêt?

Et nous lui recommandâmes de bien défendre Shakspeare contre les « barbares » de l'Amérique. Puis nous causâmes de choses insignifiantes, jusqu'au moment où, d'une manière un peu brusque, Mme Feldmann m'adressa une question. Était-il vrai qu'aux États-Unis un époux pût obtenir le divorce sans même être obligé d'avertir l'autre époux? J'étais en état de répondre sérieusement à cette question, parce que M. Gilder, alors directeur du *Putnam's Magazine*, m'avait parlé longuement sur ce sujet. Mais, comme la matière s'y prêtait, l'idée me vint de me donner le plaisir du paradoxe et des exagérations.

— Non seulement c'est possible, répondis-je, mais c'est facile. L'Amérique du Nord est la terre promise pour les maris en rupture de ban. Je me rappelle qu'un jour, à bord de *la Savoie*, j'ai entendu de ma couchette deux émigrans qui causaient sur le pont, juste sous la fenêtre de ma cabine. L'un était de la Croatie, l'autre de la Vénétie; ils s'exprimaient en italien, et le Croate disait à l'autre : « Quel beau pays que l'Amérique ! On y épouse autant de femmes qu'on veut ! » La dame sourit et n'ajouta rien. Mais l'amiral prit la parole :

— Ce n'est pas possible ! s'écria-t-il sur un ton presque irrité. C'est par trop absurde !

Un peu surpris de cette indignation soudaine, je me tournai vers lui, de l'air le plus candide.

— C'est très simple, au contraire, expliquai-je. Dans plusieurs États de l'Union, il est permis à un époux, si l'autre époux demeure dans un État différent, de demander le divorce par la procédure qui, dans le droit américain, se nomme *constructive service*, c'est-à-dire sans citation personnelle, comme s'il s'agissait d'une affaire *in rem* ou *quasi in rem*, et non *in personam;* il suffit, par exemple, de publier la citation dans les journaux de la localité. Or, si la femme réside dans un État différent ou à l'étranger, le mari la cite par la voie de ces journaux; la femme ne les lit point ; à la date fixée, le mari comparaît seul devant le tribunal, et il obtient le jugement de divorce.

— Mais y a-t-il au monde une chose plus personnelle que l'état civil ? protesta l'amiral.

— Vous oubliez, répliquai-je, que l'Amérique du Nord est une fédération d'États. Si la loi imposait la citation personnelle, il faudrait que l'époux offensé citât l'époux coupable devant la cour de l'État où celui-ci résiderait. C'est-à-dire que, en changeant de résidence, l'époux coupable pourrait choisir à son gré l'État où la loi sur le divorce lui serait la plus favorable. Afin d'éviter cet écueil-là...

— Ils ont donné tête baissée dans cet autre, interrompit rudement l'amiral. Bel avantage !

— Amiral, repris-je, les lois peuvent se comparer aux automobiles qui roulent sur des routes tortueuses. Malheur à eux si, dans certains tournans, ils courent tout droit ! Ce sera la culbute. Au reste, consolez-vous. Jamais la Cour suprême de Washington ne s'est décidée à reconnaître expressément que la procé-

dure de divorce fût une procédure *in rem;* et même, une fois, si j'ai bonne mémoire, elle a déclaré qu'elle refusait de la reconnaître comme telle. Mais, après avoir posé le principe, elle n'a pas osé en déduire les conséquences logiques ; et depuis lors il y a des gens qui estiment que, en raison de cet arrêt, les divorces obtenus par le *constructive service* sont valables, non dans toute l'Union, mais seulement dans l'État où le jugement a été rendu. Voici donc ce qui résulterait d'une semblable thèse : les ex-conjoints, divorcés dans cet État, redeviendraient mari et femme dès qu'ils en sortiraient. Dans cet État, ils pourraient l'un et l'autre contracter un autre mariage; mais chacun d'eux, s'il sortait de cet État avec son nouveau conjoint, commettrait le délit d'adultère dès qu'il aurait franchi la frontière. Si la femme divorcée abandonnait cet État, le mari, qui n'en serait pas sorti, continuerait à être célibataire; mais au delà des frontières il aurait une femme; et la femme, qui aurait repris sa qualité d'épouse légitime, n'aurait cependant point de mari, puisque, là-bas, le divorce subsisterait vis-à-vis d'elle. Bref, cela ferait une épouse sans époux et un célibataire qui aurait une femme légitime.

— C'est à se croire dans une maison de fous ! grommela l'amiral.

— C'est le droit ! répondis-je.

La dame avait écouté toute cette conversation en silence, avec un vague sourire qui, par instans, m'avait paru distrait et presque forcé, tant il différait de ce rire mobile dont s'illuminait habituellement son visage. Comme le dîner était fini, Alverighi et Cavalcanti sortirent pour fumer un cigare, avant d'entrer en lice. L'amiral et la dame sortirent aussi, parlant entre eux à voix basse. Il était entendu que nous nous retrouverions à neuf heures, sur le pont d'en haut. Et à neuf heures, en effet, riant, plaisantant sur le sort toujours infortuné de ce pauvre Hamlet, nous montions l'escalier tous ensemble, y compris ma femme qui, se sentant mieux, voulait assister à la discussion. Dans le salon d'en haut, petit, bas, élégant, rose comme le berceau d'une fillette, mais grinçant et tremblant des vibrations internes de l'énorme masse de fer sur laquelle il était posé, quelqu'un, — je ne sais qui, — avait rangé plusieurs chaises en demi-cercle, devant une table; et, au milieu de la ligne des chaises, on avait mis un fauteuil. Ce fauteuil fut attribué sans

discussion à Mme Feldmann. « Συνέδριον κατασκευάσωμεν, comme dit Platon, » murmura Rosetti. Nous nous assîmes au hasard, avec une gravité qui n'était pas exempte d'ironie, à la façon de gens qui s'attendent à en ouïr de belles. Et, lorsque Alverighi, le barbare, assis derrière la table, avec le volume ouvert devant lui, eut obtenu le silence, il prit ainsi la parole.

V

— Je fais d'abord observer que la première scène est inutile. Faites-en l'épreuve ; commencez à lire la tragédie par la seconde scène, et vous verrez si le premier acte ne reste pas tout aussi clair, si même il ne devient pas plus bref, plus rapide, par conséquent plus beau. L'apparition du spectre, sujet de la première scène, est racontée dans la seconde à Hamlet par Horatio, par Marcellus et par Bernardo. Donc, non seulement la première scène est inutile, mais elle affaiblit la scène principale de l'acte, celle où le spectre apparaît à Hamlet : car le spectateur l'a déjà vu, ce spectre. Seul un dramaturge novice pouvait commettre une erreur aussi grossière. Bien certainement le spectre ne devait apparaître qu'une fois...

Et il s'arrêta un instant, en regardant Cavalcanti, comme pour attendre des objections. Mais Cavalcanti resta muet.

— La seconde scène est excellente, au contraire, poursuivit Alverighi. Le Roi fait une belle harangue aux ambassadeurs qu'il envoie en Norvège ; puis Laerte demande la permission de repartir pour Paris ; enfin le Roi et la Reine s'adressent à Hamlet qui, vêtu de deuil, sombre de visage, taciturne, assiste à l'audience royale. Hamlet entre bien en scène, exprime sa douleur par un morceau d'une vigoureuse poésie :

Seems, Madame! Nay, it is: I know not seems...

et plus tard, dans le monologue :

O! that this too too solid flesh would melt...

encore que les images dont se sert Hamlet pour exprimer sa douleur soient toutes boiteuses, contournées, biscornues, de fort mauvais goût.

Il prononça ces qualificatifs avec force, en fixant de nouveau les yeux sur Cavalcanti ; mais, cette fois encore, celui-ci ne broncha pas.

— Horatio, Marcellus, Bernardo, reprit Alverighi, lui racontent l'apparition, et Hamlet se décide à parler au spectre. Ici, rien à noter. Nous arrivons à la troisième scène, sur laquelle je n'insisterai pas davantage : c'est une scène secondaire, qui prépare les futurs épisodes d'amour. Laerte, d'abord, et Polonius, ensuite, entretiennent Ophélie de l'amour d'Hamlet et lui conseillent de se tenir sur ses gardes. Mais nous voici arrivés à la scène quatre, et ici commencent les anicroches. Hamlet, Horatio, Marcellus viennent sur l'esplanade pour attendre le spectre ; dans le château voisin retentissent les trompettes et tonnent les canons ; le Roi fait ripaille, et Hamlet débite une longue tirade sur le vice de l'intempérance et sur les autres vices humains... De grâce, monsieur Cavalcanti, vous qui admirez Shakspeare comme un inimitable peintre d'âmes, expliquez-moi pour quelle raison Hamlet s'abandonne en ce moment à une sortie si intempestive.

Mais, quoique interpellé par son nom, Cavalcanti garda encore le silence. L'autre insista :

— Vous semble-t-il humain qu'Hamlet se tourne vers le public et lui fasse ce sermon, tout juste à la minute où il attend, l'âme tourmentée de doutes cruels, l'ombre de son père ? Vous semble-t-il que cela soit conforme à la vérité psychologique ? L'auriez-vous fait parler ainsi, vous, dans un drame ? Répondez-moi, s'il vous plaît, oui ou non.

Si Cavalcanti aimait mieux assister aux discussions d'autrui que discuter lui-même, il savait toutefois, lorsqu'il le fallait, — ce n'était pas pour rien qu'il était diplomate, — argumenter subtilement contre un adversaire. Il se décida donc à répondre, parce qu'il ne pouvait plus opposer le silence à ces questions directes ; et peut-être aussi sentait-il, comme nous l'avions senti tous aux premiers coups, résolument assénés, de ces critiques qui n'étaient pas sottes, que la discussion serait sérieuse et qu'il n'y aurait plus moyen de la tourner en plaisanterie, comme nous avions fait jusqu'alors, du moins dans notre for intérieur. Mais, au début, il parla comme quelqu'un qui est obligé de parler malgré lui.

— Hamlet, dit-il, n'est pas un homme comme vous et moi ; c'est un esprit vagabond et fantasque ; ses pensées mêmes le poussent à droite et à gauche, et il s'abandonne à leur impulsion ; il ne raisonne pas selon la droite logique...

— Mais, en somme, raisonne-t-il ou déraisonne-t-il ? riposta vivement Alverighi. Vous hésitez ? C'est un point sur lequel il n'y a pas d'échappatoire. Ou il raisonne, ou...

— Il raisonne en déraisonnant, interrompit Cavalcanti, un peu brusque. En apparence, il divague, et néanmoins, il y a un lien entre toutes les choses qu'il dit : un lien caché, quoique réel. Mais ce lien, il n'est pas facile de le découvrir.

Alverighi sourit ironiquement.

— Un lien réel, mais qui ne peut se voir ? Je ne comprends guère. Quoi qu'il en soit, c'est une question qui se rattache à celle de la folie. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Et de nouveau il baissa les yeux sur son livre.

— La fin de l'acte est belle ; la scène du spectre est puissante... Acte second. Hamlet commence à simuler la folie. Puisqu'il simule, il n'est pas fou. Sur ce point, au moins, j'espère que nous serons d'accord.

— Oui et non, répondit Cavalcanti avec un peu d'hésitation.

— Comment, oui et non ? interrompit impétueusement Alverighi. Est-ce qu'Hamlet lui-même ne le déclare pas plusieurs fois à ses amis et à sa mère ? Et puis, qu'est-ce que ce personnage si vivant et si vrai, dont on ne sait pas même avec certitude s'il est fou ou s'il ne l'est pas ?

— Hamlet, repartit Cavalcanti, non sans quelque embarras, est un personnage complexe et profond, et par conséquent il y a en lui des replis obscurs. Chacun aperçoit une partie différente de ce caractère et peut le comprendre à sa façon. En outre, la psychiatrie n'a-t-elle pas démontré que les simulateurs de la folie sont parfois réellement un peu fous ? Le génie de Shakspeare a deviné...

Mais Alverighi, qui déjà, tandis que Cavalcanti s'expliquait, avait commencé à faire des gestes impatiens de dénégation, lui coupa la parole :

— Eh quoi ! Eh quoi ! Vous nous démontrerez un jour que Shakspeare est l'inventeur de l'aéroplane. Voulez-vous savoir ce qu'est effectivement la folie d'Hamlet ? C'est un fragment oublié au milieu du drame. Vous n'ignorez pas que Shakspeare a tiré son drame de Saxo Gramaticus. Avez-vous jamais lu Saxo Gramaticus ? Non. Eh bien, lisez-le : vous y verrez que le père d'Hamlet est assassiné lorsque Hamlet est encore enfant, et que son oncle usurpe le pouvoir. Hamlet, transporté dans un

château lointain, grandit sous la surveillance de cet oncle, et c'est pour cela qu'il feint d'être, non pas fou, mais simple d'esprit, afin de rassurer l'usurpateur en lui persuadant qu'il ne revendiquera jamais la couronne. Bref, si Hamlet feint la folie, c'est pour qu'on ne le tue pas, et afin de pouvoir revendiquer la succession, lorsqu'il sera grand. Mais, dans le drame shakspearien que le monde admire depuis des siècles, Hamlet est déjà un homme lorsque son père est assassiné, et nulle part on ne nous parle de la succession. Pourquoi ? Pourquoi Hamlet n'est-il pas roi au lieu de son oncle ? Une fois écartée la lutte pour la succession, qui est la raison de toute cette affaire, la folie devait aussi disparaître. Or elle est restée. Pourquoi ? Vraisemblablement parce qu'elle se prêtait à des scènes bizarres. Mais elle est restée comme une branche détachée de l'arbre, comme une branche sèche.

Alverighi parlait à des auditeurs encore hostiles et mal disposés, moins toutefois qu'au début. Mais, lorsqu'il eut expliqué ce qui précède, nous reconnûmes tous qu'aucun de nous n'aurait eu de bonne réponse à lui faire. Et aucun de nous, en effet, pas même Cavalcanti, ne répliqua. Alverighi promena les yeux autour de lui, et, pendant un moment, il jouit de cette première victoire. Ensuite il continua :

— Au second acte, je ne relèverai qu'un grave défaut de composition, à savoir que cet acte est formé de plusieurs longues scènes : la conversation avec Polonius, où Hamlet fait le fou ; la conversation avec Rosencrantz et Guildenstern ; l'entretien avec les comédiens. Or la raison de toutes ces scènes ne se comprend qu'à la dernière minute, dans l'admirable monologue final, lorsque Hamlet s'accuse de penser toujours et de ne jamais agir, et lorsqu'il déclare qu'il veut enfin faire quelque chose pour tirer la vérité au clair. La situation est vraie et dramatique ; Hamlet hésite, ne sait pas si le spectre a dit vrai ; il se demande par instans si ce ne serait pas encore un piège du démon, et il recourt à l'artifice des acteurs pour s'assurer de la vérité. Quel acte merveilleux aurait composé avec ces élémens un poète grand pour tout de bon, qui aurait annoncé dès le début, puis développé peu à peu et coloré cette situation ! Mais, dès que la situation s'est révélée au lecteur, elle se dénoue en quelques vers qui tombent sur la fin de l'acte comme un coup de massue qu'on recevrait sur la tête. Et nous voici au troisième acte.

Tandis qu'il prononçait les derniers mots, il me sembla que ma chaise oscillait légèrement. Je regardai les rideaux des fenêtres. Ils ondulaient, comme remués par le souffle rythmique d'une brise, quoique toutes les fenêtres fussent closes. Le paquebot entrait dans une mer agitée. Cependant l'avocat poursuivit :

— Le Roi, la Reine, Polonius, Ophélie, Rosencrantz, Guildenstern causent, s'entretiennent de la folie d'Hamlet ; on décide de recourir à Ophélie pour l'épreuve. Tous sortent, excepté Ophélie. Hamlet paraît et prononce le fameux monologue : *To be or not to be*. Très belle dissertation sur le suicide ; mais, expliquez-moi, s'il vous plaît, pour quelle raison le poète l'a mise juste à ce moment-là dans la bouche de son personnage ? Afin de dépeindre sa continuelle mélancolie ? Hamlet, dans son premier monologue, a déjà fait allusion au suicide :

Or that the Everlasting hat not fix'd
His canon' gainst self-slaughter...

Mais, si cette terrible pensée est toujours présente à son esprit, elle devrait revenir à chaque instant dans ses discours. Et au contraire, après la première allusion et après cette dissertation, plus rien. Donc cela aussi n'est qu'un éclair qui, à l'improviste, illumine pour un moment la tragédie ; et ensuite, bonsoir ! En somme, Hamlet ne se rappelle que de temps en temps sa propre personnalité ; le plus souvent, il se trompe sur lui-même, devient autre. Du reste, si nous sautons provisoirement la fameuse scène de la représentation, nous trouvons un nouvel et curieux exemple de cette manie de philosopher à tort et à travers qu'ont tous les personnages de Shakspeare, et c'est le Roi qui nous la fournit. La représentation terminée, le Roi se propose de faire fête à Hamlet et donne des ordres en conséquence. Ayant eu cette idée admirable, il se sent tout à coup pris d'attendrissement et il veut prier ; mais il ne peut pas, le pauvre : car il a sur l'estomac un fratricide, regrette de l'avoir commis, se désespère de ne point en éprouver de repentir; puis, pour se consoler, il avale, lui aussi, une potion de philosophie, disserte sur la prière, sur le remords, sur l'incorruptible justice de Dieu ; si bien qu'à la fin il réussit à se mettre en oraison, espérant de cela consolation et réconfort. Cependant ses coupe-jarrets se préparent à tuer Hamlet. C'est une autre peccadille à laquelle le Roi ne pense même pas, dans ses accès

de contrition : car, s'il avait scrupule de la commettre, comment le divin Shakspeare aurait-il pu terminer sa pièce ? Tels sont les profonds secrets de sa psychologie !

Ce dernier outrage, jeté à une œuvre qui lui était chère, eut enfin le pouvoir de faire perdre patience à Cavalcanti.

— Mais non, mais non ! prononça-t-il avec une animation insolite ; ce n'est pas ainsi qu'on fait la critique d'un chef-d'œuvre. Vous appliquez à Hamlet les règles d'Aristote, les canons de la tragédie grecque. Sans doute le drame grec fut une création immense ; il avait ses règles, exigeait l'unité d'action, la sobriété des détails, la simplicité de l'intrigue, la rapidité des développemens, la gradation des effets, la proportion dans les parties, des caractères peu compliqués, parfaitement intelligibles, si limpides qu'on pût voir à travers comme dans un cristal. Mais, parce que nous possédons en ce genre des chefs-d'œuvre immortels, est-ce à dire qu'en dehors de ces chefs-d'œuvre il n'y aura plus d'art ? Et l'art n'a-t-il qu'une seule forme ? Shakspeare décrit surtout les passions violentes, les caractères mal équilibrés, les âmes qui chancellent dans les sublimes vertiges de l'infini. Tout ec que vous appelez des défauts, il convient de le considérer de ce point de vue, et alors les défauts deviennent des qualités. Sans doute ses images sont souvent étranges et contournées ; mais c'est parce qu'il veut exprimer des états d'âme convulsifs et orageux. Vous dites qu'à la fin du second acte la situation se dénoue brusquement, en quelques vers, sans préparation suffisante. Fort bien ! Cela, c'est précisément l'art de Shakspeare : point de nuances, mais des éclairs imprévus, des surprises et des sursauts. Et c'est cela qu'il faut pour dépeindre les grands orages de l'âme. La première scène du premier acte est inutile, dites-vous encore. Mais c'est le contraire : car cette première apparition prépare et renforce la seconde. Le lecteur a déjà vu le spectre, a déjà tremblé ; et son anxiété n'en est que plus forte, lorsqu'il attend que le spectre réapparaisse au fils. Dans un drame grec, cette scène serait redondante, j'en conviens ; mais, dans un art tel que celui de Shakspeare, la redondance est nécessaire : au lieu d'y être un défaut, elle y est une qualité. Vous dites enfin que les personnages parlent au hasard. Mais combien de fois ne nous arrive-t-il point de parler au hasard, dans la vie ? Dans la vie, il n'y a pas seulement l'ordre, la symétrie, la paix, la mesure ; il y a aussi le tourbillon,

la guerre, le chaos, l'énorme et l'informe, la montagne et le glacier. N'oubliez pas cette circonstance : l'admiration pour l'œuvre de Shakspeare s'est répandue en même temps que la passion de l'alpinisme. Il y a là une coïncidence qui n'est pas fortuite!

Je n'avais jamais entendu le doux Cavalcanti s'exprimer avec autant de fougue. Toutefois, la dernière partie de son discours n'avait pas été écoutée avec autant d'attention que la première : car les auditeurs commençaient à se rendre compte des oscillations du paquebot, à s'agiter et à se distraire. Je me demandai si les vagues ne balaieraient pas bientôt du salon notre philosophie. Cependant Alverighi, qui venait d'écouter ce discours en souriant, avec une visible complaisance, ferma le livre qu'il avait devant lui, le repoussa de côté et s'écria :

— Enfin! Cela n'a pas été facile, mais nous y sommes arrivés! Parfaitement! Vous avez répété à propos de Shakspeare exactement ce que j'avais dit de New-York. Vous souvenez-vous? Je soutenais que la nature n'est pas faite à l'équerre, que le disproportionné, l'inégal, le violent peuvent et doivent être des élémens de beauté, comme ils sont des forces de la vie. New-York est à l'égard des architectures classiques ce que Shakspeare est à l'égard de Sophocle. Il ne serait pas possible d'admirer l'un et de mépriser l'autre sans contradiction...

Mais Cavalcanti ne le laissa pas continuer.

— Vous allez trop vite, interrompit-il sèchement. Qui donc nie qu'il y ait une âme de beauté dans le sauvage désordre de New-York? Ce n'est pas moi. Mais il ne s'ensuit point que je veuille, comme vous l'avez fait hier, biffer de la liste des belles choses les vieilles cités de l'Europe. Je ne vous suis pas dans cette voie. J'estime que, pour l'architecture comme pour tous les arts, l'esprit humain est capable de créer en nombre infini les formes de la beauté; qu'il ne faut lui imposer ni conditions, ni barrières, ni règles arbitraires; que ce qu'il faut, c'est étendre toujours davantage notre faculté de comprendre, afin de faire, si possible, qu'elle devienne infinie, comme est infinie la faculté de créer. J'admire Sophocle autant que Shakspeare et Shakspeare autant que Molière; j'admire Rossini et j'admire Wagner sans effort, et même en doublant par l'un le plaisir que l'autre me donne. Vous souriez? Je sais : vous allez dire sans doute que, nous Américains, nous sommes les provinciaux de la culture

moderne, parce que nous restons bouche bée devant toutes choses. Eh bien! laissez-moi vous répondre qu'en cela, vous autres Européens, vous auriez beaucoup à apprendre des Américains. Je vénère l'Europe comme notre mère et comme la mère de notre culture; je dis et je répète que, nous Américains, nous avons le devoir de nous reconnaître, encore aujourd'hui, pour ses disciples; mais je ne comprends pas pourquoi elle s'obstine à se faire toujours la guerre à elle-même jusque dans les régions des cieux, jusque dans l'éternelle sérénité de l'Olympe. Pour quelle cause vous est-il impossible d'affirmer une vérité ou d'admirer une forme de la beauté sans en nier et sans en mépriser une autre? D'où vient que, dans le vieux monde, tout savant, tout philosophe, tout lettré, tout artiste, dès qu'il a goûté aux fruits de l'arbre sacré, se croit l'unique, veut faire le désert autour de lui et se balancer seul dans l'immensité, à califourchon sur le petit fragment du Tout qui lui appartient, et que, devenu semblable à un dieu irritable et cruel, il est pris de la fureur de nier et d'anéantir tout ce qui n'est pas lui : le pouvoir qu'il ne partage pas; la richesse, s'il ne la possède pas; la tradition, s'il est un homme nouveau; la science, s'il est un artiste ou un philosophe; la philosophie et l'art, s'il est un savant; la jeunesse, s'il est vieux; l'avenir, parce qu'il vit lui-même dans le présent? Pourquoi, chez vous, le talent, dès qu'il est adulte, veut-il et doit-il se prouver à lui-même et prouver aux autres sa force naissante en faisant un massacre? donner l'assaut à toutes les doctrines qui s'écartent de la sienne, à toutes les écoles auxquelles il n'est pas affilié, à toutes les tendances qu'il n'approuve pas, comme si une différence quelconque impliquait inévitablement un péril mortel dans le monde de l'idéal? Mais non : nous Américains, nous estimons que la vérité, comme l'or de cette Vieille Montagne que nous avons visitée avec notre ami Ferrero, est un trésor caché dans la roche dure de l'ignorance, et que chaque homme ne réussit à en recueillir que quelques paillettes, avec une peine extraordinaire. Nous voulons que l'esprit humain exprime toute l'infinie beauté qu'il porte en lui-même, afin d'en orner le monde; et nous respectons trop cette beauté de l'art, — libre à vous, orgueilleux Européens, de nous appeler barbares en raison même de ce respect, — pour ne pas permettre à toutes les créations humaines d'être belles à leur manière, pour oser les astreindre à une beauté impossible, contraire à leur nature, née

seulement de notre caprice. Si cela est de la barbarie, nous sommes fiers d'être des barbares!

La philosophie l'avait emporté, un instant, sur la tempête, et nous avions écouté avec beaucoup d'attention l'éloquent discours de Cavalcanti, sans plus sentir osciller le plancher. Tous, Européens et Américains, nous éclatâmes en applaudissemens. Ce profond, sincère, universel amour du vrai et du beau, dont le souffle venait de l'Amérique, du Brésil, de la cité couchée au sein de la forêt vierge, nous avait tous émus. Mais les applaudissemens et les cris avaient interrompu la conférence, et cette interruption fut mise à profit par deux domestiques qui, depuis quelques minutes, attendaient à l'écart le moment d'entrer dans notre cercle, de poser sur la table de l'orateur deux plateaux chargés de verres et de déboucher quelques bouteilles de champagne. Celui qui offrait le champagne, c'était M. Vazquez, Argentin, ami d'Alverighi : un de ces riches propriétaires, habiles, industrieux, entreprenans, auxquels la République doit sa prospérité actuelle, et qui allait avec Alverighi sur le vieux continent pour diverses affaires, entre autres pour y organiser la vente de la viande frigorifiée dans l'Europe occidentale.

Lorsque les domestiques nous envahirent, quelques assistans quittèrent leurs sièges. Alverighi aussi se leva; mais aussitôt il fut assailli de tous les côtés, attaqué à droite, battu en brèche à gauche. Mme Feldmann lui déclara qu'elle avait assez bien compris, mais que la scène du spectre, récitée par Mounet-Sully à la Comédie-Française, était superbe. L'amiral affirma que le fameux monologue, placé là à tort ou à raison, était un des plus beaux morceaux de la poésie universelle. Ma femme défendit Ophelia. Cavalcanti défendit les contradictions d'Hamlet. Ils parlaient tous avec véhémence, comme s'ils avaient été personnellement offensés par ces critiques, encore qu'elles ne fussent qu'un procédé dialectique mis en œuvre pour faire répéter à Cavalcanti, au sujet de Shakspeare, le raisonnement tenu la veille au soir par Alverighi au sujet de l'architecture de New-York. « Vraiment, pensai-je, l'admiration pour Shakspeare est désormais une religion universelle. » Investi de toutes parts, Alverighi, s'efforçait vainement de répondre à tous et de s'expliquer. Enfin, las de combattre, il se dégagea de la bagarre, et, se tournant vers Vazquez, il leva un peu le verre qu'il tenait à la main.

— Il est exquis, ce vin, comme tout ce que vous offrez à vos amis, dit-il en espagnol.

Vazquez montra par un sourire le plaisir que lui faisait ce compliment; mais un marchand de vin d'Asti, qui se trouvait parmi les passagers, et qui, attiré peut-être par l'odeur du vin, s'était approché de nous, dit en italien à Alverighi :

— Ce vin est excellent, j'en conviens. Mais je connais du Canelli qui n'a rien à lui envier.

Et, comme Alverighi souriait, incrédule :

— Vous ne me croyez pas, sans doute parce que le Canelli est un vin italien? Mais je voudrais qu'on vous le servît avec une flamboyante étiquette française...

— C'est maintenant une manie qu'ont tous les peuples, repartit Alverighi d'un air un peu dédaigneux, de fabriquer du champagne. On en fait aussi en Argentine : c'est le seul produit argentin qui soit détestable.

— Avec la viande frigorifiée! ajouta imprudemment le docteur Montanari.

Pût-il ne l'avoir jamais dit! Vazquez et Alverighi protestèrent avec véhémence que la viande frigorifiée était la meilleure du monde; et il s'ensuivit une discussion qui, au bout de quelques minutes, flamba comme un violent incendie. Shakspeare lui-même fut oublié. Qui sait combien de temps aurait duré la dispute, si, en ce moment-là, une oscillation plus ample du navire ne nous eût tous fait vaciller et n'eût jeté deux coupes à terre. Au bruit des verres cassés nous nous retournâmes. L'amiral sortit pour donner un coup d'œil au temps; le marchand d'Asti et un ou deux autres le suivirent; Mme Feldmann donna l'exemple de se rasseoir; nous l'imitâmes, sauf Alverighi qui resta debout, appuyé à la table, les bras croisés. Et, lorsque l'amiral revint dire que cela durerait jusqu'à l'aube, la discussion recommença, sur l'initiative de Rosetti qui jusqu'alors n'avait pas ouvert la bouche.

— Je voudrais savoir, dit-il, si vous admirez ou si vous n'admirez pas *Hamlet*. Car c'est la seule chose que je n'aie pas saisie. Hier, vous avez soutenu que New-York est la plus belle ville du monde; ce soir, que son architecture peut être comparée à un drame de Shakspeare, mais après avoir fait de ce drame une critique impitoyable. Si *Hamlet* est un mauvais drame, New-York devrait donc être une ville laide.

Rosetti avait réellement compris l'argumentation d'Alverighi,

et il frappait le raisonnement au défaut de la cuirasse. Mais Alverighi sourit d'un air d'assurance :

— Fort bien, dit-il. Nous avons atteint le but. Vous avez raison : cela, c'est l'essentiel. M. Cavalcanti pense que l'Américain admire à la fois les deux formes opposées de l'art, lorsqu'elles se rencontrent, tandis que l'Européen admire l'une et méprise l'autre. Quant à moi, ni je n'en admire ni je n'en méprise aucune. Hier soir, j'ai soutenu que New-York est la plus belle ville du monde, par caprice, par esprit de contradiction; mais j'accorde que l'on pourrait à volonté soutenir le contraire par des argumens tout aussi valables.

Et, à cet endroit, il se tourna vers Cavalcanti :

— Je vous ai demandé, hier soir, au nom de quel principe on pouvait affirmer que New-York est laid. Eh bien! pas n'est besoin de grande attention pour voir qu'un tel principe n'existe pas. D'une œuvre d'art, il est toujours possible de démontrer ce que l'on veut : qu'elle est belle ou qu'elle est laide, qu'elle est un chef-d'œuvre ou qu'elle est une chose hideuse. Par exemple, un écrivain est-il limpide et clair? Si je veux le déprécier, je l'accuse d'être superficiel et commun, d'écrire comme un journaliste. Un écrivain est-il obscur, imprécis, enveloppé? Si je veux absolument l'admirer, je dis qu'il est profond, transcendant, plein de significations secrètes. Réciproquement, si un poète, un romancier, un musicien est profond comme l'Océan que nous traversons, qui m'empêchera de lui reprocher son obscurité, sa lourdeur, ses nuages? Le caractère d'Hamlet est obscur et contradictoire, disais-je. Non, répondiez-vous : il est profond. La première scène d'*Hamlet*, disais-je encore, est superflue et même nuisible, parce qu'elle émousse l'impression que donnera la seconde apparition du spectre. Et vous me répondiez : au contraire, elle l'accroît parce qu'elle la prépare, et, par conséquent, elle est nécessaire. La dernière scène du second acte, ai-je ajouté, est mauvaise, parce qu'elle n'est pas préparée. Et vous avez répliqué que, n'étant pas préparée, elle donnait au lecteur plus de surprise et d'émotion. Dans mon raisonnement, la préparation était une fois un défaut et une fois une qualité; dans votre raisonnement, elle était une fois une qualité et une fois un défaut. Hier, nous avons failli nous prendre aux cheveux pour New-York et pour Paris. Mais, dans tous les arts, l'harmonie de la composition peut être taxée de froideur géo-

métrique; et, *vice versa*, un art impétueux, débordant, inégal, peut être jugé barbare, grossier, limoneux. Pétrarque et Victor Hugo; Racine et Shakspeare; Paris et New-York.

Cavalcanti attendit un instant, comme pour s'assurer qu'Alverighi avait fini. Puis :

— Qu'en concluez-vous? demanda-t-il.

— Ce que j'en conclus? répliqua l'autre, un peu impatienté. Voici. Ce qu'on appelle la beauté n'est qu'une illusion, puisqu'il est impossible de savoir ce que c'est.

— Vous oubliez, ce me semble, reprit Cavalcanti, que l'art est un sentiment, et non une idée ou une théorie.

A cette minute, en tournant les yeux par hasard, je vis Mme Feldmann qui, le coude droit appuyé sur le genou, tenait son front posé sur la paume de sa main, tandis que l'amiral la considérait avec attention. Cependant Cavalcanti continuait à parler.

— Ne vous est-il jamais arrivé, en regardant un tableau, en écoutant de la musique, en lisant des vers, en contemplant un paysage, de sentir ce cri s'élever du fond de votre âme : « Comme c'est beau! » N'avez-vous pas éprouvé, devant la colonnade de Saint-Pierre de Rome, ou en regardant l'Amour sacré et l'Amour profane, ou en lisant une ode de Victor Hugo, une joie, un délice, un ravissement, je dirais presque un bref délire de jouissance, immédiat et non dérivé, instinctif et non réfléchi, intime, spontané, libre? Eh bien! la beauté, la voilà! C'est ce qui, dans les œuvres d'art et dans certains objets de la nature, a la vertu de susciter en nous, immédiatement, ce frisson de plaisir. Pourquoi ces objets et ces œuvres possèdent-ils un tel pouvoir? C'est un mystère. En quoi consiste proprement ce plaisir? C'est encore un mystère. Mais le plaisir lui-même n'est pas une illusion : nous l'éprouvons réellement, et n'importe qui peut en porter témoignage; c'est une des rares choses dont nous pouvons être certains, précisément parce que c'est un sentiment; et, puisque c'est un sentiment, c'est, comme tous les sentimens, quelque chose de primitif, de spontané, d'autonome, et qui ne dépend point de la raison. C'est donc, en un sens, quelque chose d'absolu. Le raisonnement peut éclaircir ou obscurcir le sentiment du beau, comme tout autre sentiment; mais il ne peut ni le faire naître ni le détruire. Raisonnez tant que vous voudrez : le plaisir que j'éprouve devant la Vénus de Milo, je l'éprouverai toujours. Et, tant que je l'éprouverai, les autres peuvent raisonner, argu-

menter, sophistiquer pour ou contre la beauté de cette Vénus, je ne m'en soucierai guère! La règle, l'autorité, la doctrine, je la porte en moi-même, infaillible!

Alverighi avait écouté ce discours sans faire un geste, attentif, songeur, n'anticipant point par la mimique, comme c'était son habitude, sur les affirmations ou les négations futures : signe manifeste qu'il se préparait à répondre sérieusement.

— Nous sommes d'accord, commença-t-il. Le beau est quelque chose qui nous donne un plaisir par une sorte de contact immédiat. Mais de quelle nature est ce plaisir? *That is the question*, comme disait notre Hamlet. Est-ce le plaisir qui naît de la satisfaction d'un besoin? Un besoin, soit inné, soit acquis par habitude, est un *quid* qui engendre du plaisir et de la douleur : du plaisir quand il est satisfait, de la douleur quand il n'est pas satisfait. Or, pouvons-nous dire que l'homme souffre quand il est privé d'art? Il me semble, à moi, que l'art nous donne du plaisir quand nous pouvons en jouir, mais que néanmoins nous ne souffrons pas quand nous en sommes privés. Ce n'est donc pas un besoin. C'est même en cela que consiste sa plus haute vertu : pouvoir être toujours une source de plaisir et jamais une source de douleur. N'est-ce pas aussi votre avis?

Cavalcanti hésita, une seconde.

— Pourtant, répondit-il avec peu d'assurance, si vous enlevez à un grand sculpteur son ciseau, si vous mettez en prison un poète, sans papier ni plume...

— Ce n'est pas cela que je veux dire. Pour l'artiste qui crée, l'art est l'instrument de sa propre virtuosité, et on comprend qu'il en ait besoin, comme le banquier a besoin de son argent, comme le professeur d'équitation a besoin de ses chevaux. Je parle de ceux qui jouissent de l'art. Supposez un fervent admirateur de Dante, qui serait en même temps un fumeur enragé, comme l'est, je crois, M. Rosetti. Si cet homme est condamné à six mois de prison avec l'alternative d'y être privé, soit de cigares, soit de Dante, que choisira-t-il?

Tout le monde rit, et Rosetti fit observer plaisamment que l'habitude de fumer était plus qu'un besoin : c'était un vice!

— Autre preuve, poursuivit Alverighi. De quoi juge-t-on, dans le jugement esthétique? De la qualité ou de la quantité? De la qualité, ce me semble. Le jugement esthétique est le jugement qualitatif par excellence; jamais il ne tient compte de

la quantité; toujours et partout, dans tous les arts, une chose belle aura plus de prix que cent choses laides. Mais qui ne sait que l'homme perçoit et goûte d'autant mieux les qualités des choses, qu'en décroît chez lui le besoin? Plus j'ai faim, et moins je fais de différence entre le grossier pain de soldat et la plus savoureuse brioche; affamé, je préférerais même un gros pain de soldat à un petit gâteau exquis. Si, en fait d'art, notre jugement ne porte que sur la qualité, si nous n'y tenons aucun compte de la quantité, il est clair que le besoin demeure étranger à ce jugement. Le plaisir de l'art ne correspond donc pas à un besoin; j'en jouis lorsque, je puis en jouir; mais je ne souffre pas, si j'en suis privé. Sommes-nous bien d'accord?

— Oui, si vous l'entendez ainsi, approuva Cavalcanti.

Alors Alverighi fit une pause, comme pour avertir ses auditeurs d'ouvrir leurs oreilles et leurs esprits aux argumens décisifs. Dans la chaleur du discours, il ne s'était pas aperçu que Rosetti était, avec Cavalcanti, le seul qui, impassible comme toujours, prêtât encore attention à ce qu'il disait. Les autres n'écoutaient plus guère, soit que la vive controverse du début semblât s'être atténuée et pacifiée, soit qu'ils fussent distraits par Mme Feldmann qui, de nouveau, s'était redressée et sur le visage de laquelle on apercevait cette lassitude qui précède le sommeil.

— Précisément parce que le plaisir de l'art est un plaisir sans besoin, un plaisir désintéressé et libre, poursuivit-il, c'est un plaisir incertain, mal défini, nébuleux. Le plaisir d'un besoin satisfait est si intense que je n'ai aucun doute sur ma sensation. Mais que d'incertitudes, au contraire, lorsque je cherche à préciser la nature et la qualité du plaisir que produisent en moi tels ou tels objets de la nature, telles ou telles œuvres de l'homme, en tant qu'elles sont belles! A certains momens je sens ce plaisir, et à d'autres, non; et je n'arrive pas à comprendre de quoi dépend cette différence. Il y a aussi des momens où je ne saurais dire si je le sens ou si je ne le sens pas : tour à tour il me semble que oui et que non; je fais un effort pour me comprendre moi-même, sans y réussir. Souvent je m'aperçois qu'à cet égard, je ne suis point d'accord avec mes semblables : il m'arrive d'éprouver ce plaisir quand mes amis ne l'éprouvent pas, et il m'arrive de ne pas l'éprouver quand mes amis l'éprouvent. Vous avez beau dire : « Je m'enferme en moi-même! » Combien y a-t-il d'hommes capables d'admirer

seuls une œuvre d'art que tous les autres méprisent? Heurtée par l'opinion contraire d'autrui, ma propre opinion chancelle; j'ai besoin de l'étayer. Or, étant donné que mon sentiment est obscur, comment pourrai-je l'étayer, sinon en raisonnant? C'est donc l'incertitude du sentiment qui nous pousse à tâcher d'admirer par raison démonstrative. Inquiets et mécontens, nous empoignons la lampe de l'entendement, et, avec elle, nous descendons dans les profondeurs de notre conscience, afin de savoir si ce qui nous émeut est réellement beau. Mais, hélas! l'entendement se moque de nous : sa lampe tourne sans cesse et nous éberlue par une succession sautillante d'ombres et de lumières; ses réponses sont ambiguës comme celles de la sibylle, et bientôt nous ne comprenons plus rien...

De nouveau la conversation fut interrompue, mais cette fois par le vent et par la mer, qui semblaient se déchaîner. Pendant quelque temps, le navire oscilla et trembla d'une palpitation intérieure, longue, profonde, comme exaspérée!

— Il me semble que la houle devient forte, dit tout bas Mme Feldmann à l'amiral, en ouvrant péniblement ses yeux à demi clos par le sommeil.

L'amiral la regarda, lui murmura quelques mots à l'oreille; puis il regarda Cavalcanti et il se leva.

— Messieurs, dit-il, il est onze heures et demie. N'abusons pas de la patience de ces dames. Nous avons quinze jours pour terminer la discussion.

Sur quoi, nous nous levâmes tous. Alverighi rayonnait de joie. On lisait sur son visage la jubilation d'avoir pu dire enfin ce qu'il avait sur le cœur, et le dire victorieusement : car, jusqu'à la dernière minute, il était resté maître du terrain. En descendant l'escalier derrière l'amiral qui donnait le bras à Mme Fedmann, j'entendis celui-ci dire :

— Malheureusement il en est ainsi, madame. Au Brésil, vous rencontrez déjà quelques jeunes gens qui jugent New-York plus beau que Paris. Ils ne sont pas nombreux encore. Mais...

Il n'en dit pas davantage : Mme Feldmann bâillait.

GUGLIELMO FERRERO.

(*La suite au prochain numéro.*)

AU
COUCHANT DE LA MONARCHIE[1]

XIV[2]
LA CHUTE DE NECKER

I

Aux derniers jours d'avril 1781, la situation de Necker n'était pas sans similitude avec celle de Turgot, cinq années plus tôt, jour pour jour. Comme Turgot, en effet, il avait contre lui les parlemens, animés d'une pareille rancune, une partie des privilégiés et une moitié du ministère, à savoir MM. de Maurepas, de Vergennes et de Miromesnil. De ces trois collègues de Necker, le premier l'abhorrait par jalousie sénile, les deux autres le combattaient au nom de leurs principes, ou plutôt de leurs préjugés, en hommes d'ancien régime hostiles d'instinct à toute réformation profonde. Comme Turgot également, Necker était soutenu par l'opinion publique, c'est-à-dire non seulement par les salons et les bureaux d'esprit, mais par la bourgeoisie et par la masse du peuple, qui avaient mis en lui leurs dernières espérances.

Là cependant s'arrête l'analogie. Un examen plus détaillé révèle d'importantes dissemblances. Marie-Antoinette, en effet, qui détestait Turgot, penchait, comme on sait, pour Necker. Elle résistait même, sur ce point, aux suggestions d'une partie de

(1) *Copyright by* Calmann-Lévy 1912.
(2) Voyez la *Revue* du 1er décembre.

son entourage, la coterie Polignac, pour des raisons mal définies, s'étant retournée depuis peu contre le directeur. « La Reine, écrit à cette époque Mercy à Joseph II (1), daigne encourager et protéger le directeur général des finances. On a essayé toute sorte de voies pour lui nuire auprès de Sa Majesté, mais, quoique cette cabale fût dirigée par les alentours favoris, elle n'a point eu d'effet. » Il résultait, pourtant, de ces attaques multipliées, un peu plus de mollesse dans le soutien accordé par la Reine à un homme dont, au fond du cœur, elle appréciait le caractère et reconnaissait le mérite. Il faut encore noter que, plus heureux que son prédécesseur, Necker comptait au sein du Cabinet des appuis chaleureux : Castries et Ségur demeuraient, de cœur et de fait, sincèrement dévoués à sa cause. Choiseul, leur ami à tous deux, les fortifiait dans cette fidélité.

Mais la différence essentielle était dans les dispositions et dans l'attitude du clergé, dont la plus grande partie, en dépit du protestantisme, semblait ralliée de bonne foi à Necker, lui prêtait publiquement le secours de son influence. Sans doute, dans le début, il s'était rencontré par là des répugnances à vaincre, des préventions à dissiper, que j'ai mentionnées en leur temps. Mais, comme dit un gazetier (2), Necker avait eu la sagesse « de ne pas se roidir » contre une méfiance, après tout naturelle, et de s'appliquer, au contraire, à désarmer, par des avances adroites et des concessions opportunes, une hostilité redoutable. « Il a pris le parti, confirme le même publiciste, d'avoir beaucoup de liant avec les prélats, d'en avoir même à sa table et de leur rendre des services. » Sa politique ne s'était pas restreinte à de bons procédés mondains et il n'avait pas reculé devant des preuves plus efficaces de sa volonté conciliante, en abandonnant des projets dont le succès lui eût certainement été cher. Nul ne saurait douter qu'il n'eût ardemment désiré, dans le fond de son cœur, d'obtenir le retrait des prescriptions cruelles édictées autrefois contre ses coreligionnaires, de restituer aux protestans le libre exercice de leur culte et le statut légal; de faire sanctionner, en un mot, par un document officiel, la tolérance qui, sauf quelques rares exceptions, existait en fait dès ce temps, les mœurs étant, là comme partout, plus fortes que les lois. Il y renonça néanmoins, il se tut, il remit à

(1) Lettre du 21 avril 1781. — *Correspondance* publiée par Flammermont.
(2) *L'Espion anglais*, t. IV.

des jours meilleurs une si juste réforme, dont il laissa l'honneur à l'un de ses successeurs au pouvoir. Comment, d'un tel silence, ne lui eussent pas su gré les membres de l'épiscopat, à l'heure même où l'un d'eux (1), dans l'assemblée de 1780, croyait devoir dénoncer comme un grand scandale « l'audace des faux pasteurs prêchant jusqu'aux portes des villes, » montrait avec fracas l'Église romaine « odieusement exposée, par cette impunité, à partager l'empire avec une orgueilleuse rivale (2). »

De même, il est certain que le directeur général eût voulu abolir, ou du moins réformer la dîme, si excessive et si impopulaire, et transformer le « don gratuit, » voté tous les cinq ans par l'assemblée générale du clergé, en taxe fixe, en taxe régulière, perçue annuellement sur la masse des biens fonds ecclésiastiques et des domaines appartenant aux ordres religieux. Cette légitime et utile réglementation, certainement Necker y songea; il la prépara même, dit-on, « dans le silence du cabinet. » D'avance, le « parti philosophe » en frémissait de joie, le « parti dévot » d'inquiétude. Pourtant rien ne parut au jour. Les espérances des uns et les frayeurs des autres furent pareillement déçues.

Necker recueillit le salaire de cette modération. Il eut d'abord pour lui l'approbation des prélats libéraux, la faveur de ces hommes d'Église, éclairés, tolérans, nombreux à cette époque, dont, a-t-on dit (3), « l'orthodoxie était suffisante, les mœurs honnêtes, mais qui ne dédaignaient ni le suffrage des beaux esprits, ni le commerce du monde. » Ces amis de la première heure s'appelaient Cicé, archevêque de Bordeaux, Boisgelin, archevêque d'Aix, Phélypeaux, archevêque de Bourges, Dillon, archevêque de Narbonne, tous gens de haute culture et d'excellent renom. Rien de surprenant à cela ; mais ce qui étonne davantage, c'est que le directeur sut aussi conquérir, sinon l'absolue confiance politique, du moins la sympathie privée de bon nombre de ces prélats que le jargon du temps surnommait les *Évangélistes*, et dont le chef était le fameux Christophe de Beaumont, archevêque de Paris. J'ai dit plus haut l'espèce d'entente qui s'était établie, sur le terrain de la

(1) L'archevêque d'Arles. Procès-verbal de l'Assemblée générale du Clergé de France, tenue à Paris en 1780.

(2) *Correspondance secrète* de Métra, 24 juin 1780.

(3) *Le Salon de Mme Necker*, par le comte d'Haussonville, t. II.

philanthropie et de la charité, entre l'ennemi fougueux du jansénisme et le ménage Necker. Peu à peu cette action commune engendra des rapports cordiaux et presque familiers. On vit un jour le directeur général des finances dîner, ainsi que son épouse, « en compagnie de dix prélats, » à la table de l'archevêque.

C'est que Necker, le fait est très constant,
N'est janséniste... il n'est que protestant,

disait une épigramme qui courut les salons.

Symptôme encore plus important : en juin 1780, l'assemblée du clergé, rédigeant en fin de session son rapport général, y insérait « un compliment à l'adresse de M. Necker et une apologie de ses opérations (1). » Que, dans ces manifestations flatteuses, il y eût une part de calcul, il n'est certes pas impossible. « On caresse un chat pour lui faire rentrer ses griffes, » dit un contemporain sceptique en rapportant le fait. Toujours est-il que cet appoint, quel qu'en fût le motif, n'était pas négligeable, ne fût-ce que comme indication de l'irrésistible courant qui entraînait alors tous les esprits, tous les cœurs, vers Necker.

Par malheur, en ce temps, que huit années à peine séparent de la Révolution, l'opinion générale, si puissante qu'elle parût, était bien peu de chose auprès du bon plaisir du Roi, et Louis XVI, malgré ses promesses et ses propos encourageans, commençait, insensiblement, à se détacher de Necker. Il n'avait jamais ressenti pour lui l'élan de sympathie, d'affection personnelle qui l'avait autrefois attiré vers Turgot. Il appréciait la scrupuleuse honnêteté de sa vie, la droiture de ses intentions et son amour du bien public ; il admirait, il partageait sa pitié pour les humbles et pour les misérables ; mais il ne trouvait pas en lui cette simplicité d'âme qui l'avait séduit chez Turgot ; la « roideur genevoise » de Necker glaçait sa bonhomie, de même que l'orgueilleuse suffisance du ministre offusquait la timidité, blessait la modestie du prince.

On peut conjecturer aussi, d'après certains indices, d'après certaines boutades échappées çà et là, que Louis XVI, dès cette heure, était mis en défiance contre l'ambition de Necker, contre

(1) *Lettres* de Kageneck. — *Correspondance* de Métra.

son goût de dominer et de « tirer la couverture à lui, » pour citer l'expression dont se sert l'abbé de Véri (1). Un récent incident venait, tout justement, d'augmenter ces appréhensions. Le prédicateur de la Cour, pour le carême de 1781, était l'abbé Maury, le futur cardinal, considéré alors comme un « jeune ecclésiastique qui ne manquait pas d'esprit et de talent et comme ayant autant de politique et de désir de faire son chemin que de dons pour la chaire (2). » Grand partisan du directeur, il ne perdait nulle occasion de prôner ses mérites, d'afficher son zèle pour sa cause. Le dimanche des Rameaux, prêchant dans la chapelle du Roi en présence de la Cour, emporté par son éloquence, il eut la téméraire idée « d'insinuer à Sa Majesté qu'il serait de son devoir de ne pas laisser reposer le gouvernement du royaume en des mains débiles et tremblantes, par où il désignait clairement le sieur comte de Maurepas (3). » A ces paroles, grand émoi parmi l'assistance, suspicion partout répandue que l'orateur n'eût pas ainsi parlé, s'il n'eût été « inspiré de quelqu'un qui, par son canal, voulait faire parvenir de grandes vérités aux oreilles du jeune monarque. » Si bien qu'à la descente de chaire, le Roi s'approchait de Maury et l'interpellait en ces termes : « Monsieur l'abbé, je vous ordonne de ne parler à l'avenir que de Dieu, de son Évangile, de ses Saints, et de ne plus vous immiscer dans les affaires de mon gouvernement. » L'incartade ne pouvait manquer d'être fort exploitée par les adversaires de Necker, donnée comme une démonstration nouvelle de son désir de supplanter Maurepas et de prendre en son lieu la direction suprême des affaires du royaume.

Dans les dispositions d'esprit qui résultaient de ces diverses causes, Louis XVI était plus accessible encore aux insinuations de Maurepas et aux avertissemens de ses frères. L'effervescence des parlemens acheva de le troubler. L'apparente fermeté de la première minute avait, chez lui, promptement fait place à des manières plus radoucies. Cinq jours après celui où il avait apostrophé le premier président d'Aligre, il consentait à recevoir, dans le particulier et sans titre officiel, quelques membres du parlement, qui désiraient lui apporter leurs plaintes. Il leur parlait « avec bonté » et leur expliquait en substance « que le

(1) *Journal* inédit, *passim*.
(2) *Journal* de Hardy, avril 1781.
(3) *Ibidem*.

mémoire attribué au sieur Necker, et devenu public par abus de confiance, ne contenait rien qui dût leur inspirer des craintes ni donner lieu à aucune réclamation de leur part, qu'au surplus il leur ferait savoir ses intentions, mais que, quant au fond des objets qui y étaient traités, il s'en réservait à lui seul la connaissance (1). » Ainsi de la menace déjà il passait à l'excuse. L'audace de la magistrature croissait en proportion de la faiblesse du Roi.

En de telles conditions, les gens qui connaissaient la nature de Louis XVI et ses façons d'agir ne tardaient guère à relever des symptômes de disgrâce pour le directeur général. Louis XVI, assuraient-ils, ne lui parlait maintenant que peu, et presque pas « en dehors du service, » évitait avec soin les occasions « de travailler seul avec lui (2). » Dans le Conseil, les propositions de Necker sont discutées mollement, modifiées sans raisons valables et souvent ajournées. « Je doute, écrit la marquise du Deffand, qu'on lui laisse exécuter tous ses projets... Si on veut les morceler, comme on a fait de ceux de M. de Saint-Germain, il ne l'endurera pas, il quittera, tout s'écroulera, le crédit sera perdu, on tombera dans le chaos. »

II

En attendant l'accomplissement de cette lugubre prophétie, il est visible que Necker semble, dès ce moment, douter, non de lui-même, mais du succès de ses efforts, et qu'il sent faiblir son courage. Aux derniers jours d'avril, Mercy, en lui rendant visite, le trouvait rempli d'amertume et « le cœur ulcéré. » D'un ton triste et désabusé, Necker lui confiait ses ennuis : son *Compte rendu* avait provoqué « des attaques dont les auteurs connus n'étaient pas inquiétés ; » ni Maurepas, ni le Roi ne lui prêtaient l'appui dont il aurait besoin pour soutenir tant d'assauts ; il allait jusqu'à dire « qu'il ne voyait plus autre chose à faire que de chercher les moyens de se tirer avec honneur de cet abîme (3). » Le lendemain de cette confidence, si l'on en croit une rumeur répandue, Necker aurait rendu son portefeuille

(1) *Journal* de Hardy, 30 avril 1781.
(2) *Ibidem*.
(3) *Dépêche* de Mercy à Kaunitz, du 21 avril 1781. — *Correspondance* publiée par Flammermont.

au Roi ; Louis XVI, après avoir réfléchi vingt-quatre heures, le lui aurait fait reporter « par l'entremise du marquis de Castries, » chargeant ce dernier de lui dire « qu'il retenait sa lettre de démission, pour le mettre dans l'impossibilité de jamais la lui offrir de nouveau, qu'il ne voulait pas entendre parler de sa retraite, qu'il le soutiendrait envers et contre tous, etc., etc. (1). » Il n'était pas besoin d'avoir une longue mémoire pour apprécier à leur valeur ces affirmations rassurantes.

Au commencement de mai 1781, les matières explosibles étaient si bien accumulées aux entours de l'hôtel du contrôle général, qu'il ne fallait qu'un léger choc pour en déterminer l'éclat. Comme presque toujours en tel cas, ce fut un chétif instrument qui produisit ce choc et provoqua la catastrophe. Il faut conter cette affaire en détail, car l'importance du résultat rehausse la médiocrité des moyens (2).

Quelques semaines auparavant, un certain Radix de Sainte-Foix, qui portait le titre pompeux de « surintendant des finances et bâtimens de Mgr le Comte d'Artois, » ex-agent de l'abbé Terray tout comme le sieur Cromot, et pas plus recommandable que lui (3), avait eu un vif démêlé avec le directeur général des finances. Ce dernier, en effet, en étudiant « l'état des diverses pensions payées sur la cassette royale, » avait, non sans surprise, reconnu que ledit Sainte-Foix, ayant jadis obtenu de l'abbé Terray le remboursement intégral du capital d'une pension viagère de 8000 livres, — accordée, au surplus, sans droit ni titre valable, — continuait comme devant à toucher sa pension ; d'où résultait, pour les quatre dernières années, un total de 32000 livres extorquées au Trésor. Bien qu'indigné d'une pareille indélicatesse, Necker se bornait

(1) *Journal* de Hardy, 25 et 28 avril 1781. — La *Correspondance secrète* publiée par Lescure mentionne le même bruit, à la même date.

(2) Voyez le *Journal* de Hardy, les *Mémoires secrets* de Bachaumont. — Voyez aussi *les Finances de l'Ancien régime*, par Stourn.

(3) Le sieur Radix de Sainte-Foix, d'abord trésorier de la marine, avait obtenu les bonnes grâces du Comte d'Artois en le servant dans de basses galanteries. Plus tard, trois mois après la chute de Necker, il fut impliqué dans une affaire véreuse, décrété de prise de corps, obligé de s'enfuir à Londres. Quatre ans après, en 1785, la protection du Comte d'Artois lui valut l'annulation de cette procédure et la permission de revenir à Paris. Il y étala un luxe tapageur, se promenant par les rues « dans un cabriolet doré, avec un jockey derrière, » de l'air « d'un triomphateur sur son char de victoire. » — *Mémoires secrets* de Bachaumont.

cependant à arrêter l'abus, en faisant rayer la pension. Sainte-Foix, sur cette nouvelle, avait l'impudence de se plaindre; plusieurs lettres de lui adressées à Necker demeuraient sans réponse. Alors, payant d'audace, il se présentait à l'audience du directeur général des finances et réitérait de vive voix sa singulière réclamation. La réponse de Necker fut celle qu'on imagine : non seulement, lui dit-il, il n'admettait pas sa demande, mais il « le jugeait redevable envers le Roi des 32 000 livres indûment perçues, » et il se proposait « de rendre compte de ce fait à Sa Majesté. » Sainte-Foix se retirait, plein de colère, ruminant une vengeance.

Voici ce qu'il imaginait : il s'associait sur l'heure à un sieur Bourboulon, ex-commis des finances congédié par Turgot, attaché, lui aussi, en qualité de « trésorier, » à la maison du Comte d'Artois (1), et ces deux personnages, vieux routiers dans leur profession, habiles à manœuvrer dans le dédale des comptes, rédigeaient en commun un examen critique du fameux *Compte rendu* qui faisait la gloire de Necker. Plus modérée de ton et partant plus habile que les autres libelles, cette brochure appuyait, avec un art perfide, sur les points faibles du rapport, signalait certaines omissions, relevait par endroits quelques erreurs de chiffres, dont les auteurs tiraient parti pour généraliser, pour accuser Necker des plus graves inexactitudes et des pires falsifications. Ils terminaient par un défi jeté au directeur de réfuter leurs dires et de répondre à leurs imputations. Paris fut inondé des exemplaires de ce factum ; le Comte d'Artois lui-même « en distribuait à tout venant. » L'émotion redoubla lorsqu'on apprit que le sieur Bourboulon, sachant qu'on recherchait le rédacteur de cet écrit, resté jusqu'alors anonyme, s'était présenté hardiment chez le lieutenant de police et avait revendiqué la paternité de l'ouvrage. C'était montrer qu'il ne craignait point la Bastille, qu'un protecteur puissant lui assurait l'impunité.

Necker trouva, non sans raison, que l'audace était un peu forte et qu'une conduite si impudente était intolérable. On peut

(1) Ledit sieur Bourboulon était fait pour s'entendre avec le sieur de Sainte-Foix. Six ans après l'épisode que je rapporte ici, le « trésorier du Comte d'Artois, » à la suite d'une « banqueroute frauduleuse de quatre ou cinq millions, » était contraint de s'enfuir hors de France pour échapper à la Bastille. — *Mémoires secrets* de Bachaumont, 5 mars 1787.

juger pourtant qu'il prit l'affaire trop au sérieux, en exigeant du Roi qu'une commission, prise dans le Cabinet et composée de trois de ses collègues, entendît ses explications et vérifiât ses comptes. Disons qu'il reçut sur ce point les satisfactions désirables. Les trois arbitres désignés furent MM. de Maurepas, de Vergennes et de Miromesnil, tous ennemis notoires de Necker. Celui-ci justifia ses chiffres, produisit les pièces authentiques, réfuta point par point les allégations du libelle. Ses auditeurs ne firent aucune réplique et admirent tout sans objection. Le seul Maurepas, dit Marmontel, accueillit ces explications « avec un air d'intelligence, comme un homme qui en sait long, mais qui ne veut pas parler (1). » Necker eût pu s'en tenir là ; mais il jugea insuffisante cette réparation à huis clos ; il demanda, comme témoignage public « de son innocence reconnue, » la suppression du calomnieux écrit, le renvoi du sieur Bourboulon de la maison du Comte d'Artois.

A vrai dire, pour ce prince, la situation paraissait assez embarrassante. Après l'encouragement donné ouvertement par lui aux auteurs du libelle, tous deux ses familiers, tous deux à son service, une mise en cause aussi directe ne lui permettait plus le commode refuge du silence. Soutenir Bourboulon jusqu'au bout, malgré la sentence des arbitres, ou le chasser comme un coupable, c'était pour lui deux choses également difficiles. Il prit un moyen terme et il chargea son « chancelier, » le sieur Auget de Montyon, — bien connu par la suite pour ses fondations charitables, — d'écrire en son nom à Necker une lettre dont voici les termes (2) : « J'ai rendu compte à Mgr le Comte d'Artois du mémoire par lequel le sieur Bourboulon, son trésorier, attaque la vérité de l'état des finances du Roi, que vous avez rendu public par ordre de Sa Majesté. L'étude que j'ai faite depuis longtemps des objets discutés dans ce mémoire m'a convaincu que, dans plusieurs articles sur lesquels j'ai des notions certaines, il est tombé dans des erreurs évidentes. Je l'ai fait connaître à Mgr le Comte d'Artois, qui m'a chargé de vous témoigner son estime et son affection et de vous assurer qu'il apprenait avec plaisir que le sieur Bourboulon était dans l'erreur. » Le prince, après ce faible désaveu infligé à son trésorier, lui maintenait son emploi et lui conservait ses bonnes

(1) *Mémoires* de Marmontel.
(2) *Le Salon de Mme Necker*, par le comte d'Haussonville, tome II.

grâces. « Bourboulon restait en faveur et se montrait partout, même au souper du Roi (1). »

C'en était trop pour l'orgueil de Necker, disons même pour sa dignité. Il lui parut que son autorité serait désormais compromise, s'il n'obtenait une preuve éclatante et publique de la confiance du Roi, qui confondît les faiseurs de cabales et fermât définitivement la bouche à ses contradicteurs (2). Une idée lui vint à l'esprit, qu'il est permis de trouver naturelle : il demanda son admission dans ce Conseil d'État, — que l'on nommait également « le Conseil d'en haut, » — dont il était jusqu'à ce jour exclu. Plus que jamais, à l'heure présente, il estimait nuisible au service de l'État, et blessant pour lui-même, de n'avoir son entrée que dans les « Comités » où se traitaient les questions financières, sans prendre part aux réunions où se réglait l'emploi des sommes qu'il était appelé à fournir. Si l'on regarde au fond des choses, la faveur réclamée était plus honorifique que réelle, car, en fait, toutes les graves affaires se traitaient dans les Comités, et le Conseil d'État n'était guère occupé qu'à sanctionner les résolutions prises. « Ce n'est, reconnaîtra plus tard Necker (3), qu'une conférence en présence du Roi, où les voix ne sont pas comptées et où Sa Majesté seule décide. » Mais le directeur général n'ignorait pas que l'obstruction à ses principaux projets de réformes venait presque toujours de ce Conseil dont il était absent, que Maurepas, notamment, ne cessait pas d'y critiquer et d'y persifler ses idées. C'était assez, sans compter l'opportunité, pour motiver le vœu du directeur général des finances.

La grande difficulté venait de la religion de Necker. Admettre un protestant dans le conseil intime, le conseil supérieur du Roi, en faire un « ministre d'État, » pouvait alors passer pour une dangereuse audace. Ce fut, du moins, la réponse de Maurepas, lorsque Necker vint, pour la première fois, l'entretenir de l'affaire et lui demander son appui. Le Mentor l'écouta,

(1) *Mémoires* de Marmontel.

(2) Pour le récit de l'épisode qui suit, j'ai consulté le *Journal* de l'abbé de Véri, le *Journal* de Hardy, les dépêches de Mercy-Argenteau publiées par Flammermont, la *Notice* d'Auguste de Staël sur M. Necker, les *Mémoires* de Marmontel, de Soulavie, etc., etc.

(3) Note écrite par Necker après sa retraite et reproduite par Soulavie dans ses *Mémoires sur le règne de Louis XVI.*

puis, d'un ton sarcastique : « Pour être roi, dit-il, il faut aller à la messe, comme Henri IV. — Sully n'allait pas à la messe, et Sully entrait au Conseil, » lui répliqua vivement Necker, de quoi Maurepas prit texte pour publier partout que Necker se croyait Sully (1). Cette réponse de Maurepas eut pour effet de blesser fortement Necker. Il y crut démêler plus qu'une impertinence, un conseil déguisé qui ressemblait à une insulte. Plusieurs années après, revenant sur cette entrevue dans une note écrite pour lui-même, il apostrophe Maurepas avec indignation : « Vous qui, bien sûr que je n'y consentirais pas, m'avez proposé de changer de religion pour aplanir les obstacles que vous me prépariez, de quoi m'auriez-vous cru digne après une telle bassesse (2) ! »

Disons d'ailleurs que, sur l'instant et après cette première passe d'armes, Maurepas se garda bien de trop décourager le directeur de l'idée qu'il avait conçue. Augeard, toujours bien renseigné sur les intentions du Mentor, nous dévoile ainsi son calcul : « En vieux routier de Cour, dit-il, il lui laissa enfiler cette route, » se réservant, si Necker insistait et donnait le choix à Louis XVI « entre sa démission et son admission au Conseil, » d'invoquer « les lois du royaume qui interdisaient cet honneur à un étranger et à un protestant. » Ainsi serait-il délivré d'un encombrant collègue « sans s'être donné l'air de l'avoir renvoyé (3). »

Au sortir de cet entretien, Necker se rendit chez le comte de Mercy-Argenteau, le mit au fait de ses perplexités, renouvela ses affirmations sur sa volonté arrêtée de prendre sa retraite s'il n'obtenait les satisfactions désirées. L'heure présente, ajouta-t-il, semblait « convenable pour se retirer, » parce que les fonds nécessaires pour continuer la guerre étaient assurés pour un an et qu'ainsi « le nouveau ministre aurait tout le temps suffisant pour se procurer des ressources en vue des besoins à venir. » Mercy lui prêcha la patience, le dissuada de rien précipiter et lui conseilla finalement d'aller trouver la Reine. Le conseil fut suivi. Marie-Antoinette, dit Mercy, lui tint le même langage que

(1) *Journal* de Véri, — *Mémoires* de Marmontel. — Véri et Marmontel rapportent tous deux ce dialogue presque dans les mêmes termes, le premier d'après Maurepas, le second d'après Necker.

(2) *Mémoires* de Soulavie, tome IV.

(3) *Mémoires* d'Augeard.

l'ambassadeur autrichien et « employa tous les moyens en son pouvoir pour lui rendre courage, » ou, tout au moins, « pour obtenir qu'il reculât l'exécution de son projet jusqu'à la fin de la guerre. »

Ces visites, ces exhortations laissèrent Necker plus hésitant, plus troublé que jamais. Il se résolut le lendemain (1) à rédiger une note, en forme de mémoire, où il établissait qu'après « le coup qui lui avait été porté, » il ne pourrait plus, à l'avenir, « se rendre utile dans son emploi, » si le Roi ne lui accordait « un témoignage public de sa faveur, » qui relèverait « le crédit perdu du ministre. » Il indiquait pour cela trois moyens : 1° de l'appeler au « Conseil d'en haut, » sans qu'il fût besoin pour cela de lui donner le titre de « ministre d'État; » 2° de contraindre le parlement, « par commandement exprès du Roi, et au besoin par un lit de justice, » à voter sur-le-champ l'enregistrement de l'édit établissant dans le Bourbonnais la quatrième assemblée provinciale; 3° de lui confier l'inspection des marchés pour la Guerre et pour la Marine, ce qui serait d'ailleurs aisé, le directeur s'étant par avance entendu avec le marquis de Castries, et l'assentiment de Ségur n'étant pas plus douteux (2).

Ce mémoire terminé, il retourna le soumettre à Maurepas. Le Mentor ergota, se récria sur chaque article, critiqua tour à tour chacun des moyens proposés. Il finit son discours en demandant au directeur « s'il resterait inébranlable » et ne se plierait pas à quelque équivalent. Sur réponse de Necker que « tous moyens lui seraient agréables, pourvu qu'ils eussent le même effet, » Maurepas offrait alors de s'employer à obtenir pour lui « les grandes entrées du cabinet du Roi. » Necker l'interrogeant sur ce que valait cette faveur, le Mentor, avec une malice sournoise, s'appliquait à la rabaisser, racontait, d'un ton dédaigneux, que lui-même, autrefois, avait reçu cette grâce, mais qu'il avait eu soin « d'empêcher qu'on l'insérât dans la *Gazette de France*. » Bref, il s'y prit si bien que Necker s'en alla plus froissé que jamais et ne gardant plus aucun doute sur « le mauvais vouloir » du vieux conseiller de Louis XVI.

Le Roi, jusqu'à cette heure, avait été tenu en dehors de l'af-

(1) Le mercredi 16 mai 1781.

(2) Dépêche de Mercy, *loc. cit.* — *Journal* de Hardy. — *Mémoires* de Marmontel. — *Notice* déjà citée d'A. de Staël.

faire. Il en fut informé par les soins de Maurepas, qui présenta les choses à sa façon, tantôt raillant Necker, tantôt blâmant son intraitable orgueil et son insatiable ambition, et le représentant comme imbu, dans le fond du cœur, « d'idées républicaines, » qui venaient de son origine. Le mot était bien calculé; il ne manqua pas son effet. Quatre ans plus tard, à ce souvenir, Louis XVI disait, sur un ton de colère : « Je ne veux pas faire de mon royaume *une république criarde*, comme est la ville de Genève! » Maurepas dépeignait aussi son collègue comme « voulant se mêler de tout, » osant se comparer à l'illustre Sully, prétendant « dominer et surveiller » tous les autres ministres, « s'asseoir, enfin, sur le trône à côté du Roi. » Plus encore que la précédente, cette dernière phrase piqua Louis XVI au vif : « C'est trop fort! s'écria-t-il. Cet homme veut se placer à côté de moi! » Puis, serrant la main du Mentor : « Vous ne faites pas cela, vous, » murmura-t-il d'un accent attendri (1).

Toutefois, demeuré seul, quand la réflexion fut venue, le Roi fut comme pris de scrupule. Il connaissait la rivalité de Maurepas et du directeur général; il suspecta, dans l'occurrence, l'impartialité du premier. Il se résolut donc à demander l'avis d'un homme de sens rassis, du plus ancien des secrétaires d'État, de celui-là avec lequel, depuis plusieurs années, il correspondait secrètement sur les affaires diplomatiques, et il pria Vergennes de lui dire par écrit son sentiment sur la personne et sur l'administration de Necker.

Nous possédons la réponse de Vergennes (2). C'est une note étendue, une sorte de consultation, du style lourd et diffus dont est coutumier son auteur, modérée dans la forme, certainement empreinte de bonne foi, mais témoignant d'un esprit routinier que toute nouveauté effarouche, d'un sectarisme étroit et d'autant plus dangereux qu'il est plus honnête et sincère. C'est donc un document intéressant à double titre, et par l'action qu'il exerça sur les résolutions royales, et par le jour qu'il jette sur les idées, sur les dispositions intimes d'un parti nombreux et puissant, dont on ne saurait dire qu'il a disparu sans retour.

Vergennes, en homme d'honneur, commence par déplorer

(1) *Journal* de Véri.

(2) Cette note, retrouvée par Soulavie dans l'*armoire de fer*, parmi beaucoup d'autres, a été publiée par lui dans ses *Mémoires sur le règne de Louis XVI*, t. IV.

les calomnies dont Necker est l'objet, et il les désapprouve nettement. Il indique, pourtant, en passant, le « grand inconvénient » qu'entraînent « ces querelles scandaleuses, » pour « le bien du service » et pour l'autorité du Roi. Il entre ensuite dans le vif du sujet, et il attaque ouvertement Necker comme protestant, comme étranger et comme innovateur. Voici, en résumé, ce qu'il entend par ces griefs. Quant au point de vue religieux, — et nous savons qu'ici il exagère singulièrement les choses, — Vergennes présente « la masse du clergé de France » comme « effrayée de voir son ennemi naturel » placé et maintenu par le Roi à la tête des finances; car, dit-il, « malgré l'étude approfondie de M. Necker pour ne pas se compromettre avec le premier Ordre de l'État, les élémens des deux religions sont trop opposés » pour ne pas entretenir, malgré les apparences, une défiance réciproque, un état de conflit latent. Il montre ensuite Necker, — et l'injustice est encore plus flagrante, — poussé, comme malgré lui, de par son origine, à quelque complaisance envers les nations étrangères, notamment envers celle qui est notre mortelle ennemie, et il signale « les éloges qu'on lui donne dans une partie du Parlement britannique, dont toutes les fractions se réunissent quand il faut nous haïr et nous nuire. » De là provient sans doute, — bien que Vergennes glisse rapidement sur ce point délicat, — l'instinctive tendance de Necker à se poser en adversaire de la guerre avec l'Angleterre, à prôner, à tout prix, le rétablissement de la paix. On mesure la portée d'une telle insinuation, l'impression qu'elle put faire sur l'âme molle et crédule du Roi.

Mais l'argument principal de Vergennes, celui qui, en diverses formes, revient constamment sous sa plume, c'est le péril pressant que fait courir, dit-il, à l'existence même du royaume l'effrénée passion de changement et de bouleversement qui respire dans tous les propos du directeur général des finances et qui dicte tous ses projets. L'intention primitive du Roi n'était, sans aucun doute, que de faire du banquier genevois « un simple directeur du Trésor royal, en état de dépendance. » Cependant « peu à peu M. Necker s'est relevé de cette première situation, » jusqu'à prétendre diriger toute l'administration française, et voici maintenant qu'il aspire à de « nouvelles faveurs, » qui augmenteront encore cette puissance usurpée. Quel usage fait-il donc du pouvoir que le Roi lui

laisse? Il s'aliène tour à tour, grâce à ses prétendues réformes, « toutes les classes les plus respectables, » tout ce qui compte dans le royaume : « A la Cour même se forme un parti contre lui. Les familles les plus distinguées dans l'administration et la magistrature ne cachent pas leur répugnance et leur haine,... et Votre Majesté voit chaque jour le nombre des mécontens s'accroître parmi ses sujets. »

Danger plus grave encore, par ses écrits comme par ses actes, il encourage « l'esprit d'innovation » qui s'élève de tous les côtés et qui menace les institutions séculaires, et « il tourmente des hommes qu'il fallait assoupir au lieu de les exciter. » C'est ainsi qu'aujourd'hui « l'administration du royaume, ce grand résultat de la sagesse de vos augustes ancêtres, se trouve menacée par toutes les folies du temps et des circonstances. » Le réquisitoire de Vergennes, — car on ne peut lui donner d'autre nom, — prend fin sur cette péroraison, qui en résume l'esprit et dont l'allure, quelque peu solennelle, n'est pas sans éloquence : « Si *l'opinion publique* de M. Necker peut prévaloir définitivement, si les principes anglais et genevois s'introduisent dans notre administration, Votre Majesté doit s'attendre à voir commander la partie de ses sujets qui obéit, et la partie qui régit prendre sa place... Je pense que Votre Majesté ne peut demeurer simple spectatrice de cet événement, ni tarder à sacrifier l'opinion publique de M. Necker à l'opinion, aux principes, à l'administration sage et pacifique des ordres et des corps qui, depuis des siècles, ont opéré la puissance et la grandeur de cet empire. Votre Majesté se voit encore une fois dans la situation où Elle se trouva vis-à-vis de M. Turgot, lorsqu'Elle jugea à propos d'accélérer sa retraite. Les mêmes dangers et les mêmes inconvéniens dérivent de la nature de leurs systèmes analogues. »

III

Tandis que le Roi consultait, que Maurepas goguenardait et que dogmatisait Vergennes, le contre-coup de ces incidens politiques se faisait sentir à Paris. Il s'y colportait les nouvelles les plus contradictoires. Le *Journal* de Hardy se fait l'écho de cette agitation et donne avec exactitude la note de l'esprit populaire. L'émotion du libraire lui suggère même parfois des métaphores, de grandiloquentes expressions, très nouvelles sous sa plume.

« Le bruit, dit-il (1), se répandait que le sieur Necker, toujours en butte aux noires critiques de l'envie, placé comme au milieu des flots écumans d'une mer sans cesse agitée par les plus violentes tempêtes, avait encore offert au Roi sa démission, que Sa Majesté avait paru mécontente de ce que ledit sieur Necker lui mettait, pour ainsi dire, si fréquemment le marché à la main,... que, le lundi, le sieur Necker, de retour à Paris, avait donné des ordres pour terminer quelques besognes courantes, tendant à faire croire qu'il s'attendait à une retraite prochaine. » Mais, ajoutait-il peu après, d'après certaines informations, « la Reine, étant intervenue, avait arrangé les affaires, » si bien que le directeur général était « plus ancré que jamais » et qu'il « tenait comme Gibraltar, dont les Espagnols faisaient le siège depuis si longtemps, sans espérance de pouvoir de sitôt s'en rendre maîtres. »

Les jours suivans, même effervescence du public et même incertitude. Mille bruits se propageaient, se détruisant les uns les autres. Le Roi, s'adressant aux ministres, leur aurait dit : « Que celui d'entre vous qui croit pouvoir se flatter de faire mieux que M. Necker prenne sa place, mais qu'il se souvienne que, s'il vient à prévariquer, je le ferai pendre ! » Et l'on applaudissait ces peu vraisemblables propos. En revanche, d'autres assuraient que « Mgr le Comte d'Artois avait fait un pari de cent mille livres concernant la très prochaine retraite du directeur général, » et l'on craignait beaucoup qu'il ne gagnât cette gageure. Notons aussi la rumeur persistante que Necker, dans ces derniers temps, aurait reçu « plusieurs lettres anonymes, où on lui présentait, s'il s'obstinait à demeurer en place, l'affreuse expectative de périr par le fer ou par le poison, » si bien que le directeur général « n'osait plus rien manger que son épouse n'eût préparé elle-même et ne paraissait au milieu des personnes conviées à sa table qu'après qu'on avait servi le dessert ; encore ne touchait-il à rien (2). »

D'ailleurs, tout le monde s'accordait pour maudire la « cabale » formée contre « un respectable étranger, imitateur de Colbert et de Sully, » pour regarder comme « une calamité » la chute possible de « ce sage administrateur ; » et, en envisageant cette éventualité, « certains comparaient le royaume à une

(1) *Journal* de Hardy, 16 mai 1781.
(2) *Ibid.*, 22 mai 1781.

nacelle percée et faisant eau de plusieurs côtés, que l'on s'entêterait néanmoins à exposer au courant rapide d'une rivière. » Dans les rues et dans les carrefours, on vendait pour trois francs une belle estampe allégorique, qui remportait un vif succès : on y voyait, sous la figure d'une femme, la France qui, « le *Compte rendu* à la main, indique une pyramide où est gravé le nom du directeur général des finances... Au bas sont l'Équité, l'Humanité, l'Abondance et la Charité. L'Économie ordonne à la Muse de l'Histoire d'effacer de nos fastes le mot *impôt*. » Et tout cela avait pour titre : *La Vertu récompensée*.

Plus encore que ces traits, un fait démontre sans réplique l'impression générale : chaque fois, au cours de ces journées d'attente, que le bruit s'accrédite de la démission de Necker, « on constate sur la place une baisse assez considérable des effets royaux ; » tandis que la nouvelle contraire provoque une hausse immédiate (1).

On vient de lire les bruits répandus dans la rue et les commentaires de la foule ; voici maintenant ce qui se passait réellement. Le samedi 19 mai (2), Necker se rendit à Marly, où résidait la Cour. Il vit d'abord Maurepas, auquel, en peu de mots, il renouvela l'espèce d'*ultimatum* dont on connaît les termes : ou il aurait entrée dans le Conseil d'État, ou il quitterait le ministère. Maurepas feignit quelque chagrin de cette résolution, lui rappela les promesses et « les paroles consolantes » de Louis XVI ; il maintint pourtant ses refus et, devant « son obstination, » il engagea Necker à présenter lui-même sa démission au Roi. Obéissant à ce conseil, le directeur se transportait à l'appartement du souverain. Il ne pouvait être reçu, « la porte venant d'être, à ce moment, défendue à tout le monde. » Peut-être se souviendra-t-on que même réponse, dans les mêmes circonstances, avait été faite à Turgot.

Necker, en désespoir de cause, se décidait alors à demander une audience à la Reine, qui se montrait plus accueillante. Il

(1) *Journal* de Hardy, 16, 17, 20 mai 1781.

(2) D'après la version donnée dans les *Mémoires secrets* de Bachaumont, Necker aurait déjà, la veille, tenté cette même démarche, qui aurait également échoué. Mais il est plus probable que le nouvelliste fait ici une légère confusion de dates. — Pour le récit qui suit, j'ai consulté le *Journal* de l'abbé de Véri, le *Journal* de Hardy, la *Notice* d'Auguste de Staël sur M. Necker, les *Mémoires* de Soulavie, les dépêches de Mercy au prince de Kaunitz, publiées par Flammermont, etc., etc.

entra dans la chambre, tenant en main, pour le soumettre à Marie-Antoinette, le billet qu'il venait d'écrire (1) et dont voici les termes : « La conversation que j'ai eue avec M. de Maurepas ne me permet plus de différer de remettre entre les mains du Roi ma démission. J'en ai l'âme navrée. J'ose espérer que Sa Majesté daignera garder quelque souvenir des années de travaux heureux, mais pénibles, et surtout du zèle sans borne avec lequel je m'étais voué à la servir. — NECKER. »

L'entrevue de la Reine avec le directeur fut longue et d'un ton amical. « La conversation dura une heure, » spécifie le petit-fils de Necker (2). Le ministre rappela toutes les difficultés qu'il rencontrait, exposa les refus qu'il essuyait sur des points essentiels, exprima le découragement qui remplissait son âme ; il termina en insistant, avec un accent résolu, sur « son désir de vivre désormais tranquille, » et de se dérober ainsi « aux persécutions d'ennemis trop puissans pour qu'il pût entreprendre de lutter contre eux (3). » Il remit ensuite à la Reine la brève lettre de démission qu'on a pu lire plus haut, en la priant de la transmettre au Roi. Marie-Antoinette, à ces mots, fut véritablement émue. Elle comprenait qu'elle perdait un ami ; elle sentait pareillement, sans peut-être en saisir toute la réelle portée, que le Roi, lui aussi, allait être privé d'un bon, d'un utile serviteur. Elle tenta donc encore de détourner Necker d'une si grave détermination ; elle versa même, assure-t-on, « quelques larmes, » que la clarté confuse du jour à son déclin déroba aux yeux du ministre ; il ne l'apprit que le lendemain, par la confidence d'un ami : « Je rends grâce à l'obscurité, s'écria-t-il alors avec attendrissement ; car si j'avais aperçu ces larmes, j'y aurais sacrifié ma réputation et mon bonheur (4) ! »

Voyant ses efforts inutiles, la Reine promit de remettre la lettre au Roi, et elle s'en acquitta sur l'heure. Aurait-elle pu

(1) « Un billet de trois pouces et demi de haut, sur deux et demi de large, sans titre, ni vedette, » ainsi le décrit Soulavie, qui eut l'original en mains au sortir de l'Armoire de fer.

(2) *Notice sur M. Necker, passim.*

(3) *Journal* de Hardy, 21 mai 1781.

(4) *Notice* d'A. de Staël, *passim.* — « Une consolation pour nous dans le monde, écrira quelques jours plus tard Mme Necker à l'un de ses amis de Paris, c'est que la Reine partage notre patriotisme. Elle a pleuré samedi toute la journée. » — *Le Salon de Mme Necker*, par le comte d'Haussonville, t. II.

faire davantage ? Si elle avait, pour conserver Necker, montré la même ténacité, fait entendre les mêmes prières, usé des mêmes moyens, que jadis pour chasser Turgot, aurait-elle pu obtenir gain de cause ? Mercy semble le croire, et il se peut qu'il ait raison. « La Reine, confie-t-il à Kaunitz (1), continue de reconnaître ouvertement les mérites de ce ministre ; mais soit par défaut d'expérience, soit par timidité, elle n'a pas réussi à dissiper ou à détourner l'orage, quelque agréable qu'il lui eût été de pouvoir maintenir plus longtemps en place un homme devenu si utile à la France. » La vérité, — Mercy ne le savait que trop, — c'est qu'il manquait à Marie-Antoinette la faculté de mettre une persévérance énergique au service de ses volontés ; elle n'en mettait qu'au service de ses fantaisies.

Au reste il était bien tard pour agir ; Louis XVI avait pris son parti. Le mémoire de Vergennes, les objurgations de ses frères dans ces dernières journées, tout le complot savamment préparé depuis de longues semaines, avaient eu finalement raison des objections dictées par son bon sens et son amour du bien public. « Depuis soixante-dix ans que j'habite la Cour, disait à ce propos le maréchal de Richelieu, je n'ai jamais remarqué autant d'intrigues, de cabales, de noirceurs, que durant les huit derniers jours du voyage de Marly. » Maurepas porta le coup suprême en venant annoncer au Roi son irrévocable intention, si Necker recevait son entrée au Conseil, de se retirer sur-le-champ, suivi par tout le Cabinet, à l'exception de Castries et de Ségur (2). Enfin, il semble aussi, malgré la mesquinerie d'une pareille considération, que le ton résolu et les termes catégoriques du billet de Necker aient fâcheusement impressionné la susceptibilité du Roi. Il jugea ce billet, dit-on, « peu respectueux » et s'en montra profondément « piqué. » Deux ans après, dans une lettre adressée au maréchal de Castries, qui le poussait à reprendre Necker, il écrivait avec aigreur : « Quant à ce qui regarde M. Necker, je vous dirai franchement que, d'après la manière dont je l'ai traité et celle dont il m'a quitté, je ne peux plus songer à l'employer nulle part (3). »

Quoi qu'il en soit, à peine eut-il reçu, par l'entremise de Marie-Antoinette, la lettre de Necker, qu'il fit passer cette note

(1) Lettre du 31 mai 1781. — *Correspondance* publiée par Flammermont.
(2) *Journal* de Véri. — *Mémoires* de Soulavie, t. IV.
(3) *Mémoires* de Soulavie.

laconique à Maurepas : « La Reine m'a donné la démission de M. Necker. Je l'ai acceptée. Prévenez M. Joly de Fleury (1). » Dans la nuit même, le directeur, à peine rentré dans son domicile parisien, fut averti que, par ordre du Roi, il eût, sans perdre de temps, à remettre son portefeuille. Il quitta le lendemain matin l'hôtel du contrôle général, et partit pour Saint-Ouen, où il avait une maison de campagne.

IV

L'annonce de ce grand événement fut répandue, dès le matin, dans toute la capitale. La sensation produite dépasse toute description. Augeard lui-même, ennemi déclaré de Necker, se voit obligé d'en convenir : « Ce furent, dit-il avec dépit, des cris, des hurlemens dans tout Paris, comme si la France était perdue ! » Toutefois, les manifestations bruyantes ne vinrent qu'au bout de quelques heures. Dans les premiers momens, ce fut plutôt une espèce de morne stupeur. Le 20 mai était un dimanche. Par les rues et par les promenades, on voyait l'affluence d'un beau jour de printemps. Mais cette foule restait muette et « la consternation était peinte sur tous les visages, » comme lorsque éclate la nouvelle d'un désastre. « Les lieux publics dit Grimm, étaient remplis de monde, mais il y régnait un silence extraordinaire; on se regardait, on se serrait tristement la main (2). » Le soir seulement, l'émotion générale fit explosion avec une soudaine violence. Les comédiens du Roi donnaient, au Théâtre-Français, que l'on appelait alors le théâtre du Louvre, une pièce du répertoire, *La partie de chasse d'Henri IV*. Le sujet de cette comédie était « la conduite admirable » tenue par le roi populaire quand « le vertueux Sully, » persécuté par des envieux et en butte aux intrigues de Cour, trouve auprès du souverain un sûr et ferme appui, qui déjoue les complots, fait taire les perfides calomnies. Y eut-il préméditation de la part de la troupe? Les comédiens crurent devoir s'en défendre. Toujours est-il que jamais pièce ne parut davantage être « de circonstance, » ni prêter plus aux faciles allusions. La salle était bondée de monde. A l'une des premières scènes, lorsque Henri IV dit, à propos de Sully : « Ils m'ont trompé, les méchans ! » le

(1) *Journal* de Véri.
(2) *Correspondance* de Grimm, mai 1781.

parterre tout entier, comme un écho retentissant, répondit à plusieurs reprises : « Oui, oui, Sire, on vous trompe (1) ! » Peu après, à l'acte suivant, quand le bon Roi, voyant Sully tomber à ses genoux et les courtisans s'approcher, dit au ministre intègre : « Relevez-vous, Sully, ils croiraient que je vous pardonne, » il s'éleva une immense clameur ; l'assistance cria, tout d'une voix : « Le ministre restera ! Monsieur Necker ! Monsieur Necker ! *Vox populi, vox Dei !* » Le cri se renouvela, se prolongea tellement, « avec une si prodigieuse véhémence, » que le spectacle fut interrompu pendant « un gros quart d'heure. » Quelques jeunes gens, particulièrement excités, furent arrêtés, conduits au corps de garde, mais il fallut les relâcher, devant les réclamations de la foule (2). Le soir, et les jours qui suivirent, on ne parlait que de cet incident dans les cafés et les endroits publics.

Un autre petit fait, non moins rare que touchant, causa un grand attendrissement. Le surlendemain de la démission de Necker, l'un de ses serviteurs « étant allé aux Halles pour la provision de la maison, » les harengères et les poissardes, après l'avoir servi, refusèrent tout paiement, en hurlant à tue-tête « qu'elles ne voulaient point recevoir d'argent d'un homme qu'elles considéraient comme *leur père* (3) ! »

Cette violente agitation ne se calma pas vite. A quelques jours de là, un certain Bailli du Rollet, compositeur d'une *Iphigénie en Aulide*, ayant déclaré publiquement, dans le foyer de l'Opéra, « qu'on était fort heureux d'être délivré d'un homme tel que M. Necker, » fut entouré, hué par la foule, et il fallut, pour le soustraire aux coups, l'intervention de la police. Un peu plus tard, au jardin du Palais-Royal, Bourboulon, auteur du libelle qui avait été l'occasion de la retraite du directeur, reconnu par quelques promeneurs et dénoncé par eux, dut fuir en toute hâte, sous peine d'être saisi, houspillé, « jeté au bassin » par la multitude irritée (4). Le 11 juillet, près de deux mois après la démission de Necker, plusieurs marchands d'estampes furent

(1) D'après la version de Kageneck, une voix cria du parterre : « Oui, f..., ils vous ont trompé ! » Et le parterre répéta la phrase, avec des applaudissemens sans fin.

(2) *Journal* de Hardy, 21 mai 1781.

(3) *Ibidem*, 5 juin 1781.

(4) *Lettres* de Kageneck, 30 mai 1781.

conduits en prison pour avoir colporté, avec un succès incroyable, une image populaire représentant l'illustre financier, avec ces quatre vers au bas :

Necker, victime de l'envie,
Fait pleurer tout bon citoyen.
Pauvres, à qui sa femme a conservé la vie,
Gémissez sur sa perte et n'espérez plus rien (1) !

Enfin, beaucoup plus tard encore, dans les derniers jours de septembre, Necker, faisant visite au « Salon des tableaux du Louvre, » était l'objet d'une ovation inouïe. Une foule nombreuse l'escorta d'abord en silence ; puis, une voix s'étant écriée : *Voici le restaurateur des Finances! Vive M. Necker!* » tout le monde fit chorus, avec des battemens de mains, des acclamations enthousiastes. Confus, Necker voulut se retirer; plus de deux mille personnes se précipitèrent sur ses pas, l'accompagnèrent « jusque dans son carrosse (2). »

Dans le monde des affaires la désapprobation se traduisit d'une manière plus frappante encore. « On voyait à la Bourse, dit Hardy (3), tout le monde muet et consterné; il y avait beaucoup de vendeurs d'effets royaux, mais point d'acheteurs, ou fort peu, et ces effets commençaient à éprouver déjà une diminution considérable. » Les chiffres que cite le libraire viennent à l'appui de cette affirmation. Le lendemain même de la démission de Necker, les actions de la Compagnie des Indes perdaient 70 francs sur les cours de la veille et les *billets d'emprunt* baissaient de 25 livres. Les gazettes de l'époque font des constatations analogues. « La confiance du public étant ébranlée, on ne trouve plus d'argent pour les emprunts, » affirmera l'un d'eux. On se plaindra bientôt aussi des retards apportés au paiement des rentes sur l'État, naguère si ponctuellement versées. Dès le mois de juillet, Hardy remarque avec aigreur que les « payeurs du Roi, » au lieu de verser au public « l'argent promis pour la Saint-Pierre, » c'est-à-dire pour le 29 juin, ont ajourné les paiemens à huitaine, « comptant sans doute sur beaucoup plus

(1) *Lettres* de Kageneck, 11 juillet 1781. Si l'on en croit Soulavie, la démission de Necker fut l'occasion et le sujet de soixante-dix estampes, exprimant toutes la déception et l'irritation populaires.

(2) *Correspondance secrète* de Métra.

(3) *Journal* de Hardy, mai 1781.

d'indulgence et surtout moins d'exactitude à cet égard, de la part du sieur Joly de Fleury, aujourd'hui ministre des Finances (1). » Bien que peu grave en soi, ce changement dans les habitudes faisait mal augurer du reste.

Il résultait de tout cela une défiance grandissante, un découragement général, qui se propageaient peu à peu dans les couches profondes du pays. « On craignait de voir se renouveler l'affreux chaos que l'on avait vu subsister sous le précédent règne et que deux hommes doués d'une âme honnête, les sieurs Turgot et Necker, avaient osé entreprendre de débrouiller, en faisant succéder l'ordre à la confusion, la confiance publique à l'ancien découragement, par l'intégrité des procédés et des opérations... Conduite admirable sans doute, mais que n'avaient pu soutenir les ennemis de tout bien, les âmes bassement cupides, sans cesse appliquées à fuir la lumière, parce que leur soif ardente de l'or ne peut trouver à s'étancher que dans les plus épaisses ténèbres (2). » Ce langage du libraire Hardy interprète fidèlement les sentimens de la bourgeoisie parisienne. Aussi, dans ces milieux, une vive appréhension, une suspicion trop justifiée, répondaient à la « joie tumultueuse, indécente » manifestée par certains financiers, joie qui trouvait écho chez certains puissans personnages. Une brochure fort en vogue rappelait, à ce propos, le mot sanglant de Marmontel après le renvoi de Turgot : « Je me représente, d'après tout ce que je vois, l'image d'une troupe de brigands assemblés dans la forêt de Bondy, à qui l'on vient d'annoncer que le grand prévôt est renvoyé. »

D'ailleurs, les satisfaits sont rares. Les regrets populaires sont généralement partagés par les classes plus élevées, sans distinction de nuances. Dans les salons où règne l'*Encyclopédie*, la tristesse et la déception se font jour, même chez ceux auxquels Necker est le moins sympathique. « Quoique ce ministre n'aimât ni les lettres, ni les gens de lettres, je regarde sa démission comme un malheur. Je le crois bien difficile, ou même impossible à remplacer (3). » C'est d'Alembert qui parle ainsi, et

(1) *Journal* de Hardy, juillet 1781.
(2) *Ibidem*, juin 1781.
(3) Lettre à Caraccioli, 3 juillet 1781.

Galiani renchérit de la sorte : « Faut-il croire (1) qu'il y ait une loi éternelle, qui ait livré les hommes aux méchans et aux imbéciles, et exclu à jamais les héros ? Si cette loi existe, il faut courber le dos et plier la tête. Si elle n'existe pas, je maudirai les parlemens, les intrigans, les cabalans et les *rien-entendans*, d'avoir fait ce massacre. » Buffon, sous une forme plus grave, exprime au fond la même idée : « Il semble, en vérité, que le génie ou l'incapacité, le vice ou la vertu, soient indifférens au maintien de ce monde... Si de tels maux se font sous un bon Roi, que peut-on espérer des autres (2) ? »

Tel est le ton des philosophes. Parmi beaucoup de grands seigneurs et de dames haut titrées, le chagrin est pareil et la protestation semblable. Pendant toute la semaine qui suivit l'événement, le chemin qui menait de Paris à Saint-Ouen, où s'était retiré Necker, fut, du matin au soir, « sillonné de carrosses. » Parmi les visiteurs, l'archevêque de Paris, les ducs d'Orléans et de Chartres, le prince de Condé, le maréchal de Richelieu, les ducs de Luxembourg, de Noailles, de Choiseul, deux ministres en exercice, MM. de Castries et de Ségur.

Quant aux lettres de sympathie et de condoléance, elles sont réellement innombrables. Mme Necker, en les classant, aura le droit d'écrire : « L'effet produit par la retraite de M. Necker fut si extraordinaire, qu'il nous étonna nous-mêmes ! » La plupart de ces témoignages furent détruits, ajoute-t-elle, dans les premières semaines. Pourtant ce qui subsiste encore aux archives de Coppet remplirait tout un gros volume. Les femmes notamment se distinguent par leur ardeur et leur sincérité d'accent. C'est la duchesse de Rohan, née d'Uzès, écrivant à Mme Necker qu'elle « s'affligeait comme citoyenne, » et c'est la marquise de Créqui s'écriant avec désespoir : « En prévoyant le très prochain avenir, je dis : O Aristide, comme vous nous auriez donné du secours ! Et je pleure seule et sans témoin. » Il faut encore noter, en raison de sa signataire, le billet ci-après de Madame Louise de France, la propre tante du Roi, qui s'adresse à l'ex-directeur, de son monastère de Saint-Denis : « Votre retraite, monsieur, me désole, ainsi que tout le monde. N'avez-vous pas quelque regret de laisser imparfait un si bel ouvrage, si bien commencé ? Mais ce que vous n'avez pas

(1) Lettre à Mme d'Epinay, 9 juin 1781.
(2) Lettre à Mme Necker, du 27 mai 1781. — Archives de Coppet.]

fait ne nous empêche pas de reconnaître ce que vous avez fait (1). »

Necker, crut devoir, le jour même, répondre à ce billet, et sa réponse éclaire d'un jour précieux ses sentimens intimes, en cette phase cruelle de sa vie : « Je suis bien sensible aux regrets que Madame me témoigne. Ce n'est pas sans un véritable déchirement, dont je ne serai pas de sitôt guéri, que j'ai quitté une administration où j'avais placé mon unique intérêt, et que je me suis séparé d'un maître dont les qualités personnelles m'avaient sensiblement attaché. Je croyais n'avoir demandé qu'une marque de confiance raisonnable, efficace, à mes yeux, au service du Roi, et que des attaques de toute espèce avaient rendue nécessaire. Mais, sans doute, je me trompais, puisque le Roi m'a refusé. Ce sera le malheur de ma vie, et je ne trouverai pas de consolations suffisantes dans le souvenir de tout ce que j'ai fait pour le servir, avec un absolu dévouement (2)... ».

V

Cette mélancolie de Necker, ce regret de l'œuvre inachevée, c'est chez lui la note dominante dans les premières semaines. Quelques jours après sa retraite, en classant ses papiers, ses regards se portèrent sur les cahiers où se trouvaient, sommairement résumés, ses plans de réformes futures : suppression des gabelles, changemens dans le régime des douanes, extension à la France entière de son système d'administrations provinciales. Il ne put soutenir cette lecture : « Par un mouvement involontaire, il rejeta ces écrits loin de lui, se couvrit le front de ses mains ; des larmes coulèrent sur ses joues (3). » A quelque temps de là, à l'heure du décès de Maurepas, survenu l'année même, des remords se mêlèrent à ces honorables regrets. Il se rappela le mot de son ami le marquis de Castries : « Nous ne vous demandons que six mois de patience ! » Avec plus de souplesse d'humeur, de facilité résignée, avec moins de hauteur surtout, peut-être aurait-il pu demeurer au pouvoir, jusqu'à l'instant prochain où la mort d'un octogénaire lui aurait laissé les mains libres...

(1) Lettre du 2 juin 1781. — Archives de Coppet.
(2) Lettre du 2 juin 1781. — *Ibidem*.
(3) *Mémoires* de Soulavie, tome IV.

Ces tristesses, ces scrupules le hantèrent si assidûment, le tourmentèrent si fort, qu'il en tomba malade et qu'on craignit un moment pour ses jours. « Il a été attaqué à Paris, chez un ami, rue des Jeûneurs, paroisse Saint-Eustache, de la maladie dite *le pourpre blanc*, espèce de *millet*, annonce d'un sang décomposé, qui le met dans le plus grand danger. Sa Majesté a paru d'autant plus consternée, en recevant cette nouvelle, qu'Elle croyait devoir se faire aider relativement à toutes les opérations de finance par ledit sieur Necker (1). » Il se remit pourtant; il retrouva son équilibre; sous l'empire de la réflexion, ses sentimens se modifièrent. Il en vint à se persuader, — et cette manière de voir est sans doute mieux fondée, — que la jalousie de Maurepas, l'hostilité des parlemens, fussent, en tout cas, promptement venues à bout de la molle résistance du Roi, qu'il eût été, quelques semaines plus tard, brutalement sacrifié, congédié comme Turgot, et qu'en tombant ainsi, il aurait perdu à jamais toute chance de rentrer aux affaires, compromis l'avenir sans retour. Puis, suivant la pente naturelle qui le portait à s'admirer lui-même, il regarda bientôt sa retraite spontanée comme une action méritoire et glorieuse. Dans une note manuscrite, espèce d'examen de conscience rédigé par lui-même, dont j'ai déjà donné quelques extraits: « J'ai quitté le ministère, écrira-t-il, en laissant des fonds assurés pour une année entière, dans un moment où il y avait au Trésor royal plus d'argent comptant et d'effets disponibles qu'il ne s'en était jamais trouvé de mémoire d'homme, et où la confiance publique, entièrement ranimée, s'était élevée au plus haut degré... Il est une pensée méprisable, qu'on découvre aisément dans les replis du cœur humain, c'est de choisir pour sa retraite le moment où l'on peut jouir de l'embarras de son successeur. J'aurais eu honte à jamais d'une pareille conduite! J'ai choisi la seule (conduite) convenable à un homme qui, ayant aimé sa place pour des motifs honorables, ne peut, en la quittant, se séparer un instant de la chose publique (2). »

Toute modestie à part, le raisonnement est juste. Necker, en s'en allant, a servi sa gloire personnelle. Son départ, on l'a vu, eut quelque chose de triomphal; l'éclat en rayonna jusque par

(1) *Journal* de Hardy, 17 juin 1781, et lettre de Mercy à Joseph II du 23 juin. — *Correspondance* publiée par Flammermont.

(2) Document cité par Soulavie dans ses *Mémoires sur le règne de Louis XIV*.

delà les frontières. La Grande Catherine célébra les mérites de l'ex-directeur général ; l'empereur Joseph fit mieux, il écrivit à Mercy-Argenteau : « Serait-ce un rêve bien ridicule que de vous prier de me dire bien sincèrement si vous croyez que cet habile Genevois serait capable de sortir de France et de se transporter en Allemagne ? » Et l'ambassadeur impérial, tout en répondant à Joseph qu'il doutait fort du succès de cette offre, concluait par ce bel éloge du ministre tombé : « Son administration aurait infailliblement remonté cette monarchie au delà peut-être de la convenance de l'Europe (1). »

Voilà quelle fut l'opinion concordante des citoyens français et des cours étrangères. On s'est pourtant demandé, de nos jours, si la démission de Necker fut véritablement, comme le crurent ses contemporains, une calamité nationale. Son administration, sa politique surtout, pendant son premier passage au pouvoir, ont rencontré des juges sévères. Certains ont discuté ses chiffres et contredit ses comptes, critiqué ses méthodes et contesté leurs résultats. Si les fonds publics, a-t-on dit, se sont rapidement relevés à dater de son avènement et ont constamment progressé durant son ministère, les cours sont restés, à tout prendre, plus bas qu'ils n'étaient sous Turgot, et, sauf quelques crises passagères, ils ont continué à monter pendant deux ans après sa chute. A quoi l'on peut aisément répliquer qu'après les ravages de Clugny, et au cours de « cinq ans de guerre ou de préparation de guerre (2), » avoir relevé le crédit et rempli les coffres du Roi, sans recourir à un impôt nouveau, peut être envisagé comme un assez beau tour de force, et que, si la montée des fonds a continué sous le successeur de Necker, il est permis de l'attribuer, tout au moins pour partie, à ses heureuses réformes, à l'esprit d'ordre et d'honnêteté, aux habitudes d'économie, à tous les progrès, en un mot, réalisés par lui dans la gestion des finances du pays. S'il est exact qu'un système d'administration doit être jugé sur ses fruits, le système de Necker ne peut que faire bonne figure dans l'histoire.

Mais l'objet des plus graves critiques est moins l'administration financière de Necker que sa politique générale et ses vues d'homme d'État. Quand, dans son *Compte rendu au Roi*,

(1) Lettres des 12 et 23 juin 1781. — *Correspondance* publiée par Flammermont.
(2) Note de Necker, citée par Soulavie, *passim*.

il dénonçait avec éclat les abus et les vices de l'ancien régime monarchique, il fournissait, lui reproche-t-on, une arme redoutable aux adversaires du trône, il attirait les regards du pays sur ce qui eût gagné à demeurer dans l'ombre. De même, par ses essais d'assemblées provinciales, il provoquait chez la nation française l'idée, le goût de gérer ses propres affaires, d'où découlerait nécessairement le désir de se gouverner elle-même. Il a donc doublement aidé au déchaînement de la Révolution ; il en a, tout au moins, précipité la marche. Cette argumentation paraît irréfutable. Reste à savoir si, en frayant la voie à tout ce qui, dans la Révolution française, fut juste, utile et bienfaisant, en devançant par des réformes sages, et en atténuant par là même, le mouvement qui poussa les États-Généraux à tout jeter à bas pour tout refaire ensuite, reste à savoir, — en supposant qu'il ait pu terminer son œuvre, — si Necker n'aurait pas rendu à la royauté défaillante le plus grand des services, s'il n'eût pas limité à 1789 la rénovation nécessaire. Qu'on puisse, à son propos, se poser cette question, n'est-ce pas déjà, pour sa mémoire, un rare et magnifique hommage?

A quoi bon d'ailleurs s'attarder à ces problèmes oiseux et errer à travers le champ, vaste et stérile, de l'hypothèse? Il est un fait certain, palpable et hors de discussion, c'est qu'à partir du départ de Necker, les affaires de l'État ne cesseront de péricliter et de s'acheminer vers la ruine, jusqu'à la catastrophe finale ; c'est que, plus spécialement, le département des finances ne sera plus administré que par de médiocres sous-ordres, comme Joly de Fleury et son successeur d'Ormesson, ou bien par des jongleurs et par des charlatans, tels que Calonne et Loménie de Brienne. Or nul n'ignore que c'est le déficit qui désarma la monarchie française, la mit à la merci de ceux qui complotaient sa perte. Le sage, l'honnête Malouet a, dans ses mémoires impartiaux, inscrit cette phrase, qui est le jugement de l'histoire : « Quoi qu'on puisse dire, c'est de la retraite de M. Necker, en 1781, et de l'impéritie de ses successeurs, que datent les désordres qui nous ont conduits aux États-Généraux. »

VI

Sur la manière dont fut choisi le nouveau chef du département des Finances, il existe une légende, dont Marmontel s'est

fait l'écho. Il raconte que Maurepas, le soir de la démission de Necker, rentrant « tout joyeux » au logis, fut questionné par des amis présens sur le choix du futur contrôleur général et qu'il avoua n'y avoir point pensé. « Le cardinal de Rohan, qui se trouvait là par hasard, prononça le nom de Joly de Fleury, et ce fut lui qui fut nommé. » Les quelques lignes adressées par Louis XVI à Maurepas, dont j'ai plus haut donné le texte, suffisent à détruire cette version et à démentir l'anecdote. Dans la réalité, depuis l'origine de la crise, quatre noms étaient discutés entre le Roi et le Mentor : Lefèvre d'Ormesson, Charles-Alexandre de Calonne, Foulon et Joly de Fleury. Pour le remarquer en passant, trois de ces quatre personnages devaient se succéder à la tête des Finances. Mais, dans l'instant, le choix tomba sur le dernier, Jean-François Joly de Fleury, conseiller d'État ordinaire depuis l'an 1760 et récemment entré au Conseil des Dépêches. Il y avait, dit l'abbé de Véri, la spécialité exclusive des « questions de procédure, » et il y montrait « quelque esprit, du travail, une intelligence assez souple. » Par ses alliances avec « de vieilles familles de robe, » et par son attitude au temps du parlement Maupeou, on pouvait espérer qu'il serait *persona grata* auprès de la magistrature, et cette idée était faite pour plaire à Maurepas. Mais son âge, ses infirmités, la faiblesse de son caractère, le rendaient suspect à l'avance « aux gens droits et désintéressés et aux bons citoyens, » en même temps qu'« agréable aux courtisans et aux agioteurs (1). » Au reste, on doutait fort qu'il pût rester en place. La plus grande partie du public, au rapport de Hardy, « ne lui donnait guère que trois mois pour mourir de perplexité ou se trouver forcé de demander de lui-même sa retraite. » Il courait dans la capitale le petit billet que voici : « On annonce que *Le Glorieux*, capitaine Necker, a été coulé bas par les ennemis de l'État, après la plus honorable résistance. Il a été remplacé par *Le Joli*, capitaine Fleury, qui fait eau de toutes parts. On craint que ce vaisseau, étant déjà fort usé, ne tienne pas longtemps la mer (2). »

Le trait distinctif de Fleury était l'absence de tout plan préconçu et de toute méthode personnelle. Maintiendrait-il les principes de son devancier? Ou bien détruirait-il son œuvre? S'en

(1) *Journal* de Hardy, mai 1781, et *Journal* de Véri, même date.
(2) Archives de Coppet, et *Journal* de Hardy.

tiendrait-il au système de l'emprunt? Ou bien recourrait-il au système de l'impôt? Lui-même n'en savait rien; Louis XVI n'était pas plus fixé. Dans la lettre où le Roi annonce à Joly de Fleury son avènement au contrôle général, on lit cet aveu ingénu : « Ne voulant pas encore nous expliquer sur la forme en laquelle nous nous proposons de gouverner un département aussi important au bien du royaume, nous avons cru ne pouvoir faire un meilleur choix que celui de votre personne pour l'administrer. »

Au cours de la première audience qu'il accorda aux receveurs et fermiers généraux, Fleury se contenta de déclarer, en peu de mots, qu'il n'avait accepté cette place que par soumission aux ordres du Roi, qu'il suivrait d'ailleurs, en tous points, « les erremens et les engagemens de son prédécesseur, et n'apporterait nul changement à l'ordre de choses établi. » Il fit tenir, le lendemain, même langage à la Bourse. « Ce n'était donc pas la peine de renvoyer M. Necker! » s'écria l'un des assistans, ce qui causa quelque scandale (1). On reconnut pourtant bientôt que l'affirmation était fausse et que tout changeait, au contraire, dans l'administration fiscale. Fleury n'était pas de trois mois en place, que des taxes nouvelles excitaient les murmures de la population. « Deux sols de plus par livre » sur les droits de consommation, et un « troisième vingtième sur les biens fonds, » augmentaient les impôts d'environ quarante-cinq millions par an. Ce fut, à cette nouvelle, un grand mécontentement parmi « les citoyens et habitans de la bonne ville de Paris, qui regardaient comme un fort mauvais début ce premier effort du génie du successeur immédiat du sieur Necker, que l'on regrettait plus que jamais, et l'édit crié par les rues échauffait toutes les têtes (2). » Les récriminations ainsi mentionnées par Hardy étaient sans doute peu justifiées, car les emprunts s'annonçaient mal depuis le nouveau ministère (3), et force était au contrôleur de se procurer de l'argent pour couvrir les frais de la guerre. Mais, depuis bientôt cinq années, comme l'observe un contemporain, « le peuple s'était accoutumé à voir les charges de l'État se succéder sans que les siennes augmentassent, et il ne pré-

(1) *Correspondance* de Métra. — *Journal* de Véri. — *Mémoires secrets* de Bachaumont.

(2) *Journal* de Hardy, 3 août 1781.

(3) *Correspondance* publiée par Lescure.

voyait pas qu'elles s'accumulaient pour l'écraser un jour (1). »

D'ailleurs, d'autres mesures, moins nécessaires et plus fâcheuses, achevaient d'irriter l'opinion. Bon nombre des emplois supprimés par Necker étaient rétablis tour à tour. De douze, les receveurs généraux des finances étaient portés à quarante-huit, les receveurs des tailles de deux cent quatre à quatre cent huit; plusieurs des charges abolies dans la Maison de la Reine, — trésoriers, contrôleurs et autres sinécures, — ressuscitaient, sans prétexte valable, et simplement, disait le préambule, parce que « cela s'est toujours observé pour les maisons des dauphines et reines de France. » Tout cela joint à l'abandon tacite du projet de Necker sur les assemblées provinciales, donnait à supposer que le gouvernement royal « revenait en arrière, » que la politique de réforme était définitivement condamnée, que l'on allait voir de plus belle refleurir les abus et renaître les privilèges. Et, à cette seule idée, de longs murmures s'élevaient parmi les plus honnêtes et les plus pacifiques bourgeois. « On disait assez hautement que la *poule au pot*, promise dès le commencement du règne actuel, s'éloignait furieusement de la marmite du pauvre pour tomber dans celle des fermiers généraux et autres gens de finance (2). »

Toutes les gazettes y font écho. Elles fourmillent de vertes critiques, d'acerbes épigrammes, dont certaines sont assez piquantes. « Les financiers, écrit Métra en octobre 1781, voient avec bien de la joie renaître un véritable âge d'or, au moment même où beaucoup d'entre eux y renonçaient. M. de Fleury aura une belle place dans leurs litanies des saints... Les receveurs généraux sont déjà plus nombreux, les trésoriers généraux sont réinstallés dans leurs places, le tout pour leurs écus (3), disent-ils, mais nous croyons un peu que ce sera pour les nôtres... On dit que M. de Fleury guérit fort bien par des saignées tous ceux qui sont malades de quelque suppression. On s'attend à voir bientôt tous ces ressuscités convaincre le peuple que, s'ils financent aujourd'hui avec tant de joie, c'est parce qu'ils n'ont en vue que *son bien*. » Qu'on ne voie pas dans ces insinuations un simple badinage; le grave Mercy, dans ses dépêches, n'est

(1) *Lettres* de Kageneck, 27 août 1781.

(2) *Journal* de Hardy, août 1781.

(3) Les offices de finance étaient, comme on sait, achetés par leurs titulaires, ce qui fournissait à l'État une ressource momentanée.

guère plus bienveillant pour le nouveau régime : « Les anciens abus reviennent en foule, mande-t-il à Joseph II. Le contrôleur général actuel ne jouit d'aucun crédit, d'aucune considération, ni, à ce que croit le public, d'aucune capacité. Le comte de Maurepas, plus affaissé que jamais par l'âge et les infirmités, n'est ni en état, ni, par caractère, en volonté de remédier à tant d'inconvéniens, et toutes les branches du gouvernement restent en souffrance (1). »

VII

Maurepas, d'ailleurs, tout penchant qu'il fût vers la tombe, redoublait d'insouciance, de légèreté, de gouailleuse ironie. Jamais homme ne fut à la fois plus clairvoyant et plus frivole, n'eut une plus claire vision des périls menaçans et n'en prit son parti avec une plus aimable aisance. Jamais chef de gouvernement n'entassa gaiement plus de ruines. La Reine elle-même, si éloignée qu'elle fût du sérieux de la vie, était parfois scandalisée de sa futilité, souffrait du ton dont il traitait les questions les plus importantes. Elle raconte à Mercy, un mois après le départ de Necker, que le Mentor, dans un entretien tête à tête, lui a confié que Joly de Fleury serait sans doute « de bonne humeur » tant qu'il aurait de l'argent dans ses coffres, mais que l'heure approchait où il serait à bout de ressources et que l'on ne tarderait guère à « le voir déchanter, » et il mêlait ces confidences de rires, de brocards, de bons mots, au point que Marie-Antoinette sentait, en l'écoutant, son cœur se gonfler de mépris, d'indignation contenue (2).

C'était, ou peu s'en faut, un moribond qui parlait de la sorte. A quelques mois de là, dans les premiers jours de novembre, une crise de goutte se déclarait et se portait bientôt au cœur, le mettant dans un grand danger. Le vieillard le savait, et son unique souci était de s'assurer un héritier selon son goût. « Depuis deux jours, écrit Kageneck (3), il est à toute extrémité. Il s'en rend compte, et il fait des efforts désespérés pour faire agréer à sa place le duc d'Aiguillon. » Pour tenter de le prolonger, on recourait, en désespoir de cause, à un mé-

(1) Lettre du 18 octobre 1781. — *Correspondance* publiée par Flammermont.
(2) Dépêche du 21 juin 1781. — *Ibidem.*
(3) Lettre du 9 novembre 1781.

decin de Montpellier, le sieur Barthès, possesseur d'un remède secret. L'effet parut miraculeux ; le cœur se dégagea, le mal se jeta sur le bras. Le 11 novembre, le vieux ministre, couché sur un sofa, recevait ses collègues, leur parlait des affaires avec sa lucidité coutumière (1). « On le disait hors de tout danger, dit Mercy ; je ne sais si on le croyait. » Au fond, nul ne doutait que le répit fût court, et les intrigues allaient leur train, certains travaillant pour Choiseul, d'autres pour d'Aiguillon, d'autres encore pour le cardinal de Bernis ou pour le duc de Nivernais. Quant à Louis XVI, livré à sa douleur, il ne paraissait occupé que de la perte d'un ami et demeurait « impénétrable. »

Le malade gardait son sang-froid et rédigeait, pour être remise à Louis XVI au lendemain de sa mort, une note où il consignait les leçons de sa vieille expérience. Un des chapitres de ce « testament » était intitulé : *Liste des personnes que le Roi ne doit jamais employer après ma mort, s'il ne veut voir, de ses jours, la destruction du royaume.* Il montra cette liste à Augeard : on y lisait les noms de Loménie de Brienne, du président de Lamoignon, de M. de Calonne ; une mention spéciale était consacrée à Necker, dont il déconseillait instamment le retour. Ainsi sa jalousie s'étendait par delà la tombe. Ces exclusions posthumes furent d'ailleurs sans effet ; il est à remarquer que tous les personnages ci-dessus désignés furent, par la suite, employés par Louis XVI.

Maurepas n'eut qu'une semaine de grâce. L'accès, momentanément arrêté, reprenait le 18 novembre avec une nouvelle violence. Une sorte de gangrène parut sur le membre goutteux, et les médecins déclarèrent tout espoir perdu. Le lendemain, à l'aube du matin, dans son petit appartement du château de Versailles, situé juste au-dessus de la chambre du Roi, le ministre reçut les derniers sacremens. Sa tête restait entière. Il eut, quelques momens après, la visite d'Amelot, son parent, ministre de la Maison du Roi ; il s'entretint fort paisiblement avec lui. Comme Amelot se levait et lui disait adieu : « Nous partons tous ensemble, » murmura le mourant, et ce fut sa dernière parole. Entendait-il par là, comme la plupart le crurent, que le Cabinet tout entier succomberait sans doute avec lui ?

(1) *Journal* de Hardy. — *Mémoires* de l'abbé Georgel. — *Lettres* de Kageneck.

Ou, avec cette prescience qu'on a parfois à l'heure suprême, entrevit-il alors, tout proche et comme déjà béant, l'abîme où allait s'engloutir le régime dont il fut l'incarnation suprême ? Il est permis de le penser. Maurepas n'était pas incapable d'un éclair de divination, tardive au reste et inutile ; car il eut toujours le cerveau plus vaste que le cœur.

Le 21 novembre au soir, quelques minutes après onze heures, il expirait, parmi les sanglots de sa femme, auxquels, de loin, faisaient écho les larmes de Louis XVI. Quand le duc d'Estissac, fort intime ami du défunt, vint annoncer au Roi que tout était fini : « Vous faites une bien grande perte, lui dit le prince avec une émotion profonde, mais j'en fais, moi, une bien plus grande ! » Le surlendemain, le corps fut présenté en l'église Notre-Dame, paroisse du château de Versailles, puis transporté, sans pompe aucune, à Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris, où il fut inhumé dans le caveau de la famille, « sous la chapelle sise à côté de l'ancien autel de paroisse (1). » Une oraison funèbre fut prononcée, un peu plus tard, en l'église Saint-Sulpice. Tous les ministres et toute la Cour y assistèrent, sur l'ordre exprès du Roi.

Dans les rangs du public, la disparition de Maurepas fut accueillie, par la majorité des gens, avec indifférence, par certains avec soulagement. Comme Marie-Antoinette avait, un mois plus tôt, donné un héritier au trône (2), on fit courir à Paris ce distique :

O France, applaudis-toi, triomphe de ton sort :
Un dauphin vient de naître et Maurepas est mort !

C'est que les événemens récens avaient achevé de détacher de lui ceux qui, longtemps, avaient fait fond sur ses capacités, sur son expérience politique. Pourtant, comme beaucoup d'hommes, Maurepas valait mieux que ses actes. On ne peut nier sa probité, son désintéressement, l'agrément de son caractère et la souplesse de son fertile esprit. Il n'avait point de méchanceté réelle ; il était même, à l'occasion, capable d'attachement et de reconnaissance. Il aima sincèrement Louis XVI et il lui fut personnellement dévoué. Il contribua, pendant les premiers

(1) *Journal* de Hardy, 23 novembre 1781.
(2) Le 22 octobre 1781.

temps du règne, à fortifier chez le jeune prince l'amour du bien public et certains principes de sagesse. Il avait assez de lumières pour discerner clairement tout ce qui menaçait l'avenir de la royauté bourbonienne et pour pressentir, tout au moins, de quel côté il faudrait chercher le remède. Il devina, il désigna Turgot, Saint-Germain et Necker.

Mais, comme le dit avec justesse son ami l'abbé de Véri, « tout fut gâté par les deux vices » qui constituaient le fond même de son caractère : « une insouciance quasi universelle pour tout ce qui n'était pas *lui*, la faiblesse de sa volonté dès qu'il rencontrait des obstacles, » à quoi il s'ajouta, dans les dernières années, une puérile impatience à l'égard de tous ceux dont il sentait la supériorité. C'est ainsi qu'il abandonna des hommes dont, au fond de son cœur, il reconnaissait le mérite, pour se confier à d'autres qu'il considérait à part soi comme de médiocres subalternes, qu'il préféra conserver de mortels abus plutôt que de livrer de difficiles batailles, et que, par suite, il agit fréquemment contre ses propres sentimens et ses propres idées. C'est grâce à ces défauts, à cette inconsistance, qu'il laissa peu à peu l'autorité royale, dont il devait être le guide, flotter à la dérive entre des plans de conduite opposés, tantôt lutter contre les parlemens, et tantôt servir leurs rancunes, porter un jour la philosophie au pouvoir, la livrer le lendemain à la risée publique, osciller constamment du système libéral au système despotique, de la réforme à la routine, de la réaction au progrès.

Bien peu de mois avant sa fin, causant familièrement avec l'abbé de Véri, Maurepas disait, d'un ton mélancolique : « Je ne fais pas tout le bien qu'il y aurait à faire ; mais j'empêche plus de mal qu'on ne pense. On le verra bien après moi (1). » Cette phrase renferme, semble-t-il, une part de vérité. Il avait fait, quand il mourut, à peu près tout le mal dont il était capable ; peut-être, s'il eût survécu, aurait-il pu, dorénavant, rendre quelques services. Dans l'état d'anarchie, de décomposition, d'irrémédiable décadence où, — beaucoup par son fait, — était dès lors tombé le régime monarchique, lui seul pouvait maintenir encore une ombre de discipline extérieure, une apparence de dignité, toute de surface, toute de parade, servant du moins, ainsi qu'un voile léger, à couvrir les misères et les décrépitudes

(1) *Journal* de Véri.

toutes prêtes à s'étaler au jour. Son âge, sa longue habitude du pouvoir imposaient quelque déférence aux cours européennes, de même qu'à la cour de Versailles elles obligeaient à respecter certaines formes anciennes, favorables à l'illusion. Lui parti, tout se relâcha, tout s'en fut à la débandade, tout prit l'aspect d'une armée en déroute.

VIII

Au lendemain de cette mort, une même question était sur toutes les lèvres : qui deviendra « le principal ministre ? » Qui dirigera la politique du Roi ? La surprise fut extrême, lorsque l'on apprit que Louis XVI ne remplacerait pas son Mentor, et qu'il n'y aurait, à l'avenir, aucun « chef du Conseil. » Quelques bonnes âmes crurent devoir s'en réjouir. L'honnête duc de Croÿ est de ces optimistes : « C'était, écrit-il de Louis XVI, une des grandes époques de son règne, et où on l'attendait... Il ne changea pas la moindre chose à sa vie et à son ton. Il allait à la chasse et travaillait, aux heures de règle, avec chaque ministre, ayant bien soin de ne parler à aucun que de sa partie, se montrant d'ailleurs assez ferme et décidé... En sorte que, sans aucune affectation et ne paraissant pencher vers personne, il gouvernait réellement par lui-même, en gros. » Bref, déjà ces esprits candides évoquaient l'image du Grand Roi, après la mort de Mazarin.

Combien fut déçu cet espoir ! Louis XVI n'était pas Louis XIV ; Louis XVI n'avait ni Colbert, ni Louvois ; et les aurait-ils eus, qu'il les aurait vite sacrifiés. Échappant à ses mains sans force, la direction des affaires du royaume appartiendra désormais tour à tour, — ou en même temps, ce qui est pire, — aux courtisans ambitieux et cupides, comme les favoris de la Reine, aux hommes d'État rétrogrades et à courte vue, comme Vergennes, aux faiseurs, comme Calonne, aux intrigans, comme Loménie de Brienne. Aussi, bientôt, à ce spectacle, au vu de cette abdication, l'idée se formera, au fond des cerveaux populaires, que, la volonté d'un seul homme étant insuffisante, il convient de la remplacer par la volonté générale. Le moyen paraîtra bien simple : il n'y aura « qu'à rassembler des hommes pour les mettre d'accord (1), » et l'on donnera ainsi la parole au pays.

(1) A. Sorel, *l'Europe et la Révolution*, tome I.

« La royauté s'étant dérobée à la tâche, » cette tâche, on l'entreprendra donc sans elle, malgré elle, au besoin contre elle.

Pour revenir à l'heure présente, une vérité s'impose : la politique entrevue par Louis XVI lors de son accession au trône, la politique de réformation financière et de rénovation sociale, la seule sans doute qui aurait pu conjurer ou prévenir la tourmente révolutionnaire, cette politique de salut monarchique est désormais finie et abandonnée sans retour. Les grands moyens ayant échoué, il ne reste au pouvoir royal que les procédés empiriques et les expédiens dilatoires ; dans la descente effrayante et rapide, il ne reste qu'à s'accrocher aux touffes d'herbes, aux menues branches, pour retarder l'instant, l'inévitable instant, de rouler au fond de l'abîme. Et de ce tragique dénouement, le Roi ne peut, en bonne justice, s'en prendre qu'à lui-même. Deux fois, en l'espace de sept ans, avec Turgot d'abord, avec Necker ensuite, il avait eu cette bonne fortune de rencontrer des hommes honnêtes, clairvoyans, courageux, tout prêts à se dévouer pour sauver sa couronne. Il les avait, en pleine besogne, chassés, ou laissé chasser, l'un et l'autre ; après leur chute, il avait, sans mot dire, assisté à la destruction de tout ce qu'ils avaient réalisé au prix d'un dur labeur. Par cette faiblesse, par cet aveuglement, il avait à jamais usé toute la somme de confiance que la nation lui avait accordée. Ces deux faillites retentissantes avaient épuisé son crédit. L'immense désillusion entraînait une immense rancune, où il entrait quelque mépris.

Ce qu'il est cependant nécessaire d'ajouter, avant de clore cette douloureuse étude, c'est que, si le régime royal était irrémédiablement atteint, la nation française demeurait pleine de vigueur et de vitalité. Sous la ruine apparente, il subsistait des ressources profondes ; les réserves étaient intactes. Même, malgré l'indigence de certaines régions isolées, le pays, dans l'ensemble, était sensiblement plus riche qu'au commencement du siècle. Des témoignages nombreux et concordans constatent, dans la dernière partie du règne de Louis XVI, l'état prospère et florissant de nos plus grandes provinces, — l'Artois, l'Orléanais, les plaines de la Garonne, la Charente, l'Anjou, la Touraine, — la fertilité des campagnes, le développement de l'industrie et du commerce dans les villes, le nombre des canaux,

le bon état des routes, l'accroissement du bien-être parmi les ouvriers et les cultivateurs (1). « Combien, s'écriait Arthur Young, les pays et les peuples que nous avons vus depuis que nous avons quitté la France perdent à être comparés avec ce pays plein de vie ! »

On a même pu soutenir, — et la thèse est fort défendable, — que cette prospérité relative du peuple français précipita l'essor de la Révolution, en rendant les hommes « plus sensibles aux vexations qu'ils subissaient et plus ardens à s'y soustraire. » Le paysan propriétaire dut souffrir davantage de l'injustice de la corvée, de l'inégalité des charges, de toutes les tracasseries fiscales, que le salarié misérable travaillant au compte du seigneur et labourant un champ dont il n'engrange pas la moisson.

Ainsi, dans la période dont j'ai tenté de retracer l'histoire, la France était pareille à un homme travaillé par de multiples maladies, plus ou moins graves, plus ou moins douloureuses, les unes aiguës et les autres chroniques, des maladies dont nulle n'était mortelle et qui toutes étaient guérissables. Elle demeurait vivace ; elle gardait du sang et des muscles. Mais, par-dessus cet organisme encore robuste et sain, le vieil appareil monarchique, qui lui était depuis si longtemps adapté qu'il semblait faire corps avec lui, était comme une armure usée, trouée, disjointe et rongée par la rouille, qui ne tenait plus aux épaules que par la longue accoutumance et qu'une forte secousse achèverait de jeter à terre. Après dix siècles d'existence, la royauté traditionnelle, faute d'avoir su se rajeunir, eût pu s'approprier la parole fameuse de Fontenelle à sa centième année : « Je meurs d'une impossibilité de vivre. »

SÉGUR.

(1) *Voyages* d'Arthur Young. — *Journal* de Mme Cradock. — *Œuvres* du marquis de Mirabeau, etc., etc.

LE
ROMAN DE LA JEUNE CAPTIVE

Habent sua fata... Si jamais le vieil adage a mérité d'être cité, c'est bien ici, au seuil de cette étude sur l'unique et mystérieux roman d'Aimée de Coigny, duchesse de Fleury, celle qui fut *la Jeune captive* d'André Chénier, la « grande amoureuse » dont M. Étienne Lamy a retrouvé les curieux *Mémoires* et si finement conté la vie orageuse (1). Quand elle mourut, en 1820, Népomucène Lemercier, qui fut — au moins — son ami, écrivait dans un article du *Moniteur universel:* « On a lu d'elle un roman anonyme qui, sans remporter un succès d'ostentation, attacha parce qu'elle l'écrivit d'une plume sincère et passionnée. » Mais aucun autre lecteur ne se présentait, et, en 1840, ici même, dans un article consacré à Népomucène Lemercier, sur la foi de je ne sais quel témoignage, Charles Labitte croyait pouvoir écrire : « Par malheur, le roman dont parle M. Lemercier, et dans lequel les admirateurs du poète (André Chénier) eussent cherché quelques accens de *la Jeune captive*, n'a pas été imprimé ; et remis, ainsi que des *Mémoires* fort curieux sur la Révolution, entre les mains de M. de Talleyrand, il paraît avoir été détruit. » Cependant, un peu plus tard, Barbier, mieux informé sans doute, dans son *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, donnait, en l'estropiant un peu, le titre du roman, *Alvar;* il indiquait le nom de l'imprimeur, Didot, le format, in-douze, et la date de publication, 1818 ; mais il se trompait en

(1) Voyez, dans la *Revue* des 1er et 15 avril 1902, *Une Vie d'amour : Aimée de Coigny* et ses *Mémoires* inédits, par M. Étienne Lamy. — Ces deux articles servent d'introduction aux *Mémoires d'Aimée de Coigny*, que M. Lamy a publiés, avec des notes, à la librairie Calmann Lévy.

déclarant que l'ouvrage formait deux volumes. Enfin, il ajoutait qu'Aimée de Coigny n'avait fait tirer son roman qu'à vingt-cinq exemplaires. Mais le livre n'en demeurait pas moins introuvable, et M. Lamy lui-même ne parvenait pas à le découvrir. « Puisqu'il n'y avait plus de roman dans sa vie, disait-il de son héroïne, elle en tira un de son imagination, et écrivit *Alvar*. Je n'ai pu retrouver le livre. Elle ne l'avait édité qu'à vingt-cinq exemplaires. Si son pied fin laissa voir un bout de bas bleu, on ne pouvait mettre dans le geste plus de réserve. »

Les choses en étaient là quand, le 24 septembre dernier, fut mis en vente, aux enchères publiques, tout ce qui restait du mobilier et de la bibliothèque du château de Coigny, en Normandie. D'heureux chercheurs, qui sont en même temps d'érudits libraires, MM. Duchemin frères, y découvrirent et purent acquérir cinq exemplaires brochés du précieux roman, évidemment tout ce qui restait du tirage limité du livre. C'est l'un de ces exemplaires que j'ai entre les mains. Feuilletons-le donc, et tâchons d'en indiquer l'intérêt. L'ombre légère, — oh ! bien légère ! — de la Jeune Captive ne saurait s'en plaindre.

***

Alvare est anonyme. Le livre, de cinq cents et quelques pages, porte pour épigraphe cette pensée de La Rochefoucauld : « Toutes nos qualités sont incertaines et douteuses en bien comme en mal, et elles sont presque toutes à la merci des occasions. » L' « épître dédicatoire » est courte, et amusante : « Ne rejetez point Alvare !... » — on dit aujourd'hui : *Lisez-moi !* — Si le roman eût été réellement publié en son temps, je ne sais si on l'eût « rejeté, » ou s'il aurait eu au contraire un véritable succès de librairie, — il nous est si difficile de nous représenter exactement les goûts du public d'autrefois ! Tel qu'il est, regardons-le avec des yeux d'aujourd'hui.

Disons-le sans réticence. Ce n'est pas un chef-d'œuvre qu'*Alvare*. Cela ne vaut, — pour prendre des œuvres de la même époque, — ni *Atala*, ni *René*, ni même *le Dernier Abencerage*, ni *Adolphe*, ni *Oberman*, ni *Delphine* ou *Corinne*, ni même *Ourika* ou *Édouard*, les deux romans trop peu connus, à mon gré, de Mme de Duras. Le livre est trop long ; de nombreuses négligences de composition nous avertissent que nous avons affaire à un écrivain quelque peu novice, et qui ne sait pas encore très bien son

métier ; les personnages ne vivent guère et sont souvent un peu conventionnels. Surtout, l'ouvrage est conçu dans un esprit si romanesque, si irréel, si peu conforme peut-être au tempérament vrai de l'auteur, que l'illusion du lecteur ne trouve guère où se prendre. Et enfin, maintes pages sont gâtées par l'odieuse phraséologie du temps, cette phraséologie très spéciale qui vient pour une large part de Rousseau, et où la déclamation, la fausse sentimentalité, toutes les figures de la plus détestable rhétorique semblent s'être donné le plus ridicule des rendez-vous : « En se retournant, elle aperçut un arbre : Ah ! dit-elle, cet arbre, témoin du serment que je viens de vous faire, porte déjà le témoignage de nos sentimens : lisez ! c'est vous qui l'avez gravé ! Alvare lut : « L. T. A. Salut, lieu chéri ! tu nous as vus heureux ! nos cœurs sont unis par des sentimens innocens ! » C'était un des arbres sur lesquels le marquis avait écrit cette inscription la veille de son départ pour Londres ; il poussa un soupir et sans rien dire il prit la main de Louise et sortit avec elle du bosquet. » — « Premiers jours du printemps de Louise, je vous salue : hélas ! que vous fûtes rapides !... » — « Ne me reprochez plus de détourner mes regards du plus beau spectacle que puisse offrir la société, une femme sensible, une mère vertueuse. » — « Alvare, en prononçant ces mots, avait la voix concentrée, coupée par des sanglots ; il serrait étroitement sa femme contre son cœur et *regardait le ciel avec une expression à la fois sombre et passionnée.* Louise, attendrie, versa un torrent de larmes sur le sein de son Alvare. Il y mêla les siennes, *et ce couple heureux goûta dans l'abandon d'une sensibilité exaltée un charme inconnu aux âmes ordinaires.* » Je ne sais si j'ai jamais lu un livre où il y ait tant de larmes versées, tant d'embrassades, tant de génuflexions, et où l'auteur ait tant consommé de points d'exclamation.

Ne nous arrêtons pas à ces ridicules extérieurs. Chaque époque littéraire, après tout, a sa phraséologie particulière qui s'impose même aux écrivains de génie, et peut-être, dans un demi-siècle d'ici, nos petits-neveux auront-ils le droit de traiter sans indulgence notre manière d'écrire. Il va d'ailleurs sans dire que je n'écrirais pas un article sur *Alvare,* s'il n'y avait que des pages comme celles que je viens de citer. Il en est d'autres, heureusement, qui tranchent singulièrement sur celles-là : « Le courage et la vertu consistent moins à faire toujours bien, qu'à

cesser de mal faire, lorsqu'on s'aperçoit qu'on est dans l'erreur. » — « Triste et vaine folie, amour de la douleur, c'est vous qui possédez ceux qui aiment trop la vie. Hélas! regarder les années écoulées, n'est-ce pas repaître ses yeux des maux qu'on a éprouvés; s'occuper de l'avenir, n'est-ce pas chercher à deviner les malheurs qui nous menacent! » — « Hélas! dans le cours orageux de notre triste vie, courbés comme nous le sommes sous le fardeau des peines qu'amène chaque jour, où trouver la force de le supporter *si le bonheur des personnes qu'on aime ne venait nous distraire de nous-mêmes!* » — « Qui n'a pas connu le tourment d'habiter pendant l'absence de ce qu'on aime la maison où l'on fut longtemps heureux? Chaque mouvement vous retrace un souvenir; *il semble qu'on foule aux pieds, qu'on écrase le bonheur dont naguère on jouissait à cette même place.* » Ce dernier trait me paraît tout simplement admirable : nous en rencontrerons quelques autres encore.

Voici d'ailleurs, réduite à sa plus simple expression, la donnée étrangement romanesque du roman.

Le marquis Alvare della Cuida, descendant d'une des plus nobles familles d'Espagne, philosophe, humanitaire, épris du bien public, — une sorte de Pombal, — fait un voyage d'études et d'affaires diplomatiques en Angleterre. Il devient l'hôte d'une famille où vit une charmante orpheline, Louise Trevor. Les deux jeunes gens s'éprennent passionnément l'un de l'autre, et l'on s'étonne autour d'eux qu'Alvare ne demande pas Louise en mariage, quand, enfin, poussé dans ses derniers retranchemens, il avoue qu'il est marié (1). Stupéfaction et indignation générales. Louise pardonne cependant, et si bien, que, lorsque Alvare la quitte, ils se jurent l'un à l'autre une amitié éternelle. Quelques années après, Alvare reparaît : sa femme est morte; il peut donc épouser Louise sans scrupule, et il l'emmène à Madrid où les services éminens qu'il a rendus achèvent de lui concilier la haute faveur du Roi, qui le nomme son premier ministre. Mais le grand bonheur dont jouit Alvare est visiblement troublé par un secret qui lui pèse. Un jour enfin, il prend le parti de délivrer son âme. En présence du Roi et des députés des provinces, il déclare qu'il n'est pas marquis della Cuida; il n'est qu'un

(1) C'est la situation de Chateaubriand à Bungay, chez le révérend M. Ives. Aimée de Coigny aurait-elle eu connaissance de cet épisode de la vie de René, avant la publication des *Mémoires d'Outre-Tombe?*

enfant trouvé que son père supposé, désireux à tout prix d'un héritier mâle, a substitué jadis, au moment de sa naissance, à une fille unique qu'il a envoyée en Calabre. Le Roi, loin de lui en vouloir de cet aveu, pour le récompenser de ses services et de sa franchise, le nomme grand d'Espagne, lui conserve son titre de marquis, mais l'autorise à se retirer dans l'une de ses terres. Là il semblerait qu'Alvare, entre sa femme et son fils, dût couler désormais des jours pleins d'une joie sans mélange. Mais son inquiétude le poursuit encore. Un jour, il disparaît, laissant tous les siens dans une angoisse mortelle. On apprend enfin que, pris de remords, il est allé rejoindre en Italie où il l'avait fait transporter et garder secrètement, pour pouvoir épouser Louise, sa première femme qui n'est pas morte. Et il meurt de douleur, de repentir et d'amour, en prononçant le nom de Louise, la seule femme qu'il ait jamais aimée. Louise meurt à son tour de désespoir, après avoir lu le Journal qu'il lui a laissé, incapable de survivre à l'homme qu'elle a uniquement et si passionnément aimé, et qu'elle brûle d'aller rejoindre.

***

On le voit, c'est un long roman d'amour et de passion qu'*Alvare*, et un roman bien romantique. C'est bien le roman d'une femme qui n'a vécu que pour l'amour, et qui, trop aisément, croit et voudrait faire croire qu'il n'y a que cela au monde, et que sans l'amour la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue. « Ah! ma Louise, notre Dieu est celui de l'univers; c'est à lui qu'est soumise la nature entière! Entends-tu sa voix!!... aimer! aimer! tel est son ordre suprême! ce mot sacré est répété par toute la création! » Et n'est-ce pas déjà, en plate prose, mais avec de curieuses rencontres d'expression, le thème que développera plus tard Musset, dans des vers célèbres :

J'aime : voilà le mot que la nature entière...

Ailleurs, à propos des couvens de femmes, ne croirait-on pas lire une première ébauche de la fameuse tirade de Perdican dans *On ne badine pas avec l'amour :* « Ah! convenez-en, Théodora, reprit avec feu le marquis, l'amour, son ivresse, les fautes, les crimes mêmes auxquels il peut pousser, ses larmes, ses tortures, valent mieux que la triste sérénité des âmes calmes et impassibles! Elles ne craignent pas la mort! je le crois; elles ne

connaissent pas la vie, ces créatures isolées, froides, qui voient d'un œil égal tout ce qui se meut dans la nature! Elles regardent passer au travers d'une glace les événemens humains, les humains mêmes, et cette glace est sur leur cœur! Mais, pour être éloignées de ce qui existe ici-bas, ne les croyez pas plus rapprochées de ce beau idéal que nous nous figurons dans une sphère plus élevée! Non, non, leur imagination froide et muette ne voit rien ici, et ne désire rien ailleurs. Sans joie, sans douleur, sans espérance, elles tombent silencieusement dans le sépulcre, sans trouver ni mériter plus de souvenir que les pelletées de terre qui les couvrent! Végétation humaine, essai manqué de créatures auxquelles le Tout-Puissant n'a daigné communiquer ni mouvement, ni âme, ni véritable vie!... Elles n'ont point aimé!... elles n'ont point vécu!... elles n'ont pas souffert!... elles n'ont point combattu, elles n'ont point triomphé, elles n'ont point succombé, elles ne connaissent ni le désir, ni l'ivresse des passions, ni le repentir! elles n'ont point vécu, vous dis-je! » Les héros d'Aimée de Coigny connaissent, eux, le désir, et « l'ivresse des passions; » et cette ivresse, ils l'expriment souvent par des traits un peu vifs dont l'ardeur sensuelle éclate sous l'apprêt conventionnel du langage. Les tendresses les plus légitimes ont sur leurs lèvres l'accent de celles qui ne le sont pas. « L'époux aimé, l'*amant* de Louise, » voilà, par exemple, une formule qui revient plus d'une fois sous la plume de l'écrivain et qui ne traduit que trop bien les sentimens qu'il prête à ses personnages. A vrai dire, elle ne conçoit l'amour que sous la forme d'une passion déréglée, et presque d'une frénésie.

De tous ses personnages, celui qui réalise le plus complètement sa conception de l'amour, c'est Alvare. Celui-là est le héros romantique par excellence, le propre frère de René et d'Hernani. « Je vais bientôt partir, monsieur, dit Alvare, et j'emporte le regret d'avoir jeté le trouble dans votre âme. *Une force aveugle, inexorable, s'est emparée de moi à ma naissance; elle m'emporte,* me trace irrévocablement le chemin que je dois suivre et m'oblige de lui obéir, malgré mes cris, mes plaintes, mes regrets! Joignez-vous avec moi pour la détester, monsieur; *c'est elle qui me porte à blesser tous ceux que j'aime.* Ah! que mon désespoir vous désarme; oncle de Louise, pardonnez-moi d'être malheureux... » « *Être incompréhensible et fatal!* dit Théodora; toi qui as mis le trouble parmi nous, qui peut-être y porteras la

mort, je ne puis te haïr, et mon cœur te suit et te plaint, n'importe où tu ailles, n'importe le motif qui te conduit!... » Sur combien de tréteaux et dans combien de romans ne l'avons-nous pas revu depuis, ce héros sombre, étrange, génial et fatidique, victime désolée de ses propres passions, qui sème partout où il passe la douleur, le désespoir et la mort, et que, malgré tout, on ne peut s'empêcher de plaindre et d'adorer! Mais déjà nous l'avions vu figurer dans *René*, dans *les Natchez;* et, à voir toutes les curieuses analogies qui existent entre le Journal laissé par Alvare à sa veuve et la trop fameuse *Lettre de René à Céluta*, dans *les Natchez*, on pourrait se demander si Aimée de Coigny n'aurait pas eu connaissance de son illustre modèle. Qu'on en juge par les quelques lignes que voici :

« Ces beaux yeux auxquels j'ai déjà fait verser tant de larmes! qu'ils vont en verser encore!... Quel malheur! Courbe, courbe ta tête charmante, tendre fleur qu'un souffle brûlant a desséchée!... Je t'ai perdue, Louise, j'ai détruit ta félicité, ta paix; *car loin de moi, loin de ton Alvare, plus de bien, plus de jouissance pour toi, n'est-ce pas, mon amour?*... Ton cœur est déchiré, tu souffres aussi, tu souffriras comme moi!... *Ah! cette idée, tout affreuse qu'elle soit, m'est nécessaire!!*... Toute joie est détruite, le bonheur n'existe plus pour toi; ton fils, mon fils, cache-le, il est la preuve de ta honte! Destinée implacable... oui, malgré vous, j'ai connu le bonheur... ma Louise!... oh! rappelle-toi toujours ces momens! regrette mon souvenir! aime-le surtout!... *mêle la reconnaissance à ta douleur!*... Nous avons bu, desséché ensemble la coupe du bonheur!... Qu'importe maintenant si celle de la vie est renversée!!! [*sic*] (1)... Louise!... Louise!... tu pleures!... tu gémis!... Ah! ne maudis pas le moment, tout fatal qu'il ait été pour toi, où nous nous sommes liés! Que la terre s'entr'ouvre! Volcan, recevez-moi dans vos gouffres de feu! douleurs, torturez-moi! je vous brave!... J'ai vécu, je suis l'époux de Louise, je la rejoindrai, je reprendrai ailleurs le cours de notre bonheur... J'étais seul, la tempête s'était élevée... Les flots de la mer venaient jusqu'à moi; ils essayaient de m'entraîner;... les éclairs qui fendaient de noirs nuages semblaient m'ouvrir un asile et me montrer la demeure que je cherche loin des injustes mortels... Élémens auxquels je participe, ai-je dit à la tempête, eau, terre,

(1) Nous reproduisons religieusement tous les points d'exclamation qu'Aimée de Coigny a prodigalement semés dans *Alvare*.

vents, feu, que voulez-vous de moi?... *Venez-vous reprendre la portion que vous m'avez prêtée?* Ah! j'attends avec impatience, *arrivez!... arrivez!...* Qu'il me charge, qu'il me gêne ce don fatal que vous m'avez fait! Combien est lourd le fardeau dont vous m'avez donné le poids!... *Arrivez!... arrivez!... Reprenez vos dépouilles!* Mer, ouvre-moi tes abîmes; tu ne peux éteindre en moi la flamme éternelle qui anime ma vie; tu ne peux rien sur mon amour!... Un Dieu, un Dieu seul a allumé son flambeau sacré; ce Dieu est le tien; tu es sa créature comme moi; je ne te crains pas! *mène-moi à lui!...* »

On voit toutes les analogies de mouvemens, d'images et d'inspiration. Et pourtant, je ne crois pas qu'Aimée de Coigny ait connu *les Natchez*, que Chateaubriand n'avait peut-être pas encore retrouvés, quand elle composait son roman, et qui, en tout cas, n'ont paru en librairie que longtemps après, en 1827. La rencontre est d'autant plus curieuse, et prouve simplement que ces idées, ces sentimens exaltés, ces déclamations étaient dans l'air de l'époque. Mais l'auteur d'*Alvare*, si elle a ignoré *les Natchez*, a certainement lu *René*, et l'on a reconnu au passage une évidente réminiscence de l'apostrophe célèbre : « Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie! » De même, il me semble bien que tel joli paysage lunaire est inspiré de très près d'une célèbre « nuit » de Chateaubriand, celle qu'il a transportée, en la retouchant à plusieurs reprises, de l'*Essai sur les Révolutions* dans le *Génie du Christianisme :* « La lune, à moitié cachée par des nuages argentés, jetait une clarté douteuse sur tous les objets. L'ombre des arbres prolongés offrait mille formes bizarres et effrayantes; le calme, le silence de la nature n'étaient interrompus que par le bruit léger des feuilles qu'un vent doux en s'élevant par intervalle faisait mouvoir; tout portait à la mélancolie et à une secrète terreur. » Nous pouvons l'affirmer avec certitude : si Chateaubriand n'avait pas écrit, le roman de la Jeune Captive ne serait pas, littérairement, tout ce qu'il est.

***

Quand on se trouve en présence d'un roman, d'un roman de femme surtout, il y a une question, d'ordre non plus littéraire, mais psychologique, qu'il est bien difficile d'éluder : Qu'est-ce que l'auteur a, plus ou moins volontairement ou consciemment,

laissé passer dans son œuvre de son expérience personnelle? Nous ne connaissons pas assez à fond Aimée de Coigny pour pouvoir répondre, avec toute la précision désirable, en ce qui la concerne, à une question de ce genre; nous pouvons cependant entrevoir, sous la fiction, plus d'un trait dont l'origine semble bien devoir être rapportée à la vie réelle. J'ai déjà noté la correspondance générale qui existe entre la « vie d'amour » d'Aimée de Coigny et la donnée même du roman d'*Alvare*. Jusqu'à quel point a-t-elle voulu se peindre elle-même sous les traits de son héroïne, Louise Trevor? c'est ce qu'il est malaisé de dire. Mais la situation d'Alvare qui, marié à une femme qu'il n'aime pas, s'éprend follement de Louise, ne serait-elle pas — un peu — celle de l'un de ses amans, M. de Boisgelin, par rapport à elle-même? En tout cas, il me semble bien qu'il y a, dans la page que voici, quelque chose de plus qu'une observation générale :

« Qu'il est doux le serment d'aimer toujours ce qu'on aime! Avec quelle foi vive et tendre on se prosterne devant le Dieu qui reçoit ce serment! et la solennité attachée à ce vœu si ardent porte seule, *hélas!* quelquefois, un sceau ineffaçable! Que de personnes, jetées par la suite des événemens dans des positions diverses, étourdies par le mouvement qui les entraîne, *sont rappelées à leurs propres souvenirs à la vue inopinée d'une célébration de mariage!* La pompe modeste de cette cérémonie, ces fleurs, doux emblèmes de la jeunesse et de l'espérance, ont remis en mémoire *à plus d'une femme qu'une fois aussi*, entourée de fleurs, éclairée par des flambeaux portés par de jeunes enfans, là, sur ces marches, prosternée au pied de ce même autel, au milieu d'une famille maintenant dispersée, on a juré amour, *constance* à celui qui devait embellir votre existence; *qu'est-il devenu?* Où sont les témoins de ces vœux? *Que sont devenus ces vœux mêmes? Hélas! souvent anéantis et dissipés comme la fumée de l'encens qu'on brûle pour les célébrer!...* Qu'y a-t-il de vrai? Tout est-il donc si passager dans ce monde que l'impression, le sentiment d'aujourd'hui n'est plus demain qu'un songe, et le jour d'ensuite est effacé sans aucune trace? Il faut la pompe matérielle d'une cérémonie pour rappeler ce qui a fait souvent battre le cœur; que dis-je? ce qui a souvent décidé de la vie entière, et sans les signes extérieurs qui rappellent les temps, les sentimens qui paraissent les plus profonds glisseraient sans souvenirs!!! »

Remords? Aveu furtif? Impression fugitive peut-être, mais réelle et sincère, à n'en pas douter; et l'écrivain a beau ajouter : « Mais où m'entraîne cette réflexion sur l'instabilité de la vie! Bénissons le ciel de cette heureuse facilité à oublier;... » elle s'est trahie, dans l'un de ses meilleurs momens.

Elle en a de moins bons. Déjà, dans les *Mémoires* découverts et publiés par M. Lamy, on avait noté plusieurs portraits vivement enlevés, en quelques mots, d'une plume mordante et spirituelle. Ce talent, ici, ne l'a pas quittée. Elle dira d'un savant un peu racorni : « Sa tête était aussi pleine et aussi sèche qu'une table de matières. » Ailleurs, d'un personnage épisodique : « Mme Schipper (c'était son nom) commune, futile, et surtout très bavarde, détestait la campagne, et ne comprenait pas, répétait-elle, à chaque instant, ce qu'on pouvait dire aux arbres, aux champs, ou même aux rustres qu'on y rencontre; car, selon elle, il fallait bien, pour vivre, *dire quelque chose à quelqu'un.* » Et que dites-vous encore de ces quelques lignes : « Théodora riait des jalousies de quelques vieilles ladies qui jetaient les hauts cris de la solitude dans laquelle *on reléguait leurs seigneuries et leurs rhumatismes*, et de l'humeur de mesdemoiselles Picquet, *vierges surannées* qui, depuis quatre ans, venaient régulièrement essayer de devenir de jeunes épouses et ne trouvaient pas seulement un jour d'illusion depuis l'arrivée de Mme Brithenmore? » Évidemment, celle qui écrit ainsi, qui sait trouver d'aussi piquantes et cinglantes formules, a pu être, comme elle s'en vante, « une âme passionnée : » elle devait avoir en partage plus d'esprit que de charité, plus de malice, et même de méchanceté, que de bonté, plus de passion que de tendresse. « Sa conversation, écrivait d'elle Lemercier, éclatait en traits piquans, imprévus et originaux. Elle résumait toute l'éloquence de Mme de Staël en quelques mots perçans. » Nous l'en croyons sans peine. Et si l'on retrouve un jour cette « collection de portraits sur nos contemporains les plus distingués par leur rang et par leurs lumières » dont nous parle encore Lemercier, et dont elle serait l'auteur, il y a tout lieu de penser que sa « sincérité » et sa « vivacité » ont dû y faire merveille.

Ce n'est pas seulement une femme d'un esprit vif et mordant que nous révèle, — ou nous confirme, — le roman d'*Alvare*, c'est une mondaine très experte, et qui, — elle partage ce mérite

avec l'auteur de *Delphine*, — sait nous donner de la vie de société des descriptions très justes et très vivantes. Voici, par exemple, une page dont la finesse enjouée a vraiment bien de la grâce et de l'agrément : « La vie des eaux a été décrite si souvent qu'on ne peut que répéter et après mille autres que la société a moins de gêne, d'exigence et d'inconvénient dans un lieu où chacun se trouve, parce que c'est sa volonté, le besoin de sa santé ou son plaisir qui l'appelle, puisque l'on se sépare quand l'une de ces causes cesse et que l'on peut fuir ainsi la chose ou la personne qui déplaît. Cette certitude donne une gaieté, une indépendance qu'on ne peut connaître ailleurs. Quand rien n'est indifférent, chaque chose a un poids convenu et bientôt incommode, alors l'habitude fait la loi, et cette loi se glisse jusque dans les plus petits détails qui, prenant le nom et l'importance de devoirs, finissent par accabler sous leur nombre et leur insignifiance. Dans les villes on se voit trop, trop souvent, trop longtemps; l'ennui que fait naître un tel commerce donne naissance à mille tracasseries, mille riens perfides qui, tourmentant les heureux du monde dans tous les sens de leur irritabilité et de leurs prétentions, leur donnent des dégoûts qu'ils prennent pour des malheurs auxquels ils échapperaient s'ils savaient à propos demander des chevaux de poste. Sans contredit l'avantage des eaux est dans la variété des objets, leur peu de durée qui occupe, amuse, attache le souvenir et ne fatigue jamais. »

Cette mondaine, on le voit, a peu d'illusions sur la vie du monde. A vrai dire, elle en goûte moins le charme qu'elle n'en sent les inconvéniens. De deux femmes qu'elle met en scène elle dira, avec cette finesse d'observation et cette justesse concentrée de formule dont elle ne se départ guère : « Leurs âmes s'étaient refroidies dans *une habitude de légèreté méthodique* qu'on substitue souvent dans la société aux vrais devoirs. On ôte l'importance aux grandes choses, c'est une gêne trop incommode pour des esprits légers, mais on reporte cette importance sur les conventions établies par une coterie, conventions qui, sous le nom d'*usage du monde*, renferment les seules lois auxquelles une grande partie des hommes attache du prix. C'est ainsi qu'il n'est pas rare de rencontrer des partisans de ces lois futiles dont l'esprit se choque et s'irrite aux moindres contraventions des usages, et dont l'âme reste froide et muette à la vue des actions qui blessent la justice et l'humanité. »

Si ce n'était là qu'une observation jetée en passant, il n'y aurait pas à y attacher d'importance. Mais l'auteur d'*Alvare* revient souvent sur cette idée que le monde est peu favorable à l'éclosion et au développement des sentimens naturels et généreux, et même équitables. « Leurs idées et leurs sentimens, écrira-t-elle ailleurs, étaient renfermés dans la sphère étroite d'une coterie qu'elles décoraient du titre exclusif de monde. Tout ce qui n'entrait pas dans ce cadre était pour elles des objets de mépris... La vanité ferme le cœur aux sentimens vrais, et le véritable honneur, la vertu, sont de bien peu de poids pour des esprits qui ne se soumettent qu'aux convenances du monde. » Elle dira encore d'une cantatrice italienne : « Cette femme avait le bon ton et l'habitude de la bonne compagnie ; car les personnes qui vivent d'un art soumis au public, ne sont pas en Italie, comme dans d'autres contrées de l'Europe, frappées du *fâcheux préjugé* qui les relègue loin des sociétés distinguées, parmi les gens dont l'abaissement influe tôt ou tard sur leurs mœurs, leurs sentimens et leurs manières. » Et elle va enfin jusqu'à prêter à son héros ce mot de l'Émile de Jean-Jacques, quand il quitte Paris : « Adieu, ville de fumée, ville de boue, nous laissons ton fracas, tes plaisirs factices, tes fausses joies : nous allons loin de toi goûter l'innocence et la paix !!! »

Qu'est-ce à dire? Et faut-il voir là tout simplement, comme ce dernier trait nous y invite, un nouvel exemple et une lointaine conséquence de l'influence persistante de Rousseau? Oui, sans doute ; mais j'y verrais, pour ma part, quelque chose de plus. Ses liaisons successives avaient fini par faire d'Aimée de Coigny une déclassée dans son propre monde; qu'elle l'ait senti, et qu'elle en ait souffert, plus qu'elle ne l'a voulu dire, c'est ce qui est non seulement vraisemblable, mais certain ; et qu'elle ait conçu quelque rancune contre ces « préjugés » dont elle se voyait la victime, contre ces conventions sociales qu'elle avait voulu braver, c'est ce qui est trop humain. Si déguisée, si spécieuse même qu'en soit l'expression, je crois voir dans son ironie toujours prête à l'adresse des préjugés et des étroitesses du monde l'écho discret et l'aveu de son amertume.

***

Parmi les « préjugés » dont elle a secoué le joug importun, il en est un qu'elle a mis une sorte de point d'honneur à ne

pas respecter : c'est celui du mariage. De toutes ces femmes de la fin du XVIIIe siècle qui ont mis délibérément en pratique les principes les plus « avancés » de nos modernes féministes, aucune n'a revendiqué plus insolemment le droit de « vivre sa vie, » — sa vie d'indépendance égoïste et d'expériences voluptueuses. Elle a usé de son « droit au bonheur » avec une continuité, une persévérance que les déceptions les plus profondes n'ont jamais découragées. Et à cet égard, elle est bien la femme de son roman. Toutes les fois qu'elle en trouve l'occasion, elle fait, — par la bouche de l'un de ses héros, — le procès du mariage et l'apologie de l'union libre : « Ah! dit Alvare, les catholiques n'ont pas réussi à rendre le mariage plus heureux en rendant sa chaîne indissoluble ; triste idée de faire un devoir indispensable hérissé des plus horribles punitions, si on le transgresse, du sentiment le plus libre de la nature, la préférence! Le penchant qui attire deux êtres l'un vers l'autre a besoin de toute sa liberté pour naître et ne peut durer que par une suite de chances heureuses, de convenances continuelles, impossibles à rencontrer dans les chocs d'humeur inévitables au sein des unions où il entre des arrangemens de famille. La douce intimité, cet attrait irrésistible de deux âmes qui se cherchent, se confondent et ne font qu'une existence, peuvent-ils se rencontrer où le mépris des hommes vous menace? si vous manquez aux lois qui vous sont imposées, ils vous poursuivent jusque dans votre intérieur. *Le mariage, comme les convenances d'une certaine société l'ont arrangé, ne peut se rencontrer avec le bonheur; il choque trop la fierté et toutes les qualités élevées de la nature humaine.* » Des déclarations de ce genre ne sont pas isolées dans *Alvare* : le mariage et le bonheur sont déclarés incompatibles; et qui oserait mettre en doute qu'on doive rechercher uniquement le « bonheur ? »

Qui oserait en douter ? Les chrétiens d'abord. Aussi Aimée de Coigny a-t-elle pour le christianisme une antipathie instinctive qui se traduit si souvent dans son œuvre, — M. Lamy avait déjà noté ce trait à propos des *Mémoires*, — que ce roman d'amour est, à la lettre, un roman anticlérical. Mais il faut s'empresser d'ajouter que cet anticléricalisme admet des distinctions et des nuances. On peut faire grâce au protestantisme, puisqu'il autorise le divorce : « Que seriez-vous devenue, Théodora, dans un pays où le divorce eût été impossible, où il eût

blessé les mœurs et la religion ? Ici, par exemple, le cœur enflammé pour un autre que celui auquel on est lié par l'hymen, il faut mourir de douleur, ou former des vœux homicides contre son époux !... » Cette Théodora avait épousé un peu étourdiment un ami de son père ; mais son cœur ayant parlé pour un autre, son mari, trop généreux pour vouloir contrarier une passion aussi violente, lui avait rendu sa liberté en faisant prononcer le divorce contre lui-même. A la bonne heure ! voilà un mari accommodant, et « sensible, » et qui s'entend à développer chez sa femme « toutes les qualités élevées de la nature humaine, » — celles sans doute qu'Aimée de Coigny a déployées dans ses lettres « lascives » à Mailla Garat ! Voilà « un vrai Anglais ! » Quel agréable pays ! et quelle aimable religion que celle qui favorise d'aussi « honorables actions ! » Mais avec le catholicisme, il en va tout autrement. Cette sombre religion n'entend rien à la « nature ; » elle n'accepte pas plus le divorce que l'union libre ; elle « afflige le sentiment le plus doux ; » enfin, elle a, sinon inventé, tout au moins approuvé et recommandé cet état évidemment contre nature, le célibat ecclésiastique, et surtout la vie monastique. Il y a, dans le roman d'*Alvare*, deux moines dont les propos et l'attitude sont parfaitement désobligeans : l'odieux le dispute au ridicule dans leur rôle ; et l'auteur n'a pas à chercher bien loin l'explication de leur duplicité : « Le manteau de fourberie dont s'enveloppe ce jeune moine tient à l'état contre nature dans lequel il est enchaîné, disait Alvare. » Toutes les difficultés que rencontre Alvare dans sa vie politique lui sont suscitées par des moines ou des prêtres dont « l'astuce » ne connaît guère de bornes. A Santo-Domingo, il ne vient à bout d'une vieille querelle, aussi grave dans ses conséquences que futile dans ses origines, entre hiéronimites et barnabites, qu'en envoyant les barnabites défricher une partie sauvage de la Floride : « Je me rappelai, déclare-t-il, à cette occasion, la différence de conduite des jésuites en Europe et au Paraguay ; l'astuce, la fraude déshonoraient les moyens auxquels leur ambition avait recours en Europe, tandis qu'au Paraguay, où leur puissance n'était point contestée, leurs talens se déployaient pour l'affermir et avaient procuré au pays une véritable prospérité. »

Cette philosophie religieuse est un peu rudimentaire, et elle n'est pas très originale. Elle a d'ailleurs ses timidités, à côté de

ses hardiesses ; si elle honnit les moines, les autodafés, l'Inquisition, elle prétend vénérer la « religion, » qu'elle entend bien distinguer de la « superstition. » « Peut-on avilir ainsi une religion si belle et si grande, qui sait consoler des peines présentes par l'espérance d'un noble avenir et qui élève tellement l'humanité qu'elle lui fait dédaigner la douleur comme ne pouvant atteindre que la grossière enveloppe qu'on doit bientôt dépouiller, disait-elle... Le marquis lui expliquait à quel point l'ambition humaine avait défiguré le dogme sacré, la divine morale, et comment elle avait accueilli la superstition et s'en était servie adroitement pour la substituer à la religion... » Et elle lui prête ce propos symbolique : « Je hais la superstition par l'amour que je porte à la religion et à mon pays, et je la poursuivrai de tout mon courage et de ma puissance ! » Les personnages d'*Alvare* croient à « l'Être suprême, » à l'immortalité de l'âme, et sans doute à l'efficacité de la prière, puisqu'ils prient, au moins dans les grandes circonstances de la vie, et même dans quelques autres : « Les deux époux revenus au Prado, écoutaient le bruit d'une musique lointaine, quand le bruit d'une cloche se fit entendre ; c'était celle d'un couvent voisin qui sonnait l'*Angelus*. — Cet appel des fidèles a quelque chose d'auguste et d'attendrissant, dit Louise ; il éveille les heureux pour leur faire bénir l'auteur de leur bonheur ; l'infortuné redouble, en l'entendant, la ferveur de ses prières et se livre à l'espérance de les voir exaucées ; enfin il jette ensemble aux pieds du Créateur tous ceux qu'il a formés, et les confond ainsi en une seule famille ! O mon Alvare, remercions ce Dieu paternel de la bénédiction qu'il répand sur ses deux enfans bien-aimés !... Ils s'agenouillèrent ensemble, et restèrent un moment absorbés dans un profond recueillement ; s'étant relevés, ils marchèrent lentement appuyés l'un sur l'autre dans un silence plein de charme. » Les deux époux ont surtout bien lu le *Génie du Christianisme*, et dans le *credo* qu'ils ont emprunté à Voltaire et aux Encyclopédistes, ils ont introduit quelques articles de Jean-Jacques, et quelques autres de Chateaubriand.

Mais, au total, c'est bien l'esprit de Voltaire, — et de Raynal, — qui domine dans *Alvare*. Ou plutôt, c'est cet esprit qui dominerait, s'il n'y avait pas les dernières pages du livre. Car nous apprenons à la fin du volume, — et cette conclusion est peut-être inattendue, — qu'Alvare, le héros passionné et philo-

sophe, meurt non seulement chrétiennement, mais pieusement. Sa douleur « a fini par le jeter au pied des autels où, depuis quelque temps, il implore l'Éternel avec ferveur. » Il a consenti à une confession publique, et la méditation des vérités religieuses « lui procure un soulagement, une paix inespérés. » « Qu'il sache bien, fait-il dire à son fils, que la force de caractère est inutile, et que toute qualité même est dangereuse pour qui ne les emploie pas contre ses passions. » — « *Se soumettre*, écrit-il enfin dans son Journal, *telle est la condition humaine;* en suivant la route tracée par la religion et les lois, quelque bonheur encore peut se rencontrer; c'est ainsi au moins qu'on évite les cuisans regrets, les remords!!! Tout changement brusque, même pour faire le bien, attaque, je le vois maintenant, le respect que les hommes portent à leurs habitudes, à leurs institutions. Le bien, pour être utile, doit venir petit à petit et ressembler à la croissance, qui, bien qu'invisible, amène chaque chose créée à son degré de perfection. » Voilà une philosophie pleine de sagesse et de bon sens : le révolutionnaire d'autrefois est devenu un prudent évolutionniste; on ne saurait plus nettement condamner cette fougue d'individualisme que le principal héros, et, ce semble, l'auteur du roman lui-même ont prêchée jusqu'alors avec tant d'insistance.

Qu'est-ce à dire? Et que signifie exactement, en guise de conclusion, et de « moralité, » ce curieux revirement qu'on ne pouvait guère prévoir? L'influence de Chateaubriand, que nous avons vue se mêler à quelques autres dans le cours du roman, aurait-elle fini, presque à l'insu de l'auteur, par l'emporter sur celle de Voltaire? et comme dans *Atala* et *René*, et à l'imitation de ces deux « épisodes, » serions-nous ici en présence d'une fiction à tendances « anticléricales » et aboutissant à une conclusion chrétienne? Ou bien, de propos très délibéré, Aimée de Coigny aurait-elle voulu faire en terminant quelques concessions au goût et aux tendances « conservatrices » du public, qu'elle craignait de désobliger par l'audace de sa pensée? Ou bien enfin, tout simplement et très sincèrement, sa pensée se serait-elle assagie et purifiée au cours des années? L'âge venant, et la maladie, et l'isolement, et les déceptions de toute sorte, aurait-elle vu enfin, et compris, et mesuré la foncière vanité de cette ardeur sensuelle, de cette joie de vivre qui l'avait si longtemps possédée, et qui, déjà, avait en elle si vivement frappé

le poète, dans la prison de Saint-Lazare. Vous vous rappelez :

L'illusion féconde habite dans mon sein...
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ramène presque de la joie.
Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!...
Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson...
O Mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi...
Je ne veux pas mourir encore.

Mais maintenant que la mort est toute proche, et que l'illusion s'est envolée, a-t-elle pris enfin de la vie une vue plus juste et plus haute, et donne-t-elle tout son vrai sens à cette parole qu'elle prête à son héros, que « se soumettre, telle est la condition humaine? » Je ne sais ; entre ces différentes hypothèses je n'ose choisir; je souhaiterais seulement, pour l'honneur de la Jeune Captive, que la dernière fût la véritable.

Il y a dans la *Correspondance* de Taine une admirable lettre de direction littéraire, évidemment destinée à une femme, qu'il voudrait voir remplir sa vie, utiliser ses rares facultés, en se faisant écrivain, et en composant des romans modernes. On aurait pu donner des conseils de ce genre à Aimée de Coigny. Elle avait, cela n'est pas douteux, des dons de premier ordre, qui, bien employés, auraient pu faire merveille. Mais il aurait fallu la dissuader d'écrire un roman romanesque : le roman romanesque est un genre légitime, mais qui devrait n'être traité que par des poètes. Or l'auteur d'*Alvare* n'est point poète; elle a bien l'intelligence trop lucide, trop réaliste peut-être pour cela; elle a fort peu d'imagination, et c'est pourquoi elle recourt si souvent à l'imagination comme au langage d'autrui. Le roman d'observation psychologique comme on l'entend aujourd'hui, voilà quelle eût été sa vraie voie. Si, elle avait voulu raconter une « histoire vraie, » — la sienne peut-être, — au lieu d'une œuvre intéressante assurément, mais inégale, et avec bien des parties surannées et mortes, une œuvre de transition, pour tout dire, elle aurait fort bien pu écrire une de ces œuvres rares, humaines et vivantes qui eussent illustré le nom de *la Jeune Captive*, — presque autant que les vers du grand poète qui l'a chantée.

VICTOR GIRAUD.

CORRESPONDANCE

D'ALBERT SOREL

1870-1871

Albert Sorel a laissé une très volumineuse correspondance, datant de sa jeunesse, qu'il nous serait impossible de publier dans son ensemble : nous n'en donnons que quelques extraits. Il était alors aux Affaires étrangères, avait la tête toute pleine de romans et discutait avec passion les événemens qui se passaient sous ses yeux. L'année 1870 marque une date capitale dans sa vie, et les extraits que nous publions, tirés des lettres adressées à ses parens et à son ami Albert Eynaud (1), consul en Orient, montrent le développement intellectuel qui doit mener le jeune diplomate à son œuvre historique. Envoyé à la délégation de Tours, il collabora plus directement aux négociations diplomatiques, mais l'activité de son esprit continua de se porter sur les mêmes sujets, et il n'en rêvait pas moins d'être romancier. Comment l'attaché d'ambassade, qui juge sa carrière, souvent, avec une âpreté ironique, arrivera-t-il à la sérénité de ses opinions, et comment, dominant son imagination, sera-t-il amené à faire de l'histoire en toute impartialité ? Nous avons cru le dégager des documens dont nous commençons aujourd'hui la publication, en insistant moins sur les événemens, d'ailleurs connus, que l'auteur relate et sur lesquels sa pensée a pu se modifier dans la suite grâce à une étude plus approfondie et à une réflexion plus mûre, que sur les idées, les tendances, les sentimens qui achèveront son évolution morale et intellectuelle. Au lendemain de la guerre, Albert Sorel, qui venait de publier son premier roman, *La Grande Falaise*, était bien résolu à quitter le ministère des Affaires étrangères, mais il était fort embarrassé pour choisir une

(1) Voyez *les Scènes de la vie turque en Anatolie*, par Albert Eynaud, dans la *Revue* des 15 février, 15 avril et 15 mai 1873.

autre carrière. C'est alors que, sur la proposition de Taine, Émile Boutmy lui offrit la chaire d'histoire diplomatique à l'École libre des Sciences politiques. Encore qu'il doutât fort de lui-même, Albert Sorel accepta, prit un congé au ministère et commença son cours. A partir de ce moment, il trouve sa vocation. Non pas qu'il se désintéresse jamais, au cours de sa vie, des événemens dont il reste le témoin souvent ému; non pas qu'il renonce à ses projets littéraires, qui lui resteront toujours chers; mais il découvre dans l'histoire toutes les satisfactions que sa curiosité demandait à la vie et aux lettres; il y découvre aussi, par une insatiable recherche, un apaisement à ses inquiétudes morales et intellectuelles.

Désormais, Albert Sorel n'est, ne veut plus être, et ne sera plus qu'un historien.

Tours, lundi 12 septembre 1870.

A sa mère.

En m'annonçant ma nomination, le directeur m'a dit que j'eusse à me tenir prêt pour Tours au premier avertissement. Je devais n'en parler à personne, car on n'emmène que deux secrétaires, et, une fois le départ connu, il devait se produire d'innombrables compétitions. Le secrétaire désigné (Philippe Delaroche-Vernet) est un charmant garçon que j'ai connu au collège, avec qui je suis en grande communauté d'idées et dont le caractère rend le voyage extrêmement facile. Nous sommes partis samedi matin par Le Mans, tous les deux seuls, en avant-coureurs. Nous sommes arrivés à Tours à 9 heures. Nous avions entassé nos effets dans des valises à la main, car on ne prend plus de bagages. Du reste, il n'y avait pas foule à la gare. Le flot était passé la veille.

Chose curieuse, à mesure que nous nous éloignions, nos esprits devenaient plus tristes, et la réalité nous apparaissait sous des couleurs plus sombres encore, s'il est possible. A Paris, on se surexcite, l'habitude de ces émotions finit pour ainsi dire par engourdir le cœur. En province, au milieu de ces campagnes paisibles et de ces sourires impassibles de la nature, on retombe sur soi-même plus lourdement, et il semble qu'on se réveille. Cependant je pensais à vous et au soulagement que tu aurais à me savoir en sûreté et aussi avec une occupation sérieuse. Avoue que la République a du bon.

Nous sommes arrivés à Tours à 9 heures. L'encombrement

est énorme. Des fuyards, des étrangers, des administrations qui commencent d'arriver : mais nulle part de confusion. Tout le monde, en ce pays riant et propre, est poli et obligeant. Nous n'avons, bien entendu, trouvé de place dans aucun hôtel. Enfin, on nous a conduits dans une auberge où on nous a laissé la salle à manger. Nous y avons campé sur des matelas, enveloppés dans nos manteaux.

Hier matin nous nous sommes mis en quête. Après deux heures de marches et de contremarches, nous avons trouvé un logement très convenable, chez de très braves gens. Nous avons deux cabinets et un petit salon très propre. Le tout dans une de ces rues si souvent décrites par Balzac, tortueuse, avec des maisons à tourelles et des feuillages aux fenêtres.

Je te donnerai de nos nouvelles autant que possible. Cependant ne t'inquiète pas des retards : la poste fera des détours et Dieu sait comme elle arrivera.

Tours, même date.

A sa mère.

Les élections sont réajournées. Ce croisement de décrets, inévitable peut-être avec l'interruption des communications, est d'un fâcheux effet. Je regrette, tout compte fait, que les élections n'aient pas eu lieu. Les raisons d'ajournement sont nombreuses et sérieuses : 22 départemens n'auraient pu voter, aucune liberté de choix nulle part. Paris, enfin, aurait nommé un vrai gouvernement qui aurait sans doute voulu se substituer au gouvernement actuel... Malgré tout, je suis convaincu que c'est une faute.

Il faut donc attendre, mais quoi ? Ce sont les ressorts de la nation même qui sont corrompus et détendus absolument. Il faudra bien des années d'efforts continus et de réforme profonde pour nous relever et tenter avec chances de succès une revanche politique.

L'armée notamment est à refaire, et une bonne armée est un ouvrage de longue haleine : des lois n'y suffisent pas. Il faut un effort général et prolongé de toute une nation, la somme d'incalculables efforts individuels. Enfin la discipline, qui est l'essence même de l'esprit militaire, n'est autre chose que le sentiment du devoir, le respect de la hiérarchie, le désintéressement, le

sacrifice personnel. On ne détruira les Prussiens que par leurs propres armes.

La levée en masse est une utopie révolutionnaire qui ne sera pas plus efficace en 1870 qu'elle ne l'a été en 1793. Il n'y a pas de plus grand préjugé. Nous arriverons à nuire en détail à l'ennemi, à nous faire abîmer partout où se livreront des combats sérieux, et les Prussiens sont assez intelligens pour n'en pas livrer d'autres. Marchant toujours en masse, avec de la cavalerie et de l'artillerie surtout, ils frapperont de terreur, par des exemples terribles, les campagnes qui se révolteront ou même prêteront appui aux francs-tireurs. Je ne veux pas sonder l'avenir, le présent suffit, et du reste, je ne désespère de rien si le pays a le sentiment de sa dignité et comprend la véritable cause de ses désastres.

On se bat depuis deux jours autour d'Orléans sans résultat précis, au moins à ma connaissance. Je crois que le gouvernement ne s'en irait à Bordeaux qu'à toute extrémité.

Les journaux allemands sont remplis de discussions sur les conditions de paix. A part quelques libéraux que l'on n'écoute pas plus qu'en cas de victoire on n'eût écouté chez nous Jules Favre ou Thiers, tout le monde est d'accord pour exiger nos provinces. On ne discute que sur l'étendue du territoire à prendre. La raison donnée que ce sera un moyen d'assurer la paix est absolument fausse; ce sera au contraire un moyen de ramener la guerre. Ils ajoutent que nous ne leur pardonnerons pas et qu'il faut en finir une bonne fois quand ils en ont le moyen, que nous préparerons la guerre, — et ils n'ont qu'une idée, rendre cette guerre de plus en plus difficile pour nous. Il est sûr que si la France, se fiant aux apparences et croyant toujours que les lois suffisent pour réformer un pays, si les Français veulent recommencer la guerre dans trois ans, la Prusse veut être en mesure de nous accabler avant que nous ayons eu le temps de nous reformer. Ils appliqueraient en grand et à tout le pays ce qu'ils font en petit, partout où nous essayons de former une armée. Il est impossible de méconnaître qu'en cela comme dans le reste ils agissent avec une complète rigueur de logique, étant donné que l'Europe les laisse faire.

J'ai été hier, par ordre, visiter les prisonniers pris à Ablis. Ils se portent à merveille et affirment que toute l'armée va de même. Ils sont en campagne depuis deux mois, très contens

d'être prisonniers et d'avoir tiré leur épingle du jeu. Nos soldats vont et viennent parmi eux ; ils se louent les uns des autres, se soignent et deviennent camarades après la bataille. Il serait lamentable que les Prussiens exécutant leur projet barbare au sujet des bourgeois d'Ablis, on fût obligé de fusiller ces malheureux. Les Prussiens ne veulent pas admettre la guerre de guérillas et je crois qu'ils ne reculeront devant aucune violence pour y mettre obstacle.

On annonce un succès sérieux du général Ducrot sous le Mont-Valérien.

Je reviens aux élections, voici ce qu'on m'assure : en province, il n'y avait guère à craindre que la réaction ; mais à Paris les députés nommés se seraient constitués en gouvernement provisoire, et, comme le seul titre du gouvernement actuel est le titre de députation de Paris, ils l'auraient renversé. L'ordre se maintient, mais grâce à la grande énergie de Trochu qui n'hésite pas à prendre des mesures de rigueur. Rien n'est plus difficile que d'apprécier ces difficultés. Il est vraisemblable que Gambetta n'est pas venu sans raison, et, pour que des gens comme lui aient hésité, il faut que le danger soit réel. Mais quelles que soient les raisons, je regrette la mesure.

Et nous voilà retombés dans l'inconnu et le vague. Ce seront la liberté et la République qui paieront les frais. Le malheur de la République est de naître toujours après une crise ; le peuple lui attribue tous les malheurs amassés par le régime déchu et c'est ainsi que nous retombons indéfiniment de Charybde en Scylla.

Tours, 14 septembre 1870.

A sa mère.

J'ai reçu l'ordre de rester ici. Il y a une petite délégation près de M. Crémieux et j'en fais partie. L'ami avec lequel je suis (Philippe Delaroche-Vernet) est bien aimable, bien sûr : nous vivons absolument en commun et de la manière la plus aisée. Notre chef (M. de Chaudordy) est un homme fort aimable et fort distingué, qui vit avec nous et nous traite en collègues.

Le ciel était si sombre qu'il ne paraissait pas pouvoir noircir encore, et cependant il semble que chaque jour augmente le poids qui pèse sur nos cœurs. Je plains de toute mon âme les

pauvres Parisiens, et ceux qui restent aussi bien que ceux qui sont partis et qui ont laissé en arrière la moitié d'eux-mêmes. J'ai passé par tous ces déchiremens et si les hasards de ma carrière m'en ont soustrait un instant, je n'oublie aucune de mes angoisses et je pense à celles de mes amis. Que de secousses et de craintes ! J'avais l'œil humide en laissant mes livres, et mon petit logis si paisible et où j'avais caressé tant de rêves d'avenir. Heureusement, mes manuscrits sont chez toi : je n'aurais pu m'en séparer, et comment les traîner à ma suite ?

Enfin, il faut compter sur Dieu et nous soutenir pour qu'il nous aide. Je n'ai jamais pu croire, je crois moins que jamais qu'il soit le Dieu des armées. Je ne crois pas que le sort des empires et des peuples le touche. Il ne connaît que les âmes et ne juge que les cœurs. C'est ce qui donne confiance, même aux plus mauvais jours.

Enfin, nous devons être soulagés d'une grande inquiétude, la plus grande de toutes pour toi, cela est sûr. Le reste ne dépend pas de nous, et il faut nous habituer à marcher dans les ténèbres. Il y a au fond de moi-même une inébranlable confiance dans l'avenir.

Tours, vendredi 16 septembre 1870.

A sa mère.

J'ai été bien content de recevoir de vos nouvelles. Je suis décidément maintenu à Tours. Le ministre et le Corps diplomatique n'y viendront pas, mais j'appartiens à un service spécial qui durera aussi longtemps que Paris sera investi. Nous sommes quatre. Nous sommes installés dans l'immense palais de l'archevêché, où demeurent M. et Mme Crémieux. L'un et l'autre dînent avec l'archevêque. Le ministre et le prélat se louent beaucoup l'un de l'autre, M. Crémieux dirige le gouvernement avec une véritable supériorité d'esprit. La ville est remplie, mais, comme je te le disais, sans confusion. On trouve très aisément à dîner dans de bons hôtels : dîner, service et compagnie excellens. C'est une chose inouïe que la quantité de gens que l'on rencontre ici. Bien que mon ami et moi nous ayons peu flâné par les rues, nous avons déjà vu, entre autres, M. Denuelle avec sa fille et M. Taine, M. Sandeau, les peintres Lehman et Muller, etc. Mon ami est le fils de Paul Delaroche et

le petit-fils d'Horace Vernet. Il a les relations les plus étendues, et comme nous sommes les deux doigts de la main, nous ne nous quittons pas. Le cabinet de M. Crémieux, avec lequel nous sommes en rapports continuels, est composé de gens parfaitement aimables et distingués. Nous avons aussi à nous louer beaucoup de l'accueil du directeur général des télégraphes, M. Steenakers, député de la gauche. Bref, notre position est bonne et notre travail intéressant. Nous formons un bureau de chiffre et notre service consiste à maintenir les communications avec l'étranger. Si les Prussiens approchaient, le gouvernement se déplacerait et nous avec lui.

Je crois que tu juges très sainement la situation. J'ai eu d'ailleurs, à plusieurs reprises et poussé par une sorte de pressentiment, le soin de parler avec mon père d'une occupation possible de notre pays. Je ne puis que vous confirmer tout ce que je vous ai dit à ce sujet. Je ne crois pas à une menace prochaine d'occupation, mais à une simple possibilité. Vous seriez toujours avertis à temps. En tout cas, il est bon de prendre ses précautions en vue d'une alerte.

Les paniques dont tu me parles ne me paraissent pas raisonnées. Je les blâme d'autant plus que ceux qui y cèdent sont le plus souvent les mêmes qui, il y a deux mois, poussaient à la guerre.

Oui, ces paniques me semblent prématurées. Certes, la loi du vainqueur, et de ce vainqueur-là surtout, est dure à subir et bien amère au cœur. Mais enfin, on se doit aussi au pays que l'on a habité, aux gens qui nous entourent. Je conçois que l'on fasse sortir les femmes de Paris comme de toute ville menacée de siège. Partout où il doit y avoir lutte, elles sont déplacées, elle paralysent la défense et en supportent les conséquences. Mais au lieu où vous êtes, la situation est différente. Bref, c'est d'après les circonstances qu'il faudrait se décider. Si l'on devait se battre autour de vous, il faudrait partir, sinon je crois que c'est un devoir de rester. Quant à l'ennemi, le calme et la fermeté lui imposeront toujours. Nous sommes vaincus, nous ne devons pas être humiliés. On peut garder sa dignité, tout en cédant à la force brutale. Les femmes, surtout les femmes comme vous, ont été respectées partout. Mais, je répète, sur le théâtre d'un combat on ne peut répondre de rien. Je ne crois à aucune bataille dans vos parages. S'il y a lutte, elle se concentrera du

côté du Havre. Rouen d'ailleurs serait occupé bien avant Honfleur et vous auriez le temps de vous mettre à l'abri.

Tours, 21 septembre.

A sa mère.

On dit que les Prussiens marchent sur Orléans : il est donc probable que nous ne resterons pas longtemps ici. Me sachant en sûreté, tu ne devras t'inquiéter d'aucune interruption de correspondance. Il n'en sera pas de même de moi, et j'avoue que j'appréhende horriblement le silence.

Je suis extrêmement occupé, mais j'en suis heureux. Ce que je fais est fort intéressant et il est nécessaire en ces temps-ci de se soustraire à ses pensées.

La conduite loyale du Ministère doit lui gagner les sympathies. Je crois qu'il faut le soutenir énergiquement dans la lutte électorale, d'autant plus qu'il n'y interviendra en aucune façon.

Un de mes amis qui a voulu rentrer dans Paris samedi a été fait prisonnier.

Tours, 24 septembre 1870.

A sa mère.

Je te remercie bien des détails que tu me donnes ; ils sont lus avec le plus vif intérêt. Je ne puis trop vous encourager dans les sentimens où je vous vois. Je regrette de ne pouvoir t'envoyer aucune nouvelle. Je vais recommander votre abonnement au *Moniteur*. Dalloz est ici avec son personnel, et je suis en bonnes relations avec lui. *Le Temps* est resté à Paris.

Je vois avec plaisir que vous êtes résolus et calmes. Je ne puis trop vous fortifier dans ces dispositions. Il est impossible, évidemment, de combattre les paniques qui s'emparent de la foule, mais il faut tâcher au moins de ne pas se laisser gagner. C'est ainsi que, jusqu'à nouvel ordre, je reléguerai dans le domaine des *canards* l'histoire des espions désignant les maisons des receveurs et des notaires. Il faut dire la vérité sur ce point. Les Français ont une manière commode d'expliquer leurs surprises et d'excuser leurs défaillances : les espions expliquent les surprises, la trahison excuse les défaillances. Il n'y a pas eu de trahison ; il y a eu infiniment moins d'espions

qu'on ne le dit. En somme, depuis trois mois, on en arrête partout et il ne s'en est trouvé qu'un seul, contre lequel on a cru trouver des preuves suffisantes pour le fusiller. Les Prussiens ont des espions très habiles et très dévoués, cela est certain, mais s'ils en avaient autant qu'on le dit, leur armée entière y passerait. Gardons-nous de ces paniques. Il est parfaitement inutile de désigner la maison des notaires qui ont des panonceaux sur leurs portes, et quant aux receveurs, rien n'est plus aisé que de trouver leur caisse une fois qu'on est maître de la ville. Il y a en France, à toute époque de crise, des mots avec lesquels on jette la terreur dans les provinces : aujourd'hui, chez nous, on se croit « désigné, » et avec ces désignations on va faire trembler tout le monde. Pour Dieu, ne croyez à aucune de ces histoires : la réalité suffit.

Quand les Prussiens occupent une ville, ils vont aux autorités et se font désigner les choses dont ils ont besoin. Il y a des officiers qui règlent le logement et d'autres qui vident les caisses. Cela se fait tout simplement. Ils ont les guides Joanne et les cartes qui leur indiquent tout ce qu'il leur faut.

Il ne faut pas se laisser aller à l'imagination : ils n'ont rien d'effrayant dans l'extérieur. Attendez-les de pied ferme : ce sont des soldats qui font la guerre, c'est-à-dire une chose horrible et terrible, mais ils sont peut-être, après les Anglais, l'armée la plus disciplinée de l'Europe : ce n'est jamais beaucoup dire. Si donc vous êtes occupés, et j'en doute, vous verrez des soldats qui auront faim, qui seront fatigués, qui seront exigeans, vous ne verrez pas des monstres farouches. Il ne faut pas non plus exagérer le danger que courent des femmes paisibles, qui restent à la maison, dans un pays ouvert et loin de tout champ de bataille. Donc que l'on serre la bride à l'imagination et que l'on ne se figure pas des choses épouvantables. Je le répète toujours : la réalité suffit.

Je regrette beaucoup ce que tu me dis des élections municipales. Le temps des tergiversations est passé ; il faut partout des hommes résolus, et dont le passé soit parfaitement net. C'est le fait de mon père. Dans le danger profond où est le pays, on se doit à lui. Tous ceux qui ont été aux affaires, depuis les conseillers municipaux jusqu'à l'ex-Empereur, depuis 1852, sont frappés d'incapacité légale, s'ils n'ont pas par leur conduite donné des gages de résolution et d'indépendance. Je comprends

les scrupules de mon père ; ils sont, comme toutes ses pensées, la marque d'une délicatesse extrême ; mais sont-ils de saison ? Si on laisse prendre la place, ou si on fait accepter par déférence un candidat d'abord évincé, la situation est changée. Présenté sans l'avoir voulu, ayant la main forcée, modeste et désintéressé comme il l'est, mon père remplirait le rôle le plus utile. Rends-toi compte que partout les mêmes scrupules arrêtent les gens délicats.

Il faut lutter partout. L'État se compose de départemens, de cantons, de communes, de familles. C'est de ce dernier foyer que part toute moralité, toute énergie, toute réforme. Mais, au nom du ciel, qu'on ne dise plus : que les autres s'arrangent ! Les autres, c'est chacun de nous. Le voisin raisonne comme nous, et il n'y a que les coquins qui profitent du gâchis. Il faut que les libéraux éprouvés, que les honnêtes gens se jettent dans la mêlée municipale jusqu'à celle de la Constituante. Le temps des hésitations, des dégoûts, des découragemens est passé.

Ah ! ces crises soulèvent bien des lâchetés et bien des sottises ! Bah ! on n'en devient que plus ferme dans ses principes et plus résolu dans sa conduite. Dieu merci, le travail ne me manque pas et je me sens l'esprit calme et l'intelligence nette. Tu n'as rien à craindre pour ma vie ; ne crains pas, de ma part, de démonstrations imprudentes. Mais, avec calme et discrétion, je vais droit où ma conscience me dit d'aller, et si je ne me compromets en rien, je ne cherche pas non plus à ménager les chèvres et les choux. Il faut savoir ce qu'on veut, et l'on ne doit vouloir qu'une chose : travailler à sauver le pays : chacun peut y contribuer, il n'y a pas d'effort inutile.

26 septembre 1870.

A sa mère.

Avant ma dernière lettre qui parlait des élections, tu as dû apprendre qu'elles étaient ajournées. Les élections municipales n'avaient d'autre raison d'être que les élections à la Constituante, et celles-ci deviennent inutiles, puisque la Prusse ne veut traiter qu'en nous écrasant. Il vaut mieux que toutes ces élections soient ajournées. La proclamation du gouvernement a produit un immense effet : il commence à se manifester un véritable élan d'indignation.

Nous avons des nouvelles de Paris par des ballons qui partent assez régulièrement. On est très calme et parfaitement uni : très résolu toujours. Le général Trochu a pris des résolutions énergiques : soldats fuyards, débandés, ivres, seront jugés et fusillés, au moins en cas de récidive. Cela est nécessaire.

Tout le monde s'accorde à dire qu'à Paris la mobile de province est admirable. Je crois que c'est de ce côté que nous trouverons la force qui nous sauvera : car il faut que nous soyons sauvés.

J'ai eu des renseignemens précis sur ce qui s'est passé à Versailles. Ils ont occupé la ville en grand nombre. Il y a dans le palais et ailleurs environ 800 blessés prussiens et français. Le prince royal est installé à la Préfecture. Une partie des officiers loge chez l'habitant, des soldats campent sur les boulevards ou occupent les casernes. Ils se promènent dans les rues : mais la ville, triste habituellement, est désolée ; tout est fermé. Ils sont exigeans comme toujours. Ils envoient des détachemens de tous côtés dans un rayon de huit à dix lieues. La rumeur publique les augmente énormément.

On ne peut savoir la vérité sur les combats livrés autour de Paris. Ce qui est sûr, c'est que l'ordre règne dans la ville, quoi qu'en disent les Prussiens. Ce sont eux qui font circuler les rumeurs effrayantes qui, parties de la banlieue, vont terrifier les provinces.

On n'est autour de moi ni abattu, ni découragé; on a du calme ; on fait le possible.

Je t'écris bien confusément, mais nous sommes accablés de travail. Nous faisons avec dix personnes toute la besogne du ministère. J'y joins encore quelques articles de journaux. Je t'assure que nous ne perdons pas notre temps. Nous avons tous le sentiment du devoir.

Tours, 1er octobre 1870.

A sa mère.

Je vous parle beaucoup de politique, mais je trouve qu'en ce moment c'est le seul moyen de vivre. La grande activité à laquelle je suis condamné ici est bien nécessaire et je m'en félicite. Il faut maintenant vivre au jour le jour et regarder tout droit devant soi : autrement, la tête tourne et le cœur se soulève.

J'insiste beaucoup sur les considérations que j'ai soumises à papa dans mes dernières lettres. Je suis entièrement satisfait de son élection comme président du Comité de défense. Ces comités sont appelés à jouer un rôle plus politique que militaire et on peut y exercer une action utile. Il est tout à fait indispensable de se mettre au-dessus des susceptibilités locales, de donner son concours où il est nécessaire et de le donner franchement. Les demi-mesures, les tergiversations sont moins que jamais de saison.

La résistance de Paris étonne et gêne les Prussiens. Il est incontestable pour moi que le roi de Prusse ne veut signer la paix qu'à Paris. La gloire a tout à fait enivré cet esprit mystique. L'armée et la population sont dans cet état d'exaltation où nous étions nous-mêmes au mois de juillet quand nous chantions le *Rhin allemand* et criions : A Berlin! avec cette différence qu'ils ont pris le Rhin français et sont arrêtés aux portes de Paris. Les sentimens que nous avons contre les Prussiens, ils les nourrissent contre nous depuis 1806. Enfin le monde vit de pain, contrairement à la parole de l'Évangile, et la politique chrétienne n'est pas de ce monde...

Tours, 8 octobre 1870.

A sa mère.

Décidément je n'ai plus le temps d'écrire. J'arrive au bureau à 9 heures. J'en sors à minuit, avec trois heures pour les repas. Nous faisons de tout, et surtout du télégraphe en chiffres. Pour le moment, je travaille, entre deux dépêches, à faire une réponse aux circulaires de M. de Bismarck : ce n'est pas aisé et c'est autre chose que de répondre aux lettres et articles de MM. X... etc.

Les nouvelles de Paris sont bonnes. L'armée de la Loire est très sérieuse.

Je réponds maintenant à la hâte à ta lettre politique. De loin comme nous sommes, avec une correspondance toujours en retard et qui se croise continuellement, sans que je sache ce qui se passe là-bas, il est impossible d'avoir une discussion un peu pratique. Il ne faut donc prendre dans mes lettres que les idées générales et ne s'étonner en rien des contradictions qui se rencontreraient pour l'application. Il est sûr que d'ici, au siège du gouvernement, connaissant la vérité, je juge les choses autre-

ment qu'on ne le fait là-bas, et n'eussé-je pas des sympathies marquées pour la forme républicaine, ce que je vois ici me convaincrait que le gouvernement de la défense doit être énergiquement soutenu.

Ce que j'aurais eu le plus d'intérêt à connaître, ce sont les listes qu'on oppose les unes aux autres. Pour ce qui est de moi-même, je n'ai fait allusion qu'au Conseil général, dans le cas où des élections auraient lieu, ce dont personne ne sait rien. Quant à la députation, je n'y ai jamais songé, je n'ai point la notoriété nécessaire, et rien d'ailleurs ne me ferait quitter mon poste en ce moment. Je crois d'abord y faire mon devoir et y donner, mieux que partout ailleurs, ce que je suis capable de donner. Puis, c'est d'un intérêt sans égal et je me trouve à une école où très peu de gens, à mon âge, auront passé : de tels événemens sont rares et rarement aussi on les voit d'aussi près.

Tours, 16 octobre 1870.

A sa mère.

Je remercie bien mon père de sa longue lettre. J'approuve absolument sa conduite. Il a tout à fait agi comme je le désirais, et je regrette que son opinion n'ait pas prévalu. Je n'ai pas besoin de lui dire non plus combien j'approuve et admire sa conduite à l'égard des ouvriers. Il sait que nous sommes d'accord sur ce point.

Je me loue énormément de mon chef. C'est un homme supérieur et un vrai politique. Il m'emploie au métier que je suis le plus apte à faire, et je lui en suis reconnaissant. Je ne fais guère que de la presse, française et étrangère. J'ai une correspondance très active, et je *ponds* énormément, — sur tous les tons. — Ma grande circulaire (du 8 octobre) en réponse à Bismarck a été presque entièrement approuvée et on n'y a fait que très peu de changemens. Je te recommande le passage sur les rapports des préfets. Cela sera au *Moniteur* un de ces jours.

Tours, 20 octobre 1870.

A sa mère.

Je ne puis rien te dire des mouvemens des troupes. Ce qui est sûr, c'est que nous avons une véritable armée et que nous ne partons pas encore d'ici.

Je reçois une masse énorme de lettres pour Paris. Je les fais passer comme je peux, mais avec bien peu de chances de succès. J'ai des moyens de faire parvenir des nouvelles par les courriers du ministre, mais c'est une grande faveur, qui n'existe pas pour le public et dont je ne puis faire profiter que des amis intimes. Quand un courrier part, je fais une liste d'adresses et de noms avec une ligne pour chacun, et si le courrier arrive, l'ami qui reçoit la liste écrit à tout ce monde. Mais le papier est petit et la liste bien restreinte, de sorte qu'il ne faut pas en parler. J'ai réussi à envoyer quelques lettres, très petites.

J'ai des nouvelles directes de Lyon par un de mes amis, professeur à Douai, qui y a passé deux jours en retournant chez lui. Les choses ont été très exagérées, et la ville n'est pas du tout dans l'état où on la peint. C'est du reste la plus mauvaise avec Toulouse. On ne considère pas les affaires de Marseille comme très sérieuses.

Ce qui manque, c'est un général. Jules Favre, Gambetta et Dorian ont rendu d'énormes services : le premier domine la situation par une hauteur de vues et de langage vraiment admirables ; le second est très énergique et a la clarté d'action qui manque à beaucoup d'hommes ; Dorian dirige les travaux. Mais, hélas ! ce sont quelques hommes sur une mer bien troublée. Et ils sont entourés de gens médiocres et maladroits qui les paralysent en même temps qu'ils augmentent les répugnances et les inquiétudes de la province.

Midi.

Les Prussiens doivent souffrir beaucoup. Je le tiens de source sérieuse. Leurs incursions au Sud et dans l'Ouest sont autant pour se ravitailler que pour arrêter la formation des armées de dégagement. On dit beaucoup de bien de M. de Freycinet. On a vu, pour la première fois depuis son arrivée, de grandes cartes étalées sur une table. L'incapacité et l'incurie de beaucoup de nos officiers dépassent la mesure. On n'avait pas ici de cartes des environs de Paris. Nous avons fait acheter à Vienne tous les exemplaires de la carte prussienne qu'on a pu trouver. La Guerre n'y a rien compris et s'est jetée dessus. Il ne faut pas désorganiser ce qui reste de l'armée, mais des réformes profondes sont nécessaires.

J'ai pensé à tenir un journal, mais je ne puis écrire les plus intéressantes des choses que je vois, ce serait contraire au se-

cret exigé dans mon métier; en outre, je tremblerais si j'avais un manuscrit pareil. Quant aux impressions, je voudrais bien les recueillir, je n'ai pas un instant. Je ne rentre chez moi que pour me coucher et je n'arrive pas à faire le quart de ce que je voudrais. Je le regrette. Heureusement que, pour ces détails, je puis me fier à ma mémoire.

Je ne suis pas étonné de l'état d'esprit où je vois les Allemands : ils sont lents à se monter, mais une fois montés, la bête farouche du Nord et le sauvage jaloux de tout ce qui est aisé et heureux reprend le dessus. Voici ce qu'il faut dire et comprendre. — De 1794 à 1814, pendant *vingt* ans sans interruption, les Allemands, et plus que tous autres les Prussiens, ont souffert ce que nous souffrons depuis deux mois. Ils ont commencé de se venger en 1815; on les a arrêtés. Depuis ces temps ils sucent avec le lait la haine du peuple français, haine nourrie de tous les récits de ce temps, où chaque famille a eu sa part d'humiliations et de misères. Voilà dans quel état d'esprit ils étaient au départ : on leur a dit que la France les attaquait de nouveau en pleine paix, qu'un Napoléon voulait leur prendre leurs provinces et désorganiser leur unité : ils se sont levés avec un élan désespéré, pleins du prestige de la France, croyant à la défaite, voyant leur pays menacé d'invasion. La victoire est venue, dépassant toute attente. Leur orgueil aussi dépasse toute mesure et toutes les vieilles rancunes nourries depuis cinquante ans éclatent.

Quand la guerre a éclaté, je croyais à notre victoire; je croyais au moins l'Allemagne menacée d'invasion. Maintenant que je vois cette invasion dans mon pays, ma souffrance est plus vive et plus aiguë; je juge qu'il faut faire une guerre à mort à l'ennemi.

Dieu nous garde et nous sauve; mais qu'il nous garde surtout de l'esprit de conquête et nous sauve de l'orgueil dur et insensé qui perd les peuples et les déshonore en les poussant les uns après les autres aux excès que commettent aujourd'hui les Prussiens!

Tours, 29 octobre.

A sa mère.

La situation est bien triste: les mouvemens de reprise qu'on signale partout et auxquels j'ai cédé moi-même me sem-

blent reposer sur bien des illusions. Si j'ai été le premier à soutenir qu'on faisait ici le possible, qu'on rassemblait les ressources et que tout n'était pas perdu, je crains aujourd'hui qu'on ne s'abandonne de nouveau à une confiance que rien, hélas ! ne motive et qui peut nous ménager de nouveaux désastres.

Je ne sais si vous avez lu et médité comme il le faut le très remarquable rapport de Trochu aux maires de Paris. Il se montre préoccupé de l'ardeur déraisonnée des esprits : parce qu'ils n'ont pas encore vu l'ennemi sous leurs murs, parce qu'ils font l'exercice depuis deux mois, les gardes nationaux veulent marcher au combat. En province on cède au même mouvement : parce qu'on achète des armes et qu'on fait les préparatifs, parce que les mobiles montrent un bon esprit, parce que le gouvernement commence à montrer de l'énergie et de l'intelligence, que la discipline se rétablit et que les forces se concentrent. On ne connaît plus d'obstacles. Hélas! à la première rencontre on en rencontrera et on retombera dans les découragemens. Je ne vois pas le présent en clair, et l'avenir aussi me paraît bien noir. Je me raidis dans une sorte de confiance artificielle et aux plus mauvais momens je ne veux désespérer de rien : mais quand j'ai le temps de réfléchir, le mal me paraît si profond que je doute si nous serons capables du régime énergique et prolongé qu'il faut pour nous guérir.

... J'ai des détails assez précis sur l'émeute ridicule qui a éclaté chez vous et s'est reproduite dans diverses villes du littoral. Étudiez avec attention ce qui s'est passé sous vos yeux, vous y reconnaîtrez en petit et par le côté ridicule ce qui est arrivé en grand dans toute cette guerre et se reproduit sous toutes les formes dans notre révolution. Une question, toujours irritante, celle des subsistances, préoccupe la population déjà surexcitée par la misère et par la peur. Quelques mauvais drôles qui ne cherchent que des occasions de troubler en profitent et sèment des bruits alarmans ; ils trouvent pour les aider tout ce qui dans la ville a une vieille rancune à purger, et dans le nombre, il se trouve deux ou trois coquins dont les intérêts sont engagés et qui ont quelques louis à risquer, espérant, si la chose réussit, les regagner en nature. Voilà les élémens de l'émeute, et une fois réunis, il n'y a plus, comme on dit, qu'à laisser bouillir. Cela couve un jour ou deux ; la foule prend le mouvement et marche d'elle-même ; les meneurs disparaissent

et comme tout se passe par un tas d'intermédiaires, en grande confusion et très vaguement, les braillards ne savent même pas qui les a poussés. On a dit un mot, un autre un second, le reste a été inventé par l'imagination populaire. C'est la goutte d'huile qui s'étend. La canaille sort de chez elle, s'excite, se met au premier rang sans savoir pourquoi, mais espérant attraper quelque chose. Et voilà l'émeute faite. Le public paisible s'émeut des bruits qui courent et les grossit à son tour. Il n'y a encore rien, qu'on soupçonne des mouvemens ténébreux, des émissaires socialistes et prussiens,... et on s'effraie. Les gardes nationaux s'assemblent; ils ne sont pas habitués à manœuvrer, au fond, ils sont timides et embarrassés, les chefs autant que les soldats ; et comme tout le monde est fait de la même pâte, les soldats attendent des ordres; les chefs n'en donnent point. On doute les uns des autres et on a raison. Confusion générale et hésitation. Puis les gardes nationaux découvrent des connaissances parmi les braillards; la foule s'enhardit ; les forces étant mal distribuées, on se sent faible, un coup de pistolet part, les soldats perdent la tête et les chefs ne la retrouvent pas. Débâcle. Le lendemain on est embarrassé. Il faut expliquer tout. Alors on invente. La conspiration s'étend et se creuse. Il y avait un vieux pistolet chargé à plomb, on a vu des revolvers. Puisqu'on en a vu, les gens n'ont pu les acheter, qui les leur a donnés? Et ainsi de suite. Quant aux meneurs dont tout le monde parle, on ne les trouve point parce qu'en définitive personne ne les connaît. On fait planer des soupçons sur d'honnêtes gens. On cherche quelque dessein arrêté d'avance et exécuté par quelques hommes déterminés, tandis qu'il n'y a que l'accord fortuit et confus d'une passion populaire excitée et d'un tas de canailleries et de sottises différentes qui s'y sont mêlées. C'est une sale ratatouille où les morceaux sont confondus : on cherche le gros os et le morceau de bœuf, on ne les trouvera pas. Tout cela, ce ne sont que des conjectures personnelles, car mes amis ne m'ont conté que les faits purs et simples; c'est en les assemblant que j'arrive à cette conclusion. Elle peut être fausse, car je suis incomplètement renseigné, et je n'ai pas vu par moi-même.

Je suis très content de l'effet produit par la circulaire. Toute la presse étrangère en parle, et la plupart des journaux allemands nous envoient des injures qui prouvent que nous avons touché juste. J'ai reçu des lettres bien flatteuses, à propos

de ma nomination, de Tissot, du chargé d'affaires à Rome et de l'ancien ministre à Hambourg. Mon travail est bien intéressant : mais, hélas! cela servira-t-il?

Tours, 3 novembre.

A sa mère.

Tu t'étonnes que je ne t'aie pas parlé de la capitulation de Metz. Il en est de cette nouvelle comme des autres. Je ne puis te les communiquer que quand elles sont devenues publiques et, en ce cas, le télégraphe vous les apporte avant mes lettres. Cette désastreuse chute de Metz était inévitable; depuis près d'un mois nous l'attendions tous les jours; les renseignemens que nous recevions ne laissaient aucun doute à ce sujet.

Je ne puis m'étendre au sujet de Bazaine, ni te donner d'autres détails que ceux que donnent les journaux. La correspondance Havas a publié un article très curieux du *Daily News* qui sera très vraisemblablement reproduit dans le *Journal de Rouen*. Je crains qu'il ne soit l'expression de la vérité. Nous avons passé à ce sujet par toute sorte de péripéties et je suis, quant à moi, loin d'être fixé. Enfin, si je résume toutes mes impressions jusqu'à aujourd'hui, j'en arrive à cette conclusion. Je sépare complètement Bazaine de l'armée. En ce qui concerne Bazaine, je réserve encore mon jugement : — il y a pourtant de bien gros soupçons contre lui, par exemple ce passage de sa proclamation où il recommande de ne pas détériorer les armes; or aucun article de la capitulation ne porte que les armes seront rendues à la paix, encore moins est-il dans les usages de la guerre de les rendre; rien n'est plus aisé que de les mettre hors de service. Mais quelles que soient les négociations tortueuses poursuivies par Bazaine en son nom personnel, l'armée n'a capitulé, comme on l'a dit, que devant la faim. En un mot, pour moi, il y a eu deux affaires parallèles : les machinations de Bazaine et la défense. Il ne faut pas oublier que, pour les affaires militaires, Bazaine était entouré d'hommes supérieurs et pleins d'honneur : il m'est impossible d'admettre que de tels hommes aient signé une capitulation qu'on aurait pu éviter. Je regrette profondément la proclamation de Gambetta. Préparé comme je l'étais à cette nouvelle de Metz, elle ne m'a causé ni l'étonne-

ment ni l'abattement de celle de Sedan. Mais je comprends vos impressions.

Je ne désespère pas. Le mouvement de l'opinion en Europe revient à nous et l'Allemagne même est loin d'être aussi prononcée pour les annexions que le ferait croire le langage des journaux et les brutalités du parti militaire. Bref, il y a, je le crois, une action diplomatique possible. L'homme qui nous dirige ici est parfaitement capable de la conduire. S'il y a un résultat à atteindre, il l'atteindra. Quant à l'avenir... l'avenir... il dépendra de nous-mêmes et de nous seuls. Mais, chère mère, chasse pour tes enfans tout souci de ton cœur. Si des épreuves viennent, nous nous serrerons les uns près des autres. Tu sais comment j'ai vécu et travaillé. Je ne tiens à aucun avantage extérieur. S'il fallait prendre une carrière plus lucrative, je le ferais sans la moindre difficulté. Dieu merci! Je crois que ma plume pourrait me faire vivre, et du moment que j'aurais quelques heures chaque jour pour lire et faire mes chers romans, je considérerais ma vie comme bien réglée.

Pas de nouvelles sur la Loire : nos armées se replient, je crois, et elles font bien. On dit qu'en cas de départ nous irions à Aurillac. Mais s'il y a armistice, tout changera.

M. Thiers est aujourd'hui à Versailles.

Tours, 7 novembre.

A sa mère.

J'ai attendu jusqu'aujourd'hui pour vous écrire. Je voulais vous envoyer des nouvelles. Je ne puis, hélas! vous en envoyer que de très tristes. On assure que l'armistice est rejeté. En voyant la négociation se prolonger, j'avais espéré qu'elle aboutirait. Il fallait pour cela que l'Allemagne laissât voter l'Alsace et la Lorraine et de plus qu'on réglât la très difficile question du ravitaillement de Paris. C'est sur ce dernier point, dit-on, que les Prussiens auraient élevé des prétentions inacceptables.

Les sentimens qu'on éprouve en ce moment en Allemagne sont très mélangés ; voici comme je les résumerais. Les exigences s'accroissent avec notre défaite et les charges de la guerre. Une grande partie du public éclairé, presque tout ce qui est professeur et journaliste, veut l'annexion de l'Alsace, « territoire allemand. » Le parti militaire qui domine en ce moment est

très prononcé dans ce sens pour des raisons « stratégiques. » Enfin les catégories sociales analogues à celles qui voulaient chez nous « la frontière du Rhin » veulent chez eux « la frontière des Vosges. » Nous avons aussi des professeurs qui ont enseigné la nécessité « des frontières naturelles, » des militaires qui prêchaient la conquête du Rhin. Il y avait aussi des journalistes qui, même avant le départ des troupes, parlaient de tout mettre à feu et à sang en Allemagne et d'anéantir la puissance prussienne que Napoléon n'avait pas su assez écraser en 1807. Mais tout cela chez nous n'était que superficiel et rien que chansons. Nos professeurs n'étaient qu'à demi convaincus de leurs théories, et le public des braillards aurait été tellement fatigué de la guerre qu'il aurait crié : halte! à la première victoire. Tout cela au contraire est profondément sérieux chez les Allemands, et ils nous attribuent les intentions qu'ils nourrissent eux-mêmes, prenant à la lettre nos discours et nos manifestations.

A côté de ceux-là, il y a un public beaucoup plus sage, tout aussi nombreux au moins, cultivateurs, industriels, le pauvre peuple surtout, les femmes veuves, les enfans orphelins, tous ceux que la guerre ruine ou menace. Ceux-là souffrent, se plaignent et demandent la paix. Mais ils sont excités en même temps par la résistance. Ils sentent contre nous ces vieilles haines confuses qui se réveillent si aisément dans les peuples avec le sentiment de la victoire. Ils veulent en finir une bonne fois avec nous. On leur dit que pour cela il faut prendre Paris, et ils attendent. L'armée se fatigue aussi ; elle croyait à la paix après Sedan, on lui dit qu'elle ne sera possible qu'à Paris, ils y vont. Leur merveilleuse discipline et la résignation profonde du Germain, son abnégation patriotique, sa soumission aux « idées » les feraient aller plus loin encore. Puis on flatte leur orgueil, on leur fait voir leur entrée triomphale dans cette capitale des arts, du luxe et de tous les plaisirs. C'est de la curiosité et en même temps le soulèvement de toutes les convoitises que fait naître la perspective de la possession de tant de richesses; c'est le repos et le bien-être; en un mot, tout ce qui peut entraîner ou soutenir le soldat.

Enfin, il y a un parti de gens sages, mais prudens, qui voient clair, s'inquiètent, mais se taisent. Quelques-uns ont le courage de leur opinion, montrent le danger des conquêtes; on les arrête et c'est inutile, car, si on les écoute, si au fond on

trouve qu'ils ont raison, on n'en fait ni plus ni moins. On est lancé. Il faut aller au bout de la carrière.

M. de Bismarck est un homme trop supérieur pour ne point s'inquiéter. Contrairement à des idées très répandues ici, je suis convaincu qu'il prêche la modération. Mais ses conseils ne sont pas écoutés, non plus que ceux du Prince royal, esprit modéré, que la guerre attriste et qui s'effraie du lourd héritage que tant de massacres feront peser sur ses épaules. Mais le parti militaire domine. Il se personnifie dans le Roi, qui a toutes les passions d'autrefois. Il veut entrer à Paris.

Est-il possible qu'après la prise de Paris il se montre plus accommodant? D'aucuns le croient et j'y inclinerais presque. Perspective lamentable qui s'ouvre devant nous! Il est sûr que si nous devons en être réduits à ce point, nous n'aurons plus rien à perdre et que du sein même de nos désastres une chance de salut surgira peut-être. Il se peut et cela est même probable que, Paris étant pris, l'Allemagne ne comprenne plus la nécessité de la guerre, qu'elle réclame impérieusement la paix et que l'Europe sente enfin quels dangers la menacent.

Il faut donc continuer cette horrible besogne. Il le faut, car céder, c'est recommencer dans un an, dans six mois peut-être.

Et dire que tout cela pouvait être prévu! Il n'y avait besoin pour cela que d'un peu de connaissance de l'état des deux pays. Dans toute cette série funeste de catastrophes, il n'y a qu'un *malheur:* Bazaine.

La vérité est faite sur ce point maintenant. J'ai blâmé la circulaire déclamatoire de Gambetta qui était de nature à effrayer le pays, à discréditer l'armée, à fortifier ces idées de *trahison* dont les lâches se font si volontiers une excuse. Mais aujourd'hui la lumière abonde, les faits arrivent, les témoignages sont unanimes. J'en ai, pour ma part, recueilli de première main, d'un homme merveilleusement à même de juger les choses et placé de façon à les voir de près. Nous avons été la victime des ambitions confuses et aventureuses qui avaient déjà germé au Mexique dans l'esprit de Bazaine et qui lui ont fait oublier ses devoirs. C'est le 31 août que se place vraiment la trahison dont on parle. Ce jour-là Bazaine avait 135000 hommes en ligne, contre 70000. Il les avait battus, et il aurait pu passer. Il ne l'a pas fait, raisonnant de la sorte: — Si Mac Mahon est vain-

queur, j'arrive, j'achève d'écraser l'armée prussienne et j'ai tout le prestige. Si Mac Mahon est vaincu, je reste intact avec la seule force organisée qu'il y ait en France et je traite. — Les Prussiens, avec leur aptitude merveilleuse à saisir tous les moyens d'action, leur connaissance profonde des hommes et des choses politiques, ont pénétré ces projets et en ont tiré parti. Ils ont circonvenu Bazaine et l'ont embarqué dans une série d'intrigues embrouillées. Ils le flattaient par tous les moyens. Ils ont été jusqu'à publier des récits de combats à son avantage et des descriptions flatteuses de son armée qui n'étaient que des mensonges. Bref, d'intrigue en intrigue, ils l'ont amené jusqu'à ce que les vivres lui manquassent, et il a dû capituler. Depuis le 31 août, du reste, il est très douteux qu'il eût pu forcer le passage, ou que, l'ayant forcé, il ne se fût point précipité dans un désastre. C'est donc, à vrai dire, le gouvernement impérial seulement qu'il a *trahi :* le mot est juste sur ce point. Depuis il a mal agi, il a méconnu ses devoirs, mais rien ne démontre que, resté en dehors de ses intrigues, il aurait pu sauver l'armée. Celle-ci est innocente. Canrobert, Ladmirault, etc., n'ont rien à voir dans ces machinations qui les désespèrent et qu'ils n'ont connues qu'à la fin. On les avait du reste absolument trompés sur l'état de la France. Le pire est que Bazaine a empêché de détruire des drapeaux et de briser les armes : c'était bien aisé. Plus de 300 000 chassepots et des mitrailleuses en quantité passent à l'ennemi.

Tours, 24 novembre.

A sa mère.

Il y a aujourd'hui un mouvement des Prussiens dans la direction du Mans : les trains ont été arrêtés, je ne sais, si cela continue, par où passeront les lettres. Je t'ai à tout hasard écrit par l'Angleterre ; c'est le moyen qu'il faudrait employer si les communications étaient coupées d'une manière permanente.

Je ne puis pas répondre comme je voudrais. J'ai une correspondance de tous les diables avec les parens de mes amis qui m'envoient des nouvelles ou m'en demandent. Je leur écris pour ne rien dire, mais il paraît que cela les distrait toujours.

Donne-moi donc des détails sur Honfleur, travaille-t-on

encore? Y a-t-il beaucoup de misère? Et l'hôtel de Bordeaux, qu'y a-t-on installé? Si vous saviez à quel point tout cela m'intéresse, vous m'écririez des volumes. Songe donc que ces événemens, c'est un abîme dans la vie; il me semble que j'ai quitté Honfleur depuis des années et que j'en suis à mille lieues. J'ai vu M. B... et j'ai passé avec lui de très bons momens : nous avons été ensemble à l'hospice; je crois que je me suis fait une amie avec la supérieure, Mme de Courteil; c'est une femme d'élite et tout à fait séduisante; je l'ai vue à l'œuvre et fort admirée de courir, toussant, sous la pluie, au milieu de ces soldats. Je lui ai promis d'envoyer de ses nouvelles aux religieuses des provinces envahies et de lui en renvoyer.

M. B... m'a dit sur le Havre des choses qui m'ont fait plaisir. Tous les gens d'ordre y sont décidés à voter pour la République. J'ai reçu de Rouen une très longue et bonne lettre de J..., très bien pensée, où il m'envoie les manifestes du comité dont il faisait partie et qui se prononçait très carrément dans le même sens. Tu sais quel est, depuis longtemps, mon sentiment sur ce point. Il se fortifie. Sans doute il y a dans le parti républicain une foule de fous, d'intrigans, d'ambitieux et de mauvais drôles; sans doute beaucoup de perturbateurs et d'esprits creux se cachent sous ce drapeau, mais on en voit autant dans tous les partis. La tête et le cœur de la République sont excellens; il faut former le corps et c'est notre affaire. Il dépend de nous de faire la République libérale et modérée. Je ne comprendrais pas qu'on n'en fît point l'essai, et que, si on le fait, ce ne fût pas avec le ferme désir de réussir. Je ne vois pas, pour moi, d'autre ressource pour l'avenir, et quelles que soient les difficultés de l'entreprise, les inconvéniens des autres partis me paraissent encore plus graves.

Tours, 3 décembre.

A sa mère.

Vos lettres sont découragées et cela se comprend. Les nouvelles de Paris et de l'armée de la Loire ont dû vous remettre. Il ne faut pas en exagérer la portée, de même qu'il ne faudrait pas se désespérer de nouveau à la nouvelle d'échecs partiels. La vérité est que nous avons en campagne deux belles armées, très bien munies, très bien conduites, très bien disciplinées et ani-

mées d'un excellent esprit. Elles poursuivent, de concert, une vaste opération dont les résultats seront lents, et dont l'exécution aura certainement des péripéties diverses. Pour moi, qui ai vécu et vis au milieu de ce *grand* et *beau* mouvement, j'ai une espérance très ferme. Que nous entrions bien en campagne et nous serons sauvés. Le gouvernement de Tours est très attaqué et très critiqué ; il a fait sur plusieurs points des fautes graves en politique intérieure ; mais au point de vue militaire, il faut lui rendre un hommage complet. L'armée de la Loire est un vrai chef-d'œuvre. On a concentré là, d'abord, toute la force d'activité ; mais cela rayonnera partout, et cette armée, dévouée et discipline, peut devenir un foyer qui nous régénérera. Je ne puis vous donner des détails ; croyez-m'en sur parole et dites-le autour de vous : on a fait des merveilles, et on les a faites sans bruit et sans étalage. Le ministère de la Guerre est un modèle d'activité modeste, savante, silencieuse. Je ne sais si ces hommes réussiront, mais si Dieu veut, pour le bonheur de la France, que leurs noms sortent de l'obscurité où ils les renferment maintenant, ils auront mérité l'éternelle reconnaissance du pays. On ne sait pas assez contre quels obstacles ils ont eu à lutter, quelle force d'inertie ils ont rencontrée partout : ils n'ont voulu rien annoncer, ni rien promettre, ils ont eu raison. Il vaut mieux, si la victoire vient, qu'elle nous surprenne. Je me résume en disant : il reste beaucoup à faire, mais ce que l'on a fait est prodigieux. Bourbaki, qui est un brave militaire, mais animé du déplorable esprit de dénigrement de l'ancienne armée, a dit l'autre jour à Gambetta : « Quand je suis revenu de Metz et que je vous ai entendu parler, je vous ai cru fou ! » Et le même général, qui avait refusé le commandement en chef de l'armée de la Loire il y a deux mois, vient d'y accepter aujourd'hui la conduite d'un corps et est plein d'enthousiasme. Gardez cela pour vous et jugez. J'ai quelquefois de l'impatience en entendant contester des efforts aussi remarquables que ceux auxquels j'assiste ; mais je me rends compte que l'on ne sait rien et qu'il vaut mieux que l'on ne sache pas.

Il fait très beau temps : après le déjeuner nous allons nous promener sur les bords de la Loire ou du Cher : le pays est ravissant. Le 1er nous avons rencontré Gambetta ; il paraît qu'il savait que la sortie de Trochu avait eu lieu la veille et qu'il était dans une terrible impatience. Il s'est trouvé mal en lisant cette fameuse dépêche tombée à Belle-Isle-en-Mer, au lieu même où

est né Trochu. J'étais là quand il a lu par la fenêtre le bulletin de notre première victoire. C'était un beau moment, je t'assure, et bien émouvant. Quand il a parlé de Trochu qui, comme Turenne, n'avait oublié que lui-même, quand il a lu ce beau serment de Ducrot, j'ai compris la grandeur et la réalité de bien des scènes antiques que je croyais inventées ou arrangées à plaisir. Il n'y avait rien là dedans de théâtral ni d'apprêté, et il était sûr que ces hommes, Ducrot et Trochu, s'étaient trouvés dans la situation la plus dramatique que présente l'histoire.

Bordeaux, 29 décembre 1870.

A sa mère.

J'espère que cette lettre t'arrivera au 1er janvier...

Cette date du 1er janvier 1871, je la compte comme une échéance glorieuse pour nous. J'ai la confiance profonde que nous chasserons les Allemands. Tout ce qu'il y avait d'honnête, de bon, de grand dans ce peuple a été corrompu et dénaturé par la politique prussienne : ils commencent à le sentir, ils le sentiront encore plus au retour : tous ceux qui chez eux savent voir d'un peu loin et gardent la saine tradition de leur pays en souffrent profondément et s'attristent de l'avenir. C'est une élite maintenant, ce sera une foule si le désastre vient, et il viendra tôt ou tard.

Pour nous, je ne sais pas, en dehors de la délivrance, ce que je dois croire et espérer. Mais je sais ce que je dois faire, et cela me suffit. La pente de mon esprit, mes études, mes travaux, je le constatais avec peine, avaient pris une tournure assez opposée au courant général des idées dans ces derniers temps. A quelques symptômes que j'observe déjà, à ce que nos réflexions communes avec mes amis m'indiquent, je crois fermement que les choses changeront et que je n'aurai pas perdu mon temps. Tu sais avec quelle sincérité j'ai écrit et travaillé, et dans quelle direction : j'ai suivi mon instinct et ma conviction, je crois que j'aurai mon heure. Il faut un peu penser à l'avenir pour se donner patience en ce moment.

Je n'ai pas de nouvelles à ajouter, sinon que mon impression est bonne et que je suis loin de perdre courage. On dit que Jules Favre ira à Londres pour nous représenter à la conférence sur les affaires russes : je le souhaite très vivement.

Bordeaux, 12 janvier 1871.

A sa mère.

Nous sommes entrés dans une nouvelle crise. Elle est extrêmement sérieuse. Grâce à des efforts prodigieux nous pouvons tenir la lutte : elle éclate sur tous les points à la fois. Les affaires de l'Est sont bonnes. Si cela réussit, je crois à un résultat immense. Le bombardement de Paris fait jusqu'ici plus de bruit que de mal : mais cela excitera l'opinion, je l'espère. A Paris on n'en paraît pas très ému.

Il ne faut pas se décourager : même si Paris tombait, nous serions en mesure de lutter. C'est par horreur de la guerre, que je désire que l'on pousse celle-ci jusqu'au bout.

Ma maison a pu recevoir quelques bombes.

Les gens qui seraient poussés au découragement devraient lire les journaux anglais; lisez surtout un compte rendu de meeting à la dernière page du *Times* du 6, — et aussi les autres journaux, *Standard*, *Morning-Post*. Ils verront comment nos voisins jugent et admirent ce que nous faisons. Si Jules Favre consent à sortir de Paris pour se rendre à Londres, il y aura un accueil *enthousiaste :* je souhaite bien vivement qu'il y aille et nous revienne.

17 janvier 1871.

A sa mère.

Le bombardement de Paris a continué jusqu'au 12 seulement, dit-on; je crois qu'il n'a pas fait de très grands ravages. Tant qu'il n'y aura pas d'incendies, il y aura beaucoup plus de bruit que de mal. Un Strasbourgeois avec lequel je me trouvais il y a quelques jours me disait que l'on exagérait beaucoup l'effet des obus. Mais il y a tout à craindre avec les états-majors prussiens. La défaite de Chanzy l'empêche de marcher sur Paris. Est-il possible de sortir de Paris sans une armée de secours? Je ne le crois pas. J'ai toute confiance dans la bravoure de Trochu et de Ducrot; mais je crois que jusqu'ici Trochu n'a pas pu et n'a pas dû sortir : il se serait exposé à se trouver en campagne, sans vivres, et entouré par des forces supérieures. Bref, nous sommes dans une crise très grave. Et il faut se serrer fortement les reins.

Quoi qu'il arrive, on aura fait, au point de vue militaire, tout ce qui était possible. Si Paris est pris dans un temps donné, il me paraît difficile qu'il n'y ait pas un appel au peuple, et si cet appel a lieu, il aboutira à la paix. Mais il ne faut pas se dissimuler que nous entrerons dans une crise intérieure dont chez nous on souffrira peu, mais qui dans beaucoup de provinces et pour l'ensemble du pays sera cruelle. Je voudrais donc que, tant qu'il restera une chance de succès, on continuât la guerre, à moins qu'il ne fallût pour cela marcher contre la volonté déclarée du pays et user de moyens révolutionnaires.

30 janvier.

A son père.

La nouvelle de l'armistice était absolument inattendue pour nous. Sans doute on devait être instruit dans une certaine mesure des négociations de Versailles; mais nous n'en savions que ce qu'en disaient les journaux anglais. Depuis dix jours j'avais perdu mes dernières espérances de succès. L'échec de la dernière campagne et la triple défaite de Chanzy, de Faidherbe et de Bourbaki (son mouvement en arrière équivalait à une défaite) enlevaient toute chance de ravitailler Paris, et Paris était à bout de vivres. D'autre part, la désorganisation de ces forces militaires était telle, que, si l'on pouvait tout attendre de ces troupes après un succès, il n'y avait presque rien à en espérer après une série continue de défaites, parmi des fatigues sans nom et de cruelles souffrances. Dans ces circonstances, c'était une question de conscience que de consulter le pays avant de continuer la lutte.

Que faut-il faire maintenant? Mon opinion est très arrêtée et je te la transmets avec ma netteté habituelle. J'ai été d'avis qu'on poursuivît la lutte aussi longtemps qu'il resterait une chance sérieuse de succès : j'y ai cru jusqu'à l'échec de la dernière campagne, jusqu'aux renseignemens que j'ai maintenant. Je n'y crois plus. Nous avons fait une chose grande et nécessaire : nous avons sauvé l'honneur; si nous devions continuer encore, si les conditions étaient telles que nous ne pussions les accepter, si la Prusse voulait abuser de la victoire, il faudrait reprendre la lutte sans aucun doute; mais ce serait au prix d'épouvantables sacrifices, et il faudrait que la nation y apportât autre chose que

la bonne volonté résignée qu'elle a apportée jusqu'ici, payant tout, se soumettant à tout, mais sans cette ardeur enflammée qui provoque la victoire et révèle les généraux.

J'ai soutenu Gambetta aussi longtemps que j'ai vu la somme de bien accomplie par son entourage militaire surpasser la somme de mal accomplie par son entourage civil. Ils ont fait une chose fort belle, que j'admire et à laquelle on devra rendre pleine justice ; mais cette œuvre hâtive et très artificielle ne peut pas subsister sans de profondes modifications. Et partout où leur action directe ne s'est pas étendue, il n'y a que le désordre et la misère. Il faut donc réfléchir. Gambetta se recueille, en ce moment, à ce qu'on nous dit. Il peut commettre des fautes graves, il peut faire acte de bon citoyen, il est capable de l'un et de l'autre : mais je crains les entraînemens du parti, l'irritation de la défaite, la blessure de l'amour-propre, la séduction de la dictature. Mes sympathies et mes convictions sont toutes avec le gouvernement de Paris. Je crois qu'il faut le soutenir et que c'est la nuance où nous devons nous maintenir. Je crois le moment venu de conclure la paix, si elle est possible sans trop de pertes. La partie n'est pas égale; malgré la colère qui est au fond de tous les cœurs et la bonne volonté de tous les honnêtes gens, on est impuissant. On a sauvé l'honneur, c'était tout ce qu'on pouvait faire : maintenant il faut arrêter l'effusion du sang et préparer l'œuvre de l'avenir.

1er février 1871.

A son père.

Quelques lignes seulement pour te confirmer ma lettre d'hier. Les événemens que je craignais se sont produits. Gambetta a rompu avec Paris. L'exclusion des anciens candidats officiels, etc., est un abus de pouvoir sans précédent. La circulaire aux préfets : « Il nous faut une assemblée qui veuille la guerre, » dépasse en despotisme tout ce que Persigny a jamais pu rêver. Il faut soutenir le gouvernement de Paris; il faut agir énergiquement dans les élections et combattre la démagogie : elle commet un abus de mots inqualifiable en confondant sa cause avec celle de la défense : elle est incapable de la conduire, de la soutenir et de l'organiser.

6 février.

... Ici la situation a failli devenir grave ; mais l'amollissement général est tel que les émeutes deviennent difficiles. Je ne redoute rien de sérieux maintenant : la manifestation d'hier, préparée avec un art de mise en scène remarquable par les agens de l'Internationale a échoué complètement. Gambetta, qui n'entend pas raillerie quand il s'agit de partager son pouvoir, les a écartés, sauf à s'allier plus tard avec eux. Son opposition avec Jules Simon a failli devenir plus grave et le conflit pouvait être poussé à des conséquences extrêmes : elles ont pu être évitées. Que Gambetta cède ou non, il n'est pas contestable que la loi de Paris sera suivie.

Mais il ne s'agit pas de cela, non plus que de la revanche : celle-ci doit être au fond du cœur de tous les Français, mais si on y tient sérieusement, il faudra transformer la colère en patience : autrement, elle se dissipera en déclamations vaines, en efforts inutiles, et si profonde que soit la douleur, elle sera sans leçon et sans fruit ; c'est une question de temps, et il dépendra de nous tous de la résoudre. Sur ce point on ne peut répondre que de soi, et lorsque le devoir est si clairement, si impérieusement tracé, à quoi bon regarder autour de soi, et chercher à deviner le résultat? Le découragement viendrait et ce serait pire.

Il ne faut à aucun prix et maintenant moins que jamais se laisser abattre. Depuis que le sang ne coule plus, je retrouve mon ardeur et la conscience de moi-même : je n'avais auparavant que de la résignation et bien peu d'espérance, je marchais tout droit les yeux fermés. Il faut agir et très énergiquement. Je crois que l'Assemblée sera bonne, mais très confuse d'aspirations et assez vide d'idées. Elle aura peu de dangers à redouter ici, à moins d'une indigne trahison qui amènerait à Bordeaux des émeutiers patentés de Lyon ou de Marseille.

25 février.

A sa mère.

Cette fois, je sais que vous êtes bien réellement occupés. J'espère bien qu'il ne vous sera rien arrivé de mal et j'attends avec impatience des nouvelles de vous.

Je me porte parfaitement bien et tout est très tranquille.

1er mars 1871.

A sa mère.

Je reçois ta lettre du 24. Je l'attendais avec une grande impatience. J'avais tant insisté pour que vous restiez à Honfleur, malgré l'occupation, que je n'étais pas sans avoir à ce sujet quelques scrupules. Je vois que papa a tenu la conduite que je lui avais conseillée et qu'il s'en est bien trouvé. Heureusement que tout cela sera court : quand vous recevrez cette lettre, peut-être serez-vous bien près d'être délivrés.

La paix est bien dure. J'attendais qu'on prendrait plus de terre et moins d'argent.

Je ne puis te donner mon opinion sur les hommes et sur les choses d'ici : les correspondances sont encore trop peu sûres, et d'ailleurs cette opinion est nécessairement bien incertaine et bien mélangée.

Je ne sais pour combien de temps nous sommes ici, — on parle d'un retour prochain. Ce retour ne devrait pas t'inquiéter. On fait un tableau très exagéré de l'état sanitaire de Paris. L'état moral est autre chose; j'en suis profondément dégoûté et je n'ai aucune envie d'y revenir. J'ignore du reste ce qu'on fera de moi; il y aura de grands remue-ménage dans le ministère. Tu dois être tranquille là-dessus, je suis en mesure de choisir mon poste, si je dois être envoyé au dehors : ce ne sera donc jamais bien loin : la Suisse, la Hollande, le Danemark ou la Suède. Avant tout, je voudrais un congé. J'ai un immense désir de vous retrouver, la maison, le jardin, les arbres, le repos...

Parmi tant d'inquiétudes et d'ennuis, j'ai été très gâté dans ces derniers mois : j'ai vécu dans un milieu très intime, très uni, sans un mot aigre, sans une intention cachée, sinon dans l'accord complet, au moins dans le respect absolu des convictions. J'ai beaucoup appris, je t'assure, et si j'étais un peu indulgent déjà à toutes les choses simples et sincères, même bêtes, je le suis devenu bien davantage; mais je suis devenu plus sévère aussi pour ce qui est sec, personnel et vaniteux, pour toutes les prétentions, cachées ou apparentes, les dénigremens et les jalousies. J'ai pris, avec plus de confiance en moi, moins de patience pour la sottise des autres. Tu me trouveras donc un peu plus sévère et moins timide que tu ne m'as laissé. Mais l'ami

du genre humain n'est pas mon fait, et si je suis indulgent, je ne suis pas banal. Une certaine tendance que j'ai à être aussi exclusif dans mes affections que large dans ma politesse, s'augmente avec le temps. Je trouve en définitive que la vie affermit beaucoup plus de sentimens qu'elle n'en détruit. Ceux qui sont très forts, s'isolent de plus en plus.

Versailles, 27 mars 1871.

A sa mère.

Je loge chez de bonnes ouvrières qui sont pleines de complaisance et me font mon café le matin. Versailles est plein de monde et l'on y trouve difficilement à manger : je vais au plus simple. Je passe mes soirées chez les Delaroche. Leur maison est très hospitalière, c'est un milieu tout à fait de mon goût, et bien intéressant en ce moment.

Le ministère est dans les appartemens de Marie-Antoinette. C'est superbe, mais on s'y consume de rage, d'ennui et d'impuissance. Ce Versailles est un incomparable chef-d'œuvre. Je me promène le matin dans le parc.

Voici maintenant à grands traits la situation.

Paris est calme en apparence et le dimanche d'hier a ressemblé à tous les dimanches. La population honnête est découragée, effrayée, ne veut rien faire et ne serait pas éloignée de reconnaître la Commune si la Commune ne se montre pas trop sauvage. Ici le gouvernement est personnifié dans M. Thiers. Une partie de la Chambre le combat, mais ne sait par qui le remplacer. On concentre des troupes en grand nombre et elles ont bonne apparence.

Soutenir M. Thiers et hâter une grande action militaire sur Paris, l'investissement si on ne peut pas emporter la place de force : voilà le plan à suivre et on le suivra. J'espère qu'il réussira.

Versailles, 1er avril.

A sa mère.

On concentre les troupes, on les forme, on les exerce ; elles s'améliorent beaucoup physiquement, moralement aussi, dit-on. L'important sera d'avoir un bon noyau qui engagera l'action.

Mais au point où nous en sommes, cette action sera très sérieuse, et il faut attendre pour la commencer que l'on se sente bien prêt.

Je ne suis pas content de la Chambre : elle perd son temps et ne se forme pas assez. On dit que la fusion gagne ; mais il n'y a rien à faire pour le moment. Paris et les villes veulent la république, et proclamer une monarchie compromettrait l'avenir sans sauver le présent. Il faut attendre et laisser, si l'on peut, le pays réfléchir. Pour le moment, il n'y a à s'occuper que du rétablissement de l'ordre : c'est bien assez, et il ne faudrait pour atteindre ce résultat en venir à une dictature qu'en dernière ressource. Nous avons la république de fait, servons-nous-en pour nous sauver, et, si elle réussit, que le peuple en veuille, gardons-la.

Versailles, 5 avril.

A sa mère.

Nos affaires vont bien. L'armée s'est refaite d'une manière étonnante, et le moral des hommes est très bon. Ils comprennent ce qu'ils ont à faire. Comme d'autre part ils ont jusqu'à présent réussi sans éprouver de grandes pertes, ils sont pleins d'entrain. On procède avec prudence, et je trouve qu'on a raison.

La population ici acclame beaucoup l'armée et couvre d'injures les prisonniers qui sont horribles. Je comprends ces manifestations hostiles de la part du peuple ; de la part de gens du monde elles me déplaisent. On dit *les français* et *les nationaux* en opposant les uns aux autres. J'espère que nous nous en tirerons à notre honneur : cela sera bien nécessaire pour nous. Les Prussiens ne demandent qu'à intervenir ; ils sont poussés par toute l'Europe. Toute la canaille de l'Europe est à Paris ; c'est la grande lutte de la démagogie contre la civilisation ; si nous la menons à bonne fin, nous nous serons un peu relevés. Versailles est tout à fait hors de danger.

Versailles, 23 mai.

A sa mère.

... Nous avons appris dimanche la bonne nouvelle de l'entrée des troupes dans Paris. L'opération se continue. Les jour-

naux qui t'arriveront en même temps que cette lettre te donneront les détails que nous avons nous-mêmes.

Quelques personnes ont pu aller à Paris hier et suivre les troupes. Elles rapportent l'impression du spectacle le plus lamentable dans les quartiers bombardés. Les troupes sont magnifiques : la population les a reçues à bras ouverts dans le quartier de Passy et des Champs-Élysées. Montmartre vient d'être pris. On va isoler les insurgés barricadés dans les Tuileries et on les prendra sans trop de pertes, je l'espère.

Jusqu'à présent nous avons perdu peu de monde. Les insurgés ont dû en perdre bien plus. Les soldats sont très montés et cela s'explique. On fait beaucoup de prisonniers : on les cantonne à Satory. Il y a quelques braves gens qui sont heureux d'être pris. La grande majorité est de l'atroce canaille. J'ai vu passer une trentaine de femmes, — il y avait des cantinières et aussi des amazones de la Commune : quelques-unes étaient jeunes, elles n'avaient rien d'horrible ni d'insolent, elles faisaient pitié. Il y en a d'autres qui sont de vraies tricoteuses.

Versailles présente une animation extraordinaire.

M. Thiers a eu une ovation à la Chambre : il la mérite. Bien que j'aie fort peu d'idées qui soient les siennes, je l'ai toujours soutenu dans cette affaire et j'en suis aise. *Tout l'honneur lui en revient.* Il a eu la conception et il a dirigé l'exécution. Les officiers n'ont fait que le détail.

ALBERT SOREL.

UNE ÉTUDE SUR LE PLAY

M. le comte Léon de Montesquiou a publié, pour les rattacher, ou montrer de quelle manière ils se rattachent, à la cause monarchique, une étude sur Bonald (*le Réalisme de Bonald*) et une étude sur Auguste Comte (*le Système politique d'Auguste Comte*). J'ai lu ces très bons livres, et si je n'ai pas parlé du *Bonald* et du *Comte*, c'est parce que j'ai si souvent entretenu le public de ces deux personnages ! Mais j'ai moins parlé de Le Play et ceci m'est une occasion très agréable d'en discourir, car le livre de M. de Montesquiou est fort bien fait.

M. de Montesquiou était dans une situation un peu délicate en l'écrivant ; car il est « nationaliste intégral, » c'est-à-dire monarchiste et il est de ceux qui mettent avant tout la question de la forme du gouvernement et qui disent : « Politique d'abord ; » et Le Play est à peu près indifférent à la forme du gouvernement et il prendrait volontiers pour maxime le mot de Lamartine : « Quel que soit le gouvernement, l'aider à bien faire ; quel que soit le gouvernement, l'empêcher de faire mal. » M. de Montesquiou blâme cet « indifférentisme, » ou, pour mieux dire, cette indifférence, puis montre, avec pleine raison, que Le Play ne laissait pas d'être plutôt monarchiste que républicain.

Sur ce second point, je ne ferai aucune objection à Mr de Montesquiou.

Sur le premier, je dirai que je ne suis presque pas de son avis. Assurément, j'ai mes préférences et l'on peut savoir qu'elles sont pour la République avec institutions aristocratiques ; mais, tout compte fait, je crois que la forme du pouvoir supérieur est

à peu près indifférente et que République avec institutions aristocratiques ou Monarchie avec institutions aristocratiques se valent très bien, de même que République démocratique et Monarchie absolutiste se valent pareillement et sont pareillement détestables.

L'argument des monarchistes contre ceux qui sont dans mes idées est celui-ci : « La démocratie est destructrice par essence et la monarchie n'est destructrice que par accident. » Ceci me paraît admirablement faux. La monarchie française a été destructrice de toutes les libertés françaises et c'est-à-dire de toutes les forces françaises, les libertés étant les mises en action des énergies individuelles ou des énergies associées, et donc elle a été destructrice de la France, non pas comme le croit Le Play depuis 1661, mais depuis l'avènement de Richelieu, jusqu'en 1789. C'est peut-être accidentel ; mais c'est un accident un peu long. La monarchie française, pour laquelle, à d'autres égards, je professe un grand respect, a été centralisatrice à outrance et c'est-à-dire destructrice, autant qu'elle le pouvait, de toutes les énergies individuelles ou associées, depuis Richelieu jusqu'à Louis XVI inclusivement; la monarchie française a révoqué l'Édit de Nantes depuis 1695 jusqu'aux décrets de tolérance de Louis XVI, et je dis elle l'a révoqué activement, avec persécutions, pendant tout ce temps: et c'est accidentel, mais c'est ce qu'on appelle un accident prolongé.

La vérité est que tout despotisme, qu'il soit monarchique ou qu'il soit démocratique, n'admet aucune décentralisation et prétend, toujours, par une chaîne serrée de fonctionnaires allant du sujet isolé au pouvoir central, ramasser en lui tous les pouvoirs et imposer à tous une unique et indiscutable et inflexible volonté.

Donc Monarchie absolue et Démocratie c'est à très peu près la même chose; il n'y a que des nuances. Donc le scepticisme relatif de Le Play pour ce qui était de la forme du pouvoir supérieur se comprend très bien. Il se disait : Je suis décentralisateur et libéral. Ni la démocratie ni la monarchie absolue ne veulent liberté et décentralisation. Et aussi république aristocratique et monarchie intelligente et même, si cela se rencontre, démocratie intelligente, peuvent admettre liberté et décentralisation. Rome a été libérale (non décentralisatrice) en république aristocratique; elle a été libérale *et* décentralisatrice sous un

certain nombre d'empereurs intelligens. Donc, je suis indifférent à la forme du gouvernement.

Je trouve qu'il n'était pas loin d'avoir raison.

Quant aux principes directeurs de la Révolution française, il les trouvait détestables. Ces principes, on le sait, ne sont pas du tout *Liberté, Égalité, Fraternité;* ils sont *Égalité* et *Souveraineté de la majorité.* Or Le Play, précisément parce qu'il est libéral, n'a aucune tendresse ni pour l'Égalité ni pour la Souveraineté de la majorité.

Voici la suite de sa pensée.

Il est libéral. Il a donné une des meilleures définitions que je sache de la Liberté ; il a dit : « Les peuples libres et prospères assurent à chaque individu, dans la vie privée comme dans la vie publique, toute l'indépendance dont il peut jouir, même à son détriment, pourvu qu'il ne porte atteinte, ni à l'indépendance des autres individus, ni aux intérêts généraux de la société. On peut appliquer convenablement à un tel régime le mot liberté... »

Il faut seulement remarquer que, le mot étant amphibologique, comme tous les mots, ce mot de liberté jeté aux foules leur fait croire à une indépendance individuelle, sinon absolue, du moins extrême et qui ne s'arrête ni devant la liberté des autres ni devant l'intérêt de l'État, et voilà pourquoi le libéral, il faut le savoir, même quand on l'est, contient l'individualiste, et l'individualiste contient le libertaire, et le libertaire contient l'anarchiste ; ou plutôt, l'une de ces mentalités peut conduire à l'autre et celle-ci à la troisième.

De plus, il ne faut pas ignorer que les révolutions égalitaires prononcent, sérieusement peut-être, le mot de liberté et sont par essence hostiles à la chose. La Révolution de 1789 a mis le mot liberté sur ses écussons et « plus j'observe et plus j'arrive à constater que la date de 1789 serait plutôt la date initiale de l'amoindrissement graduel de la liberté. »

Sur ce point, il y aurait à discuter. Le Play a raison et a tort. Avant 1789, il y avait plus de *libertés* et moins de *liberté.* Il y avait plus de libertés fragmentaires et moins de liberté nationale. Il y avait beaucoup de libertés provinciales, municipales, associationnelles, corporatives, beaucoup plus, — c'est parfaitement vrai, — que dans la France moderne ; mais il n'y avait pas de liberté nationale, c'est-à-dire de droit, pour la

nation, de refuser son argent au pouvoir central, si ce pouvoir ne gouvernait pas dans l'intérêt du pays. C'est là, proprement, la liberté nationale, et, là où ce pouvoir existe, il y a liberté nationale et, là où il n'existe pas, il n'y en a point.

Or cette liberté nationale est la garantie des libertés partielles, et voilà pourquoi, — je reviens, — ces libertés partielles, sous l'ancien Régime, *n'existaient pas*, en réalité n'existaient pas. Elles existaient par tradition, par habitudes, par effet de la chose acquise, par effet de la possession ; elles existaient historiquement pour ainsi dire, mais elles n'existaient que précairement. Oui, il y avait des libertés corporatives, mais elles étaient gênées partout par la juridiction incohérente du temps ; oui, il y avait des libertés municipales, des maires élus, etc. ; mais ils étaient continuellement contrecarrés et entravés tant par les gouverneurs, que par les intendans ; oui, il y avait indépendance de la magistrature ; mais on faisait un coup d'État contre elle tous les dix ans et dans toutes les circonstances où cette indépendance eût été utile à la liberté nationale ; oui, il y avait des États d'élection, c'est-à-dire des provinces qui avaient un parlement ; mais des décisions de ces parlemens on ne tenait *jamais* compte. Il ne faut pas savoir un mot d'histoire de France pour croire qu'il y ait eu ou *liberté* ou *libertés* en France depuis Richelieu.

Ce qui trompe, c'est que l'on commence par recevoir des professeurs d'histoire cette idée générale que la monarchie française était une monarchie absolue ; puis, quand on fait de l'histoire sérieusement, on s'aperçoit qu'à la vérité, il n'y avait en France aucune liberté nationale puisqu'il n'y avait pas de parlement maître de la bourse, mais qu'il y avait une foule, une quantité innombrable de libertés particulières, et l'on se dit : « Quelle bêtise mes professeurs m'ont enseignée ! » puis enfin, quand on pousse encore plus loin, on s'aperçoit que ces libertés particulières n'existaient que sur le papier, ne se réalisaient un peu qu'en temps de trouble, somme toute, n'avaient rien de solide et que ni *liberté*, ni *libertés* n'existaient réellement sous l'ancien régime. Sur ce point, l'ignorance donne la vérité, un peu de savoir en éloigne, et beaucoup de savoir y ramène. Le mot définitif est bien celui de Mme de Staël : « L'ancienne Constitution française, une admirable constitution, mais qui n'a jamais été qu'enfreinte. » De sorte qu'avec l'ancienne Constitution fran-

çaise *appliquée* on ferait, je l'ai toujours dit, une très belle France libre, une admirable France libre, mais une France qui ne ressemblerait en rien du tout à l'ancienne France.

L'histoire de France depuis 1620 c'est la monarchie confisquant toutes les libertés françaises, l'Empire continuant de les confisquer, la Démocratie, par un détour, les confisquant encore davantage. Mais la différence cependant de l'ancien régime au nouveau c'est que le régime parlementaire est *par lui-même* la liberté nationale, qui fait la nation indépendante de celui qui règne, est *par lui-même* la République. Nous sommes en République depuis 1789.

Et cette République peut, sous un consul génial et populaire, être asservie ; et elle peut par elle-même être effroyablement despotique ; je l'ai assez dit pour que l'on croie que je le sache ; mais elle est en son essence la liberté nationale et la liberté nationale est bonne en ceci que, sous le régime qu'elle constitue, on *peut* conquérir des libertés particulières qu'elle *pourra* garantir, ce qui est bien peu de chose, me direz-vous ; ce qui vaut mieux, vous répondrai-je, qu'un régime où les libertés particulières ne peuvent qu'être suspectes et être violées et ne peuvent, du reste, être *garanties* par rien du tout.

De l'idée de Le Play sur la liberté plus grande sous l'ancien régime que depuis sa chute, voilà ce que j'avais à dire.

Du reste, partant de la très belle et très juste définition de la liberté qu'il a donnée et que nous avons consignée plus haut, il montre bien, il conclut très bien que la liberté ainsi comprise est très bonne *parce qu'elle est une contrainte*. Mais oui, et tout libéral le sait bien. La liberté étant le droit de faire tout ce qui ne nuit pas au droit d'autrui et tout ce qui ne nuit pas à l'intérêt général, est très restreinte, et, en dernière analyse, on s'aperçoit que, l'individu étant tout seul et les autres étant très nombreux et le droit de l'État, son droit vrai, à savoir la sauvegarde de l'intérêt de tous étant encore très considérable, la liberté est plus limite qu'elle n'est élargissement. On s'aperçoit de plus qu'elle est surtout le respect de la liberté des autres, ou qu'elle ne se fait sentir de nous, comme impérieuse, imposante et vénérable, que dans le respect de la liberté des autres, que par conséquent, en dernière considération, elle est une charité, une fraternité et donc une contrainte morale, une admirable et infiniment salutaire contrainte morale, mais une contrainte et

c'est ce que Le Play a très honnêtement dit dans cette très belle maxime : « Ceux qui recherchent la liberté en secouant le joug de la loi morale » d'abord ne se rendent pas compte de ce que c'est que la liberté, et ensuite « sont bientôt frappés de décadence ; on ne conserve la prospérité qu'en restant soumis à ce joug ; à dire vrai, le plus parfait régime de liberté n'est qu'un régime de contrainte morale. » — Excellent.

Pour ce qui est de l'égalité, Le Play est assez original en ce sens qu'il démontre, et fort bien, que, depuis 1789 ou plutôt depuis le milieu du XVIIIe siècle, en France, c'est l'idée de tout le monde et ce n'est le sentiment de personne. Tout le monde dit : égalité ! et met cela dans la loi pour molester les supériorités ; mais tout le monde ne rêve pour lui que supériorité. Tout le monde veut s'élever au-dessus de son voisin, de son parent et particulièrement de son père, tout le monde veut se distinguer et être décoré de quelque chose pour se distinguer de la foule ; tout le monde, et cela est bien significatif en un temps où la noblesse ne rapporte rien, tout le monde veut être noble ou avoir l'air de l'être.

Or, une chose qui est une idée, et n'est pas un sentiment, n'est pas fondée et n'a pas de force, et de ce discord entre le sentiment et l'idée qu'on a d'une chose, il résulte que la chose est faite avec une telle maladresse qu'elle ne produirait, fût-elle bonne, que ses mauvais résultats. Et c'est ainsi que l'égalité française sert de prétexte à l'envie à l'égard des supériorités et à l'extermination des supériorités dans les élections et dans les faveurs du pouvoir ; et écarte les supériorités de toutes les places où elles seraient utiles ; mais ne soulage point du tout et n'aide point du tout les humbles et les faibles et par conséquent a toutes les mauvaises suites qu'elle peut avoir, mais ne produit aucun des bons effets qu'elle pourrait produire.

Au nom de la liberté d'abord, de la moralité ensuite et enfin de l'intérêt général, ce que Le Play a attaqué le plus vigoureusement dans la nouvelle France, c'est le régime successoral ; c'est l'obligation imposée au père de, par sa mort, partager également ou à très peu près ses biens entre tous ses enfans. Cela, à lui qui voulait la famille forte et se continuant forte à travers les âges, a été son grand cheval de bataille. Il voulait, sinon le droit d'aînesse, auquel il tenait peu, quoique le préférant au partage égal, du moins la liberté testamentaire.

Au point de vue de la liberté, il est bien évident que refuser au père de famille le droit de laisser son bien ou la plus grande part d'icelui à l'un de ses enfans est une mainmise de l'État sur le travail libre de l'individu. L'État dit à l'individu :

— Pour qui travailles-tu ?

— Pour moi, pour agrandir ma personnalité et pour me faire plus libre.

— Soit; mais, après toi, pour qui travailles-tu ?

— Pour celui de mes enfans que je jugerai qui me continuera le mieux.

— Non; tu dois travailler également pour tous tes enfans.

— Alors, ce n'est pas moi qui teste, c'est vous!

— Oui, évidemment.

— Donc, vous considérez ma propriété comme vous appartenant.

— Sans doute.

— C'est le « droit éminent de propriété » que l'ancienne monarchie, que la monarchie absolue s'attribuait sur tous les biens de ses sujets.

— Parfaitement!

— Je ne me croyais pas à ce point de l'autre côté de 89.

— Tu croyais donc qu'il y avait quelque chose de changé?

— Oui.

— Tu es naïf. Il y a bien quelque chose de changé, mais ceci seulement que l'ancienne monarchie, tout en proclamant son droit éminent de propriété, respectait le droit d'aînesse; tandis que nous, nous l'abolissons.

— Ah!

Au point de vue de la moralité, il résulte du partage obligatoire que le père de famille peut-être travaille plus quand il a plusieurs enfans, voulant assurer à chacun une part suffisante encore; mais peut-être aussi travaille moins, précisément en considération de ce partage et se disant qu'il est inutile de se donner tant de peine pour un résultat qui sera toujours si mince; et ne soignant pas un domaine qui sera partagé ou plutôt qui, pour être partagé, devra être vendu; en tout cas, travaille avec moins de goût, avec moins d'amour, comme aurait travaillé avec moins de goût et moins d'amour un ouvrier du moyen âge qui aurait été sûr qu'aussitôt après sa mort la cathédrale à laquelle il travaillait serait démolie.

A ce même point de vue de la moralité, il résulte du partage égal que la dépopulation augmente. La seule manière de remédier aux inconvéniens du partage forcé, c'est en effet de restreindre le nombre des héritiers. On ne veut pas que nous ayons un aîné; nous en aurons un malgré tout en n'ayant qu'un fils. Les paysans, par exemple, n'ont devant eux que cette alternative : « Ou, insoucieux de l'avenir, ils se multiplient conformément à la loi de nature, et alors, renonçant à la loi d'équilibre qui garantissait leur bien-être, ils arrivent à une condition inconnue dans les autres sociétés, celle de propriétaire indigent; ou bien, plus réfléchis, ils fondent sur la stérilité relative du mariage la prospérité de leurs descendans, et c'est alors l'intérêt national qui se trouve sacrifié. »

Au point de vue de cet intérêt général, ajoutez ceci. Ce que les révolutionnaires, en décrétant le partage égal, ont voulu détruire, c'est un élément d'aristocratie, à savoir la famille forte et continuant d'être forte sur un domaine qui, de génération en génération, ne change pas de mains. Cela était pour eux un élément aristocratique. Les philosophes précurseurs de la Révolution, à la vérité, n'ont rien dit du tout contre le droit d'aînesse. Le Play s'en est assuré et je puis dire qu'à ma connaissance aussi, je ne vois rien chez eux qui vise ce prétendu abus. Mais les révolutionnaires, férus de cette idée qu'une génération ne doit pas enchaîner la génération suivante, ont voulu d'abord ruiner l'autorité des parens : on voit par la lecture des débats de la loi de 1793 que les orateurs se plaignent que les pères de famille usent du droit de tester pour perpétuer dans leurs familles des sentimens hostiles au nouveau régime. Ils ont voulu ensuite disséminer les grandes fortunes « toujours dangereuses dans les Républiques. » Et cela est vrai, dit Le Play, qu'on visait surtout les grandes fortunes; mais on les atteignait toutes, et la loi devait peser encore plus lourdement sur la petite propriété que sur la grande.

Au fond, on visait la famille se continuant forte, parce que, comme tous les despotismes, on ne voulait que des individus et des individus faibles. C'est exactement le raisonnement qu'a tenu en 1803 le Parlement anglais, quand, voulant détruire en Irlande l'influence des catholiques, il leur imposa le partage égal, *sauf si le fils aîné du catholique était* protestant : « Cette loi, remarquait Edmond Burcke, devait conduire à d'importantes

conséquences. Par l'abolition du droit d'aînesse, peut-être à la première génération et certainement à la seconde, les familles des papistes, si respectables qu'elles soient, si considérables que soient leurs fortunes, seront certainement anéanties et réduites à l'indigence, sans aucun moyen de se relever par leur industrie et leur intelligence, étant empêchées de conserver aucune sorte de propriété. »

A la vérité, Napoléon Ier qui, despote, ne pouvait avoir que les mêmes vues sur ce point que les conventionnels, tout en maintenant l'égalité des partages, y faisait une exception par l'institution des majorats et il recommandait la chose à son frère Joseph en lui faisant considérer que, d'une part, par le partage égal, on ruinait les grandes familles; mais que, d'autre part, par les majorats on en créait d'autres dévouées corps et âme au pouvoir qui les leur aurait assurés; mais il n'avait raison que dans la première partie de son raisonnement, et il avait tort dans la seconde; car, par le partage égal, on brise en effet les grandes familles, mais par les majorats on en crée d'autres qui ne sont dévouées au pouvoir qui les leur a donnés que pour une génération; comme toujours, le grand improvisateur ne voyait que l'instant présent et en considération de l'instant présent; et ce qui reste vrai de sa doctrine sur ce point, c'est seulement que le partage égal détruit la famille forte et que le contraire, majorat ou liberté testamentaire, la fait forte et indépendante.

On sait que les Anglais sont tellement persuadés que le partage égal est une cause d'affaiblissement social, qu'au congrès de 1815 les Anglais, voulant restreindre nos frontières du XVIIe siècle, et n'ayant pas obtenu à cet égard tout ce qu'ils désiraient, le représentant de l'Angleterre se consola en disant : « Après tout, les Français sont suffisamment affaiblis par leur système de succession. » On sait le mot, bien souvent répété, de Balzac : « Le titre des successions du Code civil qui ordonne le partage égal des biens est le pilon dont le jeu perpétuel émiette le territoire, individualise les fortunes en leur ôtant une stabilité nécessaire et qui, décomposant sans recomposer jamais, finira par tuer la France. »

L'objection la plus forte, je crois, qui ait été faite contre Le Play et ceux qui sont dans les mêmes idées sur ce point est celle-ci : sous le régime du Code civil le père de famille est

libre de disposer d'une certaine part de ses biens. Or il est fort peu de pères de famille qui usent de cette faculté. Si la loi leur accordait la liberté testamentaire, il est donc assez évident qu'ils n'en profiteraient pas pour avantager un de leurs fils. — Ce n'est pas si évident. Vous êtes libre de disposer du quart de votre fortune. Pour si peu, vous ne testez pas et vous laissez l'État tester pour vous. Les choses seraient très différentes sans doute si vous aviez la disposition de votre fortune tout entière.

La réponse à l'objection me paraît assez bonne. Cependant je crois qu'ici les mœurs sont assez d'accord avec la loi et que la tendance générale du père de famille français est au partage égal. Le Français, beaucoup plus sensible que rationnel, et qui a peu le sentiment ou l'idée de la famille indéfiniment forte à travers les âges, le Français peu aristocrate, en un mot, et c'est ce qu'il est le moins, mais très bon père, incline naturellement à sacrifier l'idée de la famille indéfiniment forte, idée que du reste il n'a pas, à l'amour égal qu'il porte à tous ses enfans. Il est très vrai que le partage égal est une institution antinationale; mais c'est une institution qui, désormais, est dans les mœurs autant que dans la loi et qui fait partie de la sensibilité française. Il est douteux que, si funeste qu'elle soit, cette réforme soit réformée.

Une des idées générales auxquelles Le Play a attaché son attention avec le plus de curiosité, c'est cette idée de Rousseau sur la bonté essentielle de l'homme, sur l'homme né bon et dépravé par la société, sur l'homme sorti bon des mains du Créateur et perverti par le fait de vivre avec d'autres hommes, etc. M. de Bonald avait déjà protesté contre cette théorie et, bien entendu (Bonald est Rousseau retourné, comme de Maistre est Voltaire retourné), avait pris juste le contre-pied de la doctrine de Rousseau. Il avait dit : « Nous sommes mauvais par nature, bons par la société. Ainsi tous ceux qui, pour constituer la société, ont commencé par supposer que nous naissons bons, frappés des désordres que la société n'empêche pas et oubliant tous ceux qu'elle prévient, ont fini, comme Jean-Jacques, par croire que la société n'était pas dans la nature de l'homme. Ces écrivains ont fait comme des architectes qui, pour bâtir un édifice, supposeraient que les pierres viennent toutes taillées de la carrière et les bois tout équarris de la forêt. »

Je laisse de côté la comparaison de Bonald, à laquelle je ne

suis pas sûr, à ma honte, de comprendre grand'chose, et je retiens sa pensée : l'homme naît mauvais; c'est le fait d'être forcé de vivre en société qui le rend bon; ou plutôt, car fuyons ses formules tranchées qu'inspire le démon de l'antithèse, c'est le fait de vivre en société qui *atténue ses défauts essentiels*. Retenons ceci.

Le Play à son tour proteste contre l'idée cardinale de Rousseau, mais, d'une part, en serrant de plus près l'idée, et d'autre part en considérant surtout la doctrine par le côté de ses conséquences : « Selon cette funeste doctrine, nous explique-t-il, le mal qui désole les sociétés est étranger à la nature même de l'homme. Il est le fruit des institutions et des mœurs et il faut les changer jusqu'à ce que le règne du bien soit établi. Le problème social n'est pas, comme on l'a cru jusqu'ici, de faire respecter par les sociétés comme par leurs chefs les institutions qui ont donné aux peuples la plus grande source de prospérité; il consiste, au contraire, *à détruire ces institutions* pour extirper la source du mal et rendre à l'homme son état originel de perfection. Les jeunes générations étant moins que les autres éloignées de cet état, *il faut autant que possible les soustraire à l'influence de l'âge mûr et de la vieillesse*. »

Le Play a ici très bien démêlé la double tendance *anarchique*, qui est comme contenue dans la pensée centrale de Rousseau : dérober l'homme à la société qui le corrompt, et par conséquent détruire la société; dérober l'enfant à la famille qui le pervertit et, par cela même, détruire ou affaiblir singulièrement la famille. On ne peut pas mieux isoler le microbe anarchique de Rousseau.

Maintenant, reprenons ; qu'y a-t-il de vrai dans tout cela? Il est purement absurde de déclarer l'homme foncièrement et primitivement bon. Il est purement absurde de déclarer l'homme foncièrement et primitivement méchant. L'homme, tel que nous le voyons avec nos yeux, et tel que nous le voyons dans l'histoire aussi haut que nous puissions remonter, étant bon et méchant, il est infiniment probable qu'il est bon et méchant depuis le commencement de la vie sur la planète. Et c'est encore mal dire : je retrouve encore ici ce mot « l'homme » qui, avec raison, était insupportable à Joseph de Maistre. Il n'y a pas d'« homme, » il y a les hommes, et les uns sont bons et les autres sont méchans, ou plutôt il y en a chez qui les bons instincts dominent et d'autres chez qui dominent les mauvais.

Enfin il y a du bien et du mal dans l'humanité, voilà ce que nous savons; il y a toujours eu du bien et du mal dans l'humanité, voilà ce que nous pouvons supposer avec vraisemblance.

Maintenant, la société a-t-elle rendu l'homme *plus* méchant, ou l'a-t-elle rendu meilleur? Question préalable: il n'y a pas lieu de se demander si l'homme a été autre qu'il n'est avant l'invention sociale, parce qu'il a toujours vécu en société; l'homme est un animal social, *politicon dzoon*. De cela je ne suis pas sûr du tout. De ce que l'homme a un très fort instinct social et de ce qu'il a, aussi, un très fort instinct d'indépendance; de ce qu'il n'est pas, ou, comme les animaux sauvages, purement individualiste, ou, comme les fourmis et les abeilles, purement et exclusivement social; de ce qu'il est intermédiaire entre ces deux catégories d'animaux, de ce qu'il est très social et très individualiste, de ce qu'il est complexe et de ce qu'il est mixte; de tout cela j'ai toujours conclu, au contraire, hypothétiquement, sans doute, mais enfin j'ai conclu avec vraisemblance, je crois, qu'il a vécu *asocialement* d'abord et socialement ensuite; qu'il a vécu d'abord à l'état solitaire et errant avec rapprochemens sexuels accidentels, puis à l'état familial, puis à l'état grégaire, puis, les troupeaux humains se rapprochant et arrivant à se toucher par suite de la multiplication de l'espèce, à l'état social. Voilà mon hypothèse et les raisons d'icelle.

L'état social a donc sa date dans l'histoire. La société est née un jour, un jour dans telle région et un autre jour dans telle autre; mais elle est née un jour.

A-t-elle amélioré les hommes ou les a-t-elle pervertis? Elle les a, comme j'ai essayé de le prouver dans mes *Préjugés nécessaires*, elle les a *changés*. Elle a *changé* tous leurs sentimens anciens, et elle leur en a même *donné* de nouveaux. Il est clair, en effet, qu'en exigeant d'eux le dévouement et le sacrifice à l'intérêt commun, elle a exigé d'eux des vertus qu'ils n'avaient pas, qu'ils ne pouvaient avoir et qui n'existaient pas sur la terre, si ce n'est dans les sociétés animales. Elle les a convertis d'animaux sauvages en animaux sociaux.

Les a-t-elle améliorés pour cela?

Oui, non.

Oui; car en leur faisant de la douceur une nécessité, elle a *mis en eux* cette qualité qui peu à peu, par l'hérédité, est devenue instinctive.

Non ; car en contrariant leur individualisme, elle a exaspéré ceux d'entre eux qui étaient assez ancestraux pour ne pas pouvoir souffrir l'invention sociale et elle en a fait des brigands, des bandits et des assassins.

Oui ; car elle a créé les vertus de « bêtes de troupeau, » patience, labeur tranquille et tenace, obéissance aux autorités établies, quelles qu'elles fussent, ce qui est un bien, car, comme a dit Pascal, « le plus grand des biens, c'est la paix. »

Non ; car en créant des supérieurs et des inférieurs, elle a créé l'ambition, le désir d'être supérieur et ainsi, comme elle *l'éteignait* chez les uns, *développé* jusqu'à la fureur chez les autres ce même instinct sauvage, ce même instinct de rapine dont je parlais tout à l'heure, avec tout son cortège de procédés violens ou de procédés de fourberies : les ambitieux sont les bandits sociaux, les bandits qui ne sont pas en révolte cont re l'état social, mais *s'en servent* pour assouvir leurs appétits.

Oui ; car elle a créé la vertu même, la vertu n'étant pas l'innocence, la vertu étant la résistance au vice qui peut se réaliser et l'innocence étant l'ignorance du vice, et l'innocence étant le privilège (ou à peu près) de l'état de nature et la vertu ne pouvant exister que dans l'état social.

Non ; car elle a créé le vice, en lui permettant, dans les grandes agglomérations, de se satisfaire, en lui donnant les occasions de se satisfaire, et, par les cruelles nécessités de la misère, en lui donnant une matière qu'il peut mettre en œuvre et une mine qu'il peut exploiter.

Oui ; car elle a créé la médiocrité protégée par les lois, vivant en sécurité et s'entretenant à peu de frais de pensées nobles, de lectures saines, de religion consolatrice et fortifiante, d'arts aimables et agréablement puérils.

Non ; car au-dessus (comme on dit) et au-dessous de cette médiocrité qui est le souverain bien, elle a créé la richesse et la misère qui sont également corruptrices.

Ainsi de suite et vous savez si l'on en peut dire long.

La société est donc une nécessité de l'histoire du genre humain qui n'a rien de vénérable, dont on peut dire tout le bien possible et tout le mal possible, qui a fait du mal et qui a fait du bien, qui a perverti l'homme et qui l'a amélioré, qui l'a changé en mieux, qui l'a changé en pire et dont il n'y a rien à affirmer si ce n'est qu'elle l'a changé.

Donc, Rousseau a raison et Bonald a raison. Mais chacun a raison latéralement. Celui-là seul est dans le vrai qui affirme bilatéralement et qui assure que l'homme a toujours été bon et mauvais, puisque, s'il ne l'avait pas été en puissance, il ne le serait pas devenu et qui assure que la société ne l'a rendu ni meilleur ni pire, mais a rendu pires ceux qui étaient mauvais et meilleurs ceux qui étaient bons. La société n'a ni créé le bien, ni créé le mal ; elle a étendu le registre du mal et du bien.

Le bon M. Le Play n'est pas un bien grand philosophe ni un bien grand sociologue. En le prenant par ses idées générales on l'amoindrit un peu, parce que ses idées générales, encore que fort intéressantes en ce qu'elles sont, ne sont pas, tout compte fait, ce qu'il a de meilleur. Et il faut bien que je dise à M. de Montesquiou qu'en le prenant par ce côté-là et particulièrement en faisant suivre l'analyse de sa doctrine d'une anthologie des plus grands penseurs du XIXe siècle, il nous a rendu service ; mais non tout à fait à lui. Ce qu'il y a d'excellent dans Le Play, ce sont les cent mille observations de détail sur la vie sociale en Europe, ce sont les mille monographies précieuses du livre incomparable à cet égard : *les Ouvriers Européens*.

Il n'en reste pas moins que le petit volume de M. de Montesquiou met en bonne lumière quelques considérations de Le Play qui sont intéressantes et qui font réfléchir. Il avait raison souvent. Depuis 1750 environ, la France sème des idées qui, *pour la plupart*, sont stériles, ou sont à contresens de l'histoire. En beaucoup de cas, elle est bien représentée par la vignette de ses timbres-poste : elle sème contre le vent.

ÉMILE FAGUET.

REVUE DRAMATIQUE

PORTE-SAINT-MARTIN : *Les Flambeaux*, pièce en trois actes par M. Henry Bataille. — VARIÉTÉS : *L'Habit vert*, comédie en quatre actes par MM. Robert de Flers et A. de Caillavet.

M. Henry Bataille est l'auteur d'un théâtre très spécial, et auquel on ne peut refuser d'avoir sa marque bien à lui. Plus encore que brutal, ce théâtre est morbide. Les personnages dont on y étudie la mentalité singulière et bizarre, exceptionnelle et anormale, sont des déséquilibrés, des détraqués, des névrosés. Victimes le plus souvent de quelque tare physiologique, ils ne sont pas dans les conditions de l'humanité moyenne, saine et bien portante. Les propos qu'ils tiennent, propos de malades, de fous lucides, de maniaques suivant leur idée fixe, sont ce qu'on peut imaginer à la scène de plus irritant. Ils agissent sur nos nerfs. Comme d'autres émeuvent, ils exaspèrent. L'auteur nous demande de sympathiser avec les anomalies de la nature et les perversions du sentiment. Et dans quel monde il lui arrive de nous transporter! Sa dernière pièce évoluait dans un milieu de filles, de larbins, de bookmakers, et contait tout au long une histoire de chantage. A-t-il changé de manière? Voici maintenant qu'il nous conduit dans une sphère totalement différente. Les êtres qu'il choisit cette fois pour types, sont des êtres supérieurs, d'une intelligence lumineuse qui rayonne sur l'univers entier, qui éclaire la route, et qu'on appelle pour cette cause les « flambeaux. » La société qu'il dépeint est encore une société exceptionnelle, mais parce que l'élite est une exception. Ceux qui la composent, compagnons d'études et de recherches désintéressées, mettent en commun les plus hautes facultés, celles qui font la noblesse de notre nature. Leur fraternité est celle du génie. Leurs existences sont uniquement tendues vers un but, la découverte des secrets de la vie, ayant pour conséquence le soulage-

ment de la souffrance. Voyons donc ce que l'auteur de *Maman Colibri* et de l'*Enfant de l'amour* rapporte de cette excursion aux régions sereines, à ces *templa serena* dont parle le poète, aux calmes demeures qu'habite la science et que n'ébranle pas le souffle des mauvaises passions.

Nous sommes à l'Institut Pasteur, qu'on appelle l'Institut Claude Bernard. Le fondateur en est Laurent Bouguet, qu'ont illustré d'admirables travaux et dont la gloire va être consacrée par une dernière et sensationnelle découverte : la guérison du cancer. Il a, pour associée de ses travaux et confidente de sa pensée, sa femme, géniale et modeste, l'épouse idéale, qui joint aux mérites d'un esprit éminent tous les dons du cœur. Tous deux ont trouvé un collaborateur indispensable en la personne de Blondel, élève et ami de Bouguet. La découverte que le monde attend sera l'œuvre commune des trois savans, sans qu'on puisse exactement dire quelle est la part de chacun. L'attention universelle est fixée sur ce coin de faubourg parisien où va s'accomplir un de ces miracles qui jalonnent l'histoire du grand duel entre l'esprit de l'homme et l'hostilité de la nature.

Entrons-y. Surprenons les conversations qui s'y tiennent. Une maladresse vient d'être commise par une jeune fille, Edwige, employée au laboratoire. Elle a apporté un bacille quand on lui en demandait un autre. Apporter le bacille de la peste, quand c'est le bacille du choléra qui est demandé, quelle étourderie! C'est un scandale dans l'Institut Claude Bernard. C'est surtout l'occasion pour Marcelle Bouguet, la fille du savant, de prendre à part sa mère, de lui parler les yeux dans les yeux, et de lui révéler un bien autre scandale. Voici. A force de vivre dans le bleu des recherches scientifiques, Mme Bouguet en est venue à ne plus redescendre sur terre. Ce que toute femme verrait, à sa place, elle ne le voit pas, car elle n'est plus une femme, elle est une sainte laïque. Elle seule n'entend pas ce qui se chuchote sur son passage, c'est que son mari est l'amant d'Edwige, et que, comme gouaillent les préparateurs au laboratoire, le patron fait avec sa dactylographe de la physiologie appliquée. Ce bruit est-il exact? En tout cas, il faut qu'il cesse. Il n'y a pour cela qu'un moyen : non pas renvoyer Edwige, mais la marier. Le mari, on l'a sous la main : c'est Blondel. Il aime la jeune fille : qu'il l'épouse!... Pour notre part, notre conviction est faite. La souffrance irritée de Marcelle qui n'a pas craint de se faire l'écho d'une telle accusation, l'émoi de Mme Bouguet se raidissant contre cette force de conviction qui émane de ce qui est, parce qu'il est : « Tu troubles ma sérénité, je t'en veux : il ne faut jamais ouvrir les yeux à personne ; »

tout se réunit pour ne nous laisser aucun doute : Laurent Bouguet est l'amant d'Edwige. Tel est le fait initial, la donnée première sur laquelle est échafaudée toute la pièce. Un mari a trompé sa femme, la femme est avertie ; mais cet homme et cette femme ne sont pas des gens ordinaires, de pauvres gens comme nous; ce sont des êtres supérieurs, dégagés de nos préjugés, placés au-dessus des vaines contingences : comment vont-ils se comporter ?

Une première scène s'impose : la scène d'explications entre le mari et la femme. M. Bataille ne nous la fait pas attendre. Il possède à fond son métier et va droit au but. Et nous savons, nous, comment la scène tournerait entre personnages pétris du limon commun. Le mari nierait sur toute la ligne. N'avouez jamais ! a dit, à l'adresse de tous les maris coupables, un criminel fameux. La femme, un peu réconfortée par l'assurance de cette dénégation, irait au plus pressé et au plus sûr, qui est de marier sa rivale présumée... Mais ce mari est un « flambeau de l'humanité, » et cette femme, unique dans le siècle et peut-être dans les siècles, est l'honneur de son sexe. Écoutons-les... A brûle-pourpoint et pour en éprouver l'effet sur son mari, Mme Bouguet propose l'idée qui vient de lui être suggérée : marier Edwige avec Blondel. Il y aurait bien une objection; Edwige, qui arrive d'une vague Hongrie, a eu dans son pays une aventure : c'est une jeune fille avec tache. Mais ce qui aurait de l'importance dans un autre milieu, n'en a pas dans celui-ci : nous sommes entre intellectuels. Chez les intellectuels, il paraît qu'une jeune fille avec tache en vaut une autre. C'est bien la preuve qu'ils ne pensent ni ne sentent aucunement comme nous. Surprenant chez son mari un certain trouble, Mme Bouguet lui pose nettement la question et fait appel à sa loyauté : « Laurent, promets-moi que tu me diras la vérité. Peux-tu me jurer qu'entre Edwige et toi il n'y a rien eu ? Au cas où tu aurais cédé à une surprise des sens, je suis de taille à entendre un tel aveu. Je suis la compagne de tes idées : je ne m'occupe pas des moindres choses. » Laurent Bouguet jure ses grands dieux qu'il n'y a rien entre la jeune fille et lui; il ne sait de quoi on lui parle ; il ne comprend rien à cette absurdité : il est abasourdi... Et donc, il ment, il ment avec effronterie, il ment comme mentirait à sa place tout mari qui aurait une petite amie, et qui n'aurait inventé aucun sérum... Cependant Mme Bouguet insiste pour marier Edwige et pour brusquer le mariage. Sur l'heure, elle va la faire venir, savoir d'elle si elle est « susceptible d'aimer » Blondel. (« Susceptible d'aimer... » est de bien mauvaise langue, et détonne dans une pièce où son auteur a certainement voulu faire un effort de

littérature.) En somme, Mme Bouguet tient exactement la même conduite que tiendrait, à sa place, toute femme qui soupçonnerait son mari, et qui n'aurait collaboré à la découverte d'aucun sérum. Ce ménage de savans géniaux se comporte comme n'importe quel ménage de bourgeois cossus ou de petits boutiquiers.

Edwige, consultée, se récuse. Elle est très heureuse de sa condition présente; elle ne veut pas se marier; elle perdrait au change. Mais, lui demande Mme Bouguet, si la vie t'apportait, tout à coup, ses plus éclatantes « réalisations ! » (Ah! que cette Mme Bouguet parle donc une langue incorrecte et lourde! Je sais bien qu'elle est une « scientifique; » mais la pièce est littéraire, et dans une pièce littéraire, « réalisations » est rude.) Pour cette petite déracinée sans fortune, sans patrie, sans avenir, qu'est Edwige, quelle chance inespérée, quel beau rêve : devenir Mme Blondel! Pourtant elle s'obstine dans son refus. Et Mme Bouguet, persuadée que son mari saura seul dire à cette obstinée les mots qu'il faut pour la décider, laisse les deux complices en tête à tête.

Nous savons très bien ce que, dans une telle conjoncture et dans un tel tête-à-tête, dirait un mari, pris au hasard. « C'était charmant, notre liaison, tant qu'on n'en savait rien, mais nous allons être découverts. Je ne veux ni bouleverser toute ma vie, ni gâcher toute la tienne. Il se présente pour toi un parti magnifique. C'est le salut. Soyons sérieux! C'est fini de rire. » Aurait-il tort ou raison, ce mari à la douzaine? En tout cas, il aurait pour lui l'autorité d'une longue tradition et d'exemples en nombre incalculable... Mais Laurent Bouguet, auprès de qui nous ne sommes que de la poussière humaine, peut-il avoir sur l'amour et sur la morale les mêmes idées que nous? Pour un homme tel que lui et tellement en dehors de l'ordre commun, les actes n'ont pas la même valeur, ni les mots le même sens. Et pour que nous n'en ignorions pas, il le dit, le répète, le clame et le proclame. « Je vous ai appartenu, » lui rappelle Edwige. Il répond : « Et après? » La jeune fille continue : « Contraindre la femme qui vous aime à épouser un homme qu'elle déteste, c'est monstrueux. » Il réplique : « Non pas quand on est Laurent Bouguet, dispensé, pour cause de génie, d'obéir à la morale vulgaire. » Si, d'ailleurs, Edwige ne se décide pas à épouser Blondel, tant pis pour elle; qu'elle s'en aille, qu'elle crève la misère et qu'on n'entende plus parler d'elle!... En fait, le grand homme agit ici comme ont agi dans des situations analogues des tas de petits hommes, seulement avec une nuance de grossièreté en plus. Dans toute cette scène, où Edwige a l'accent de la femme

aimante, abandonnée et qui souffre, la dureté, l'égoïsme, la froideur raisonneuse et finalement la brutalité de Laurent Bouguet le rendent quasiment révoltant. « Je vois une chance harmonieuse se lever sur ta vie, » dit-il à Edwige. (Qu'est-ce qu'une « chance harmonieuse? » Je sais bien que Laurent Bouguet n'est qu'un chimiste de génie; mais au moins devrait-il être soucieux de la propriété des termes.) « Ce que je vois, lui répond Edwige, c'est que vous ne m'aimez plus. Mais vous êtes le maître : je suis l'esclave. Vous ordonnez : j'obéirai. » A cet instant et par l'effet même de cette soumission aveugle, un revirement se fait chez Laurent Bouguet. Il se demande s'il est un modèle de délicatesse. « De la meilleure foi du monde, je suis peut-être un malhonnête homme. A tout envisager du point de vue biologique, je risque de perdre le sens social. A force d'étudier la vie, peut-être me suis-je mis en dehors de l'humanité. Je vais causer avec Blondel et éclairer ma conscience. » Les deux hommes vont être en présence.

Supposons un ami conduit par les circonstances à laisser son meilleur ami épouser une jeune fille qui a été sa maîtresse. Il hésiterait. Il chercherait à rendre ce mariage impossible, à trouver une autre combinaison, ou tout au moins, pris dans cette alternative de trahir le secret d'une femme ou de trahir le devoir de l'amitié, il s'efforcerait de dégager sa responsabilité. Laurent Bouguet n'hésite même pas. Il éprouve à peine un peu de gêne. Il conseille à Blondel d'épouser Edwige. Et Blondel lui ayant demandé catégoriquement: « Voyons, d'homme à homme, elle a été ta maîtresse? » il nie sans sourciller. C'est un homme qui a toujours un mensonge à portée de la main. Homme de génie, si vous voulez, un des « cerveaux consultans de l'espèce humaine, » comme l'appelle un personnage de la pièce, qui probablement se comprend lui-même, porte-flambeau et porte-sceptre, Laurent Bouguet, dans l'intimité de la vie, est exactement au niveau des plus médiocres; il est seulement un peu moins scrupuleux. Et l'attitude qu'on lui prête, mélange d'égoïsme et de duplicité, le rend parfaitement antipathique.

A la fin de l'acte, on apprend que Laurent Bouguet a le prix Rockfeller, auquel le littérateur Herner a renoncé en sa faveur : sa femme lui demande pardon d'avoir douté de lui; elle bénit le couple futur Edwige-Blondel, en recommandant à ces tourtereaux de prendre modèle sur son ménage. Et la toile tombe après un acte très nourri, très plein, très dru, très long aussi, — il dure une heure d'horloge, — et où l'auteur s'est volontairement abstenu de mettre aucune détente, aucun ornement, aucun agrément.

Les deux actes qui suivent seront pour le savant l'expiation de sa vilenie initiale : fertiles en incidens, allées et venues, surprises, rencontres et traquenards, intrigués, compliqués et machinés, ils sont moins intéressans que le premier et la pièce y dévie pour tomber dans un dramatique trop connu et même banal. Sachez donc qu'Edwige, devenue Mme Blondel, continue d'habiter l'Institut Claude Bernard. C'est une grande imprudence. A vivre ainsi près du Maître qu'elle aime toujours, sa passion s'irrite, s'aggrave de jalousie : ce soir surtout où, dans une fête que l'Institut donne en l'honneur de son fondateur, Laurent Bouguet lui apparaît triomphant, tel un antique demi-dieu. Elle ne se résigne pas à n'être pour lui qu'une amie. Elle s'insurge contre sa froideur : décidément il ne l'aime plus, puisqu'il observe avec tant de correction le pacte conclu entre eux. Elle le supplie et lui arrache enfin la promesse qu'il viendra cette nuit auprès d'elle et qu'elle se retrouvera encore une fois dans ses bras. Vous pensez bien que Laurent se fera surprendre. L'auteur ne l'a engagé dans cette aventure que pour le faire surprendre, et tout à la fois par sa femme et par son ami. Devant cet écroulement de sa tendresse et de sa foi, Mme Bouguet souffre et se résigne. Blondel, lui, entre en une violente colère dont les éclats rempliront toute la seconde moitié de l'acte. « Pourquoi m'as-tu fait épouser ta maîtresse ? Gredin ! Tu prétends que tu n'es plus son amant. Tu l'as été. Tu es le dernier des lâches. Tu n'échapperas pas à la correction que tu mérites... » Et il va, écumant, furieux, dans un torrent d'invectives et de menaces.

Laurent se défend comme il peut. L'amant d'Edwige, l'a-t-il été vraiment? Un soir, une heure, c'est tout. Cela vaut-il que deux hommes, frères d'armes dans la plus glorieuse des luttes, oublient tout leur passé ? Laurent se fait plaintif et séduisant; il implore; il s'agenouille devant son ami; il fait appel à son exceptionnelle noblesse de sentimens : « Élève-toi au dessus des autres hommes ! » Bon conseil à donner à autrui ! comme Blondel en fait la remarque. « Mais je ne suis supérieur à rien et à personne : je souffre comme tout le monde. » Le fait est que cette souffrance, étant simplement et bonnement humaine, trouve le chemin de nos cœurs; tandis que Laurent Bouguet, biaisant, subtilisant, larmoyant, nous semble pitoyable de pleutrerie. Et comme si la colère de Blondel n'était pas encore montée à un diapason assez haut, voici, pour la porter à son paroxysme, Edwige qui accourt au bruit et déclare qu'elle aime Laurent Bouguet et n'aimera jamais que lui. Blondel quitte la scène en proie à une espèce de délire. Il va se venger, mais comment? Vengeance de savant.

Il dérobe le manuscrit du livre que prépare Laurent Bouguet, et qui devait être son testament philosophique, la Bible de l'humanité nouvelle. Il le jette au feu. Il achève d'en disperser sous nos yeux les derniers débris... Faut-il chercher à ce dernier épisode un sens abscons et croire qu'il y ait là dedans un soupçon de symbole ? L'art de M. Bataille est, par endroits, lyrique. Bouguet personnifierait la pensée, Blondel la passion. La vertu destructive de la passion ruinerait l'œuvre de la pensée. Peut-être...

Entre le deuxième et le troisième acte, la fureur de Blondel ne s'est pas apaisée. Bien au contraire. Et il s'est produit un fait des plus regrettables. Jusqu'ici tout s'était passé dans l'ombre, et sans témoins. L'Institut Claude Bernard lavait son linge sale en famille. Le scandale vient d'éclater publiquement. Blondel s'est porté à des voies de fait sur Bouguet, en pleine Académie des sciences.

Tant de rage entre-t-il dans l'âme des savans ?

Vrai régal pour la badauderie et la malignité : toute la presse est en mouvement et les reporters se déchaînent. Mieux encore. Tandis que Mme Bouguet, anxieuse, attend son mari, et s'inquiète de ne pas le voir rentrer, celui-ci se bat avec Blondel : après le colletage, le duel. Le savant professeur qui sait tout, sauf l'escrime, est mortellement blessé et ne revient en scène que pour expirer sous nos yeux. Tout ce dernier acte est rempli par son agonie. Avec une belle énergie, il réglera le sort de chacun, lui tracera son devoir. Edwige repartira dans sa Hongrie qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Car c'est elle qui est la cause unique de tous ces désastres ; elle a fait de joli travail : nos compliments, mademoiselle ! Quant à Blondel, qui vient de le frapper à mort, et à Mme Bouguet qui ne peut voir en Blondel que l'assassin de son mari, voici la volonté suprême que leur signifie le savant. Qu'ils abdiquent leurs rancunes ! Eux seuls, par le travail en commun, peuvent achever l'œuvre commencée, la découverte du remède à une terrible maladie. Qu'ils franchissent la dernière étape ! Ainsi ils honoreront la mémoire de celui qui meurt au seuil de la terre promise, et ils témoigneront de leur culte pour la science qui ignore les passions des individus... Cette conclusion ne manque pas de grandeur, et tout l'acte, encore que par endroits il se traîne, a fait verser bien des larmes.

Telle est cette pièce qui, tout compte fait, ne diffère pas essentiellement des autres pièces de M. Bataille. Elle figurera en bonne place dans son théâtre, qu'elle continue, sans y apporter, comme on aurait

pu le croire et l'espérer, une note nouvelle. Si elle n'est pas inférieure par le talent à ses aînées, il s'en faut qu'elle soit moins déplaisante. Je ne sais même pas si l'impression qu'elle laisse n'est pas plus amère. Que les détraqués et les vicieux, qui composaient jusqu'ici la clientèle habituelle de l'auteur, se conduisent comme des détraqués et des vicieux, c'est dans l'ordre. Que dans les bas-fonds où opérait l'*Enfant de l'amour*, nous eussions affaire aux plus bas instincts de l'humanité, il n'y avait rien là que de très naturel. Mais cette fois l'auteur met à la scène des êtres choisis parmi ceux dont une époque et un pays s'enorgueillissent, et c'est pour découvrir et dévoiler leurs turpitudes! Il n'est question que de coucheries, de trahisons, de mensonges, de rixes et d'avanies. Gredin, canaille, lâche, misérable, assassin, sont les mots qui retentissent dans cet asile des calmes recherches. On se trompe, on s'injurie, on se bat, on se tue chez ces savans, comme chez les autres crocheteurs. C'est dans la posture la plus humiliée ou c'est dans les attitudes les moins sereines, que nous sont présentés ces héros de l'intelligence. Et on ne nous convie à contempler leur gloire que pour nous la montrer qui glisse dans la boue et dans le sang.

Le tableau est d'autant plus choquant, qu'on le devine noirci à plaisir, et qu'on a la sensation d'être en dehors du vrai, en contradiction avec la réalité. Certes une haute culture ne met pas les hommes à l'abri de vulgaires défaillances : ç'a été notamment l'erreur du XVIIIe siècle de prétendre que savoir et vertu fussent synonymes. Il arrive que les compagnies savantes aient, elles aussi, leur chapitre dans la chronique scandaleuse. Avouons toutefois que, dans ces milieux consacrés à d'austères travaux, les erreurs de conduite sont plus rares qu'ailleurs : l'étonnement qu'elles provoquent, lorsqu'elles viennent à la connaissance du public, est un hommage rendu à la pureté de mœurs qui est ici la règle. Cela se conçoit aisément. Il plaît aux sceptiques de ne regarder qu'aux pieds de la statue, qui sont d'argile. A les en croire, grands par l'esprit ou médiocres par l'intelligence, tous les hommes, en tant qu'hommes, se valent. Allons donc! Quand on a orienté toute sa vie dans le sens du travail et mis toute son ardeur à la conquête des joies intellectuelles, on ne songe guère à la bagatelle : on n'a pas le temps. L'air qu'on respire sur ces hauteurs est vivifiant et pur; l'esprit s'y libère, autant qu'il est humainement possible, du joug de la matière; Ariel l'emporte sur Caliban. D'ailleurs, les faits sont là. De grands savans qui ont été les « cerveaux consultans » du genre humain, nous en avons connu, Dieu merci! et leur

exemple nous revient irrésistiblement à la mémoire. Un Pasteur et un Berthelot étaient aux antipodes de la pensée; mais l'un et l'autre se ressemblaient par la dignité de leur vie : Laurent Bouguet ne ressemble assez ni à l'un ni à l'autre.

Laissons de côté ce genre de considérations. Ce qui me paraît être à cette pièce l'objection essentielle, c'est que l'auteur n'y a pas rempli son propre dessein. A la façon dont il nous présente Laurent Bouguet, à la place qu'il lui donne au centre de l'ouvrage, à certaines déclarations qu'il met dans sa bouche, il semble bien qu'il ait voulu nous présenter un type, nouveau en effet au théâtre, et dont la psychologie pouvait être des plus intéressantes : celui du surhomme. Il fallait donc lui prêter une morale de surhomme. Il se peut que l'homme de génie, par une habitude de tout rapporter à lui-même ou parce qu'il aperçoit les choses de plus haut que nous, n'attache pas la même importance à des actes qui nous scandalisent. Il se croira dispensé des devoirs du mari, de l'amant, de l'ami. Il désolera sans scrupules le cœur de ceux qui auront mis leur confiance en lui; il ravagera les existences qui auront rencontré la sienne; il sacrifiera, avec sérénité, le bonheur d'autrui à son inconscient égoïsme; enfin, il bousculera toutes les conventions, tous les usages ou toutes les règles d'une société qui n'est pas à sa mesure : il se conduira à travers l'ordre moral comme une manière de forban... Oui, mais il ne se conduira pas comme un pleutre. Il ne sera pas vil. Mentir est vil : c'est la ressource des âmes peureuses et basses. Il ne mentira pas. Il sera odieux, il ne sera pas méprisable. Il relèvera la tête et proclamera les droits qu'il s'attribue comme à un être d'exception... Or, Laurent Bouguet a le mensonge pour péché d'habitude. Tout du long de la pièce, il se comporte comme le plus piètre d'entre nous. C'est ce que j'ai essayé de montrer au cours de mon analyse. Pour agir comme Laurent Bouguet, il n'est pas nécessaire de se distinguer de l'humanité moyenne : il suffit d'être n'importe qui. Entre l'espèce d'homme sur qui on a voulu projeter la lumière de la scène et les actes par lesquels on prétend le peindre, il n'y a pas de rapport. On nous annonce un surhomme : nous ne voyons qu'un pauvre homme.

De même, il y a disproportion entre ce qu'on appelle, au Palais, les faits de la cause et le jugement qu'on nous invite à en porter, entre l'espèce choisie par l'auteur et les conséquences qu'elle entraîne. L'idée de la pièce, — si tant est qu'il y ait dans la pièce une idée et non plusieurs, qui se contrarient, — est indiquée dans une conversation entre le littérateur Herner et Laurent Bouguet, au second acte. Herner a commencé par la vie des sens, continué par celle du sentiment, pour

aboutir à celle de l'esprit. Laurent Bouguet fait le chemin inverse. C'est l'homme qui longtemps n'a vécu que par le cerveau, et chez qui sur le tard s'éveille la sensualité. Toute son œuvre est compromise par cette tardive apparition de la bête... Mais, en vérité, tant de dévergondage tient-il dans sa petite aventure, telle qu'elle nous est contée? Car il est facile de voir qu'Edwige s'est jetée à sa tête : il a cédé par une faiblesse passagère et sans lendemain. Il n'a pas été le séducteur qui fait ensuite épouser à un ami la jeune fille dont il a abusé. Edwige avait eu un premier amant; sa liaison avec elle n'a été qu'une passade : c'est fort différent. Pour cette brève amourette, on l'insulte, on le déshonore, on déchire ses travaux et finalement on le tue. Trop est trop. Nous en arrivons à le plaindre. Nous trouvons qu'il n'avait pas mérité un tel châtiment. La pièce perd de sa signification et de sa portée. Qu'est-ce d'ailleurs au juste qu'elle signifie? J'en aperçois plusieurs interprétations qu'on pourrait soutenir et pour lesquelles on pourrait parier à chances égales. L'impression dernière est confuse et obscure.

Les Flambeaux sont très bien joués. M. Le Bargy, que nous regrettons et même que nous déplorons de ne plus trouver à la Comédie-Française, prête son autorité au rôle déplaisant, difficile et ingrat de Laurent Bouguet. M. Huguenet, éminemment sympathique, a eu des accens de passion vraie et de douleur émouvante dans le personnage de Blondel. Mme Suzanne Desprès, dont je n'aime guère la diction traînante, a composé avec largeur et simplicité la figure austère de Mme Bouguet. Mlle Yvonne de Bray, qui à un rôle tout en sanglots, sanglote à ravir. Et M. Jean Coquelin se tire comme il peut du rôle à peu près inutile et souvent déclamatoire du littérateur Herner.

On a de tout temps plaisanté l'Académie française. Cela date de la fondation. Les Quarante n'étaient pas encore au complet, que déjà Saint-Évremond les mettait en scène dans sa *Comédie des Académistes*, illisible aujourd'hui, mais qui fit rire à l'époque. Le règlement de la Compagnie n'ayant jamais changé, depuis l'origine, les plaisanteries, elles non plus, n'ont pas changé et sont restées telles qu'à l'origine. Elles amusent toujours. On les connaît; on les salue au passage, comme de vieilles connaissances. L'Académie, qu'on croit prude et qui est philosophe, se réjouit de cette douce familiarité. Elle comprend que rien ne saurait être plus précieux pour elle et plus flatteur. Le plaisir que trouve le public même illettré à entendre parler d'elle, est un signe certain qu'elle jouit d'une popularité dont bénéficient rare-

ment les corps d'élite. Le pays tient à son Académie, parce qu'il tient à la tradition littéraire qu'elle représente. Il lui sait gré du plaisir qu'elle a fait, en les accueillant, à des poètes, à des romanciers, à des auteurs dramatiques dont il aime les œuvres. Elle travaille au Dictionnaire de l'usage, et les Français sont amoureux de leur langue et sévères sur le bon usage. L'autre semaine, quand l'Académie accorda le droit de cité à un mot qui jusque-là avait été consigné à la porte, ce fut un événement, — je ne dis pas : un scandale. La nouvelle fit le tour de la presse. Dans l'univers entier, nul n'ignore plus que, le 5 décembre, sur les quatre heures de l'après-midi, le mot « épatant » a fait son entrée dans le monde et dans le meilleur, et qu'il exprime, entre l'étonnement et l'admiration, une nuance qui précisément consiste dans « l'étonnement admiratif. » Le jour où le roman, le théâtre, la chanson, la caricature ne plaisanteraient plus ses candidatures, ses élections, ses réceptions et son Dictionnaire, l'Académie s'attristerait et concevrait de justes inquiétudes. Ce jour n'est pas venu, puisque voici, pour continuer la tradition, *l'Habit vert* dont le succès prouve que ces plaisanteries n'ont pas cessé de plaire.

Le genre de la « comédie parisienne, » renouvelé, sinon créé par Meilhac et Halévy, repris par les Lavedan, les Donnay, les Capus, et qui a déjà valu tant de succès à MM. R. de Flers et A. de Caillavet, est un genre délicat et subtil où l'art consiste surtout à doser dans des proportions savantes la comédie et la farce. Cette fois, les auteurs ont eu la main moins légère que d'habitude. Ils ont poussé à la farce. La duchesse de Maulévrier qui, nous étant venue d'Amérique, baragouine le français et dit « pistache » au lieu de pastiche et « prostitution » au lieu de prostration, le compositeur Parmeline qui, pour faire mieux connaître les gens dont il parle, les décrit au piano, ce vieux cocu de Maulévrier et ce jeune fantoche de Latour-Latour, et d'ailleurs tous les autres, sont des personnages de vaudeville. Nous sommes au bord de la mer, à Trouville, je crois, chez le duc de Maulévrier, qui représente, à l'Académie, ce qu'on appelait jadis : le parti des ducs. Pinchet, le légendaire Pinchet, chef du secrétariat de l'Institut, est venu donner des nouvelles de la maison qui est au bout du pont des Arts. Il y a une vacance ; et les candidats ne manquent pas ; mais ce qu'on voudrait, c'est un bon candidat. Le bon candidat est celui qui n'a jamais rien écrit. On cherche un écrivain qui n'ait jamais rien écrit, pour en faire un académicien. Cela doit se trouver... Une atmosphère de tristesse et même de deuil règne chez le duc de Maulévrier. Car l'amant de la duchesse, — disons mieux, le dernier en date des amans

de la duchesse, — se marie. Il épouse Mlle Iscariote. Un défilé d'invités vient présenter ses condoléances à la duchesse... C'est drôle, si l'on veut, mais d'une drôlerie un peu appuyée... La duchesse est une de nos virtuoses mondaines; elle « compose; » entendez qu'elle met de la musique inepte sur des paroles idiotes. Pendant qu'elle est au piano, le jeune baron Hubert de Latour-Latour entre et lui applique un baiser sur les lèvres. Il n'est pas très difficile de deviner que ce jocrisse remplacera l'amant que vient de perdre la duchesse et qu'il sera le bon candidat que le duc va pousser à l'Académie. Au troisième acte, la séance de réception sous la coupole ; elle n'est guère bien réglée : nous sommes habitués aujourd'hui à plus d'exactitude et de soin dans la mise en scène. Le discours du récipiendaire est une parodie qui aurait pu être plus fine. Tout cela fait rire, dans un sujet qui eût plutôt comporté le sourire. Mais le succès même de la *Prise de Berg-op-Zoom*, qui triomphe à l'autre bout du boulevard, prouve que le public demande avant tout de la gaieté, encore de la gaieté, quelle que soit cette gaieté.

La troupe des Variétés est excellente et met la salle en joie. Ici, chaque artiste a une grimace, un tic, qui déchaîne le rire: il le répète à satiété. M. Max Dearly marche, les jambes molles; M. Brasseur écarquille ses yeux et gonfle ses joues, comme si elles étaient de baudruche; Mlle Lavallière parisianise comme Gavroche et fait des gestes de marionnette. L'effet est sûr, et le mieux est de s'y tenir. Je n'en goûte que davantage la finesse de M. Guy, qui joue en vrai comédien, et la mesure avec laquelle M. Prince a composé le rôle de Pinchet, chef du secrétariat de l'Institut. Mme Jeanne Granier, dans le rôle bouffon de la duchesse, reste comédienne excellente.

M. Henry Bidou réunit en volume sous ce titre *l'Année dramatique* les charmans et brillans feuilletons qu'il publie chaque semaine aux *Débats*. J'aurai sans doute à y revenir. Je me borne aujourd'hui à signaler à tous les amateurs de théâtre ce recueil d'études souvent profondes, toujours alertes, vives et spirituelles.

RENÉ DOUMIC.

REVUES ÉTRANGÈRES

UN BAS BLEU ANGLAIS A LA COUR DE GEORGE III

Fanny Burney at the court of Queen Charlotte, par Constance Hill, un volume in-8 illustré, librairie John Lane, 1913.

Voici que j'ai encore à te présenter un nouveau personnage, et celui-là de forte taille : demande plutôt aux étoiles, à la lune, et aux planètes ! Figure-toi que le chanoine Shepherd, l'autre jour, m'aborde d'une mine tout effarée ! Il me dit que M. de Lalande, le fameux astronome, vient d'arriver en Angleterre, qu'il est en ce moment à Windsor, et qu'il a exprimé le désir de m'être présenté... Quelques heures après, en rentrant dans ma chambre, j'ai trouvé le chanoine occupé à m'attendre avec son ami M. de Lalande.

Et quel accueil j'ai reçu ! et combien imprévu de la part d'un illustre astronome ! M. de Lalande s'est levé pour courir au-devant de moi. Je n'affirmerai pas tout à fait qu'il est venu vers moi sur le bout des doigts, mais certainement il y avait un peu de cela dans sa démarche, et ses pieds ne s'appuyaient pas à plat sur le tapis. Arrivé près de moi, il a baisé sa main avec l'air d'un *petit maître* (1), et puis a entamé une harangue si pareille à un *éloge* académique, si solennelle par rapport à son propre poids et si *fade* par rapport à la petite personne à qui elle s'adressait, que je n'ai pas pu m'empêcher de penser que les planètes, les étoiles, et le soleil étaient bien heureux de n'avoir pas à écouter les commentaires de mon visiteur, tout en étant obligés de subir ses calculs.

Quant à moi, un certain nombre de profondes révérences avec, de temps à autre, un *Oh ! monsieur* ou un *C'est trop d'honneur !* m'ont si parfaitement suffi pour me mettre en règle que, la première harangue étant achevée, qui avait pour thème la gloire et les renommées en général, voici qu'a commencé *l'éloge* numéro deux, celui-là sur l'excellence avec laquelle *cette célèbre*

(1) Tous les mots en italiques sont en français dans le texte original.

demoiselle parlait le français ! Un tel compliment va sans doute t'étonner : mais il faut te rappeler que M. de Lalande est un grand *découvreur* de choses cachées !

... Cependant je dois ajouter que sa figure ne correspond guère mieux à ses discours que sa profession de savant : car ce n'est rien qu'un laid petit bonhomme tout ridé, avec un magnifique gilet très voyant, de riches manchettes de dentelles, et les grimaces d'un arracheur de dents...

Je m'étais assise entre mes deux visiteurs. Mais le chanoine interrompait encore moins que moi le verbeux professeur, il se bornait à des sourires d'approbation, avec une satisfaction tranquille, mais ineffable. Si bien que, nul obstacle n'intervenant, il m'a fallu entendre à présent *l'éloge* numéro trois. Celui-là avait pour sujet le gracieux sexe féminin : de quelle façon les dames, aujourd'hui, se trouvaient toutes en progrès ; de quelle façon elles savaient désormais écrire, et lire, et épeler, de quelle façon un homme, dans notre temps, pouvait leur parler et être compris, et combien c'était chose délicieuse de voir d'aussi charmantes créatures devenir raisonnables.

Ce troisième discours fini, il y a eu une pause assez longue. Je crois bien que l'orateur devait avoir la gorge sèche : mais je ne lui ai pas offert de thé. Pour rien au monde je n'aurais voulu retenir un aussi grand personnage. Je souhaitais de tout mon cœur qu'il pût s'en aller au plus vite étudier les étoiles : car pour ce qui était de la lune, je ne pouvais guère espérer qu'il y retournât de sitôt, tant il semblait en être descendu à l'instant ! Et je me flatte de penser que mon opinion est aussi la sienne : car son quatrième *éloge* a roulé tout entier sur l'infortune affreuse que c'était pour lui d'avoir à s'arracher de la compagnie d'un mérite aussi éclatant que le mien, lequel *éloge* s'est achevé par autant d'aimables saluts qu'il y en avait eu pour accompagner l'exorde de la harangue numéro un. Je suppose qu'en sortant de chez moi M. de Lalande aura dû dire au pauvre chanoine, avec un mouvement d'épaule : *Ah ! monsieur le docteur, c'est bien gênant ; mais il faut à tout prix dire de jolies choses aux dames !*

Il m'a appris qu'il comptait, le lendemain, aller voir l'observatoire de M. Maskelyne. Eh bien ! en attendant, j'ai toujours commencé par le recevoir dans le mien !

Ces derniers mots de Fanny Burney, dans une lettre d'ailleurs toute confidentielle qu'elle écrivait à l'une de ses sœurs, durant l'été de 1788, ne laissent pas de trahir une pointe de vanité bien inattendue chez une jeune femme que ses contemporains s'accordent à nous représenter comme le plus modeste de tous les « bas bleus. » Évidemment la petite créature effacée et timide s'était sentie plus satisfaite encore que d'ordinaire, ce soir-là, de l'adresse avec laquelle, une fois de plus, elle avait réussi à dessiner le portrait, — ou, si l'on veut, la caricature, — du personnage nouveau qu'un heureux hasard lui avait permis d'examiner à loisir, dans son « observatoire » du palais de Windsor. Mais le fait est que, tout au long de sa vie, — ou plutôt

depuis sa première jeunesse jusqu'au jour où, vers l'âge de 35 ans, l'humble fille de l'organiste et professeur de musique Charles Burney, devenue désormais la vicomtesse d'Arblay, semble bien avoir changé de caractère en même temps que de patrie et de condition, — tous les lieux où elle a passé ont été pour elle de précieux « observatoires, » lui offrant l'occasion d'exercer ses dons naturels de peintre et de psychologue. Affligée dès l'enfance d'une myopie qui l'empêchait de reconnaître une figure familière à quelques pas de distance, avec cela si nerveuse et prompte à s'effaroucher qu'il lui arrivait de ne pas être en état de répondre à un salut ou à une question qui lui était adressée, toujours silencieusement cachée dans un recoin du salon paternel, c'est à peine si, au moment où avait soudain éclaté sa gloire littéraire, les amis de ses parens avaient pu se douter de son existence : mais d'autant plus commodément la jeune fille, de son côté, s'était trouvée à même de les étudier, — sauf pour elle à exagérer ou à fausser parfois l'exacte proportion des menus traits de toute espèce qu'elle se flattait d'avoir découverts dans leur personne corporelle et morale.

Il se pourrait bien, par exemple, que l'astronome Lalande n'eût pas été tout à fait le magot prétentieux et ridicule que l'on vient de voir. En attendant de devenir la vicomtesse d'Arblay, Fanny Burney partageait les préventions de la bourgeoisie anglaise à l'endroit des étrangers ; peut-être son idée préconçue du tempérament français l'aura-t-elle empêchée, autant que sa myopie et sa nervosité, d'apercevoir chez son visiteur certaines qualités qui auraient eu de quoi compenser l'emphase burlesque du personnage et l'inutile excès de sa galanterie. Mais l'image qu'elle nous offre de lui, fidèle ou non, est incontestablement amusante ; et pareillement il en est d'une foule d'autres images, esquissées par elle durant toute sa jeunesse, au fur et à mesure que les circonstances de sa vie faisaient défiler devant elle, dans son « observatoire, » des modèles appartenant aux classes les plus diverses de la société anglaise de son temps.

Déjà l'immense succès de ses premiers romans, *Evelina* et *Cecilia*, — dont on se rappellera peut-être que j'en ai parlé ici même il y a quelques années (1), — était dû presque entièrement à cette abondance de portraits volontiers poussés à la « charge, » mais pour la plupart très vivans et caractéristiques. Jamais, avec toute la supériorité de leur génie sur l'honnête et médiocre talent de Fanny Burney, jamais les

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier 1904.

puissans romanciers de la génération précédente ne s'étaient encore avisés de mettre sous les yeux du lecteur une série de ces petites figures épisodiques, nettement découpées et comme « photographiées » au passage, qui remplissaient les deux romans du nouveau *bas bleu*, et procuraient aussitôt à la modeste jeune fille une célébrité européenne. Pour la première fois, en quelque sorte, dans l'histoire du roman anglais, de rapides et piquans « instantanés » succédaient aux amples portraits qu'avait naguère « brossés » la main plus virile d'un Fielding ou d'un Richardson. Au lieu de tâcher à inventer des personnages revêtus d'une signification plus ou moins générale, destinés à servir de « types » d'une catégorie plus ou moins nombreuse d'individus, l'auteur d'*Evelina* s'était bornée à introduire simplement, dans ses récits, les principaux « documens humains » qu'elle avait d'abord recueillis pour son propre plaisir, ou plutôt sous l'impulsion irrésistible de son besoin naturel d'observer les travers de son entourage. Et l'on conçoit sans peine tout ce que le genre glorieux du roman national perdait là en sérieuse et durable portée littéraire : mais il devenait, d'autre part, à la fois plus accessible au lecteur et d'une lecture plus divertissante, de telle façon que tout le monde savait gré à Fanny Burney d'une « révolution » aussi opportune.

Aujourd'hui, *Evelina* et *Cecilia* sont irréparablement oubliés, remplacés depuis longtemps dans l'affectueuse admiration du public anglais par d'autres œuvres où l'emploi des mêmes procédés s'accompagne d'une originalité et d'une beauté poétique infiniment plus grandes. Mais le don d'observation familière qui se manifestait dans ces deux romans continue toujours encore de ravir les compatriotes de l'aimable *bas bleu*. Par-dessus ces romans, à jamais disparus, il n'y a personne en Angleterre qui ne connaisse et ne se plaise à relire le recueil du *Journal intime* de Fanny Burney, publié par son ordre en 1842, au lendemain de sa mort. Aujourd'hui comme voilà plus d'un demi-siècle, ce *Journal* reste l'un des plus précieux monumens de la littérature anglaise ; et tous les critiques de notre temps s'accordent avec leurs devanciers de 1842 pour proclamer, en particulier, la très haute valeur littéraire et historique des chapitres où la jeune femme nous a raconté son séjour de cinq années à la Cour du roi George III, entre 1786 et 1791.

Signalée à l'attention de ce souverain par la notoriété de ses deux premiers romans, Fanny Burney avait eu l'honneur, au mois de juin 1786, d'être nommée directrice-adjointe de la garde-robe de la reine Charlotte. Ces fonctions l'avaient introduite dans l'intimité du couple royal ; et du même coup, son « observatoire » s'était, comme l'on peut

penser, merveilleusement rehaussé et étendu, tandis que l'excitation intérieure résultant pour elle de sa nouvelle existence avait eu pour effet d'aviver sensiblement l'acuité psychologique et la pittoresque richesse de ses impressions. Sans compter qu'il lui avait été donné d'assister, pendant son séjour auprès de la famille royale, à un événement tragique dont personne ne nous a plus fidèlement décrit toutes les péripéties : c'était presque sous ses yeux qu'en novembre 1788 le roi George III, jusqu'alors débordant de santé, avait subi la première crise, heureusement toute passagère, du délire qui devait plus tard s'installer à demeure dans son pauvre cerveau. Qui ne se souvient d'avoir lu, tout au moins dans une sélection des pages les plus mémorables de la prose anglaise, le récit que nous a laissé Fanny Burney de la soudaine éclosion du mal, remplissant aussitôt d'un mélange silencieux de terreur et d'angoisse les élégans salons du palais de Windsor ?

Or, voici qu'une heureuse fortune vient d'échoir à tous les admirateurs du *Journal intime* de Fanny Burney ! Dans le même temps où les recherches patientes d'une dame anglaise nous révélaient un ensemble de plus de 500 lettres inédites de Mme du Deffand à Horace Walpole, voici qu'une autre dame non moins érudite, miss Constance Hill, nous a donné tout un gros volume plein de fragmens inédits de ce *Journal* et des lettres intimes de l'illustre *bas bleu*, — car il se trouve que le recueil publié en 1842 était fait surtout d'une série de lettres, transformées plus tard en « journal » par la simple suppression des premières et dernières lignes. Au moment où elle a procédé à ce travail de remise au point, la vieille Mme d'Arblay s'est crue tenue de supprimer aussi, du recueil qu'elle s'apprêtait à faire paraître, un bon nombre de lettres entières, soit qu'elle les regardât comme ayant un caractère trop « personnel, » ou bien par des scrupules de convenances mondaines. Dans les chapitres dont je parlais tout à l'heure, notamment, consacrés au récit du séjour de Fanny à la cour de George III, l'auteur a omis de reproduire une cinquantaine de lettres des plus intéressantes, qui nous sont enfin restituées avec de savans commentaires par miss Constance Hill, et dont la lecture aura de quoi compléter très utilement ou même parfois modifier tout à fait notre connaissance de l'une des périodes à coup sûr les plus curieuses de la longue carrière de Fanny Burney.

C'est ainsi que, tout d'abord, ces lettres nouvelles nous permettent de découvrir, dans l'existence privée de la jeune femme, un petit

roman sentimental dont il nous était impossible jusqu'ici d'avoir le moindre soupçon, et dont il semble bien que le mélancolique dénouement ait eu son contre-coup sur toute la destinée ultérieure de l'auteur d'*Évelina*, en achevant de lui rendre pénibles ses fonctions à la Cour. Parmi les chambellans de la reine Charlotte se trouvait un certain colonel Stephen Digby, apparenté aux plus anciennes familles de l'Angleterre, et dont l'élégante figure doit avoir, dès le premier jour, séduit très vivement le goût difficile de notre petite sous-directrice de la garde-robe royale : car le fait est que, ayant coutume dans ses lettres de désigner toutes les personnes de son entourage sous des pseudonymes « parlans, » — le plus souvent assez peu flatteurs, — elle a choisi aussitôt pour le colonel Digby le nom, exceptionnellement élogieux, de M. « Fairly, » — dont la signification symbolique devait sûrement impliquer une combinaison d'agrément extérieur et de beauté morale. Ce fonctionnaire a perdu sa femme, quelque temps après l'entrée en fonctions de Fanny, et longtemps ensuite son deuil l'a tenu éloigné de la Cour. Dans une lettre des premiers jours de janvier 1788, la jeune fille racontait complaisamment à l'une de ses sœurs l'émotion que venait de lui produire le retour à Windsor du beau chambellan :

... Peu de temps après, le colonel Welbred (ou « Bien Élevé, » mais avec cela parfaitement sot) nous a amené M. Fairly et son fils, qui fait ses classes au collège d'Eton. Je n'avais revu M. Fairly qu'une seule fois depuis son grand et terrible deuil. Tu ne saurais croire l'énorme changement qui s'est accompli en lui : je l'ai retrouvé maigre, hagard, épuisé de souci et d'angoisse, comme aussi d'insomnie. Ses cheveux sont devenus gris... Voilà un homme chez qui les sentimens ont opéré la dévastation résultant, chez les autres hommes, du poids des années! Son attitude, dans ces circonstances difficiles, m'a remplie d'autant d'admiration que son aspect m'avait pénétrée de pitié. Calme, maître de soi, avec une douceur charmante, il avait l'air, mais seulement en apparence, tout à fait résigné, ou même content.

Il m'a paru heureux d'aborder avec moi de graves sujets appropriés à son état d'esprit. La vie et la mort étaient les thèmes profonds vers lesquels il dirigeait l'entretien; et le peu d'espace qui sépare la vie de la mort lui inspirait d'éloquens commentaires. On pouvait voir combien profondément il sentait la malheureuse condition de l'homme, — du moins après l'ardeur de sa première jeunesse, — et l'universelle vanité du monde.

Mon respect pour ses propres infortunes privées m'obligeait d'écouter en silence une doctrine que je suis toujours prête à combattre d'ordinaire : car il m'est impossible, pour ma part, de concevoir ce bas monde comme aussi fatalement ennemi du bonheur, ni d'imaginer notre bienfaisant Créateur comme désireux de nous en interdire la jouissance, même dans notre vie d'ici-bas, pourvu que nous en jouissions innocemment.

Depuis lors, Fanny Burney n'écrit plus une lettre sans que nous y voyions reparaître la sympathique figure du colonel Fairly; et toujours nous le devinons s'efforçant héroïquement à affecter une résignation souriante : mais toute sa bonne humeur ne réussit pas à tromper le flair psychologique de la jeune romancière, devenue à présent sa confidente attitrée, et qui sans cesse, pour lui plaire, l'entretient des « graves sujets appropriés à son état d'esprit. » Au mois de juin 1788, quelques légers symptômes précurseurs de la prochaine maladie du Roi contraignent celui-ci à venir passer l'été dans la petite ville d'eaux de Cheltenham; Fanny Burney se trouve être du voyage, tout de même que le colonel Fairly. Chaque jour, maintenant, après que tous les officiers de la suite royale ont pris le thé dans la chambre de la jeune femme, le beau colonel, décidément inconsolable, s'attarde en tête à tête avec son amie; et à coup sûr ces entretiens doivent être pour celle-ci des événemens d'une importance considérable, car jamais elle ne manque à les commémorer longuement dans ses lettres. « Sitôt resté seul avec moi, écrit-elle par exemple, il est revenu à ses sujets préférés, la mort et l'immortalité, l'inévitable misère de tous les rangs et de tous les âges dans ce misérable monde toujours sans repos. Et moi, sans oser le contredire, je me disais: Hélas! pourquoi faut-il qu'un homme si excellent soit si malheureux! » Une autre fois le colonel lui lit un poème « répondant bien à sa condition, » le récit d'un *Naufrage*. « Les passages choisis étaient vraiment très beaux. Mais surtout, il y avait un vers, — un vers délicieux, — qu'il a lu avec une émotion touchante :

Il sentait toute la chasteté d'une muette douleur.

« Il s'est arrêté, sur ce vers, et a soupiré si profondément que sa tristesse m'a, moi-même, imprégnée tout entière. »

Ainsi les journées s'écoulent doucement, et la pauvre Fanny Burney éprouve un gros crève-cœur lorsque, vers le milieu du séjour de Cheltenham, le colonel Fairly se voit retenu au lit par une méchante crise de goutte, — car son chagrin ne lui a rien enlevé de son solide appétit naturel. Mais aussi quelle joie, dans le petit salon, quand, au bout d'une semaine, le malade est enfin parvenu à se remettre sur pied! Désormais il s'installe durant des heures dans le salon de sa jeune consolatrice, y écrit ses lettres, et ne serait même pas éloigné d'y recevoir ses visites. Pareillement, c'est sans l'ombre d'un scrupule qu'il charge Fanny d'aller porter, en son lieu, à la reine Charlotte une lettre qu'un certain grand seigneur lui a remise pour elle. Se désignant soi-même

sous le pseudonyme de « Violetta, » et la reine sa maîtresse sous celui de « Magnolia, » la jeune fille écrit à sa sœur les lignes que voici, — ingénument significatives sous la subtilité de l'espèce de « dédoublement » que lui dicte son goût naturel de discrétion, encore exagéré depuis son arrivée à la Cour :

Je comprends si bien la répugnance secrète de la pauvre Violetta à s'acquitter de la commission de M. Fairly auprès de Magnolia ! En vérité, le bon M. Fairly pousse très loin le dédain des apparences, ou bien il néglige à un degré surprenant de se rendre compte des bruits que ne peuvent manquer d'avoir occasionnés ses longues visites quotidiennes dans la chambre de la Femme de Ménage (autre désignation de Fanny elle-même)!... Mais comment lui savoir mauvais gré de quoi que ce soit ? Toutes choses en lui attirent et émeuvent. Ma seule crainte est de songer que, si c'était moi qui me fusse trouvée à la place de Violetta, j'aurais bientôt couru le risque de m'intéresser un peu *trop* profondément à lui. Bah ! je me réjouis du moins de constater qu'il n'en est pas ainsi dans son cas.

Peu de temps après le retour de Cheltenham, le roi George subit sa première crise de folie. La Cour se transporte précipitamment au palais de Richmond, où chaque jour nous apprenons que l'incomparable M. Fairly a donné à son malheureux maître une marque nouvelle de son dévouement. Lui seul réussit à calmer la fureur du malade; lui seul découvre dans son noble cœur le secret des paroles qui doivent être dites. Inutile d'ajouter que, profitant de l'occasion de cette maladie du Roi, le chambellan vient passer ses soirées dans l'appartement de Fanny Burney, ce qui vaut à celle-ci d'aigres reproches de sa supérieure hiérarchique et persécutrice ordinaire, la vieille Mme de Schwellenberg. Un jour, la reine Charlotte s'avise de questionner Fanny sur ces visites de M. Fairly. Que l'on se figure l'émoi de la pauvre fille, et puis son soulagement lorsqu'elle découvre qu'elle s'est trompée sur le véritable objet de la question de la Reine ! « Du moins, note-t-elle dans son journal, j'avais la satisfaction de songer que, pour possible qu'il soit par instans d'avoir des doutes sur les vues avec lesquelles M. Fairly me fait ces visites, jamais je ne l'ai reçu, pour ma part, avec même le plus faible rayon d'*espérance*, si ce n'est du seul *honneur* de son amitié. »

Peu à peu, cependant, il semble que les visites de M. Fairly deviennent plus rares; il y a maintenant des lettres entières de Fanny Burney où son nom n'apparaît plus, sauf d'ailleurs à s'accompagner toujours, quand il revient dans les lettres suivantes, des mêmes épithètes élogieuses, attestant que la petite « Violetta » continue toujours

à admirer et à plaindre son galant ami. Combien nous la sentons frémissante de reconnaissance et de tendre bonheur au souvenir de momens comme celui-ci : « En me quittant, aujourd'hui, il m'a pris la main, et m'a instamment recommandé de garder bon courage. »

Hélas ! les « espérances » trop réelles de Violetta allaient être soudain tristement déçues. Le 18 novembre 1789, elle écrit de Windsor à l'une de ses sœurs :

Pendant que je déjeunais à la hâte, ce matin, avant de partir pour Londres, miss Planta est accourue dans ma chambre en s'écriant : « Avez-vous entendu la nouvelle ? » J'ai compris tout de suite, à ses yeux et à son accent, de quoi elle voulait parler. — « Oui, lui ai-je dit, je le crois bien ! — La chose est absolument sûre ! a-t-elle repris ; M. Fairly va se remarier ! Il vient d'écrire pour demander un congé. Mais, au nom du ciel, n'en parlez à personne ! » Je le lui ai promis, et d'autant plus facilement que, pour mon compte, je ne croyais pas un seul mot de la chose.

Le même soir, la pauvre fille écrit dans son journal : « Je sentais qu'il ne pouvait pas y avoir de moyen terme entre la fausseté absolue d'un tel bruit et le renversement complet de ces fondemens d'honneur et de bonté sur lesquels s'était élevée mon amitié. »

Cette seconde alternative était décidément la vraie. Deux jours après, la même miss Planta est venue confirmer à Fanny son assertion de l'avant-veille : « Oh ! à propos, la nouvelle est officielle ; et déjà les jeunes princesses ont complimenté miss Gunning, hier, après le dîner. La fiancée paraissait toute rayonnante : mais elle a dit que M. Fairly avait encore un peu de goutte et n'avait pas pu venir. » Du coup, aucun doute ne demeurait possible ; et force était à Violetta de consentir à l'écroulement de ses belles espérances. L'aveu qu'elle en fait, dans un autre fragment inédit de son journal, nous montre assez quelle importance a eue pour elle ce petit roman.

Si grande avait été mon incrédulité, si indicible était ma surprise que certainement, si mon cœur s'était trouvé engagé dans cette affaire, l'effet d'une telle révélation aurait été pour moi la mort immédiate sous une congestion cérébrale ; et, en vérité, je ne puis assez remercier le ciel de m'avoir miraculeusement conservée en vie. Cet homme a compromis toute ma paix intérieure avec le plus extraordinaire dédain de toute loyauté ! Ce qui peut l'avoir excité à se jouer ainsi de moi, je n'arrive pas à m'en faire une idée. Sa conscience semblait si délicate, si désintéressée !... En tout cas, ce n'est pas lui que je dois remercier de ce que mon cœur n'ait pas été brisé ! De cela je ne dois remercier et louer que Dieu seul.

Ce que lisant, nous sommes naturellement tout prêts à plaindre la pauvre Fanny Burney, sans que personne s'avise même de vouloir

lui reprocher le soin, d'ailleurs bien inutile, qu'elle a pris pour nous cacher jusqu'alors à quel point « son cœur s'était trouvé engagé dans cette affaire. » Mais avec cela nous ne pouvons nous empêcher de nous demander si le fâcheux dénouement de son aventure n'a pas eu, en partie, pour cause une erreur commise par elle dans cet « observatoire » intérieur dont elle était si fière! Qui sait si notre jeune psychologue ne s'est pas trompée en se figurant, dès le premier jour, que la « résignation » et la « gaîté » du chambellan étaient « seulement apparentes, » et puis en partant désormais de cette hypothèse pour n'entretenir son goutteux ami que de « graves sujets » les moins « appropriés » du monde à ses goûts véritables? Erreur dont les suites désastreuses se révèlent à nous, me semble-t-il, jusque dans cette attitude du colonel Fairly à Cheltenham, puis à Richmond, que la jeune fille mettait ingénument au compte d'une trop grande « indifférence pour les bruits d'alentour. » Involontairement refroidi par la « gravité » et la tristesse perpétuelles des conversations d'une amie qui s'obstinait à voir en lui l'héroïque martyr de regrets imaginaires, à son tour il aura négligé de découvrir, chez elle, et l'origine toute charitable de ces conversations et l'ardeur passionnée du sentiment qui les lui dictait.

Mais il faut encore que je signale, au moins en quelques lignes, l'extrême intérêt historique des documens nouveaux que nous offre le volume de miss Constance Hill. Il en est d'eux, sur bien des points, comme de ce texte complet des *Mémoires* de Saint-Simon qui, plus d'un demi-siècle après la publication d'une série de fragmens de l'immortel pamphlet, est venu tout ensemble éclairer ces fragmens, les compléter, et parfois même les revêtir d'une signification toute différente, en nous faisant connaître leurs « dessous » cachés. Il ne sera plus possible désormais à l'historien de tirer parti des renseignemens apportés par le *Journal* de Fanny Burney sans être tenu d'en confronter la version de 1842 avec les nombreux passages supplémentaires qui remplissent le livre de miss Constance Hill; et il n'y a pas jusqu'aux pages les plus fameuses du *Journal* qui ne reçoivent, pour ainsi dire, de leur « contexte » opportunément exhumé, un précieux surcroît de relief et de vie. Voici par exemple, sous sa forme authentique et définitive, l'un des plus populaires entre ces passages : la peinture que nous a faite la jeune romancière de sa rencontre avec le roi George III, le 2 février 1789, en un temps où les bruits les plus effrayans couraient encore sur les crises de fureur de l'auguste malade :

Ce matin, après m'être informée de la santé du Roi auprès du Dr Willis, je lui ai demandé où je pourrais me promener sans crainte. « Au parc de Kew, — m'a-t-il répondu, — car le Roi compte rester à Richmond. » Sur quoi, profitant d'un moment de loisir, je suis sortie pour faire quelques pas dans le parc. J'avais déjà achevé près de la moitié de mon tour accoutumé lorsque soudain j'ai aperçu, entre les arbres, deux ou trois figures. Me fiant aux assurances du Dr Willis, j'ai supposé que c'étaient des jardiniers; mais un peu plus tard, me trouvant plus à découvert, j'ai tâché à mieux voir, et voilà qu'il m'a semblé reconnaître la personne du Roi!

Épouvantée au delà de toute expression, je me suis retournée et me suis mise à courir de toutes mes forces. Mais imaginez ma terreur lorsque j'ai entendu Sa Majesté elle-même m'appelant d'une voix rauque et perçante : « Miss Burney! miss Burney! » En vérité, j'étais prête à mourir. Je ne savais pas en quel état le malade pouvait se trouver, et j'avais la conviction que ma fuite, en tout cas, ne pourrait manquer de l'offenser profondément. Et cependant, je continuais à courir, trop terrifiée pour m'arrêter, avec l'espoir de découvrir un raccourci qui me permît d'atteindre le palais : car le fait est que le parc est rempli de petits labyrinthes. Et toujours les pas me poursuivaient, toujours la pauvre voix rauque retentissait dans mes oreilles! Maintenant d'autres pas encore résonnaient derrière moi. Les gardiens, évidemment, s'efforçaient de rejoindre leur maître, tandis que le médecin lui criait de s'arrêter. Mon Dieu, comme j'ai couru! Mes pieds n'avaient pas conscience de toucher le sol.

Mais voici que j'entends d'autres voix me crier : « Miss Burney, arrêtez-vous! » Non, à aucun prix je ne pouvais m'y résigner! « C'est le docteur Willis qui vous prie de vous arrêter! — Je ne peux pas, je ne peux pas! » ai-je répondu, tout en continuant de courir. « Il le faut, madame! vous risquez de compromettre la santé du Roi! »

Alors, enfin, je me suis arrêtée, — dans un état d'épouvante qui allait vraiment jusqu'à l'agonie. Je me suis retournée : j'ai vu que les deux médecins avaient réussi à s'emparer du Roi, et que plusieurs gardiens les avaient rejoints. Tous avaient ralenti le pas dès que j'avais cessé de courir. Pendant qu'ils approchaient, un peu de présence d'esprit m'est revenue, par miracle : je me suis dit que, pour apaiser la colère provoquée par ma fuite, il me fallait maintenant affecter un air plein de confiance. Si bien que j'ai regardé mes poursuivans avec toute la bravoure dont j'étais capable, m'efforçant seulement d'obliger les gardiens les plus proches à se ranger près de moi. Et lorsque le Roi n'était plus qu'à une dizaine de pas, il m'a crié : « Pourquoi vous sauviez-vous ainsi? »

Bouleversée d'une question où je ne pouvais répondre, mais en même temps rassurée par l'accent affectueux de sa voix, je me suis enhardie à faire un pas en avant, et j'ai eu la joie de reconnaître, sur le visage du malade, toute sa bienveillance habituelle, encore que ses yeux conservassent manifestement quelque chose d'égaré. Mais représentez-vous ma surprise lorsque, tout d'un coup, je l'ai senti passer ses deux bras autour de mes épaules, et puis me baiser amicalement sur la joue! »

Je ne sais pas comment j'ai réussi à me tenir debout, tant ma frayeur avait été vive lorsque je l'avais vu étendre les bras! Involontairement,

j'avais imaginé que son intention était de m'écraser : mais les deux médecins, qui ne l'avaient jamais approché avant cette fatale maladie, et ne se faisaient aucune idée de ce qu'avait d'extraordinaire une telle action de sa part, se sont bornés à sourire avec un regard satisfait, supposant probablement que c'était là sa manière habituelle de me saluer !

Après quoi, le pauvre Roi s'est mis à me parler si tendrement de son plaisir à me revoir que bientôt j'ai perdu toute ma terreur. L'étonnement de le retrouver si maître de ses pensées, et ma propre joie de le sentir si heureux m'ont débarrassée de toute impression de malaise ; et peu s'en est fallu vraiment que je me jetasse à ses pieds pour lui exprimer le ravissement que me causait la certitude de sa guérison prochaine.

Pendant plus d'une heure, le pauvre Roi se promène au bras de Fanny Burney. Il s'informe de sa santé, de ses travaux littéraires, lui exprime ses regrets des avanies qu'elle est contrainte à subir de la part de la vieille Mme de Schwellenberg : « Ne faites pas attention à elle ! Ne lui permettez pas de vous rudoyer ! Rappelez-vous que je suis votre ami ! » A plusieurs reprises il lui répète ces derniers mots, d'une voix toujours plus vibrante. Puis soudain il s'arrête, oblige Fanny à s'arrêter, et s'écrie, en appuyant solennellement sa main sur sa poitrine : « Je vous promets de vous protéger ! Comptez sur moi ! » Évidemment l'entretien, avec tout le plaisir qu'il en a, commence à l'agiter plus que de raison. Enfin les médecins font signe à la jeune femme d'avoir à s'éloigner. « De nouveau, il m'a saluée tout à fait de la même manière qu'au début de notre rencontre, et puis, tristement, il m'a laissée partir. »

T. DE WYZEWA.

LES LIVRES D'ÉTRENNES

Dans ces sombres mois d'hiver, aujourd'hui comme il y a juste un siècle, l'année s'achève sous les auspices d'une guerre où tous les fléaux déchaînés abattent par milliers des adversaires d'un égal courage. Jamais peut-être anniversaire n'apparut dans une lueur plus sinistre éclairant plus effroyable holocauste. 1812 ! Quelle date, quels souvenirs ! Comme elle est toujours présente et comme ils s'imposent dans l'évocation de la tragique Épopée qui s'achève ! 1812 ! La retraite de Russie ! Eugène-Melchior de Vogüé l'a dit dans d'admirables pages, — les dernières qu'il ait écrites ici même, sur les *Mémoires* du général Philippe de Ségur, — « c'est l'immortel effroi des imaginations, attirées et révoltées par l'héroïque folie, transportées d'admiration devant le sublime du courage militaire, saisies d'horreur devant le spectacle de souffrances et de misères, auxquelles on s'étonne que des hommes aient pu survivre. » Il n'en est pas de plus grand assurément et qui renferme pour des Français un plus bel exemple de patriotisme et de courage, une leçon plus haute donnée par le Destin à l'ambition humaine. Où pourrait-on mieux voir la vanité des grandeurs de ce monde? Ce tableau à jamais mémorable, ces scènes observées par Ségur, et qu'il a retracées dans un récit dont la pensée ne saurait se détacher, sont remis en quelque sorte sous nos yeux dans une édition de grand luxe où l'image s'unit étroitement au texte dont elle s'inspire. C'est assurément l'une des plus belles publications de l'année, — les planches y sont aussi bien tirées, que le texte en est soigneusement imprimé, — et celle qui répond le mieux aux préoccupations de l'heure présente, au réveil de l'esprit militaire, à l'attrait pour la légende épique. A cet attrait s'en ajoute un autre : pour honorer tous ces morts connus ou inconnus, obscurs ou renommés, mais tous, généraux et soldats, égaux dans la tombe, Russes et Français, si longtemps rivaux et maintenant alliés dans une mutuelle estime, collaborent à illustrer

l'*Histoire de la campagne de Russie* (1), comme ils ont célébré, dans les commémorations pieuses de Borodino et de Moscou, le centenaire de l'héroïsme et des souffrances de la Grande Armée que domine la figure de l'Empereur. Cela n'est-il pas extraordinaire, et qui ne voudrait avoir dans sa bibliothèque ce livre d'art historique ?

Les faits les plus gigantesques, les scènes les plus sublimes et les plus douloureuses de l'inexorable chevauchée, on les trouve fidèlement reflétés dans les toiles des peintres de bataille les plus habiles des deux pays. Sur les 56 peintures qui y sont reproduites, la plupart se trouvent au Palais d'Hiver à Saint-Pétersbourg et paraissent pour la première fois par autorisation spéciale de l'Empereur de Russie.

C'est d'abord le formidable ébranlement de plus de six cent mille hommes, la marche triomphale de l'Empereur, de Paris à Dresde, de la Vistule sur le Niémen, au milieu des princes et des rois accourus le saluer, la poursuite décevante des Russes, la prise de Vitepsk et de Smolensk aux jours ensoleillés de l'été, puis l'*Affaire des Cosaques de Platoff*, où l'entrain de la mêlée est si bien rendu par le pinceau de Krassovski, les batailles près de *Kliastitz*, de *Krasnoé*, représentées par Guesse, celle de *Smolensk*, la *Fuite de la population de Smolensk*, du peintre Chtchoukine, tous les combats livrés sur la route de Smolensk à Moscou, tandis que la Grande Armée ne traverse que des villes incendiées par les Russes, Dorigoboj, Viazma, Gjalsk, Mojaïsk ; c'est enfin l'arrêt des Russes à Borodino, où Verestchaguine nous montre Napoléon si calme, méditant, à l'heure d'engager la bataille avec Koutouzoff, sur la position des deux armées, dont chacune comprenait environ 120 000 hommes, et devait en perdre plus de 40 000. Les tableaux de Guesse, Kotzebou, Dezarno, Verestchaguine nous font assister aux différentes phases du combat ; celui, si émouvant, de Matvieff à la recherche, sous la lueur des étoiles, par la veuve de Toutchkoff, du corps de son mari. Puis c'est l'hiver précoce survenu en septembre, à la veille de la bataille de *la Moskowa*, « la victoire indécise, le champ de carnage où chacune des deux armées couche sur des monceaux de cadavres. » *Napoléon devant Moscou*, l'*Incendie du Kremlin*, *A travers l'incendie*, l'*Incendie de Zamoskvoretchia*, « la muraille de flamme rabattue sur les conquérans, la ville du rêve s'effondrant dans le brasier allumé par Rostoptchine (2). » Voici, de Verestchaguine encore, l'interminable *Retraite*, qui commence le 19 octobre, les *Chevaux campant dans la cathédrale d'Ouspegnia*, *Davout au Monastère*, *A Gorodmy*, *A l'Étape*, *Dans les neiges*, *l'Attaque*,

(1) Ernest Flammarion. — (2) E.-M. de Vogüé, *Revue* du 1er mai 1910.

Halte de nuit de la Grande Armée, Les Partisans; En 1812, par Prianichnikoff, scènes non moins tragiques et saisissantes que *la Retraite de Russie* de Charlet, les batailles de *Taroutine*, de *Polotzk*, de *Iaroslawetz*, de *Viazma*, de *Losmine*, *la Traversée de la Bérézina* par Guesse, *le Maréchal Ney à l'arrière-garde*, la célèbre toile d'Yvon. A partir du terrible passage de la Bérézina, il n'y a plus qu'une déroute sans fin, « la procession, chaque jour réduite, des spectres affamés, leur détresse croissante et leur morne désespoir, le cercle glacé de l'enfer dantesque qui s'élargit à l'infini devant eux, » comme l'a si éloquemment écrit l'incomparable écrivain dont l'action incessante et profonde a tant contribué au rapprochement des deux nations, et qu'il faut toujours rappeler quand on parle des choses de Russie. Tous ces peintres français ou russes donnent « la sensation continue de cette navrance, » nous font assister au plus émouvant spectacle qu'ait fourni l'existence de l'homme que l'adversité comme le triomphe a fait plus grand que nature, et l'on suit avec d'autant plus d'émotion l'évolution du drame que l'on y voit apparaître, dans l'ombre de l'Empereur, tous les personnages qui en furent les témoins et les acteurs et qui revivent ici dans les portraits de Verestchaguine, de Kruger, de Matzkewitsch, de Doou, de Scheffer, de Maurin, de Gérard.

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête
. . . . . .
Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
Après la plaine blanche une autre plaine blanche.
. . . . . .
La solitude, vaste, épouvantable à voir
Partout apparaissait, muette vengeresse,
Le ciel faisait sans bruit avec la neige épaisse,
Pour cette immense armée un immense linceul...

Depuis ses origines, la France a été le pays prédestiné où la poésie a immortalisé les qualités à la fois héroïques et généreuses de la race. *La Légende des Siècles* s'est inspirée de la *Chanson de Roland* (1), l'Épopée française par excellence. Entre toutes les chansons de geste du moyen âge, elle est celle qui caractérise le mieux notre poésie épique. Roland reste le type même de notre *Épopée chevaleresque*, comme Jeanne d'Arc (2), dont la statue se dresse aujourd'hui sur les autels, en est l'*Épopée sainte*. Dans les compositions de M. J.-G. Cornélius, animées d'un souffle guerrier et pathétique, les figures de Charlemagne, de Roland, de Turpin y sont évoquées dans les plus

(1) H. Laurens. — (2) Boivin.

beaux Gestes du poème, choisis et commentés par M. T. de Wyzewa. M. Frantz Funck-Brentano a résumé simplement, — en historien très informé et très érudit, — la vie de Jeanne d'Arc, dans un album où M. Guillonnet a retracé en d'émouvantes aquarelles les principales scènes du drame héroïque.

Dans un temps où tout évolue, se transforme ou renaît, la faveur est restée aux choses de nos XVIIe et XVIIIe siècles, à cette époque par excellence de littérature et d'art, dont les œuvres, exemples parfaits de la splendeur et de la grâce, de la délicatesse et de l'élégance, ont su traduire les caractères les plus purs du goût français. Les caprices de la mode les ont respectés et, en s'attachant à en reproduire les plus beaux modèles, le choix des éditeurs n'a fait que suivre, en le favorisant, celui du public, lassé des fantaisies archaïsantes et de tant d'inventions hallucinantes. Artistes, gens du monde, historiens et gazetiers, il n'est point de contemporain dont le témoignage, pourvu qu'il soit piquant s'il n'est toujours véridique, ne serve à esquisser le tableau de la société la plus brillante, la plus humaine et la plus ouverte qui fût jamais aux séductions de l'art comme aux audaces de l'esprit. A l'évoquer, le vrai XVIIIe siècle, dont bien des parties demeurent encore obscures et ignorées, se dégage, chaque jour, peu à peu des brumes d'antan, pour nous apparaître à l'horizon plus clair dans une perspective plus rapprochée.

Parmi les ouvrages qui ajoutent quelques touches agréables, quelque trait piquant à l'esquisse des mœurs et des caractères de cette époque, *les Champs-Élysées* (1) est l'un des plus intéressans. Avec ses illustrations dans le texte et ses vieilles estampes d'une élégante exécution, il s'adresse à tous ceux qui, de l'histoire, aiment surtout les anecdotes, les petites scènes d'intérieur comme les tableaux de la vie extérieure, avec ses divertissemens, ses promenades, ses bals, ses cafés, ses théâtres, toutes ses folies et ses excentricités.

Dans une étude très documentée et très précise, MM. Paul d'Ariste et Maurice Arrivetz nous racontent l'histoire des *Champs-Élysées*, dont l'emplacement, au temps où Camolugène luttait contre Labiénus sur les hauteurs de l'Étoile et des Ternes, était couvert d'une épaisse forêt de chênes, la forêt de Rouvray. Là, nos ancêtres poursuivaient les animaux sauvages et en rapportaient les dépouilles dans leurs huttes sur pilotis de la rue Grange-Batelière. Jusqu'au XIIe siècle, ce n'étaient que marais s'étendant jusqu'à la forêt de Rouvray, — dont le bois de Boulogne est un vestige ; — le blé couvrait la plaine, les bêtes

(1) Émile-Paul.

paissaient dans les champs qui sont devenus le quartier François Ier, ou dans l'Ile des Cygnes; les coteaux de Chaillot étaient couverts de vignes. Avant le XVIIe siècle, seules quelques propriétés existaient dans ces parages : l'abbaye des Bons Hommes de Chaillot, le Manoir de Nijon (Hôtel de Bretagne). Ce ne fut qu'en 1616 que Marie de Médicis fit planter le Cours-la-Reine, qui était la première amorce des Champs-Élysées, tandis que jusqu'au règne de Louis XV, la place de la Concorde resta un terrain en friche où Louis XIII avait chassé encore au faucon. On sait quelles furent depuis ses destinées. Quant à cette avenue triomphale par laquelle passe toute l'histoire de Paris, on apprendra mieux, en lisant ce livre, toute l'importance qu'elle a eue pendant les deux derniers siècles.

Le *Vieux Paris* (1) publié sous la direction de M. G. Lenôtre, — ce qui suffit à en indiquer la valeur, — apporte une importante contribution à notre histoire avec ses reproductions parfaites, d'après des gravures anciennes, des dessins et des tableaux du Musée Carnavalet, de la Bibliothèque nationale, des meilleures collections, et avec ses vues photographiques. Les notices sont dues à des écrivains autorisés dont on lira avec le plus vif intérêt les études sur l'Hôtel des archevêques de Sens, l'Hôtel de Charles Lebrun, premier peintre du Roi, l'Église Saint-Julien-le-Pauvre, l'Église Saint-Nicolas-du-Chardonnet, — l'Abside de Saint-Merri; il y a Cent ans... promenade à Montmartre.

La beauté s'impose à l'admiration et toutes les dissertations sur les caractères ou les conditions du Beau ne remplaceront jamais la contemplation directe, le spectacle ou même la représentation des choses belles. C'est là ce qui explique la publication de tous ces ouvrages d'art d'une exécution si parfaite, entreprise sur l'*Art français* (2), *les Palais de France* (3), *la Peinture française* (4) dont le second volume sur le *XVIIIe siècle* (5), par M. Pierre Marcel, reproduit directement en phototypie les principales œuvres des Maîtres.

Mieux encore que dans les Mémoires, — qui sont presque toujours plus ou moins véridiques, dont les auteurs sont sujets à caution, — car pourquoi se raconteraient-ils, si ce n'était pour grandir leur rôle en diminuant le plus souvent celui d'autrui? — l'esprit d'un temps se révèle dans l'art et dans les portraits qu'il nous a légués. Cela est particulièrement vrai de ceux du XVIIIe siècle. Quelque embellis qu'ils soient, ils n'ont pas, sous le fard, perdu toute ressemblance; ils gardent l'éclat de ce qui en fit la grâce, la joie, l'enjouement. On connaît Watteau (6), Lemoine, Natoire, les Van Loo, Boucher, Nattier,

(1-2-3-4-5) Ch. Eggimann. — (6) Hachette.

La Tour, Perronneau et Carmontelle, Chardin et Fragonard, pour qui tant de jolies femmes ont posé dans un déshabillé galant, et dont l'œuvre tout entière, maintes fois reproduite en ces dernières années, porte comme un reflet de toutes ces élégances; mais voici revenir en honneur, grâce à M. Ch. Oulmont et à ses précieuses recherches, un artiste trop longtemps oublié, un des meilleurs portraitistes de son époque, *J.-E. Heinsius* (1740-1812), dont l'existence est restée mystérieuse et dont il nous révèle en quelque sorte l'œuvre dans un travail original et très nouveau (1). Si le bagage d'Heinsius est important, ses tableaux sont rares dans nos musées : on a sur sa personne peu de renseignemens, et, bien qu'il ait vécu, depuis sa jeunesse, en France où il avait épousé une Française, sa vie est restée en partie ignorée, peut-être parce qu'Allemand d'origine, il voyageait beaucoup en province et ne venait à Versailles que lorsqu'il y était appelé à la Cour pour y pourtraire quelque illustre personnage. Sincère et simple avec ses qualités de dessinateur et de coloriste, il sut allier à la manière de l'école allemande, un peu froide et sèche, la grâce et la souplesse française. Au Louvre et à Versailles, Heinsius est assez mal représenté dans ses portraits médiocrement flatteurs de Mesdames de France; celui de Madame Victoire où, sous la lourdeur des traits épaissis et l'éclat d'un coloris heurté, l'on ne retrouve que peu de chose du charme et de la fraîcheur de l'enfant naïvement sensuelle qu'elle fut à son printemps; celui de Madame Adélaïde, d'une beauté moins éclatante et moins provocante que dans les tableaux de Nattier, mais où l'ardeur de ses grands yeux diamantés laisse encore, à son visage empâté et pompeux quelque chose de l'expression voluptueuse et alanguie de la jeunesse.

Le portrait de Mme Roland est plus gracieux. Au musée de Rouen et au musée d'Orléans, deux portraits délicieux et d'un charme séduisant, quelques dessins vigoureux et sobres au musée de Troyes, et une toile datant de la jeunesse, voilà à peu près tout ce que nos musées possèdent du « Peintre de Mesdames. » C'est grâce aux musées particuliers que M. Ch. Oulmont a pu noter la prodigieuse souplesse du complexe talent d'Heinsius, ses qualités de dessinateur, de coloriste, de psychologue. Il est arrivé à grouper plus de cent portraits dessinés ou peints par lui et, par les endroits où il exécuta ses portraits, à se renseigner sur les allées et venues, sur certains épisodes de la vie du peintre ambulant. Une notice très complète et un catalogue descriptif accompagnent les magnifiques reproductions en couleurs et en noir des œuvres

(1) Hachette.

d'Heinsius, l'une des figures les plus nettes de ce groupe de transition qui illustra la fin du XVIIIe siècle.

Étrange et triste destinée de ses plus illustres modèles! Madame Adélaïde et Madame Victoire finissent leur vie en exil. Au début de la tourmente révolutionnaire, Joséphine Comtesse de Provence et Marie-Thérèse Comtesse d'Artois devaient trouver asile à la Cour de Turin auprès de leur père Victor-Amédée III. Quant à l'effet produit par les Princes français à la Cour de Sardaigne, on a pu le voir par le *Diario*, ce curieux Journal, commencé en 1785 par Charles-Félix, Duc de Genevois, dont de piquans extraits ont été donnés ici même par M. le vicomte de Reiset. Le même auteur publie aujourd'hui sur *Joséphine de Savoie Comtesse de Provence* (1) un ouvrage presque tout entier fait d'après des documens inédits et rares, tirés de précieuses archives jusqu'ici jalousement fermées, qui lui ont permis de reconstituer l'existence de la malheureuse princesse. De magnifiques portraits en phototypie et en héliogravure, recueillis à Versailles, au Carmel de Saint-Denis, dans les collections particulières, dont beaucoup inconnus ou inédits, ornent cette belle étude historique.

On ne lira pas avec moins d'intérêt les péripéties qui caractérisent l'existence de *Madame Royale* (2) fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette et plus tard Duchesse d'Angoulême, depuis le jour où elle fut enfermée au Temple jusqu'à son mariage. Elle est écrite par l'auteur de l'*Histoire de l'Émigration*, M. Ernest Daudet, d'après les papiers de M. de La Fare, les archives de Louis XVIII et les lettres de Madame Royale, mises à sa disposition par M. le duc de Blacas, elle est ornée de portraits et estampes du temps.

Parmi les œuvres qui vivent d'une vie supérieure et que l'âge n'atteint point, dont la gloire survit à toutes les révolutions, celles de Dante et de Shakspeare, parce qu'elles ont pris possession de l'âme humaine, domineront du fond du passé les époques postérieures.

Onorate l'altissimo poeta,
L'ombra sua torna, ch' era dipartita.

(Honneur au très grand poète! Son ombre nous revient, qui s'en était allée.)

Le salut donné par les quatre grandes Ombres d'Homère et d'Horace, d'Ovide et de Lucain, à Virgile, à sa descente avec Dante aux Enfers, c'est à l'auteur de *la Divine Comédie* que l'adressent ses admirateurs en lui retournant ses propres vers du IVe chant. La gloire

(1) Émile-Paul. — (2) Hachette.

de Dante n'est pas seulement une gloire italienne, c'est une gloire à laquelle tous les peuples paient leur tribut. Il n'est pas de poème qui ait été plus fréquemment commenté, expliqué et traduit que *la Divine Comédie*. Et si, dans les premières années du XIVe siècle, l'hospitalité a pu être étroitement mesurée à l'obscur et pauvre proscrit qui venait à Paris assister aux cours de l'Université, les hommages ne lui ont pas été ménagés depuis, et c'est encore à lui que fait songer ce passage du *Paradis* : « Si le monde qui lui accorde tant de louanges savait quel cœur il eut en mendiant sa vie morceau par morceau, il le louerait bien davantage. » Le monde l'a su, et le verbe de son génie appelle chaque jour de nouveaux admirateurs. Après l'*Iliade*, c'était bien la *Divine Comédie* (1) qui devait venir dans cette collection des *Grandes Œuvres* où les *Pages Célèbres* choisies, traduites et présentées par des écrivains compétens, illustrées par des artistes de talent, sont comme un appel à une lecture plus approfondie.

De l'œuvre épique la plus grandiose et la plus complète du moyen âge, on peut rapprocher celle de Shakspeare, le grand tragique qui remplit ses drames de ses spectres, de ses ambitieux, de ses femmes infortunées, joignant « par des fictions analogues les réalités du passé aux réalités de l'avenir, » selon le mot de Chateaubriand. A deux siècles et demi de distance, Shakspeare a ceci de commun avec Dante, l'Italien le plus Italien qui ait jamais existé, — pour qui les vicissitudes de la gloire coïncident avec les vicissitudes de l'Italie elle-même, — que leur poésie est représentative du temps où ils ont vécu : elle touche ou traduit tous les sentimens qui se sont manifestés à des époques tourmentées.

Comme *la Divine Comédie*, qui eut une influence si profonde sur les esprits, sur la poésie, sur les arts, *Hamlet* (2) est la plus philosophique des tragédies de Shakspeare. « Il nous fait lui aussi saisir l'esprit de l'époque et ce qui fut l'âme de sa génération, » a pu dire justement Émile Montégut; c'est l'image même de la vie, l'action en a tour à tour la lenteur majestueuse et la précipitation convulsive. De ce drame immortel une nouvelle traduction élégante, sobre et précise par M. Georges Duval, nous est donnée chez l'éditeur Flammarion, illustrée par M. W. G. Simmonds. Chez le même éditeur, et par le même traducteur, *David Copperfield* (3), avec les illustrations de Frank Reynolds. On retrouve dans ces aquarelles si variées de composition et de couleur, mais toujours d'une observation exacte, l'originalité du peintre qui a su si bien rendre l'impression des milieux et des types

(1) H. Laurens. — (2-3) Flammarion.

anglais, décrits par Dickens dans ces pages qui touchent et attendrissent : la dure physionomie de miss Betsy Trotwood, Mr Murdstone avec ses sourcils réguliers et son teint mat, les jeux sur la plage en compagnie de la petite Émilie, Mrs Micawber et sa famille, l'arrivée à Canterbury, la présentation à miss Larkins, Mr Micawber dans son élément, Mr Peggotty, tous ces tableaux évoqués par l'imagination lucide du poète, vivant par sa sensibilité et sa verve incomparable.

Au nombre de ces ouvrages de la librairie Hachette qui se distinguent entre tous par le luxe de l'édition, la recherche, l'originalité et la nouveauté des illustrations, se placent en première ligne les *Fables d'Ésope* (1) et *Siegfried et le Crépuscule des Dieux* (2) où M. Arthur Rackham a déployé la magie de ses visions étranges et prodigieuses, son inépuisable inspiration, son imagination fantastique.

Les compositions en noir et en couleurs d'Arthur Rackham pour les apologues du moraliste grec du vi^e siècle avant J.-C., transformés en fables au moyen âge où tout recueil de ce genre porte le nom d'*Isopée*, plairont par un mélange de merveilleux et de réalisme. Elles font songer à ces êtres enchantés des bosquets de verdure du vieux Versailles, à ces animaux tenant à la fois du monde antique et du monde médiéval, et qu'extasiait la vue du nain bossu, coiffé d'un bonnet phrygien, la taille ceinturée, les jambes difformes entourées de bandelettes. Mais où la verve exaltée de l'artiste novateur s'est donné carrière, c'est dans sa virtuosité à interpréter les conceptions wagnériennes : la clarté bleue des forêts, et les profondeurs pourprées des nues, le charme de Brunehilde opposé à la hideur du dragon et des monstres. Sur une autre légende des bords du Rhin, *Ondine* (3), le prestigieux illustrateur des poèmes wagnériens qui forment la *Tétralogie*, a composé vingt-quatre tableaux où il évoque une fois de plus le monde merveilleux des héros et des fées, et semble réaliser l'immatériel en donnant un visage au rêve.

On peut opposer aux *Fables d'Ésope*, la légende même de la vie animale contée par Rudyard Kipling dans le *Livre de la Jungle* (4), sorte d'épopée primitive reculée dans l'inexploré des formes inférieures de l'être où, au lieu d'être humanisées, les bêtes gardent leur réalité dans toute sa puissance, tandis que la loi de la Jungle prime les Codes humains. Tout le monde voudra lire dans cette superbe édition, illustrée par un habile animalier, M. R. Reboussin, l'aventure de Mowgli.

Parmi les œuvres d'imagination éditées avec un luxe de bon goût et qui se distinguent par l'intérêt des sujets traités et l'éclat de l'il-

(1-2-3) Hachette. — (4) Ch. Delagrave.

lustration, il faut se borner à citer ce *Bon Monsieur de Véragues* (1), récit passionnant d'un épisode de guerres de partisans au XVIe siècle, pour lequel Job s'est surpassé dans la composition des aquarelles et dessins ; *Explorateurs aux terres lointaines* (2), *Les Deux Antoinette* (3), les *Contes de Schmid* (4), *A travers l'Europe* (5) d'André Laurie ; *Histoire d'un foyer* (6) et tous les récits de la collection Stahl ; — *Jacqueline Sylvestre* (7), par M. Michel Epuy, *le Fils du planteur* (8) ; dans les Contes extraordinaires, *le Hallier aux loups* (9), *le Maître du Moulin blanc* (10), *les Vainqueurs de la mer* (11), *Robinsons souterrains* (12), *Message du Mikado* (13) de Paul d'Ivoi, les *Contes Bleus* (14), *Petites filles du temps passé* (15), gracieuse évocation par M. J. Jacquin, et tous les récits du *Journal de la Jeunesse*, comme tous ceux de la librairie Delagrave : *Un défi au Pôle Nord*, — *le Prince Mokoko* (16).

Si les Français voyagent de plus en plus à l'étranger, accomplissent les expéditions les plus lointaines, comme le Dr A. Mignon, *De Paris à Benarès et Kandy* (17), M. Jacques Bacot, dans *le Thibet révolté* (18), M. G. Rémond, aux *Camps turco-arabes* (19), le Dr Émily, *Avec la Mission Marchand* (20), sans compter tous les voyages du *Tour du Monde*, on ne peut cependant plus dire aujourd'hui que la France soit le pays qu'ils visitent et qu'ils connaissent le moins. Beaucoup la parcourent à trop grande allure, « en faisant de la vitesse » et sans prendre, il est vrai, le temps de s'arrêter et d'examiner ; mais d'autres, de plus en plus nombreux, amateurs et artistes, la découvrent et ne sont pas les seuls à nous parler des choses qui les ont frappés, émus ou charmés ; les lettrés et les érudits de toutes nos provinces, à leur tour, lui consacrent de belles et savantes monographies. Et, certes, il n'est guère de méthode plus heureuse de servir la France que de l'entretenir plus souvent d'elle-même. A cet objet répondent dans *les Vieilles provinces de France* (21), *l'Histoire de la Franche-Comté* (22), *l'Histoire d'Alsace* (23) ; des ouvrages comme ceux que publie l'éditeur Laurens : *les Provinces françaises* (24). Le plus récent est *la Bourgogne* (25), par MM. Joseph Calmette et Henri Drouot. C'est à faire mieux apprécier toutes les merveilles de notre beau pays que concourent encore tous ces livres : *Bourges, Troyes, Provins* (26), dans *les Villes d'art célèbres*, — *le Château de Chambord, Senlis* (27), dans les *Petites monographies des grands édifices de la France* ; — *le Musée du Luxembourg* (28), *le Musée de Lyon* (29), dans les *Musées et Collections de France*, — *le Musée du Louvre* (30), dans *les Grandes Institutions de la France* ;

(1-2-3) Mame. — (4) Laurens. — (5-6) Hetzel. — (7-8) Delagrave. — (9-10-11-12) Flammarion. — (13-14) Boivin. — (15-16) Hachette. — (17) Plon-Nourrit. — (18-19-20) Hachette. — (21-22-23) Boivin. — (24-25-26-27-28-29-30) H. Laurens.

— *André Le Nostre* (1) dans *les Grands Artistes*, et, avant tout, l'Album des *Maîtres contemporains* (2), qui met à la portée de tous les tableaux des peintres modernes des diverses écoles, reproduits directement en couleurs : toutes ces séries qui forment un véritable musée de nos richesses d'art et dont chaque ouvrage vaudrait une longue analyse. L'apport esthétique de la même librairie n'est pas moins fécond pour l'étranger : *les Galeries d'Europe*, qui reproduisent les tableaux célèbres anciens. *Les Grands Musées : Berlin* (3), *Londres* (4) ; *les Villes d'art célèbres : Athènes* (5), *Londres* (6) ; — *Bellini* (7), *le Tintoret* (8), *le Sodoma* (9), *Brunelleschi et l'Architecture de la Renaissance italienne au XVe siècle* (10), ce dernier volume par M. Marcel Reymond, *Holbein* (11), *Botticelli* (12), de M. A. Paul Oppé, avec les reproductions fidèles de ses peintures les plus fameuses. Les *Portraits antiques* (13) que M. Antoine Hekler a rassemblés, en suivant l'évolution de leur style, forme un magnifique album des plus beaux bustes que nous aient laissés les sculpteurs grecs ; M. Maspero, dans l'*Égypte* (14), a étudié l'évolution de l'art égyptien depuis les origines.

Mais le voyage le plus complet, le plus agréable et le plus instructif que l'on puisse faire dans notre pays, au milieu des sites les plus pittoresques, on le poursuivra dans *la France, géographie illustrée* (15) de M. P. Jousset, que nous avons déjà signalée avec tous les éloges qu'elle mérite, et dont le second volume, avec ses planches hors texte, ses cartes et plans en noir et en couleurs, plus de mille reproductions photographiques d'une exécution parfaite, est, — ainsi que les nouvelles éditions de la Bibliothèque Larousse : *La Bruyère, Mme de Sévigné, Victor Hugo*, — parmi les livres les plus intéressans de l'année. Les *Merveilles du Tour du Monde* (16) conduisent le lecteur des glaces du Pôle à l'Équateur. Citons encore *Dernières aventures, dernières découvertes* (17).

Depuis l'expédition de la *Belgica*, dirigée, de décembre 1897 à mars 1899, par le lieutenant de Gerlache et destinée à poursuivre et à compléter l'œuvre des Cook, des Weddel, des Biscoë, des Dumont d'Urville, des Balleny, des Wilkes et des Ross, de tous les hardis navigateurs qui avaient côtoyé ces mystérieuses régions, bien d'autres ont pris la mer pour aller à la découverte de la zone polaire australe et l'ont cernée de différens côtés. Mais cette simultanéité d'efforts n'avait pas eu le succès de la navigation du *Fram*, — aucun autre navire ne s'est approché aussi près des deux Pôles, — ni surtout le succès de Roald Amundsen qui, par deux fois, a abordé le Continent Antarctique, exploré

(1-2-3-4-5-6-7-8-9-10) H. Laurens. — (11-12-13-14) Hachette. — (15) Larousse. — (16-17) Hachette.

ce monde de glace, et planté le drapeau norvégien au Pôle Sud (1).

Plus encore qu'un remarquable exploit de force physique accompli par les hommes de la petite escouade norvégienne, la Conquête du Pôle austral, écrit son compatriote l'explorateur Fridtjof Nansen, dans l'Introduction du *Journal* de l'expédition, traduit par M. Charles Rabot, est le triomphe de l'ingéniosité et de la prévoyance de leur chef. Elle est due à l'habile préparation du voyage, à l'emploi des moyens les plus simples; elle a dépendu de l'état d'une meute de choix. Du jour où, grâce à la vigilance d'Amundsen, ses cent chiens esquimaux, après avoir voyagé sur mer cinq mois et traversé la zone tropicale, débarquent le 11 janvier 1911, en bonne condition, à la Grande Barrière, la première manche était gagnée. L'emploi d'attelages de chiens emprunté aux races primitives, la pratique du *ski* et du traîneau, et les rudes navigations dans l'Océan Glacial lui ont permis de vaincre là où tant d'autres avaient échoué. Dès le 21 octobre 1911, à travers les glaces et les neiges, sa petite escouade franchissait sur ses *skis* des régions jusqu'alors inconnues : — il n'avait pas voulu suivre le glacier de Beardmore, la route trouvée par Shackleton, ni celle des expéditions anglaises, — et parvenait au Pôle le 11 décembre.

Dans sa relation : *Au Pôle Sud*, Roald Amundsen s'est surtout attaché à nous conter les péripéties de sa lutte héroïque contre le froid, et son récit, daté d'Uranienborg, 15 août 1912, nous fait suivre jour par jour la petite caravane à travers un monde de plateaux et de monts couverts de glaces millénaires qui donnent la vision des époques glaciaires abolies. Et, ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'en le dédiant : *A ses vaillans compagnons d'armes dans la conquête du Pôle Sud*, il ajoute : « Notre œuvre dans l'Antarctique est close; maintenant songeons au véritable but de l'expédition. » Et, l'année prochaine, par le détroit de Behring, il se dirigera vers les banquises, pour se laisser entraîner par la lente dérivation des eaux à travers le Bassin arctique, pendant cinq ans au moins. Paris, qui s'apprête à le recevoir, la Sorbonne, la Société de Géographie, où les hardis navigateurs et les vaillans explorateurs viennent consacrer leur triomphe, souhaiteront à ce descendant des Vikings d'accomplir cette entreprise surhumaine. *Fram*, « En avant, » le nom de son navire n'est-il pas sa devise, comme elle est aussi celle des nôtres sur les terres inconnues, sur la mer et dans les cieux?

J. BERTRAND.

(1) Hachette.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Depuis quelque temps, la guerre d'Orient nous a distraits de nos affaires intérieures : au surplus, elles étaient un peu languissantes. Si tant de choses graves se passent au dehors, il ne se passe rien au dedans, et c'est à peine si la rentrée des Chambres a apporté aux esprits absorbés ailleurs un nouvel élément d'activité. La Chambre travaille pourtant; elle multiplie ses séances; elle en tient une première le matin, et une seconde l'après-midi, afin de discuter à la fois le budget et des lois urgentes, sans parler des interpellations. Quelque effort qu'elle fasse, le budget ne sera pas voté le 31 décembre, et nous n'échapperons pas aux douzièmes provisoires. Parmi les lois urgentes, la première de toutes est la loi sur les cadres de l'infanterie : nous aurons à en dire un mot. Et, pour ce qui est des interpellations, toutes les autres ont cédé le pas à celle qui se rapporte aux vrais maîtres de l'heure, les instituteurs.

Il n'est que temps de faire une loi des cadres de l'infanterie, et, à lire la discussion qui s'en poursuit à la Chambre, on tremble à la pensée qu'on ait pu attendre jusqu'ici pour s'en occuper sérieusement. Le développement, peut-être fatal, mais à notre avis fâcheux, de nos institutions militaires, nous a amenés à affaiblir, il faut bien le dire, notre armée active, à laquelle le service de deux ans a porté un si rude coup, et, en manière de compensation, à fortifier ou à tâcher de fortifier nos réserves. Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire, au cours de ces dernières années, que dans les réserves était désormais la force principale de l'armée ! Soit : c'est un système; nous préférions l'autre, mais il n'est sans doute pas impossible de tirer parti de celui-là, si on sait et si on veut s'y prendre. Par malheur, on s'y prend souvent très mal, par exemple lorsqu'on réduit, comme

on l'a fait, la durée des périodes d'exercice qui ont justement pour objet de tenir les réserves en haleine et de leur donner le plus haut degré de préparation militaire dont elles sont capables. Après avoir affaibli l'armée active par la suppression d'une classe dans le contingent, on affaiblit les réserves par la diminution de durée des périodes. Mais ces réserves du moins sont-elles suffisamment encadrées? Ont-elles le nombre d'officiers et de sous-officiers indispensables pour leur donner une solide armature? Tout le monde savait qu'il n'en était rien, et on ne faisait rien pour obvier à un mal aussi alarmant. Une pareille indifférence ne peut s'expliquer que par l'atmosphère de pacifisme à outrance où nous avons trop longtemps vécu. On ne croyait pas à la guerre. Le réveil s'est produit en sursaut. Il est difficile aujourd'hui de regarder le danger de guerre comme chimérique ; nous avons rencontré devant nous des oppositions qui ont pris plus d'une fois le caractère d'une véritable hostilité; notre horizon s'est couvert de nuages; enfin le bruit des armes a retenti à nos oreilles et les journaux nous ont entretenus des péripéties d'une guerre fertile en événemens tragiques et en leçons qu'il n'est permis à personne de négliger. Alors la Chambre, à la demande du gouvernement, s'est empressée de mettre la loi des cadres à son ordre du jour. Le projet qui en est présenté a pour objet de créer un certain nombre d'unités nouvelles et d'y augmenter celui des officiers et des sous-officiers qui, en cas de guerre, serviraient de cadre à nos réserves. La Chambre a entendu un certain nombre de discours dont quelques-uns ont été très remarquables : nous citerons entre autres ceux de M. Joseph Reinach et de M. Raiberti. Enfin M. le ministre de la Guerre est intervenu dans le débat pour le résumer, répondre aux objections qui avaient été faites, défendre le principe de la loi. Il l'a fait dans une langue claire et forte qui a produit une heureuse et utile impression sur la Chambre et n'a pas été effacée par l'interminable discours dans lequel M. Jaurès a prôné le système des milices, sur lequel il avait, au préalable, écrit tout un volume. La loi a été rapidement votée par la Chambre; il faut souhaiter qu'elle le soit non moins rapidement par le Sénat, car il n'y a plus de temps à perdre après tout celui qu'on a déjà perdu. Quelle ne serait pas la responsabilité du gouvernement de la République, si notre armée était un jour surprise avant d'être munie de l'organisme nécessaire pour faire face à toutes les éventualités?

L'organisme le plus perfectionné n'est d'ailleurs pas suffisant pour maintenir l'armée à la hauteur de sa tâche : à côté de sa force maté-

rielle, elle a besoin d'une force morale qui est en elle ce que l'âme est au corps. Que cette force morale soit intacte, nous voulons le croire mais on a essayé de l'entamer. Des révélations ont été faites à la Chambre à ce sujet, et nous ne saurions trop déplorer qu'elles aient pu l'être à propos d'une discussion sur les instituteurs. Qu'un mauvais vent ait soufflé sur ces derniers, il faut un optimisme voisin de l'aveuglement pour le contester. Le congrès de Chambéry, où les syndicats interdits par la loi, tolérés provisoirement par les pouvoirs publics, se sont rattachés à la Confédération générale et aux Bourses du travail, ont recommandé le « Sou du soldat » à leurs adhérens, ont fait enfin œuvre de propagande révolutionnaire, antimilitaire, antisociale, a jeté sur cette situation des torrens de lumière. Si la majorité des instituteurs a résisté à la contagion, beaucoup y ont succombé, et l'inertie du gouvernement en présence d'un mal aussi dangereux, aussi évident, aussi arrogamment affiché, aurait déplorablement affaibli la résistance des autres. Le ministère actuel l'a compris : il a parlé, il a même agi, et, s'il n'a pas encore eu toute la fermeté que nous aurions désirée, il en a montré beaucoup plus que ses prédécesseurs. Les instituteurs ont été étonnés de recevoir l'ordre formel de dissoudre leurs syndicats et d'être traduits devant les tribunaux pour ne l'avoir pas fait. On était pendant les vacances : ils comptaient sur la Chambre à sa rentrée ; ils étaient habitués à y trouver des avocats ardens et passionnés qui prenaient leur cause en main sans se préoccuper de savoir si elle était bonne ou mauvaise ; il suffisait que ce fût la leur pour qu'on déclarât que c'était celle de l'école laïque elle-même, et tout le monde sait que l'école laïque est la « pierre angulaire de la République. » Ces avocats, les instituteurs les ont bien trouvés, mais autour d'eux l'atmosphère était changée ; la Chambre les écoutait sans s'échauffer. Bientôt pourtant elle s'est émue. Nous avons dit que des révélations inattendues ont été faites ; elles l'ont été par divers orateurs, mais plus particulièrement par M. Messimy qui, lors de son passage au ministère de la Guerre, a constaté les ravages qu'a faits dans l'armée la propagande antimilitaire et la participation qu'y ont prise les adhérens au « Sou du soldat. » Au moment de l'alerte de l'année dernière, provoquée par ce qu'on a appelé « le coup d'Agadir » et par les négociations laborieuses qui ont suivi, une véritable conspiration s'est formée dans l'armée en vue d'en « saboter » la mobilisation, si elle venait à être ordonnée. M. Messimy a donné à cet égard des renseignemens très précis : les fauteurs de l'entreprise ont été découverts et envoyés par lui dans les compagnies de discipline.

Peut-on, après cela, continuer de nier le péril et d'y fermer les yeux?

Mais, dira-t-on, les instituteurs syndiqués de Chambéry connaissaient-ils le rôle du « Sou du soldat » dans cette propagande criminelle? S'ils ne savaient pas tout, ils en savaient assez pour ne pas se faire illusion sur le caractère de l'institution, et cela ne les a pas arrêtés. Le milieu dans lequel ils ont vécu, les flagorneries dont ils ont été l'objet, les prétentions qu'ils en ont conçues leur ont fait croire que, dépositaires d'une science et d'une morale supérieures, ils étaient destinés à préparer les voies à une société nouvelle dont ils étaient les prophètes et dont ils aspiraient à devenir les instigateurs. A la hauteur où ils se plaçaient, le gouvernement était peu de chose pour eux. Ils ont cru l'intimider; le ministre toutefois a tenu bon et, le moment venu, il a pris la parole à la Chambre pour expliquer et justifier sa conduite. Entre ses fonctionnaires et l'État, existe un contrat de loyauté qui doit être tenu de part et d'autre et auquel les instituteurs rebelles ont manqué. M. Guist'hau les a rappelés au respect qu'ils lui doivent. Si les obligations qui en résultent leur paraissent trop lourdes, s'ils trouvent leur liberté trop restreinte, s'ils se sentent gênés dans l'œuvre de propagande qu'ils regardent comme un sacerdoce, ils n'ont qu'à s'en aller; nul ne les retient et cette conduite de leur part sera du moins franche et honnête; cela vaut mieux que de demander un abri à un édifice qu'on veut renverser. Nous forçons peut-être les paroles de M. Guist'hau, mais non pas sa pensée. M. Guist'hau y a apporté plus de ménagemens dans la forme que nous ne le faisons ici; mais, dans le fond, il a été aussi net. Le débat n'est pas terminé, il continue, et personne ne croit que le gouvernement y succombera. L'intérêt des instituteurs eux-mêmes est qu'aucune incertitude ne subsiste sur leurs devoirs aussi bien que sur leurs droits. La République les a traités en enfans gâtés, il est grand temps qu'elle les traite comme des hommes et réveille chez eux, non seulement par des paroles, mais par des actes, le sentiment de la responsabilité.

Une autre discussion a eu lieu au Palais-Bourbon, dont nous devons dire aussi quelques mots : provoquée par M. Maurice Barrès, elle a eu pour premier objet l'entretien des églises de France ; mais, quelque haut que soit cet objet, elle n'a pas tardé à l'élever encore au-dessus et a porté sur la question religieuse tout entière. On sait avec quelle éloquence et quel dévouement M. Maurice Barrès a pris en main la cause de nos églises; il s'émeut, il s'afflige de leur ruine déjà imminente; il en est froissé dans son âme d'artiste, car nos

églises, avec leurs clochers qui dominent nos villages, font partie de la physionomie de la France; il en est blessé aussi dans son âme, non pas de croyant peut-être, mais d'idéaliste, d'homme d'intelligence et de cœur qui estime, suivant la parole de l'Évangile, que nous ne vivons pas seulement de pain et qu'une société serait bien malade si elle se confinait tout entière dans la poursuite des intérêts matériels. L'humanité, condamnée par la loi du travail à se courber vers la terre, a besoin de regarder quelquefois du côté du ciel, et nos vieilles églises, avec les souvenirs qu'elles rappellent et les espérances qu'elles entretiennent, peuvent seules aujourd'hui, pour la grande majorité d'entre nous, donner satisfaction à ce besoin.

C'est ce que M. Maurice Barrès a dit à la Chambre dans un style qu'elle n'a pas l'habitude d'entendre, mais qu'elle sait apprécier. On a reproché à M. Barrès d'avoir mêlé deux questions différentes : celle de nos églises en tant que monumens plus ou moins artistiques, et celle de la situation anarchique créée par la rupture brutale du Concordat ; on a dit qu'il aurait obtenu plus facilement gain de cause sur le premier point, s'il ne l'avait pas confondu avec le second, et qu'il aurait dû parler seulement des pierres et des poutres qui constituent nos édifices religieux, au lieu de parler aussi des sentimens profonds qui s'y rattachent. Nous ne lui ferons pas, pour notre compte, un grief de n'avoir pas cherché seulement un succès parlementaire immédiat et d'avoir travaillé aussi pour l'avenir. A procéder autrement, il aurait peut-être obtenu le vote d'un ordre du jour qui, de la part de la Chambre actuelle, n'aurait jamais été bien expressif, mais où le gouvernement, dont les dispositions n'y sont pas défavorables, aurait pu trouver un encouragement à faire quelque chose de plus pour sauver nos églises. A procéder comme il l'a fait, il n'a obtenu qu'un ordre du jour pur et simple, qui ne signifie rien. Il ne signifie rien, si l'on veut, si on s'arrête à la forme, au lieu d'aller au fond des choses; mais, tel qu'il est, cet ordre du jour est un progrès sur ceux que la Chambre votait autrefois. Elle n'aurait pas manqué alors, comme on lui a d'ailleurs proposé de le faire aujourd'hui, de repousser dédaigneusement les objurgations de M. Barrès et d'inviter le gouvernement à appliquer strictement, c'est-à-dire durement, les lois existantes : et c'est ce que la Chambre n'a pas fait. Évidemment la thèse de M. Barrès ne lui déplaisait pas, si quelques-uns de ses mots l'ont piquée. Elle aurait voulu que M. Barrès entrât dans sa pensée pour en ménager les timidités. C'est ce que M. Sembat a fort bien expliqué. Ce socialiste libre penseur, mais homme de goût, aime à voir l'église de son vil-

lage; il en déplorerait la chute; il veut seulement qu'on ne l'oblige pas à y entrer. A Dieu ne plaise qu'on exerce sur lui cette contrainte! Mais ce n'est vraiment pas, par le temps qui court, le danger qui le menace, et il le sait bien. Si on allait au fond des âmes, on n'y trouverait pas seulement un regret de voir nos églises menacées de destruction, on y verrait encore l'appréhension de ce que l'événement, s'il se produisait, apporterait de trouble dans nos campagnes. Toute mal faite qu'elle ait été, la séparation de l'Église et de l'État n'en a provoqué aucun parmi nos populations rurales, qui n'en ont pas vu les conséquences lointaines. En apparence, rien n'a été modifié, les choses ont paru aller comme auparavant, les églises sont restées ouvertes, les offices y ont été célébrés, les habitudes cultuelles du pays n'ont souffert d'aucun changement brusque. Mais si les églises, qui sont restées ouvertes, viennent à tomber, il n'en sera plus de même, et c'est là ce qui préoccupe nos députés radicaux et libres penseurs. Qu'on leur donne un bon prétexte de les entretenir quelque temps encore et ils l'accepteront. Qu'on leur indique un moyen détourné d'en prolonger l'existence et ils s'y rallieront. M. Barrès leur a donné le prétexte et leur a indiqué le moyen; mais il y a joint d'autres considérations qui les ont gênés. « Plus tard, a-t-il dit, bientôt, quand la poussière de la bataille, en retombant, laissera mieux voir à des esprits mieux reposés les nécessités de la vie française, un gouvernement causera avec Rome pour un règlement d'ensemble de la situation religieuse. » Voilà le grand mot lâché : quel en a été l'effet? Autrefois il aurait soulevé des tempêtes; aujourd'hui il n'y a eu, d'après l'*Officiel*, que quelques « interruptions à gauche. » Et toutes n'ont pas été dans un sens hostile. Comme M. Barrès insistait: — « A mon avis, disait-il, vous aurez un jour à régler l'ensemble du problème religieux, laissé indéterminé dans plusieurs de ses parties importantes par la loi de séparation, et ce problème, il saute aux yeux que vous ne pourrez pas le régler sans une conversation avec Rome. » — M. François Deloncle, qui est un radical, s'est écrié : « Tout le monde en convient, personne n'ose le dire, voilà la vérité. » M. Deloncle, lui, a osé le dire : c'est là un symptôme important. Bon gré mal gré, les esprits commencent à incliner de ce côté; on y vient peu à peu, mais on y vient, et quand même elle n'aurait pas eu d'autre effet que de provoquer la manifestation de M. François Deloncle, il faudrait se féliciter hautement de l'intervention de M. Barrès.

Nous croyons comme lui qu'il faudra un jour causer avec Rome, et

pourquoi la République, toute libre penseuse qu'elle est, s'y refuserait-elle, lorsque des gouvernemens protestans ou orthodoxes n'hésitent pas à le faire? En quoi se compromettrait-elle? En quoi abandonnerait-elle son principe, qui est celui de la séparation? Être séparés ne veut pas dire qu'on ne se connaît pas, et encore moins qu'on est nécessairement ennemis. Il faudrait d'ailleurs ne rien connaître des intérêts qui s'agitent dans le monde et dont beaucoup se rattachent à Rome, pour croire que nous pouvons les abandonner impunément. Aussi ne les abandonnons-nous pas, et, hier encore, M. le président du Conseil, dans son discours devant la Commission des Affaires étrangères de la Chambre des Députés, les défendait comme un bien traditionnel. Qui sait même si, à un moment donné, cet instrument d'influence ne deviendra pas entre nos mains plus précieux encore qu'il ne l'a été jusqu'ici? Mais nous serions bien étonné si M. Poincaré, ministre des Affaires étrangères, ne sentait pas tous les jours combien il lui est difficile de le protéger contre les compétitions qui l'assaillent, sans avoir des conversations avec le Vatican. M. Maurice Barrès a eu le grand mérite d'entretenir ou de réveiller dans l'esprit de la Chambre le sentiment de cette vérité. M. le ministre de l'Intérieur lui a répondu avec embarras, et cet embarras aussi est un progrès, car le gouvernement ne l'aurait pas éprouvé autrefois. On ne peut pas tout obtenir en même temps et du premier coup. L'évolution des esprits se fait lentement : il ne faut pas la brusquer, mais il faut y aider. Le discours de M. Barrès a opéré sur la Chambre comme un coup de sonde : ce qu'il a mis au jour n'est pas de nature à faire désespérer de la Chambre elle-même lorsque, comme l'a dit l'orateur, la poussière de la bataille aura fini de tomber.

Au moment où nous écrivons, les délégués des puissances balkaniques sont sur le chemin de Londres; ils traversent Paris et s'y arrêtent un moment avant de poursuivre leur route; ils portent avec eux le secret des négociations qui vont s'engager et d'où sortira, nous l'espérons bien, la paix définitive. A côté d'eux, il y aura non pas une conférence, mais une réunion des ambassadeurs. Le projet de cette réunion est venu de l'Angleterre; il s'est recommandé à nous du nom de sir Edward Grey. Toutes les puissances y ont adhéré avant même de savoir quel en serait le programme; on sait seulement que la réunion sera tout officieuse et que les travaux des ambassadeurs n'engageront pas leurs gouvernemens. L'Autriche, toutefois, a fait des réserves dont le caractère reste imprécis et dont le sens véritable échappe

encore. Ce n'est d'ailleurs pas le seul point sur lequel on se demande ce que fera l'Autriche, sans qu'on sache quelle réponse il convient de faire à cette question : de là une incertitude qui est le trait principal de la situation actuelle. Nous reviendrons dans un moment sur le problème austro-serbe : parlons d'abord des alliés balkaniques et des faits nouveaux qui se sont produits entre eux.

Les alliés et la Porte, n'ayant pas donné suite à la médiation des grandes puissances, se sont entendus directement et ont signé un armistice. Ici encore, il faut faire une exception : la Grèce a refusé sa signature, et la guerre continue nominalement entre la Turquie et elle. En fait, les hostilités, paraissent bien être suspendues partout; on n'entend plus guère la voix du canon, et la seule conséquence jusqu'ici de l'attitude particulière de la Grèce est la continuation du blocus des côtes turques par sa flotte. On a même dit que cette attitude de la Grèce, loin de provenir d'une manière de voir différente de celle de ses alliés, provenait d'un accord avec eux, la prolongation de l'état de guerre entre la Grèce et la Porte n'étant une gêne que pour cette dernière. Il nous serait difficile de dire quelle est la valeur de cette explication où l'on reconnaît la subtilité d'Ulysse : elle n'a pas convaincu tout le monde, et l'opinion générale reste un peu hésitante sur la parfaite solidité de l'alliance entre les quatre États balkaniques. Sans doute elle subsiste; rien ne serait plus imprudent que de la rompre et les alliés en ont tiré trop d'avantages pour y renoncer prématurément; ce serait pour eux tous une cause de faiblesse dont les puissances qui y auraient intérêt ne manqueraient pas de profiter : comment croire que cette vérité n'apparaît pas aux yeux de tous?

Néanmoins, la résolution prise par la Grèce a étonné et on continue de ne pas en comprendre l'intention véritable. On avait cru d'abord en trouver une explication dans le fait que la Porte avait revendiqué le droit de ravitailler les places assiégées pendant l'armistice, et que la Bulgarie avait paru disposée à y consentir : la Grèce, au contraire, tenait essentiellement à ce que Janina, qu'elle espère prendre par la famine, si elle n'y réussit pas autrement, ne fût pas ravitaillée. Mais, finalement, la clause de ravitaillement n'est pas comprise dans les conditions de l'armistice, soit qu'on n'ait en réalité jamais consenti à l'y mettre, soit qu'on y ait renoncé devant l'opposition de la Grèce, et dès lors, on comprend mal l'attitude où celle-ci persiste. Il est hors de doute que des dissentimens se sont produits entre elle et la Bulgarie, — peut-être même, d'une manière plus générale, entre les alliés; mais le fait n'est devenu public qu'entre la Bulgarie et la Grèce. Il s'est produit à

propos de Salonique qu'elles occupent toutes deux et dont elles revendiquent également la possession. La situation y est même assez paradoxale, le roi de Grèce s'y étant installé avec sa famille pour y passer l'hiver et le roi des Bulgares y ayant envoyé son fils avec 50 ou 60 000 hommes qui auraient semblé pouvoir être plus utilement employés devant Tchataldja. La querelle a été assez vive entre les chefs militaires des deux armées, chacun d'eux prétendant avoir combattu et battu les troupes turques, tandis que l'autre profitait, pour entrer dans la ville, d'une victoire à laquelle il n'avait pas contribué. Le général bulgare a même accusé le général grec, dans un rapport qui a été publié, d'avoir, pendant la bataille, accordé aux Turcs des conditions « avilissantes, » pour leur faire évacuer la ville et lui permettre d'y entrer le premier. Nous n'insisterons pas sur ces incidens et, si nous en parlons, c'est pour montrer que l'accord entre les alliés, quelque nécessaire qu'il soit encore, n'est peut-être pas aussi ferme qu'il le faudrait. Cela vient de ce que cet accord, lorsqu'il a été conclu avant l'ouverture de la guerre, n'en avait pas prévu toutes les suites; elles ont été plus étendues qu'on ne l'avait espéré, de sorte que, sur bien des points, rien n'avait été déterminé par avance et que tout peut devenir maintenant sujet de contestation. L'attitude isolée de la Grèce dans la question de l'armistice vient-elle de là? On ne sait : en réalité, rien ne l'explique d'une manière tout à fait satisfaisante et, même dans l'hypothèse où la Grèce y trouverait quelque avantage, il est à craindre que l'inconvénient ne soit encore plus grand. Il permet, en effet, aux tiers de croire que l'alliance, à la première épreuve, a perdu quelque chose de la force qu'elle trouvait dans la parfaite union des quatre participans.

Ces difficultés seront surmontées sans doute; ce ne sont pas les plus graves de l'heure présente; il faut réserver ce caractère à celles qui se sont produites, on ne le sait que trop, entre l'Autriche et la Serbie. On voudrait croire qu'elles sont déjà aplanies et on aurait pu l'espérer après la décision prise par la Serbie de remettre sa cause entre les mains des puissances et de se plier à leur sentence, quelle qu'elle soit; mais l'Autriche, qui a commencé, il y a quelque temps déjà, des armemens considérables et les poursuit avec une inlassable activité; l'Autriche, qui se tait et mobilise, qui change précipitamment son ministre de la Guerre et son chef d'état-major général, qui se prépare à quelque chose sans qu'on sache précisément à quoi, l'Autriche reste une énigme, et toute énigme en ce moment est inquiétante. Celle-ci l'est d'autant plus que, si l'Autriche ne parle pas, l'Allemagne

l'a fait ; elle l'a même fait sur un mode élevé et, sans nous révéler ce que veut l'Autriche, elle s'est déclarée prête à la soutenir envers et contre tous. Le discours prononcé par le chancelier de l'Empire devant le Reichstag a surpris par ce qu'on peut appeler l'énergie de l'intonation. M. de Bethmann-Hollweg a commencé par dire, dans le même esprit, semble-t-il, que M. Asquith et M. Poincaré, que les belligérans auront d'abord à se mettre d'accord et qu'on verra ensuite si les stipulations qu'ils auront arrêtées entre eux empiètent sur les sphères d'intérêts des autres puissances. « Si, à cette occasion, a-t-il ajouté, chose que nous n'espérons pas, des contrastes insolubles se présentaient, ce serait l'affaire des puissances intéressées dans chaque cas particulier de faire valoir leurs prétentions. Cela est vrai de nos alliés, et si, contre toute attente, au moment où ils feront valoir leurs intérêts, ils étaient attaqués par un tiers et par là menacés dans leur existence, alors, fidèles à notre devoir d'alliés, nous aurions à nous mettre à leurs côtés avec fermeté et résolution ; alors nous combattrions avec eux pour la défense de notre propre situation en Europe, pour la défense de notre sécurité et de l'avenir de notre propre pays. Je suis d'ailleurs convaincu que, dans une telle politique, nous aurions tout le peuple allemand derrière nous. »

Ce sont là des paroles volontairement retentissantes, dénuées de toute nuance dans l'expression, et qui ne sont pas dans les habitudes oratoires de M. de Bethmann-Hollweg, ce qui donne à croire qu'il y a attaché une importance particulière. Que s'est-il donc proposé? Prévoyant le cas où un conflit éclaterait entre l'Autriche et la Serbie, il a voulu donner un avertissement à la Russie et lui faire savoir, dans des termes tels qu'elle ne pût pas douter de la fermeté de sa résolution, qu'en cas d'intervention de sa part pour soutenir la Serbie contre l'Autriche, l'Allemagne soutiendrait l'Autriche contre elle. Le traité d'alliance l'y oblige, dit-il, et nous pourrions dire à notre tour quelque chose d'analogue en poursuivant la série des hypothèses ouverte par M. de Bethmann-Hollweg; mais à quoi bon prévoir les malheurs de si loin ? Le langage de M. de Bethmann se serait mieux compris au moment où la Serbie, dans la premier enivrement de ses victoires, annonçait qu'elle mettrait le monde à feu et à sang et qu'elle s'exposerait elle-même aux dernières extrémités plutôt que de renoncer à Durazzo. Cette folie pouvait menacer alors de devenir contagieuse ; mais aujourd'hui que la Serbie se montre plus raisonnable, il est peut-être moins nécessaire de brandir des foudres sur sa tête et, par surcroît, sur celle des tiers. Pourquoi M. de Bethmann-

Hollweg s'est-il tu pendant la période de grande exaltation de la Serbie ? et pourquoi parle-t-il maintenant ? On ne s'en est pas tenu là : la Triple-Alliance vient d'être renouvelée et on a tenu à le faire savoir *urbi et orbi* en grand apparat. Le fait était si prévu, si bien escompté d'avance, que l'impression en a été nulle : qu'importe qu'il ait eu lieu quelques mois plus tôt ou plus tard ? Mais il y a eu dans le choix du moment une intention manifeste et cette intention est d'intimider : d'intimider, peut-être, afin de n'être pas obligé de faire autre chose. Si l'Allemagne agite si fort son grand sabre, c'est qu'elle serait sans doute fâchée d'avoir à s'en servir. Si elle voulait la guerre, elle en ferait par avance moins d'étalage. En 1870, elle nous a tendu silencieusement un piège et ne s'est découverte qu'au dernier moment. Mais ses procédés, heureusement, ne sont qu'à elle ; laissons-lui-en le monopole ; si d'autres en usaient à son exemple, la guerre, dont nous restons convaincu que personne ne veut, éclaterait fatalement. Un point toutefois est à retenir dans le discours du chancelier de l'Empire, c'est celui où il a établi une telle fusion ou confusion d'intérêts entre l'Allemagne et l'Autriche, qu'à l'en croire, si cette dernière était attaquée par la Russie, l'Allemagne elle-même serait mise en cause et devrait combattre pour sa défense personnelle. Il est difficile de dire plus crûment que l'Autriche est l'avant-garde du germanisme en Orient et que la lutte future sera entre le germanisme et le slavisme. Si elle éclate un jour, en effet, ce sera une lutte terrible et nul ne peut dire jusqu'où elle s'étendra : éloignons-en autant que possible le spectre menaçant.

Pour cela, le sang-froid de tous est nécessaire et ce n'est pas à nous qu'on reprochera d'en manquer. Le langage tenu par M. Poincaré devant la Commission des Affaires étrangères de la Chambre a été calme, digne, ferme, sérieusement pacifique, sans qu'on ait pu y apercevoir une menace, même éventuelle, contre qui que ce soit. M. Poincaré s'est contenté d'énumérer les grands intérêts que la France a en Orient. Ils ne sont pas compromis, certes, et nous n'avons pas pour l'instant à les défendre ; mais il était bon que le pays les connût et qu'il en prît de plus en plus conscience, car le meilleur moyen de se préparer à accomplir tous ses devoirs est de ne rien ignorer de ses intérêts et de ses droits. Le rôle de la France en Orient est d'ailleurs un rôle de pacification et de conciliation. Sa sympathie très vive, très profonde, pour les nations balkaniques, slaves ou grecques, la porte à désirer le maintien de leur alliance, qui est la condition de leur force. La France connaît d'ailleurs les intérêts des grandes puissances, de

l'Autriche aussi bien que de la Russie, et ce n'est pas elle qui les mettra en opposition les uns contre les autres. Il ne dépendra pas d'elle que l'Allemagne n'ait pas à expérimenter les conséquences de son alliance avec l'Autriche, conséquences dont elle ne chercherait pas tant à effrayer le monde, si elle en était elle-même tout à fait rassurée.

Maintenant, les regards se détournent des Balkans pour se porter du côté de Londres, et le vieux mot revient à la pensée que la question d'Orient est avant tout une question d'Occident. Il est cependant moins vrai qu'autrefois, depuis que les puissances balkaniques ont grandi dans leur indépendance reconquise et qu'il faut tenir compte de l'élément inopiné qu'elles ont introduit dans la politique générale. La situation nouvelle trouve son symbole dans la juxtaposition, à Londres, d'une conférence balkanique et d'une réunion d'ambassadeurs; c'est un spectacle qui ne s'était pas encore vu; les deux groupes travailleront parallèlement et l'influence qu'ils auront nécessairement l'un sur l'autre rendra plus facile l'œuvre finale que les puissances auront à consacrer. Qui sait même s'ils ne feront pas cette œuvre tout entière? A quoi servent les ambassadeurs, sinon à dissiper les malentendus entre les gouvernemens, à éviter les heurts, à chercher les compromis satisfaisans? Ce qu'ils font individuellement auprès de chaque gouvernement, ils pourront le faire collectivement à Londres où ils seront, en quelque sorte, les représentans de l'Europe auprès ou à côté des pays balkaniques : situation originale, qui peut rendre de grands services en permettant aux oppositions de se produire avec moins de danger et de se réduire avec plus de facilité. En tout cas, on finira par savoir ce que chacun pense, ce qu'il désire, ce qu'il veut, et, dans la nuit où nous sommes, ce rayon de lumière sera le bienvenu.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXIIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

DOUZIÈME VOLUME

NOVEMBRE — DÉCEMBRE

Livraison du 1er Novembre.

Pages.

AU COUCHANT DE LA MONARCHIE. — LA GUERRE D'AMÉRIQUE. — LE CONFLIT AUSTRO-PRUSSIEN, par M. le marquis DE SÉGUR, de l'Académie française. 5

LES SABLES MOUVANS, troisième partie, par COLETTE YVER. 35

LE TRAIN DE MAISON DEPUIS SEPT SIÈCLES. — II. CHEVAUX ET VOITURES, par M. le vicomte GEORGES D'AVENEL. 85

LES MASQUES ET LES VISAGES AU LOUVRE. — IV. CELUI QUI A REMPLACÉ *la Joconde*, par M. ROBERT DE LA SIZERANNE. 116

UN LIVRE DE BRUNETIÈRE SUR BOSSUET, par M. VICTOR GIRAUD. 150

LE DERNIER PRINCE DE CONDÉ. — SON MARIAGE ET SES CAMPAGNES A LA GUERRE DE SEPT ANS (1753-1762), par le général DE PIÉPAPE. 163

LES POÉSIES DE M. FRANÇOIS MAURIAC, par M. ÉMILE FAGUET, de l'Académie française. 196

REVUE DRAMATIQUE. — *Bagatelle* A LA COMÉDIE-FRANÇAISE ; — REPRISE DU *Détour* AU GYMNASE. — SPECTACLES DE RENTRÉE, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française. 205

REVUE LITTÉRAIRE. — LES TRIBULATIONS DU RÉALISME, par M. ANDRÉ BEAUNIER. 217

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. FRANCIS CHARMES, de l'Académie française. 229

Livraison du 15 Novembre.

LES SABLES MOUVANS, quatrième partie, par COLETTE YVER. 241

AU COUCHANT DE LA MONARCHIE. — LE RENVOI DE SARTINE ET DE MONTBAREY, par M. le marquis DE SÉGUR, de l'Académie française. 290

DU CONGRÈS DE BERLIN A LA CONFÉDÉRATION BALKANIQUE, par M. RENÉ PINON. 328

Pages.

Le *Journal de Route* du docteur Émily, par M. Étienne LAMY, de l'Académie française. 356
Les Vaccinations, par M. le professeur GRASSET. 389
L'Aviation navale, par M. BIARD D'AUNET. 417
Revue dramatique. — *Dans l'Ombre des statues;* — Reprise du *Malade imaginaire* a l'Odéon. — Spectacles divers, par M. René DOUMIC, de l'Académie française. 445
Revues étrangères. — Les Souvenirs d'un Philhellène, par M. T. DE WYZEWA. 457
Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Francis CHARMES, de l'Académie française. 469

Livraison du 1er Décembre.

Les Sables mouvans, dernière partie, par Colette YVER 481
Au couchant de la Monarchie. — L'apogée de Necker. — Les premiers assauts contre lui, par M. le marquis DE SÉGUR, de l'Académie française. 525
Les Finances des États balkaniques et les Bourses européennes, par M. Raphaël-Georges LÉVY. 559
L'Évolution poétique de Paul Verlaine. — A propos d'un manuscrit du poète, par M. Ernest DUPUY. 595
France et Espagne (1902-1912), par M. André TARDIEU. 633
Poésies. — Le chant du Moghreb, par M. Alfred Droin. 663
Revue musicale. — *La Danseuse de Pompéi* a l'Opéra-Comique; — *Les Bacchantes* au théâtre de l'Opéra, par M. Camille BELLAIGUE. 673
Revue littéraire. — Le testament d'une époque française, par M. André BEAUNIER. 685
Revue scientifique. — L'Heure nouvelle, par M. Charles NORDMANN. . . . 697
Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Francis CHARMES, de l'Académie française. 709

Livraison du 15 Décembre.

La Maison, première partie, par M. Henry BORDEAUX. 721
Entre les deux Mondes, première partie, par M. Guglielmo FERRERO. . . 766
Au couchant de la Monarchie. — La chute de Necker, par M. le marquis DE SÉGUR, de l'Académie française. 809
Le Roman de *la Jeune captive*, par M. Victor GIRAUD. 847
Correspondance d'Albert SOREL (1870-1871). 864
Une étude sur Le Play, par M. Émile FAGUET, de l'Académie française. . 897
Revue dramatique. — *Les Flambeaux* a la Porte Saint-Martin; — *L'Habit vert* aux Variétés, par M. René DOUMIC, de l'Académie française. 911
Revues étrangères. — Un bas bleu anglais a la cour de George III, par M. T. DE WYZEWA. 923
Les Livres d'étrennes, par M. Joseph BERTRAND 935
Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Francis CHARMES, de l'Académie française. 947

Paris. Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 51514.